MÉMOIRES
SECRETS
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE LA
RÉPUBLIQUE DES LETTRES
EN FRANCE,
DEPUIS MDCCLXII JUSQU'A NOS JOURS;
OU
JOURNAL
D'UN OBSERVATEUR,

CONTENANT les Analyſes des Pieces de Théatre qui ont paru durant cet intervalle ; les Relations des Aſſemblées Littéraires ; les notices des Livres nouveaux, clandeſtins, prohibés ; les Pieces fugitives, rares ou manuſcrites, en proſe ou en vers ; les Vaudevilles ſur la Cour ; les Anecdotes & Bons Mots ; les Eloges des Savants, des Artiſtes, des Hommes de Lettres morts, &c. &c. &c.

TOME TREIZIEME.

. . . . . *huc propius me,*
. . . . . *vos ordine adite.*
Hor. L. II, Sat. 3, ℣. 81 & 82.

A LONDRES,
CHEZ JOHN ADAMSON.
M. DCC. LXXXIV.

BRITISH MUSEUM

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter que feu M. DE BACHAUMONT eût commencé plutôt à écrire en détail ſes réflexions ſur l'expoſition des tableaux, ſculptures, &c. qui a lieu au Louvre, & dont on ne trouve que peu de choſe dans ſes *Mémoires Secrets*, &c. juſqu'en 1767, où il prit le parti de rendre compte du ſallon de cette année, à un de ſes amis abſent; méthode qu'il a conſervée depuis. On ne peut que préſumer d'un grand poids en cette matiere les jugements de l'auteur de l'*Eſſai ſur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture*, qui le fit regarder dans le temps par les gens de lettres & les artiſtes comme un philoſophe d'un goût éclairé, ſûr & exquis. Il eſt plus fâcheux encore que ſa mort ait laiſſé ſon travail interrompu, & nous ait obligé d'emprunter pour la continuation le ſecours d'un autre amateur.

Quoi qu'il en ſoit, dans cette période d'une révolution des arts dont il s'agit d'environ douze années, il y en a aſſez pour apprécier leur état actuel, & connoître tous les maîtres, qui aujourd'hui illuſtrent la France, & en ſont la gloire & la ſplendeur.

AVERTISSEMENT.

QUELQUE recherche qu'on ait faite dans les papiers de feu M. de Bachaumont, *voici tout ce qu'on a trouvé concernant l'expoſition des peintures, ſculptures & gravures, au ſallon du Louvre, depuis ſon origine. Il eſt fâcheux ſans doute qu'on n'ait pu recueillir plus de matériaux propres à compléter une eſpece de cours de ces divers arts en faveur des éleves & des amateurs. Cependant comme les lettres qu'on donne au public, commençant en 1767, & continuées juſqu'en 1777, embraſſent l'époque de dix années (1), c'en eſt aſſez pour conſtater leur état actuel en France, & pour apprécier le degré de réputation que mérite notre école.*

Il eſt inutile d'obſerver que les dernieres lettres ne ſont point de l'homme de goût que nous regrettons, puiſqu'il étoit mort avant les deux derniers ſallons. Mais elles ont été compoſées par un amateur qu'il avoit formé, & qui, ſans avoir autant de conſommation que lui, a puiſé dans ſes inſtructions des vues fines, un tact ſûr, un goût difficile, & ſur-tout une critique ſévere, dont il eſt aiſé de s'appercevoir en liſant ſes productions.

(1) Les lettres ſur le ſallon de 1777, ſe trouvent déja placées dans le volume XI de cette collection.

LETTRES
SUR
LE SALLON,
DEPUIS MDCCLXVII JUSQU'EN MDCCLXXVII.

Cuncti adſint, metitæque expectent præmia palmæ.
Virg. Æn. 5. v. 70.

PREMIERE LETTRE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 août 1767.

Paris, le 6 ſeptembre 1767.

L'EXPOSITION du ſallon de peinture, Monſieur, offre cette année près de 200 morceaux. Le chef-d'œuvre de M. *Doyen* emporte la palme ſans contredit. C'eſt le premier tableau qu'on remarque en entrant; en ſortant, c'eſt le dernier qu'on

regarde encore : il fixe tous les yeux : l'artiſte, l'amateur, l'ignorant ſe réuniſſent pour l'admirer. Le peintre, comme *Calypſo* au milieu de ſes nymphes, s'éleve entre ſes rivaux & les laiſſe bien au deſſous de lui.

Ce tableau, de 22 pieds de haut ſur 12 pieds de large, eſt pour la chapelle de ſainte *Genevieve-des-Ardents* à ſaint *Roch*. Le ſujet eſt un miracle de cette ſainte. « L'an 1129, ſous le regne de » *Louis VI*, un feu du ciel tomba ſur la ville de » *Paris*, & dévorant les entrailles de preſque » tous les habitants, leur faiſoit éprouver la mort » la plus cruelle : par l'interceſſion de ſainte *Gene-* » *vieve*, ce fléau ceſſa tout-à-coup. »

Le peintre, en homme de génie, a choiſi, non l'inſtant du miracle, ce qui ne prêtoit rien à l'imagination, mais celui où il va s'opérer. Le devant du tableau repréſente toutes les horreurs du mal qui dévore les *Pariſiens*. Un de ces malheureux ſe déchire les entrailles d'une main, & de l'autre invoque le ciel. Tous ſes muſcles ſont en contraction ; chaque partie de ſon corps paroît ſouffrir. Il y a dans cette figure une fierté de pinceau, une vigueur de coloris dignes de l'antique. Il eſt ſoutenu par un homme qui le conſole, le ſoulage, & la douleur tranquille de cet ami fait un contraſte admirable avec le déſeſpoir de l'autre. A côté eſt une femme qui vient d'expirer ; un petit enfant la regarde & témoigne ſon effroi de trouver ſa mere morte. Des pieds de morts qui paroiſſent ſortir d'un caveau, occupent un des coins du premier plan. Ils indiquent le déſordre de ces temps de calamité. Un cadavre renverſé, jeté par une

fenêtre, y pend encore. Sa poſition inanimée le caractériſe, & le ton de couleur déſigne une chair déja en putréfaction. Des monceaux de morts & de mourants dans le lointain, prêtent à l'imagination, & laiſſent entrevoir tout ce qu'on peut rendre dans un eſpace circonſcrit. Le milieu de cette belle compoſition eſt occupé par une princeſſe. On la reconnoît à la magnificence de ſes vêtements quoique déchirés, à ſes femmes qui l'entourent. Sa beauté eſt flétrie par la douleur: elle préſente à la ſainte deux enfants, dont l'un n'a preſque plus rien d'humain, par les horribles convulſions qu'il éprouve. A la gauche du tableau & dans le haut, brille une gloire. Sainte *Genevieve* en ſort avec les attributs qui la caractériſent: des eſprits céleſtes l'entourent, & ſes yeux dirigés vers l'empirée, annoncent ſes prieres à Dieu pour la conſervation du peuple auquel elle s'intéreſſe. Nouveau trait de génie: ce n'eſt point par la ſainte que monſieur Doyen fait opérer le miracle, elle n'eſt que médiatrice. Je paſſe différents autres détails pour n'être pas trop long.

Rien de médiocre dans cette peinture, Monſieur; la compoſition eſt pleine de génie & de chaleur, l'ordonnance ſublime, tous les tons de couleur y ſont employés à propos. Je n'en ai entendu faire qu'une critique. On prétend qu'il peche contre l'unité; que cette belle femme, au milieu du tableau, eſt plus propre à exciter des deſirs, qu'à ſoutenir l'horreur que doit inſpirer la repréſentation d'un tel fléau: mais la douleur dont eſt pénétrée cette princeſſe, s'accorde avec tous les ſentiments qu'inſpire le reſte du ſpectacle. D'ailleurs, elle fait grouppe avec ſes deux enfants

cruellement atteints du mal général. Cette figure rentre donc dans l'enſemble de ce poëme pittoreſque. Il n'eſt pas néceſſaire que le peuple entier ſoit peſtiféré, il ſuffit que tout prenne part à l'action; & c'eſt ce qui arrive. En un mot, cette vaſte machine eſt l'ouvrage d'une imagination auſſi chaude que bien ordonnée.

Monſieur *Vien* a travaillé à un autre tableau, qui ſert de pendant à celui-là, & eſt deſtiné auſſi à décorer une chapelle de *ſaint Roch*. Mais qu'il eſt différent pour le génie! Il repréſente *ſaint Denis* prêchant la foi en *France*. L'apôtre eſt élevé ſur les marches d'un temple. Ses diſciples ſont derriere lui. Des grouppes d'auditeurs répandus ſur différents plans rempliſſent le reſte de cette compoſition. Nul intérêt dans l'ouvrage, abſolument vuide d'action. L'auteur auroit pu jeter plus de chaleur dans la tête du ſaint. Elle eſt vénérable; ſa figure eſt noble, elle annonce de la douceur, il y regne quelque choſe de perſuaſif; mais elle manque de cet euthouſiaſme, vrai caractere du martyr prédicant. D'ailleurs aucune imagination; & voilà, Monſieur, la différence du génie. M. *Doyen* a eu le choix des deux ſujets; il ſentoit toute l'aridité de celui-ci; il l'avoit pourtant médité. Voici comme il en auroit tiré parti. Il auroit figuré les païens en déſordre, briſant leurs idoles à la voix de l'apôtre. Jugez du mouvement, de la vigueur dont cette idée animoit tout un peuple! Quelle variété ſuccédoit à la monotonie que monſieur *Vien* n'a pu éviter dans cette ſcene tranquille, où l'on n'apperçoit preſque que des bras en l'air! On voit avec regret échouer cet artiſte qui donnoit les plus belles eſpérances. Il manque

de la premiere qualité du peintre d'hiſtoire, comme du vrai poëte : il n'a point d'invention. Au reſte, ſi ſon tableau ne frappe pas l'ignorant par ces ſerrements de cœur, par ces paſſions vives & rapides qu'excite l'ouvrage d'un auteur enthouſiaſte, il a des parties que les connoiſſeurs admirent. Sa figure principale eſt bien détachée des autres grouppes. Malgré la multitude des perſonnages, nulle confuſion ; l'œil perce à travers toutes ces têtes, juſques dans le lointain : la ſcene eſt éclairée convenablement. Nulle figure qui ne ſoit finie & variée, autant que le peut permettre la poſition de l'auditeur. Beaucoup d'intelligence dans le clair-obſcur. En un mot, une grande & trop grande ſageſſe dans la diſtribution de l'ordonnance.

Son tableau de ſaint *Grégoire* pape, eſt infiniment mieux goûté, parce que l'ouvrage eſt dans ſon genre, & n'exige aucune imagination. La majeſté de la tête, la belle poſition du corps, la magnificence des draperies, la richeſſe du coloris, méritent au peintre des éloges de la part des ſpectateurs froids, qui aiment plus à admirer qu'à être émus.

Un des plus vaſtes tableaux du ſallon, mais qui n'eſt pas certainement un des meilleurs, eſt celui de M. *Hallé*. Il doit être placé dans la grande ſalle de l'hôtel-de-ville de *Paris*. Il a 14 pieds de large ſur 10 pieds de haut. C'eſt *Minerve*, qui annonce la paix à la ville de *Paris*, & conduit elle-même cette déeſſe. Elle tient une corne d'abondance, en fait ſortir des fleurs qui ſe répandent ſur les génies des ſciences & des arts.

La ville de Paris eſt repréſentée par le ſénat municipal ; & vous ſentez, Monſieur, combien l'allégorie doit être froide. Quel contraſte ! Minerve vis-à-vis de marchands de la rue de Saint-Denis ! Il regne d'ailleurs une reſſemblance entre l'enſemble de ce tableau & celui de monſieur *Vien*, ſon voiſin, qui n'eſt point à l'avantage du premier. Toutes ces robes rouges ne prêtent guere aux détails du pinceau. Le ſeul mérite de l'auteur eſt d'avoir fait une architecture noble & impoſante, d'avoir mis de l'ordre & de la netteté dans ſa compoſition, d'avoir bien dégradé ſes couleurs, d'avoir attrapé la reſſemblance des perſonnages. Quant à ſes déeſſes, quelles déeſſes ! Une *Paix* qui a l'air d'une fille d'opéra, & ne répand que des flocons de fleurs ! Pourquoi pas des fruits ? Eſt-ce défaut de jugement ? Eſt-ce une ſatire ? Cet ouvrage, plus long que difficile, plutôt un aſſemblage de portraits, qu'un vrai tableau d'hiſtoire, ne fera point ſortir M. *Hallé* du rang des peintres médiocres où il a toujours été.

M. *du Rameau* offre trois grands morceaux, ſans compter pluſieurs autres petits, des deſſins, des eſquiſſes, &c. Le premier eſt *le triomphe de la Juſtice*. Il eſt de dix pieds huit pouces de haut ſur quatorze pieds de large. Il doit être placé dans la chambre criminelle du parlement de Rouen.

La *Juſtice*, traînée ſur ſon char par des licornes blanches, ſymbole de la pureté, couronne l'*Innocence* qui ſe jette entre ſes bras. La *Prudence*, la *Concorde*, la *Force*, la *Charité*, & la *Vigilance* l'accompagnent. Elle foule aux pieds

la *Cruauté* & l'*Envie*, désignées par le *loup* & le *ſerpent*, & brave les efforts de la *Fraude*, qui, laiſſant tomber l'étendard de la rebellion, veut s'oppoſer à ſon paſſage.

L'autre eſt *le martyre de ſaint Cyr & de ſainte Juliette*, & le dernier eſt *ſaint François de Sales mourant, dans l'inſtant où il reçoit l'extrême-onction.* Ces deux, de 10 pieds 5 pouces de haut, ſur 5 pieds de l'arge, ſont pour l'égliſe de ſaint Cyr. Les trois tableaux méritent des éloges : il y a de la chaleur dans l'allégorie du premier, quoique trop compliquée ; beaucoup d'expreſſion dans le ſecond ; de la ſageſſe & du ſentiment dans le troiſieme. En général, un pinceau blafard, des chairs plombées, nul coloris. Cet auteur prend ſouvent la roideur pour la force, la dureté pour l'énergie ; mais il a de l'imagination, & cette qualité rare & brillante compenſe bien des défauts.

Je ſuis les grands morceaux, Monſieur, & paſſe ſous ſilence *Jeſus-Chriſt ſur la montagne des oliviers*, par monſieur *Parocel* ; le même ſujet par monſieur *Brenet*, ainſi que *Jeſus-Chriſt & la Samaritaine : Jeſus-Chriſt ordonnant à ſes diſciples de laiſſer approcher des enfants qu'on lui préſente*, par M. *Lépicié* : *Jeſus-Chriſt, à l'âge de douze ans, converſant avec les docteurs de la loi*, par monſieur *Renon*. Enfin une *Flagellation*, par monſieur *de Beaufort*. Tous ces peintres ſemblent s'être réunis pour dégrader la divinité par un pinceau rien moins que divin. On ne peut donner une figure plus plate, plus ignoble à l'Homme-Dieu. Bien loin de s'élever par la majeſté de leur ſujet, ces meſſieurs l'ont rétreci comme leur

génie. C'eſt leur faire trop d'honneur que de les nommer!

Que dire d'un M. *Olivier*, qui va prendre pour ſujet *le Maſſacre des Innocents*, déja traité par un grand maître? C'eſt un de nos poëtes dramatiques qui refait *Guſtave* après *Piron*.

Que penſer de M. *Reſtout* le fils, qui nous repréſente *Diogene demandant l'aumône* à des êtres inſenſibles, tels que des pierres, des ſtatues? La froideur du choix n'indique-t-elle pas celle du peintre, trop bien démontrée dans ſes *plaiſirs d'Anacréon*? Ce poëte tient ſa coupe d'une main & ſa maîtreſſe de l'autre: la joie devroit pétiller dans ſes yeux, la volupté s'échapper de toutes les rides du viſage de ce vieillard aimable. Point du tout: il a l'air d'un patient qu'on mene au ſupplice, ou plutôt, il n'y a ni action, ni ſentiment, ni expreſſion dans toute cette figure.

M. *Jollain*, agréé auſſi, donne de plus grandes eſpérances. Son *Béliſaire* offre une compoſition bien ordonnée. Le petit enfant qui demande l'aumône pour ce grand homme, dans le caſque du guerrier, eſt un trait de génie. Il ajoute à l'intérêt: les attitudes des perſonnages du tableau ſont variées, comme leur douleur. En un mot, on y trouve un peintre qui penſe & qui invente. Son *Amour enchaîné par les Graces* fait ſourire l'imagination; & ſi celles-ci ne ſont pas ſveltes, elles ont au moins une gaieté décente qui les caractériſe. Du reſte, les chairs ſont animées; il y a de la vie dans ce tableau, des touches larges & moëlleuſes, qui font honneur au pinceau de l'auteur, des contours qui annoncent un deſſin facile.

Je me réſerve, Monſieur, à vous parler du reſte des tableaux dans une ſeconde lettre. Ne croyez pas que je regarde comme inférieurs ceux que j'ai omis. J'ai ſuivi la grandeur des machines, & vous ai préſenté les objets à meſure qu'ils m'ont frappé par leur volume. J'ai peu loué, peut-être l'ai-je trop fait encore. Pourquoi nos grands maîtres, les *Pierre*, les *Boucher*, les *Greuze*, ne ſe ſont-ils pas offerts à mon admiration ? Pourquoi M. *Vanloo* d'Eſpagne ne nous a-t-il donné que des portraits ? Pourquoi M. *Fragonard*, ſur lequel on avoit fondé de ſi grandes eſpérances au ſallon dernier, dont les talents s'étoient annoncés avec un fracas bien flatteur pour ſon amour-propre, s'eſt-il arrêté tout-à-coup (*a*) ? Les délices de *Capoue* l'auroient-ils amolli ? Encore ſi ſon réveil, ſemblable à celui de M. *Doyen*, (*b*) nous étonnoit par un coup de tonnerre !

Malgré ma critique, Monſieur, nous devons nous eſtimer heureux d'avoir encore une école auſſi bien fournie. La françoiſe eſt la ſeule qui ſe ſoutienne, & qui ſemble hériter des pinceaux de *Minerve* ! Vous en jugerez mieux quand je vous aurai parlé de MM. *la Grenée*, *Vernet*, *le Prince*, *Caſanova*, *Loutherbourg*, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*a*) Il ne nous a donné que de petits morceaux, dont on parlera.

(*b*) M. *Doyen*, devenu amoureux de Mlle. Hus, de la comédie Françoiſe, avoit été long-temps ſans rien faire.

LETTRE II.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de meſſieurs de l'Académie royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1767.

Paris, le 13 ſeptembre 1767.

DEPUIS ma derniere lettre, Monſieur, monſieur *Hallé* a expoſé un nouveau tableau de ſa compoſition. Le ſujet eſt *l'Apologue du faiſceau*, qu'il attribue à *Scilurus*, roi des Scythes. Il eſt dans la maniere roide & dure de ce peintre. Sept ou huit des enfants de ce roi, qui font effort pour briſer le faiſceau, ne peuvent préſenter un ſpectacle digne du pinceau d'un grand maître. Nulle paſſion à exprimer; la variété des attitudes ne prête même pas, en ce qu'elles ſeroient contre nature. Nul effet de coloris, point de perſpective, toutes les têtes ſont dans une même ombre. Ainſi, mauvais choix, & pitoyable exécution.

Monſieur *Michel Vanloo* ſe diſtingue par une galerie de portraits, tous de ſa compoſition & variés extrêmement. Dans celui de monſieur le cardinal de *Choiſeul* on admire la nobleſſe & la dignité: la vérité de la reſſemblance dans celui de l'abbé de *Breteuil*. Celui de madame *Vernet* offre une grande pureté de chairs, un coloris délicieux. L'eſprit pétille dans la figure de Mlle. de *Langeac*, & ſemble s'échapper de tous les traits de ſon viſage. Peut-être lui a-t-il donné un air trop malin pour ſon âge. D'ail-

leurs, quoi de plus indécent que de repréſenter une jeune perſonne en ſultane & le mouchoir à la main ? Il a peint M. *Diderot* avec cette tête nue & fumante, ſur laquelle cet auteur eſt obligé de jeter de l'eau froide de temps à autre, pour modérer les accès d'un génie bouillant *(a)*. La portraiture de monſieur *Cochin* eſt finie & léchée, comme tous les ouvrages qui ſortent des mains de cet habile graveur. J'en paſſe beaucoup d'autres ſous ſilence pour venir aux deux morceaux les plus précieux de cet article. Je veux parler de deux ovales, la *peinture* & la *ſculpture*. La premiere eſt d'une taille plus ſvelte ; elle a le pinceau à la main & eſt occupée à travailler. L'autre figure, plus robuſte, tient ſon ciſeau ; elle a ſon bloc ébauché devant elle, & médite ſur ce qu'elle va faire. Ces deux morceaux ſont fort beaux.

Le premier ouvrage de M. *la Grenée*, par l'importance du ſujet plutôt que par ſon mérite, eſt *Monſeigneur le Dauphin mourant environné de ſa famille. Monſeigneur le duc de Bourgogne lui préſente la couronne de l'immortalité.* Nulle reſſemblance, nul coſtume dans ce tableau, qui n'eſt qu'une allégorie. M. le dauphin a l'air d'un pauvre homme mourant ſur ſon chalit : il eſt débraillé, la tête nue. La tableau a pour deviſe : *Mortem quoque ſuperavit.* Elle ne ſe lit certainement pas ſur le viſage du prince mourant, & c'eſt ce qu'il eût fallu rendre. La douleur

(a) C'eſt ce que rapportent ſes amis.

de madame la dauphine fait grimacer ſa figure ſans aucune nobleſſe. Convenons qu'un pareil ſujet n'eſt point dans le genre de cet auteur, fait pour rendre la volupté touchante, plus que les objets triſtes & lugubres. Auſſi a-t-il échoué dans un plus grand morceau d'hiſtoire. Dans *la tête de Pompée préſentée à Céſar*, il n'a point réuni ce double ſentiment de joie & de douleur qu'a ſi bien découvert *Corneille*, & que *Rubens* n'auroit pas manqué d'exprimer. *Jupiter & Junon ſur le mont Ida, endormis par Morphée*, étoit ſans doute encore un ſujet trop ſublime pour ce peintre. Le ſommeil y eſt très-bien caractériſé, mais la grandeur & la majeſté du Dieu du tonnerre ne ſe reconnoiſſent point dans ce maître des dieux. Pour puiſer de pareils ſujets dans *Homere*, il faudroit ſe ſentir ſon génie.

M. *la Grenée* a mieux réuſſi dans *la chaſte Suſanne*, dans *le chaſte Joſeph*, mais ſur-tout dans deux petits morceaux : la *poéſie* & *la philoſophie*. Quelle ſuavité de pinceau ! quelle carnation dans tous ! Les deux derniers ſeroient dignes de *l'Albane*. La paillardiſe des vieillards, la luxure effrénée de la femme de *Putiphar*, ſont caractériſées dans les premiers des touches les plus fortes & les plus lubriques. Le *Joſeph* & la *Suſanne* ne ſont pas ſi bien rendus. En général, les paſſions modeſtes ne ſont pas non plus du genre de cet artiſte ; il attrape à merveille les figures de femmes animées du deſir. On remarque cela dans le reſte de ſes tableaux, trop longs à détailler.

Je finirai ſon chapitre par quatre deſſus de

porte, repréſentant *les quatre états* ; premier défaut de coſtume. On n'a jamais connu que trois états en France ; il a plu à M. *la Grenée* d'en faire un quatrieme de la magiſtrature, quoiqu'elle ait toujours fait corps avec le tiers-état.

Le clergé eſt repréſenté par *la Religion & la Vérité.* Il y a là une femme nue, trop voluptueuſe pour un pareil ſujet.

L'allégorie de l'*Epée*, figurée par *Bellone*, *préſentant à Mars les rênes de ſes chevaux*, eſt belle & hardie, mais exigeoit un pinceau plus fier.

La *Juſtice*, emblême de la *magiſtrature*, *eſt déſarmée par l'Innocence ; la Prudence l'en félicite.* Il falloit que cette derniere dévoilât l'*Innocence*, & l'allégorie eût été plus juſte & plus ingénieuſe.

Le *tiers-état* enfin, caractériſé *par l'Agriculture & le Commerce qui amenent l'Abondance*, eſt d'une compoſition vraie, belle & ſimple.

Je paſſe à M. *Vernet*, & ſerai fort court ſur ſon ſujet. C'eſt toujours le même genre, mais d'une variété qui étonne tous les connoiſſeurs. Chacune de ſes marines eſt une hiſtoire entiere pour le mouvement qui regne dans ſes tableaux. Il a tant été loué que je ne pourrois rien ajouter. Je ne ferai mention que de ſon *Clair de lune.* On admire avec quel art il a fait jouer cet aſtre dans l'onde & en a rendu tous les reflets. La vérité eſt le grand caractere de ce peintre.

Je m'étendrai davantage ſur ſon rival, par-

qu'il n'eſt pas encore connu. C'eſt M. *Loutherbourg*, agréé. Il a donné quinze tableaux, qui tous ont leur mérite & ſont de la plus grande beauté. On lui reproche de n'avoir pas mis dans ſes deux *combats ſur terre & ſur mer*, toute la chaleur qu'exigent deux pareils ſujets; d'avoir plutôt peint des morts que des mourants. Malgré cela, Monſieur, il y a des choſes magnifiques dans l'un & dans l'autre. Il y regne, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, ce beau déſordre, premier caractere des batailles. Il y a une entente admirable de coloris. Les armures, les caſques, les boucliers y brillent de leur éclat. On y remarque juſqu'au damaſquiné des épées. Ses deux chef-d'œuvres ſont ſa *petite tempête*, ainſi appellée parce qu'il y en a deux de ſa façon, & un tableau de *payſages avec des animaux*, tiré du cabinet de M. *Boiſſet*. On peut dire que dans le premier il ſerre de près ſon modéle. D'abord en approchant, on ſent l'horreur qu'inſpire néceſſairement un pareil ſpectacle. A ce ſentiment ſuccede la pitié, à meſure qu'on détaille les parties de ce tableau. Quant au connoiſſeur froid, il n'eſt pas poſſible qu'il lui refuſe ſon admiration, ſoit pour la variété des grouppes, ſoit pour la correction du deſſin ou pour l'expreſſion des figures. En un mot, il eſt digne de *Vernet*, & c'eſt tout dire, comme l'autre morceau l'eſt de *Berghem*. Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir trop appeſanti le pinceau ſur les animaux, d'avoir donné des touches trop fortes qui les rendent maſſifs; mais, après tout, un bœuf eſt-il léger? Vous voyez, Monſieur, que M. *Loutherbourg* entend également le payſage, les animaux, la figure; qu'il réu-

nit preſque tous les genres. Il rend auſſi la nature inſenſible, qu'il fait mettre en mouvement. Je n'en veux pour preuve que ſon tableau de *la Caſcade.*

Je voudrois bien, Monſieur, détailler auſſi les *Caſanoves*, c'eſt-à-dire, les tableaux de monſieur *Caſanova.* Il ne nous a donné cette année qu'une bataille & ſon pendant en petit. Ce ſujet n'eſt pas propre à être traité en miniature, il s'en faut. Il entraîne trop de confuſion, trop d'aſſemblage de figures. On remarque bien dans l'enſemble une touche hardie, mais ce ne ſont que des bras & des têtes. On ne ſait à quels corps ils appartiennent; c'eſt une vraie *capilotade.* J'aime mieux les trois petits tableaux, dont l'un repréſente *un maréchal*, & l'autre *un cabaret.* Dans l'autre c'eſt *un cavalier qui rajuſte ſa botte.* Ce ſont des ſujets familiers, dans leſquels ſe joue ce génie fier & mâle. Il met par-tout de l'action; il eſt toujours chaud de couleur.

M. *le Prince* ne dégénere point de ſa fécondité. Il nous enrichit cette année de treize tableaux, dont trois volumineux. Ils ſont deſtinés pour être exécutés en tapiſſerie à la manufacture de *Beauvais.* L'auteur s'eſt cru obligé, tant pour les effets que pour la touche, de ſe prêter au genre & à la poſſibilité de l'exécution de ces ſortes d'ouvrages, qui, faits uniquement pour amuſer les yeux dans les appartements, ſemblent exiger par-tout de la clarté & & des richeſſes de détail. Je ne ſais quel effet ces deſſins feront dans un appartement, mais tout le monde s'accorde à les trouver très-mauvais. Point de coloris, une confuſion d'objets;

des *Ruſſes*, à qui le peintre veut donner l'eſprit & la galanterie des bergers de *Boucher*. S'il n'avoit fait que de pareils ouvrages, il pourroit avoir le mérite du coſtume, celui d'avoir peint des mœurs étrangeres & nouvelles pour nous : mais il ne ſeroit réputé qu'un homme très-médiocre. Il a mieux réuſſi, & infiniment mieux dans ſes petits tableaux. Son genre ne paroît pas fait pour les grands objets. Il ne peut rendre qu'une action qui ne ſoit point embarraſſée par la multitude des perſonnages ; de cette eſpece ſont *la fille qui charge une vieille de remettre une lettre. Un jeune homme qui récompenſe le zele de la vieille, en lui donnant une piece d'or* ; jolis pendants, ingénieuſement traités, mais trop d'après le grand maître dont j'ai parlé. La *bonne aventure* & le *concert*, *l'oiſeau retrouvé*, *le muſicien champêtre*, *une jeune fille endormie*, *ſurpriſe par ſon pere & ſa mere*, &c. tout cela eſt fort gentil & beaucoup moins défectueux pour le coloris.

Je quitte M. *le Prince*, pour paſſer à un des hommes les plus étonnants du ſallon, M. *Robert*. C'eſt le rival de M. *Machy* pour les morceaux d'architecture, comme *Loutherbourg* l'eſt de *Vernet* en marines. Rien de plus beau, Monſieur, pour la perſpective & les effets de lumiere, que *la cour du palais Romain, qu'on inonde dans les grandes chaleurs, pour donner de la fraîcheur aux galleries qui l'environnent.* Vous paſſez à travers ces colonnes, comme ſi tout étoit de relief. Ses autres ouvrages ne ſont pas tous ſi bien entendus à cet égard, mais en général cet auteur eſt majeſtueux ; tous

ſes tableaux ſont impoſants par la magnificence des édifices qu'il a choiſis & bien rendus. Il me ſemble en ce genre avoir une bien plus grande maniere que ſon modele, plus recherché, plus fini, plus françois.

J'ai promis de revenir ſur *M. Fragonard*, en faveur de ſa réputation naiſſante & des eſpérances qu'il donne. Il nous montre cette année un *tableau ovale, repréſentant des grouppes d'enfants dans le ciel :* une *tête de vieillard.* Ils ſont tous deux dans la maniere de cet auteur, très-légere & très-aérienne. Elle convient fort au premier ſujet. Quant à l'autre, la gravité de la figure n'admet pas ces touches claires qui ſont trop diſparates.

Je ne dirai qu'un mot de M. *chardin*, qui a traité le public auſſi fort ſuccinctement. Il n'a donné que deux tableaux repréſentant *divers inſtruments de muſique.* Ils ſont deſtinés pour les appartements de *Belle-vue*, & magnifiques dans leur genre. Mais quel genre!

M. *Venevault* a expoſé un tableau en miniature, commandé par l'académie des ſciences, arts & belles-lettres de *Dijon*, appartenant à S. A. S. Mgr. le prince de *Condé.* Au centre du tableau, & dans un plan un peu reculé, s'éleve une pyramide dont le piedeſtal eſt chargé de trophées d'armes. Sur une des faces de cette pyramide on lit cette inſcription : *bataille de Friedberg.* Minerve aſſiſe ſur un bouclier porte le buſte du prince de *Condé* en médaillon, ciſelé en or. Près d'elle ſont deux génies, dont l'un montre du doigt la deviſe de l'académie gravée ſur une table d'airain, & l'autre préſente pluſieurs couronnes à la déeſſe pour les diſtribuer à ſon choix.

D'un côté on découvre dans l'éloignement une campagne fertiliſée ; de l'autre, ſur une montagne eſcarpée, le temple de la gloire, vers lequel pluſieurs ſavants s'approchent par des chemins difficiles.

Vous voyez, Monſieur, par cette allégorie confuſe & alambiquée, que les peintres ne réuſſiſſent pas mieux à louer que les poëtes.

M. *Baudouin* attire l'attention du public par deux petits tableaux peints à gouaſſe. L'un eſt *le coucher de la mariée* ; l'autre eſt *le ſentiment de l'amour & de la nature, cédant pour un temps à la néceſſité.* C'eſt une jeune perſonne qui accouche & eſt obligée d'envoyer le nouveau-né aux *enfants-trouvés.* On y lit ce vers : *fecit amor, pietas mittit : fortuna reducet.* On aime mieux ce dernier, parce qu'il eſt plus épigrammatique, & d'un intérêt plus général. D'un autre côté, il eſt ſi peu exprimé que l'auteur eſt obligé d'y ſuppléer par une deviſe, par une enſeigne à la maiſon de ſage-femme, &c. que l'action n'eſt pas encore complétement expliquée au premier coup d'œil. Quoi qu'il en ſoit, toutes les femmes veulent voir ce petit tableau. Les filles ſur-tout ne ſe laſſent point de le regarder. Plus d'une jeune perſonne, en le voyant, peut ſe dire : *Autant m'en pend à l'oreille.* M. *Baudouin* met beaucoup d'eſprit dans ſes ſujets, & même du ſentiment. C'eſt le *Greuze* de la miniature.

M. *Roland de la Porte* renouvelle ſes illuſions ; il nous étonne par la magie de ſa perſpective. Il donne de l'élévation aux figures les plus plates. On admire ſon *crucifix de bronze, ſur un fond de velours bleu, imitant le relief.* Ce genre n'eſt pas

ſûrement le premier de la peinture ; mais il eſt beau de réuſſir dans ſon genre quelconque.

MM. *Peronneau*, *Roſlin*, *Drouais* le fils, ſont en poſſeſſion de nous enrichir de portraits. On remarque dans ceux du ſecond, madame la marquiſe de *Marigny* : madame la comteſſe de *Brionne* n'eſt pas le plus médiocre ouvrage de ceux du dernier. En général, toutes les portraitures ont un défaut. Le héros eſt toujours peint faiſant quelque choſe & jamais n'en étant occupé. Il regarde le public. Eſt-ce dans la vraiſemblance ? Et le faiſeur de portraits a-t-il plus droit qu'un autre d'y manquer ?

J'abandonne, Monſieur, le vulgaire des autres peintres. Je ne pourrois qu'en parler déſavantageuſement. Il vaut autant les laiſſer ſe mirer dans leur amour-propre. Je finirai par la ſculpture dans ma troiſieme & derniere lettre. Il y a de très-beaux morceaux & je crois que cet art ſe ſoutient mieux que la peinture.

LETTRE III.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de meſſieurs de l'Académie royale, expoſées au ſallon du Louvre, le 25 août 1767.

Paris, le 20 ſeptembre 1767.

ON pourroit faire, Monſieur, le même reproche à nos ſculpteurs qu'à nos peintres. Ceux-ci expoſent beaucoup trop de portraits, & les autres infiniment trop de buſtes; d'autant mieux que le peu d'eſpace accordé à cet égard dans le ſallon, ne permet pas de nous dédommager d'ailleurs. Au reſte, ces buſtes ſont au moins intéreſſants: ils nous offrent preſque tous des perſonnages ou précieux ou importants.

M. *Pajon* nous a donné le portrait de feu monſeigneur le *dauphin*, en marbre; ceux de monſeigneur le *dauphin* actuel, du comte de *Provence*, du comte d'*Artois*, &c. Le peuple court en foule voir les appuis du trône, & ce ſpectacle vraiment attendriſſant ne peut que faire honneur à l'artiſte.

M. *Caffieri* a expoſé le portrait de M. *Hallé*, peintre du roi, & profeſſeur en ſon académie, ainſi que celui de M. *Borie*, docteur en médecine. On ne ſaura point mauvais gré à M. *Caffieri* de tranſmettre à la poſtérité un artiſte eſtimable & un eſculape en vogue.

Qui n'eſt enchanté de retrouver au ſallon le buſte de ce génie immortel, qui a fait une ſi grande

grande époque dans la révolution de l'esprit humain en France ? Je veux parler de M. de *Montesquieu*. Ce portrait, exécuté par M. *le Moine*, est un présent que M. le Prince de *Beauvau* fait à l'académie de *Bordeaux*. Le même artiste nous offre celui de Me. *Gerbier*, le Cicéron françois. Il a aussi travaillé le buste de M. de *Trudaine*. Il est en marbre ; c'est un monument de reconnoissance de la *faculté de droit* de Paris, qui doit être placé dans l'intérieur de ses nouvelles écoles. Un grand & sage ministre n'a point voulu être nommé dans le livre. Sa modestie, en se présentant à nos regards, semble avoir jeté un voile sur sa figure : mais qui méconnoîtroit à la bienfaisance dont elle est empreinte, M. le comte de *Saint-Florentin* ? A côté est humblement, en terre, madame la comtesse de *Langeac*. Ce buste nous offre une grace, taillée des mains de ses sœurs. Tous ces morceaux font infiniment d'honneur à M. *le Moine*.

Je finis les portraits par deux médaillons en marbre de M. *Vassé*. L'un est celui de feu M. le comte de *Caylus*, appartenant à l'académie royale des inscriptions & belle-lettres. L'autre est celui de feue *Elisabeth*, impératrice de *Russie*, appartenant à M. le comte de *Schuvaloff*. Rien de plus beau que ces médaillons, que la vérité de la ressemblance & l'énergie des figures ! On admire la bordure du médaillon de l'impératrice, qui est en effet de la plus grande richesse & d'un travail exquis.

Entre les morceaux de sculpture d'une plus grande maniere, on distingue une figure en marbre, représentant une *baigneuse*, de M. *Al-*

legram. Elle a 5 pieds 10 pouces de hauteur. Elle eſt pour le roi, & doit être placée à *Choiſy.* La grandeur de la machine a empêché qu'elle ne fût tranſportée au ſallon, & l'on va la voir chez l'auteur. Cette *baigneuſe* eſt, Monſieur, dans les proportions antiques. Elle eſt d'une élégance ſvelte. Il eſt fâcheux que dans le marbre il ſe ſoit trouvé des veines noires répandues çà & là, qui font un effet déſagréable & traverſent même la figure.

La *Minerve* de M. *Vaſſé*, appuyée ſur ſon bouclier, prête à donner une couronne, n'offre rien d'admirable pour l'invention, ni pour la nobleſſe de l'attitude, ni pour la majeſté de la tête. La déeſſe n'a qu'une figure très-ordinaire.

M. *Pajou* propoſe aux curieux la *Magnificence* & *la Sageſſe*, deux eſquiſſes en plâtre, dont les figures ſeront exécutées en grand pour le Palais-Royal. Il y a joint celle d'un tombeau, & l'on remarque du génie dans les trois morceaux.

L'*Innocence* en marbre, de M. *Caffieri*, eſt d'une belle ſimplicité; elle ſe lave les mains. L'*Amitié qui pleure ſur un tombeau* & qui n'eſt qu'un modele, invite à la triſteſſe, & doit faire un grand effet dans l'exécution.

L'*Annonciation*, en bas-relief, de M. *Berruer*, eſt d'un très-bon goût. La tête de la Vierge eſt d'une pureté, d'une modeſtie qu'on admire. Aux deux côtés ſont *la Foi* & *l'Humilité.* Ces figures droites ſont ordinairement froides & ne ſignifient pas grand choſe. Ce morceau doit être

exécuté du double de ſa grandeur pour être placé dans l'égliſe cathédrale de *Chartres*.

Son *Hébé* n'a rien de bien caractériſtique. La tête eſt belle, mais ne rend point tout ce qu'on devroit attendre de la déeſſe de la jeuneſſe.

La *Douleur*, de M. *Gois*, eſt ſans contredit le plus beau morceau de ſculpture du ſallon. Pas un muſcle dans cette figure qui ne travaille, pas un trait qui n'ajoute à l'expreſſion. Ce buſte eſt d'ailleurs d'un marbre d'une blancheur, d'un tranſparent exquis. Il eſt d'une beauté rare.

Son *Ariſtée déſpéré de la perte de ſes abeilles*, n'eſt pas ſans mérite. Il eſt couché ſur ſes ruches briſées, &c. La ſculpture ne peut rendre que médiocrement de pareils ſujets.

Je ne dois pas omettre *les deux Enfants* en plâtre pour une chapelle, de M. *Mouchy*. Son *repos d'un Berger* a de la ſimplicité, de la naïveté.

Il y a de très-belles choſes dans les gravures, Monſieur; mais comme elle ne ſont tirées pour la plupart que d'après des tableaux connus, je ne vous en détaillerai qu'un petit nombre. Cet art ſe ſoutient & ſe perfectionne de plus en plus chez nous. Il y a des eſtampes qui ont tout le feu, toute l'expreſſion des originaux.

M. *Cochin* a expoſé pluſieurs deſſins allégoriques ſur les regnes des rois de France. Ils ſont deſtinés à être gravés pour l'ornement de la nouvelle édition de *l'Abrégé chronologique de l'hiſtoire de France*, par M. le préſident *Haynault*.

L'eſtampe curieuſe, Monſieur, eſt celle de M. l'*Empereur* repréſentant le portrait de M. *de Belloy*, ſujet allégorique, d'après le tableau de M. *Jollain*, peintre du roi.

La ville de Calais préſente au génie de la poéſie le médaillon de M. *de Belloy*, pour être attaché à la pyramide de l'immortalité. Sur la pyramide on voit un bas-relief, où le roi *Edouard* eſt repréſenté condamnant à la mort *Euſtache de Saint-Pierre* & ſes généreux compagnons. Au bas eſt un enfant qui tient les clefs & les armes de la ville, & près de lui un chien, ſymbole de la fidélité de ces vaillants citoyens : on apperçoit dans le fond le port de *Calais*. Vous jugez, Monſieur, que cette allégorie eſt auſſi compliquée & d'un auſſi mauvais goût que le monſtre bizarre ſur lequel on s'eſt enthouſiaſmé quelque temps par mode.

Cette eſtampe, gravée ſous les ordres de monſieur le duc de *Charoſt*, gouverneur de *Calais*, ne fait honneur ni au génie de l'inventeur, ni à monſieur *de Belloy*, qui ne l'a pas méritée, ni au grand ſeigneur qui a jugé à propos de faire accorder cette faveur préciſe à monſieur *de Belloy*, & qui devroit être ménagée pour une occaſion plus importante.

On a de monſieur *Strange*, nouvel agréé, *Abraham répudiant Agar*; *Eſther devant Aſſuerus*, d'après *le Guerchin*; *une Vierge & l'enfant Jeſus*; *un Amour endormi*, d'après *le Guide*.

Il faut rendre juſtice au burin net, brillant & facile de ce maître, qui d'ailleurs a beaucoup de chaleur.

Monſieur *Demarteau*, nouvel artiſte qui ſe met ſur les rangs, a expoſé pluſieurs excellentes

gravures dans la maniere du crayon, d'après les deſſins de MM. *Boucher*, *Cochin*, *Carle Vanloo*, *P. de Cortone* & le *Caravage*. Mais ſon allégorie ſur la vie de monſeigneur le *dauphin* eſt déteſtable.

Il ne faut point omettre trois beaux deſſins de M. *Beauvarlet*, deſtinés à être gravés. L'un eſt *Mercure & Aglaure*, d'après *la Hire*. L'autre une *Fête de campagne*, d'après *Teniers*. Le troiſieme, *la Marchande de petits amours*, d'après M. *Vien*.

Concluons, Monſieur, de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire ſur le ſallon, que la peinture offre très-peu de beaux morceaux, ſurtout en hiſtoire, & beaucoup de croûtes: la ſculpture, preſque rien d'un grand beau, d'un faire admirable; mais peu de mauvaiſes choſes & beaucoup de bonnes. Quant aux eſtampes & aux deſſins, tout en eſt preſque précieux & du premier mérite.

En fait de peintres d'hiſtoire, je ne vois que MM. *Doyen* & *Vien* ſur leſquels on puiſſe fonder des eſpérances ſolides & déja confirmées. Encore le dernier manque-t-il de l'enthouſiaſme propre à aller aux grandes choſes. M. *Hallé* eſt à ſon *non plus ultra*. Il a une maniere roide, dont il ne ſe défera pas; un pinceau ſec, qui ne peut rien exprimer de gracieux & de ſublime. M. *Durameau* a de la force dans le deſſin, de l'imagination, & peut aller loin s'il acquiert du coloris & plus de ſoupleſſe dans ſes attitudes. M. *Fragonard* n'a rien donné cette année qui ajoute à l'idée qu'on en avoit conçue en 1765, d'après ſon beau tableau de *Callirhoé*.

J'ai déja appellé M. *de la Grenée*, l'*Albane*

François ; j'ai comparé M. *Loutherbourg* au *Berghem* ; on retrouve le pinceau & le goût de *Vauvermans* dans M. *Cazanova*. Pour M. *Vernet*, il n'a de modele que lui-même. M. *le Prince* ſinge trop *Boucher*, M. *Baudouin* eſt le la Fontaine de la peinture ; MM. *Machi* & *Robert* ſont ſupérieurs pour les morceaux d'architecture & de perſpective. Nous excellons dans le portrait par le nombre & la qualité de nos maîtres ; *la Tour* pour le paſtel, que voudroit égaler *Perronneau* ; *Michel Vanloo*, pour les tableaux hiſtoriés. On aime la fraîcheur du coloris de *Roſlin*, quoiqu'il n'attrape pas toujours les reſſemblances. La beauté & la jeuneſſe ſont rendues avec le plus grand éclat par monſieur *Drouais* le fils, au point que ſes têtes ont quelquefois un air d'émail qui provient d'un ton de couleur trop brillant.

On a de M. *Bellengé* des tableaux de fleurs, de fruits, de vaſes, rendus avec beaucoup de vérité.

Je ſuis fâché, Monſieur, de n'en pouvoir nommer davantage.

Tous nos ſculpteurs, au contraire, ont leur mérite ſpécifique. M. le *Moine* place bien les têtes de ſes portraits ; il donne de l'empleur & de beaux contours aux buſtes : il regne une ſorte de magnificence dans ſon ciſeau, proportionnée aux perſonnages qu'il repréſente. Il peint auſſi le génie & les graces déliées, comme je l'ai remarqué.

M. *Allegrain* a un travail fini, une recherche néceſſaire dans les ouvrages qu'il entreprend. Il paroît s'être livré ſur-tout à peindre les contours ſouples des beaux corps de femmes.

Le ciſeau plus grave de M. *Vaſſé* ne manque point auſſi d'élégance quand il le faut.

M. *Pajou* a plus de feu ; il eſt plus hiſtorique, & ſes grouppes ont tous les détails pittoreſques.

Le ſvelte, le beau goût de l'antique, un ciſeau touchant & moëlleux diſtinguent M. *Caffieri.*

M. *Berruer* a de l'invention & paroît vouloir ſe livrer au grand.

M. *Gois* eſt plein d'expreſſion & rend à merveille tous les effets anatomiques des paſſions.

Enfin M. *Mouchy* a de la douceur dans ſon faire & de la ſimplicité dans ſon exécution.

MM. *Cochin*, *le Bas*, *Will*, &c. & nos autres graveurs ſont trop connus pour rien ajouter ſur leur compte.

Je ſuis, &c.

ANNÉE M. DCC. LXIX.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de meſſieurs de l'Académie françoiſe, expoſées au ſallon du Louvre, le 25 août 1769.

Paris, le 10 ſeptembre 1769.

LE ſallon de cette année, Monſieur, plus nombreux que le dernier, n'eſt pas à beaucoup près auſſi riche, ou, pour mieux dire, il eſt très-médiocre, pluſieurs de nos principaux peintres n'y ayant rien expoſé. M. *Pierre* nous renvoie au plafond de *Saint-Cloud*, auquel il travaille depuis pluſieurs années, & qu'on voit actuellement. M. *Doyen*, dont la réputation a prodigieuſement crû par ſon tableau de *Sainte Genevieve des Ardens*, eſt occupé aujourd'hui à réparer les peintures du dôme des *Invalides*. M. *Fragonard*, ce jeune artiſte, qui avoit donné, il y a quatre ans, les plus grandes eſpérances pour le genre de l'hiſtoire, dont les talents s'étoient peu développés au ſallon dernier, ne figure d'aucune façon à celui-ci. On prétend que l'appât du gain l'a détourné de

la belle carriere où il étoit entré, & qu'au lieu de travailler pour la gloire & pour la poſtérité, il ſe contente de briller aujourd'hui dans les boudoirs & dans les garde-robes. A la place de ces hommes célebres dont on regrette les ouvrages, a reparu un homme dont les talents font depuis quelque temps la plus grande ſenſation, & qu'on avoit redemandé avec tant d'ardeur il y a deux ans, lorſque ſes démêlés avec l'académie l'avoient fait exclure de l'expoſition. Vous le nommez avant moi, Monſieur, & à ces regrets univerſels vous reconnoiſſez M. *Greuze*. Mais ne prématurons point ce que j'ai à dire ſur ſon compte; ce peintre viendra à ſon rang. Pour plus de commodité je vais ſuivre l'ordre du tableau qui, comme vous ſavez, n'eſt pas toujours celui du mérite.

Je commence par M. *Boucher*, premier peintre du roi, ancien directeur & recteur. Il n'a expoſé qu'un ſeul tableau: il eſt d'une aſſez grande étendue: il repréſente une *marche de Bohémiens*, ou *Caravanne*, dans le goût de *Benedette di Caſtiglione*, à ce qu'il prétend. Vous ſavez que notre artiſte eſt renommé, pour la correction de ſon deſſin, pour les graces de ſon pinceau; voué particuliérement aux bergeries, ſon défaut eſt d'ajouter trop de fineſſe & d'eſprit à ſes phyſionomies: c'eſt le *Fontenelle* de la peinture. Jugez s'il étoit propre à nous rendre des Bohémiens. En vain a-t-il voulu donner de la force à ſa touche, tous ſes minois ſont à la françoiſe & ne ſont nullement dans le coſtume étranger. Ce défaut n'eſt rien en comparaiſon du manque d'ordonnance dans ſa compoſition, & de la confuſion

générale qui de tous ſes grouppes forme un monceau d'hommes, d'animaux, de femmes, de marchandiſes, où l'œil ne peut rien débrouiller. D'ailleurs, nulle intelligence de clair obſcur, point de repos : auſſi toutes les couleurs ſe confondent & s'excluent réciproquement & ne préſentent au ſpectateur qu'un nuage blanchâtre. En ſorte que ce tableau, Monſieur, eſt un des plus médiocres du ſallon.

M. *Michel Vanloo*, écuyer, chevalier de l'ordre du roi, premier peintre du roi d'Eſpagne, directeur de l'école royale des éleves-protégés, & ſucceſſeur en partie du fameux *Carle Vanloo*, lui eſt bien inférieur dans le reſte. Il a donné cinq tableaux, outre pluſieurs portraits. Le premier repréſente M. le marquis & madame la marquiſe de *Marigny*. Celle-ci eſt à ſa toilette & ſemble ſe détourner pour écouter ſon mari & lui répondre Il tient un bâton à la main, & l'on prétend que l'intention du peintre eſt de le repréſenter partant pour la campagne, prenant congé de ſa moitié & lui confiant l'adminiſtration de ſa maiſon. Tout cela n'eſt point exprimé ſur les phyſionomies. On diroit que M. de *Marigny* querelle ſa femme, & que celle-ci s'excuſe ; voilà ce que l'on en peut interpréter. Du reſte, le premier eſt très-reſſemblant, & l'autre n'eſt rien moins que jolie ; auſſi eſt-elle abſolument manquée. *Une Allemande jouant de la harpe*, *une Eſpagnole pinçant la guitare*, ſont deux tableaux qui ne contraſtent pas aſſez. Le coſtume national devoit être encore plus varié par les caracteres de tête des actrices & des auditeurs, que par les habillements. Tous deux ſont d'une froideur monotone, & les étoffes même, quoique d'une

vérité abſolue, manquent de la vérité locale, eſſentielle à la fidélité du peintre hiſtorien. Son *éducation de l'amour* n'a aucune expreſſion. Il y en a davantage dans la *femme repréſentant l'étude.* On y trouve une touche large & vigoureuſe ; mais ce tableau ne rend pas, à beaucoup près, tout ce qu'il devroit rendre.

Le gros du public rit en général en voyant les deux tableaux de M. *Jaurat*, dont l'un repréſente ce qu'il appelle ſon *preſſoir de Bourgogne*, & l'autre *une veillée de payſannes du même canton.* Il y a des détails amuſants, de la gaieté, de la vérité dans ces deux morceaux ; mais ils ne ſont pas aſſez empâtés, & manquent abſolument de relief. Sa *femme convaleſcente* a plutôt l'air d'une moribonde. Elle fait détourner les yeux au ſpectateur.

Les amateurs ne peuvent que louer M. *Hallé* de réſiſter conſtamment à la frivolité du ſiecle & de ſuivre l'impulſion de ſon génie, qui le porte aux grandes choſes, aux ouvrages d'une riche & vaſte compoſition. Il nous offre aujourd'hui un tableau de 15 pieds de long ſur 10 pieds de haut, deſtiné à être exécuté en tapiſſerie aux Gobelins. Le ſujet eſt *Achille reconnu à la cour de Déidamie, par le choix qu'il avoit fait des armes qu'Ulyſſe avoit mêlées avec des bijoux de femmes, à deſſein de le découvrir.* On y compte environ vingt-cinq figures. Tous les plans de cette magnifique ordonnance y ſont bien développés. En général, ce peintre a beaucoup d'ordre dans ſon ſujet, en fait embraſſer l'enſemble & le maîtriſer. Il entend à merveille la perſpective & fait promener le ſpectateur à travers ſes grouppes. L'ar-

chitecture, les richeſſes de détail n'échappent pas à ſon pinceau ; mais il ne manie pas de même les paſſions. *Achille* a l'air d'un furieux, & non cette ardeur noble dont il devroit être animé. La figure d'*Ulyſſe* manque de cette fineſſe qui fait ſon caractere, ſur-tout ici. La reine n'a pas ce tendre intérêt, cette émotion vive qu'elle devroit éprouver à la vue d'*Achille*. D'ailleurs les figures ſont trop petites pour la machine. Malgré ces défauts, cette hiſtoire attache & occupe, & ſera encore plus amuſante en tapiſſerie, lorſque l'aiguille aura donné plus de vérité aux couleurs & plus de jeu aux figures.

L'Inauguration de la ſtatue équeſtre du roi eſt un tableau de monſieur *Vien*, qui fixe d'abord l'attention en entrant au ſallon. Il a 14 pieds 6 pouces de large ſur 10 pieds de haut. Il eſt deſtiné pour l'hôtel-de-ville de *Paris*, & delà l'auteur s'eſt cru obligé de tout ſacrifier aux objets du premier plan, qu'il a voulu rendre de grandeur naturelle pour en faire autant de portraits qui puſſent frapper les yeux du public. Mais premiérement aucun de ces portraits n'eſt reſſemblant, tous ces perſonnages ſont mal à cheval, & l'on eſtime qu'il auroit dû renoncer à cette vérité, peut-être de coſtume, en faveur de la nobleſſe du ſujet. En ſecond lieu, toutes les têtes ſont également éclairées. Il s'excuſe ſur ce qu'aucun de meſſieurs les échevins n'a voulu reſter dans la demi-teinte. Ils auroient plutôt dû ſe plaindre de l'air benêt ou ſtupide qu'on a donné à leurs figures. En troiſieme lieu, jamais on n'a repréſenté de ſpectacle ſans ſpectateurs. Et tout le peuple de Paris ſe trouve figuré ici par deux Savoyards qui ſe battent pour de l'argent qu'on a

jeté. Ce grouppe eſt pourtant le meilleur du tableau ; & un autre enfant qui ſe gliſſe à travers les jambes des chevaux, eſt d'une invention ſavante & hardie. On a critiqué auſſi le premier cavalier de la marche, qui en détournant ſemble porter ſur une colonne du bâtiment ; ce qui indique que M. *Vien* n'avoit pas aſſez digéré ſon plan & qu'il n'étoit pas maître de ſon eſpace. Du reſte, on ſait que l'auteur a un coloris ſage & agréable, un pinceau doux & moëlleux, qualités qu'il a été maître de développer dans cette compoſition dénuée de toutes paſſions.

On eſt bien dédommagé de ce grand ſujet froid & ennuyeux en jetant les yeux ſur les ſujets galants de M. *de la Grenée*, qui, placés au deſſous, ſemblent faits pour ranimer le public. Ce peintre, toujours fécond, a enrichi le ſallon cette année de quinze tableaux, dont dix roulent ſur différents ſujets de la fable, très-ſuſceptibles d'être embellis par une imagination voluptueuſe. Des ſurpriſes, des fuites, des déſertions, des jouiſſances ; tout cela eſt du reſſort de notre artiſte, & il le rend ordinairement à merveille. On lui reproche cependant dans preſque tous ces morceaux d'avoir introduit un petit amour, tantôt du côté de l'amant, tantôt du côté de l'amante, comme ſi cet être moral & allégorique pouvoit cadrer avec un ſujet hiſtorique, quoique de la fable. C'eſt ſur la figure de ces perſonnages qu'il faut peindre la paſſion, diſent les connoiſſeurs, & non par une petite figure poſtiche qui gêne la compoſition, donne à tous ces tableaux un air monotone & refroidit le ſpectateur. En général, l'artiſte en queſtion excelle par les graces des attitudes, la ſuavité du pinceau, par des

chairs animées, mais qu'il ne ſait pas aſſez rafraîchir dans les perſonnages tranquilles ; ce qui donne un ton rougeâtre à preſque tous ſes ouvrages. C'eſt ce qu'on trouve ſur-tout dans ſon grand tableau de *Cérès enſeignant l'agriculture au roi Triptoleme, dont elle nourriſſoit le fils de ſon propre lait* : tableau de 9 pieds & demi de haut, ſur plus de 7 pieds de large, & deſtiné à décorer la ſalle à manger du nouveau pavillon de *Trianon*. Il eſt vrai que la ſcene de l'action étant la campagne, & le temps celui de la moiſſon, le moment, le midi du jour, toute la nature doit être embraſée alors. Mais ce tableau reſſemble plus à une conflagration générale, qu'à cette teinte animée qui, en réchauffant les objets, ne leur ôte pas leur couleur naturelle. Le grand & vrai défaut de cette compoſition eſt dans le choix & l'expreſſion de la fable. *Triptoleme* a une faucille à la main ; les gerbes ſont faites ; il ſemble s'adreſſer à *Cérès* pour lui annoncer qu'il vient d'exécuter ſes inſtructions, & lui en demande ſur le reſte. Tout cela ſe ſuppoſe ; du reſte, on ne voit point ce que lui dit la déeſſe, & l'action eſt abſolument paſſive ; défaut de génie dans le compoſiteur. Les morceaux de détail ſont aſſez bien rendus ; les gerbes, les épis d'une grande vérité, &c.

M. *de la Grenée* a traité auſſi trois ſujets de dévotion, *la Vierge aux anges* ; *le bain de l'enfant Jeſus la Vierge faiſant jouer l'enfant Jeſus & le petit ſaint Jean avec un mouton*. On a trouvé le ſecond ſujet indécent, digne des ſiecles barbares & de l'ignorance des peintres Flamands. L'enfant Jeſus qui montre ſon derriere, a fait rire les impies & révolté les dévots. Le troiſieme a paru vrai, mais peu convenable en ce

ſiecle, où il ne faut point trop humaniſer ſa Divinité. A ne regarder ces jolis morceaux que comme peintre, ils ſont doux & riants. M. *de la Grenée* paroît pénétré de ſon *Albane*, & prendre pour modele ce nourriſſon des graces.

Ce n'eſt point dégrader la majeſté de l'hiſtoire, que de mettre au rang de ſes ſujets le portrait en pied du roi de Pruſſe, par M. *Amédée Vanloo*. Ce héros eſt un germe ſi fécond pour elle, qu'il lui appartient tout entier. Il eſt repréſenté debout, la main appuyée ſur ſon fauteuil. On le reconnoît aux couronnes de Pruſſe dont eſt parſemé le manteau royal jeté derriere lui, mais encore mieux à ſon vêtement ſimple & guerrier. Il a pourtant la tête nue. On voudroit que l'artiſte, non content de rendre le martial de la figure, le feu des yeux, la nobleſſe & l'impoſant du maintien, eût mis ce monarque dans quelque attitude qui caractériſât ſes fonctions & fît connoître ſon ame toute entiere. C'eſt cette omiſſion qui ſans doute a donné lieu au quatrain ſuivant, qu'un admirateur de ce prince écrivit ſur ſes tablettes dans un accès d'humeur :

Eſt-ce-là FRÉDERIC, l'amour de ſon royaume ;
Et de ſes ennemis l'effroi !
J'y vois ſes traits, ſon port, un beau prince, un
fier homme !
Mais ce n'eſt qu'à l'hiſtoire à nous peindre le roi.

Je trouve parmi les conſeillers, M. *Chardin*, renommé dans ſon genre pour une imitation naïve & ſavante à la fois de la nature muette. Son tableau des *attributs des arts & des récompenſes qui*

leur ſont accordées, répétition avec quelques changements, du même ſujet exécuté pour l'impératrice des Ruſſies, peu frappant aux yeux du gros du public, eſt regardé par certains connoiſſeurs comme un morceau diſtingué par un coloris vigoureux & tranſparent, & par une intelligence ſupérieure du clair-obſcur qui leur fait illuſion. Quelques tableaux de fruits, de gibier, d'autres repréſentant des bas-reliefs; une *femme qui revient du marché*, ſont d'une vérité plus à la portée de tout le monde, & ſe font conſidérer davantage, quoique d'un mérite bien inférieur.

Nommer M. *Vernet*, c'eſt en avoir fait l'éloge. Ses ouvrages, répandus dans les deux mondes, ont étendu ſa réputation auſſi loin qu'il eſt poſſible à un mortel d'atteindre. Il n'a rien offert de bien nouveau cette année. On retrouve même des morceaux déja connus de lui, & toujours curieux, toujours admirables. Les connoiſſeurs ſavent très-mauvais gré à M. de la *Borde*, l'ex-banquier de la cour, de ne pas vouloir laiſſer expoſer au public les tableaux que ce grand maître a compoſés pour la galerie du ſuperbe château de *la Ferté*, appartenant à ce financier. Il auroit dû ſavoir que la vraie magnificence eſt de communiquer ſes richeſſes, comme l'art de jouir de ſes tréſors eſt de les répandre à propos. Je reviens à M. *Vernet*, dont je ne puis quitter les marines & les payſages, ſans vous citer un trait qui vaut toutes les louanges poſſibles. Dans le temps que ce grand maître prenoit les vues de nos ports, un manœuvre dit à un autre qu'il ſeroit bien aiſe de voir les ouvrages d'un peintre auſſi renommé: *Que verras-tu*, lui dit ſon camarade, *tout ce que tu vois ici?*

On ne peut parler de M. *Vernet* ſans ſonger à

M. Loutherbourg, ſon digne émule. Déja pluſieurs connoiſſeurs lui font partager la couronne du premier. Quelle abondance, quel feu, quelle énergie dans 16 tableaux que nous avons eus de lui ! Il n'en eſt aucun qui ne mérite des éloges. Tantôt c'eſt un artiſte ſavant, qui rend les vapeurs de l'air, les divers effets du ſoleil & la dégradation des lointains avec toute la magie qu'on admire dans *Claude le Lorrain*. Tantôt c'eſt un *Salvator Roſe*, qui donne à ſes figures une touche libre & ſpirituelle, des attitudes agréables & pleines de goût. Ici c'eſt un poëte, dont l'imagination exaltée par un enthouſiaſme divin ſemble atteindre à la ſublimité du *Pouſſin* & exprimer toute l'horreur des éléments conjurés. Là, c'eſt un *Berghem*, c'eſt un *Wouvermans* qu ſe plaît à détailler la nature dans ſon repos, & à délaſſer ſes ſpectateurs fatigués, pour ainſi dire, d'avoir parcouru tant de ſcenes pleines d'action, de mouvement & de vie. Son tableau de *la grande tempête*, avec un coup de tonnerre: *des bergers avec un troupeau, pourſuivis par des maraudeurs*: ſes *deux amis, qui font un goûter au retour de la chaſſe*, & ſon *départ pour la chaſſe au vol*, ſont ſes compoſitions les plus généralement goûtées ; mais il y a d'excellentes choſes dans toutes ; juſques dans ſes *pélerins d'Emaüs* qu'on critique fort. Il devoit éviter de prendre un ſujet porté à ſon plus grand effet par *Paul Veroneſe*. En vain, afin de le réduire à ſon genre, a-t-il traité en payſage un morceau hiſtorique réſervé pour une verve ſublime: *Jeſus-Chriſt* ſe promenant avec deux autres voyageurs ne forme plus qu'un grouppe ordinaire, & l'action eſt trop commune pour attirer la principale attention du ſpectateur, qui ſe partage entre tous

ſes acceſſoires du tableau & ſes perſonages ? ou plutôt ceux-ci ne ſont eux-mêmes qu'acceſſoires dans un ſpectacle de la campagne, où ils ne ſont placés que pour l'enrichir & en varier la décoration. Cette critique, Monſieur, m'a paru très-ſenſée & il eſt ſurprenant que M. *Loutherbourg* s'y ſoit expoſé.

Aux deux grands artiſtes dont je viens de parler, on peut joindre M. de *Cazanove*, qui s'élevant ordinairement juſqu'au genre le plus ſublime de l'hiſtoire, s'en eſt tenu cette année aux ſujets de chaſſe & de payſage. Vous connoiſſez, Monſieur, le brillant & la chaleur de ſon coloris. Il n'a point dégénéré, & le peintre ſemble l'avoir monté ſur le ton le plus haut & le plus harmonieux.

Après vous avoir annoncé les ouvrages de ces hommes étonnants, le moyen de vous rien dire des payſages de M. *Milet Franciſque*, de M. *Antoine le Bel*, de M. *Juliard* ? Ce ſont des pieces de comparaiſons qui ne peuvent que perdre infiniment & relever le mérite des premieres. Je me réſerve à vous rendre compte dans ma lettre ſuivante du reſte de nos artiſtes, & ſur-tout de MM. *Robert & Greuze*, qui excellent ſans contredit & fourniſſent matieres à des nouveaux éloges.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de meſſieurs de l'Académie royale, expoſées au ſallon du Louvre, le 25 août 1769.

Paris, le 20 ſeptembre 1769.

LA multitude de portraits, Monſieur, qui ſe préſentent de toutes parts à mes yeux, m'oblige malgré moi d'en parler à préſent, & de traiter cette matiere aride & monotone que j'avois réſervée pour la fin. En vain le public ſe plaint depuis long-temps de cette foule obſcure de bourgeois qu'on lui fait paſſer ſans ceſſe en revue. La facilité du genre, l'utilité qu'il procure & la vanité de tous ces petits perſonnages encouragent nos artiſtes naiſſants, gâtent même ceux que des talents plus diſtingués pourroient couvrir d'une gloire durable, & font du bel art de la peinture une eſpece de métier qui rapproche ſouvent le peintre de génie & le peintre médiocre. Graces au malheureux goût du ſiecle, le ſallon ne ſera plus inſenſiblement qu'une galerie de portraits. Ils occupent près d'un grand tiers de celui-ci. Encore ſi l'on ne nous offroit que des hommes importants par leur état ou par leur célébrité, ou de jolies femmes du moins, ou de

ces têtes remarquables par de grands caracteres, & qu'on appelle *têtes à médailles*, en termes de l'art. Mais que nous importe de connoître madame *Gueſnon de Ponneuil*, madame *Journu* la mere, M. *Dacy*, M. *le Normand du Coudray*, Mlle. *Gougy*, *M. Couturier* ancien notaire, madame *Couturier*, M. l'abbé *Jourdans*, &c. ? Les noms ne flattent pas plus les oreilles que les figures ne plaiſent aux yeux. Permettez-moi, Monſieur, ce moment d'humeur par l'indignation générale de voir vingt têtes plates & ignobles occuper de places réſervées à ces têtes précieuſes, l'amour, les délices ou l'admiration de la France. Au reſte, le ſujet du peintre ne diminue pas le mérite de ſon travail. On ne vante pas moins, par exemple, dans les têtes de M. *de la Tour*, le roi du paſtel, la beauté, le précieux fini de ſon *faire*, le grenu moëlleux de ſes chairs, qui en découvrant les pores preſqu'imperceptibles de la peau, ne lui ôte rien de ſon uni, de ſon velouté. Ce genre de perfection le diſtingue infiniment du paſtel crû, dur, rembruni de M. *Perronneau*, dont les portraits à l'huile ont auſſi un caractere de rudeſſe qui doit l'exclure à jamais de peindre les graces, mais le rend très-propre à tracer les rides de la vieilleſſe, la peau tannée d'une payſanne, ou la morgue d'un Turcaret. M. *Valade* a plus d'aménité dans ſa touche, & ſans allier auſſi entiérement que le premier maître que nous venons de nommer, l'agrément & la vigueur, il a une grande vérité. Le public a nommé ſur le champ M. le duc de *Noailles* ſur ſon portrait, le meilleur des trois tableaux de ce peintre.

M. *Roſlin* ſe remarque de plus en plus par la richeſſe & l'ondoyant de ſes étoffes. Le portrait de M. l'archevêque de *Rheims*, grand aumônier de France, eſt ſaillant. La reſſemblance auſtere de la figure & les détails des vêtements attirent tour-à-tour les connoiſſeurs. Le feu qui ſort des yeux du prélat rend à merveille ce zele brûlant de la maiſon du ſeigneur dont ſans doute il eſt dévoré, & qui répand ſur le reſte du viſage la maigreur & la macération. On retrouve dans le tableau repréſentant M. *Bertin*, miniſtre, la manſuétude de ſon caractere & la tranquillité de ſon ame. *Une dame appuyée ſur ſon claveſſin*, ayant ſon mari près d'elle & ſon beau frere, M. le chevalier *Gennings*, forme un groupe hiſtorié d'une grande magnificence. Le velours ponceau de l'habit du chevalier, inviteroit à le toucher, s'il étoit à la portée de la main.

Le pinceau de M. *Drouais* s'eſt exercé cette année ſur les graces mêmes en la perſonne de S. A. S. madame la princeſſe *Joſephine* de *Carignan*. Il paroît avoir mieux réuſſi dans celui-là que dans celui de madame la comteſſe *Dubarri*, qu'il a rendu ſous les habillements d'homme & de femme. Ceux qui ont l'honneur de la connoître, trouvent que bien loin de la flatter, comme c'eſt l'uſage, il ne l'a pas rendue dans toute la vérité de ſes charmes. Des deux côtés il lui donne également un regard mignaudier, appellé par les petits-maîtres *regard en couliſſe*, qui n'eſt point du tout celui de cette dame, très-net, très-franc, très-ouvert. Du reſte, le public eſt partagé ſur les deux figures, auxquelles on a fait le grand reproche de ne pas ſe reſſem-

bler. Madame *Dubarri*, en femme, eſt peinte en blanc, avec une guirlande de fleurs. En homme, elle eſt, en eſpece d'habit de *Gilles*, la chemiſe décolletée. Les femmes aiment mieux, en général, ce potrait-ci : l'autre plaît davantage aux hommes ; ce qui a donné lieu aux vers ſuivants:

Sur ton double portrait, le ſpectateur perplexe,
Charmante *Dubarri*, veut t'admirer par-tout ;
A ſes yeux changes-tu de ſexe,
Il ne fait que changer de goût :
S'il te voit en femme, dans l'ame,
D'être homme il ſent tout le plaiſir :
Tu deviens homme, & d'être femme
Soudain il auroit le deſir.

M. *Dupleſſis* donne beaucoup de chaleur & d'expreſſion à ſes portraits. M. l'abbé *Arnauld*, de l'académie des inſcriptions & belles-lettres, eſt parlant. Il a rendu Me. *Gerbier* dans toute la nobleſſe de ſa phyſionomie. M. le *Ras-de-Michel* eſt remarquable par le fané d'une tête de près de cent ans, dont toute la vie n'eſt plus que dans les yeux encore pétillants de feu. Une pareille figure quelconque eſt intéreſſante pour l'humanité en général, & les détails en ſont curieux pour les connoiſſeurs. Mais pourquoi avoir peint en peignoir comme un petit-maître, un vieillard caduc qui ne doit plus s'occuper de toilette ? C'eſt manquer aux bienſéances pittoreſques.

M. *Hallé*, qui paroît ſe vouer à la minia-

ture, produit à nos regards les enfants de France. Ces trois têtes, outre le léché de l'art, ont toute la vérité des grands tableaux. Mais on eſt fâché de voir réduire en petit ces princes illuſtres qu'on ne ſauroit montrer à trop de ſpectateurs à la fois, & dont le peuple avide ſe diſpute ſans ceſſe le coup d'œil.

Je ne puis mieux finir cet article, Monſieur, qu'en vous rendant compte des deux portraits en tapiſſerie du *roi* & de la *reine*. Ces morceaux, le premier d'après M. *Vanloo*, le ſecond d'après feu M. *Nattier*, ont été travaillés à la manufacture royale des Gobelins, ſous la conduite de monſieur *Cozette*, l'un des entrepreneurs de cette manufacture. Celui de la reine a été exécuté par monſieur ſon fils. Ils ſont deſtinés à être placés dans la ſalle du conſeil de l'école royale militaire, & ont trois pieds de haut ſur deux pieds ſix pouces de large. Ces deux chef-d'œuvres nous appartiennent, & c'eſt ce qu'aucune nation ne peut nous diſputer. Le portrait de la *reine* ſur-tout eſt d'une reſſemblance que le paſtel, l'huile & tous les autres procédés de l'art ne ſauroient atteindre : ajoutez-y une vérité plus parfaite des étoffes. On reproche à l'auteur du portrait du *roi* d'avoir trop rembruni ſon fonds. Mais en tout, ces ouvrages ſont admirables, & étonneront la poſtérité la plus reculée.

Après cette excurſion, je reviens, Monſieur, au reſte des tableaux. Je tombe ſur *deux ſervantes Saxonnes*, écloſes ſous le pinceau de M. *Hutin*, académicien, directeur de l'académie de peinture de S. A. S. Mgr. l'électeur de

Saxe. Toute la nature eſt du reſſort de cet art, ainſi que celui de la poéſie ; mais le goût du compoſiteur le porte ordinairement à ſaiſir le noble & le beau qui ſe trouvent dans tous les genres. Aſſurément *deux ſervantes Saxonnes* ne peuvent exciter aucune ſenſation, pas même la curioſité, & le coſtume national n'y eſt pas aſſez frappant pour mériter l'attention du ſpectateur. Ce choix & ſon exécution ne donnent qu'une idée meſquine de l'académie à laquelle préſide M. *Huttin.*

M. *le Prince* continue à nous faire paſſer en revue toute la nation *Ruſſe.* Entre cinq tableaux qu'il a expoſés, on diſtingue un *Cabak, ou eſpece de guinguette des environs de Moſcow*, où, dit l'auteur, la ſituation de cette grande ville préſente ſouvent la variété de nations & d'ajuſtements que l'on peut remarquer dans ce tableau. Quoiqu'il ſoit du fait, que bien des gens révoquent en doute, ſi l'artiſte a exécuté en imagination cette réalité qu'on lui conteſte, les détails immenſes de cette collection font honneur à ſa patience, & la gaieté qui y eſt répandue fixe agréablement les yeux des paſſants.

Cet artiſte eſt plus original encore par un procédé particulier, dont il s'eſt ſervi pour graver vingt-neuf eſtampes à l'imitation du lavis, & que, malgré les ſuccès de pluſieurs de ſes confreres, l'académie a jugé ſupérieur aux autres par la facilité, la promptitude de l'exécution & la juſteſſe de l'imitation du lavis, ſoit au biſtre, ſoit à l'encre de la Chine.

Entre les différents petits tableaux à gouaſſe de M. *Baudouin*, le public ſe porte en foule vers

vers le *Modele honnête*, qui, malgré pluſieurs défauts de bon ſens, excite l'intérêt du ſpectateur. C'eſt, Monſieur, une jeune fille toute nue, d'une part, entre les bras d'une femme, tandis qu'un peintre devant ſon chevalet ſemble en eſquiſſer les traits ſur la toile. Au haut eſt écrit: *Quid non cogit egeſtas?* On demande, 1°. comment concilier la réſiſtance du modele avec l'ouvrage déja commencé ſur la toile, qui annonce pluſieurs heures de ſéance? 2°. Quel rôle fait la vieille, qui embraſſe & ſerre la jeune perſonne? Eſt-ce une matrône qui la force au rôle qui ſemble lui répugner? eſt-ce ſa mere qui la ſurprend, au contraire, dans cette attitude, & voudroit la dérober à ce métier infame? L'humeur qu'on découvre dans les replis de cette figure ignoble, annonce-t-elle ſa douleur de trouver ſa fille en pareille poſture? ou l'auteur a-t-il voulu rendre une femme méchante, fâchée que ſa pupille ne ſe prête pas à ſes vues? Enfin qui concerne la deviſe, eſt-ce la mere, eſt-ce la fille? Les regarde-t-elle toutes deux? Nouvel embarras. C'eſt le défaut général de cet artiſte, qui, pour vouloir mettre trop d'eſprit dans ſes compoſitions, eſt ſouvent obſcur. D'ailleurs, que ſignifie un tableau, ainſi qu'on l'a déja obſervé il y a deux ans, auquel il faut un mot, comme à une énigme?

Des amateurs, Monſieur, aiment le déſordre d'un cabinet de M. *de la Porte*, les tableaux de fruits & de fleurs de M. *Bellengé*; mais je ne fais pas grand cas du génie concentré dans la nature inanimée. M. *Guerin* donne plus de vie à ce qu'il fait; je trouve une compoſition gaie & du coloris dans ſon *concert*, & d'autres petits ſujets de fantaiſie: mais qu'entend-il par ſon *jeune homme*

qui converſe avec une jeune demoiſelle ſur les ſciences? Quel ſujet! Que peut-il rendre? Il faut le renvoyer au nombre des énigmes pittoreſques dont fourmille le ſallon.

Je ne vois rien du fameux *Machy*, mais monſieur *Robert* nous en conſole. Cet artiſte étonnant orne aujourd'hui le ſallon d'un nombre conſidérable de tableaux. Ici ce ſont de magnifiques édifices enrichis de tous les détails poſſibles. Là, des ruines effrayantes atteſtent trop bien les injures & les dégradations du temps deſtructeur. Coulent enſuite des eaux tranſparentes, dont l'œil perce le cryſtal. Plus loin s'ouvre une grotte profonde, où le ſpectateur ſemble craindre de pénétrer. Par-tout, une grande vérité, une entente admirable de la perſpective, des reliefs, des lointains à perte de vue. Le pinceau de l'auteur paroît ſe jouer à travers toutes ces maſſes; l'amateur s'y promene, s'y égare & ſe retrouve tour-à-tour.

Je reviens à l'hiſtoire, Monſieur, & verſe en paſſant des fleurs ſur le tombeau de M. *Amand*, enlevé cette année au commencement de ſa carriere. On a expoſé ſon morceau de réception à l'académie. Le ſujet eſt *Magon, frere d'Annibal, après la bataille de Cannes demandant de nouveaux ſecours au ſénat de Carthage.* L'ordonnance en eſt bien entendue & dans le génie des grands maîtres. La figure principale a du caractere, de la nobleſſe, de l'éloquence. Le ſénat paroît frappé de ſon diſcours & rêver aux moyens d'y répondre. Un perſonnage acceſſoire répand un grand vaſe rempli des anneaux de chevaliers Romains tués dans le combat, & *Magon* foule aux pieds l'aigle Romaine: penſée ſublime, mais répétition de celle de *Sebaſtien*

Slodtz, rendue en ſculpture par l'*Annibal* des Tuileries, & que notre auteur a eu le bon goût de s'approprier.

La naiſſance de vénus, par M. *Briard*, eſt d'une compoſition ſeche, & n'a pas ce coloris vif, brillant, aérien, néceſſaire à un pareil ſujet. On a loué dans ſa *mort d'Adonis*, la penſée de faire pourſuivre le ſanglier, auteur de ce meurtre, par les amours armés de lances. Penſée forcée, puérile, plus ingénieuſe que vraie. M. *Brenet* eſt tombé dans un pareil défaut, en repréſentant le temps ſous la figure d'un génie ou d'un enfant, pas plus gros qu'un Amour. Il a voulu donner du neuf & s'eſt jeté dans le ridicule.

L'Adonis, changé en Anémone par vénus, fait honneur à la ſenſibilité de M. *l'Epicié*. La figure de la déeſſe eſt intéreſſante & invite le ſpectateur à la plaindre. Il y a beaucoup de ſoupleſſe, de délicateſſe dans la maniere dont elle ſoutient la tête défaillante de ſon amant & cherche à la faire repoſer mollement ſur ſon bras. On n'admire pas également *le centaure Chiron*, du même auteur, *inſtruiſant Achille dans la muſique*. Le premier n'a pas une peau aſſez baſanée, ou plutôt un cuir aſſez tanné. D'ailleurs, il eſt dans une attitude forcée, & l'on ne peut plus mal deſſiné. C'eſt une figure eſtropiée.

M. *Taraval*, dans ſon *Triomphe de Bacchus*, paroît avoir voulu rendre exactement le dieu du vin, c'eſt-à-dire un perſonnage ventru, ſans dignité & ſans ces graces ſéduiſantes qu'il déployoit à *Naxos*. En ce cas, il ne falloit pas lui donner une compagne; perſonage ſuperflu dans ce ſpectacle, & dont les appas groſſiers dégradent la compoſition, ou plutôt il falloit renvoyer ce tableau à la

taverne & en faire un plus noble, plus relevé, pour ſervir de décoration à la *galerie d'Apollon au Louvre*, lieu auquel il eſt deſtiné. Sa *Baigneuſe* eſt ſans contredit le meilleur de ſes tableaux. Elle eſt peinte avec facilité, &, comme diſent les gens du métier, *d'une ſeule palette.*

J'avois promis, Monſieur, de parler de monſieur *Greuze* cette fois; mais l'abondance des matieres m'oblige de le renvoyer pour ma troiſieme lettre. Cet artiſte mérite un article à part. Je finis rapidement ceux des autres peintres.

M. *Huet*, qui s'eſt voué particuliérement aux animaux, charme la multitude par *un dogue ſe jetant ſur des oies*, par un *renard dans un poulailler*, &c. Cela prouve, Monſieur, qu'il y a de la vérité dans ces tableaux, que critiquent pourtant les gens de l'art; car que ne critique-t-on pas? On trouve le dogue trop outré, que les poules reſſemblent à des chauves-ſouris.

M. *Jollain* eſt toujours agréable par un coloris ſéduiſant, par un beau choix de figures. Son grand tableau du *Refuge* mérite quelque détail. Il repréſente *Eliſabeth de Ranſin*, fondatrice de l'inſtitut de *Notre-Dame* du refuge des vierges & filles pénitentes de l'ordre de *St. Auguſtin*, avec ſes trois filles, implorant l'interceſſion de la *Vierge* pour le pardon des filles pénitentes. La *Vierge* offre leur repentir au *Pere Eternel*, qui arrête *l'Ange exterminateur* prêt à les punir. Une des filles de la fondatrice préſente l'habit de l'ordre aux filles repenties Ce tableau, de 12 pieds de haut ſur 6 pieds 6 pouces de large, a du deſſin, de l'exécution & de l'intelligence. Les figures, principales en ſont très-belles. Des plaiſants ont prétendu que c'eſt à la *Magdelaine*, & non à la Vierge, que

devoit s'adreſſer la dame de *Ranſin*. Le *pere Eternel* a l'air encore courroucé, & l'*Ange exterminateur* n'a pas ce terrible qui doit le caractériſer : deux autres critiques, dont il eſt difficile de garantir l'auteur, plus propre pour les ſujets galants.

Je ne trouve dans tous le reſte, Monſieur, qu'un très-beau *chriſt* de M. de *Beaufort*, deſtiné pour la ſalle de la compagnie des Indes à *Pondicheri*. Il repréſente *Jeſus-Chriſt expirant ſur la croix, & les ſaintes femmes occupées à ſecourir la ſainte Vierge qui s'évanouit*. Par ces détails, l'auteur a ſu donner un air de nouveauté à ce ſujet déjà manié & remanié par les grands maîtres, & par les faiſeurs de croûtes de toute eſpece.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de meſſieurs de l'Académie royale, expoſées au ſallon du Louvre, le 25 août 1769.

Paris, le 28 ſeptembre 1769.

Vous avez entendu parler, Monſieur, du différend de M. *Greuze* avec l'académie de peinture : vous avez ſu comment, agréé depuis pluſieurs années, il avoit toujours différé de préſenter ſon tableau de réception, & étoit tombé enfin dans les délais fatals, après leſquels il étoit dans le cas d'être exclus pour jamais. L'académie, ſoit par égard pour les talents de cet agréé, ſoit par reſpect pour le public, dont il s'étoit concilié de plus en plus l'admiration & l'amour, ſoit par honte pour elle-même de répudier de ſon ſein un membre de ce mérite & d'une auſſi grande célébrité, avoit ſuſpendu depuis pluſieurs années la peine comminatoire ; elle avoit fait prier, ſolliciter preſſer cet artiſte de ſatisfaire aux réglements. On prétend que celui-ci avoit reçu cette invitation avec beaucoup de hauteur & de mépris ; que ſe prévalant du ſuffrage & du goût décidé du public en ſa faveur, il n'avoit tenu aucun compte des exhortations, des prieres, des ſupplications de ſes confreres, & provoqué lui-même par une pareille conduite l'indignation de ſa compagnie qui l'avoit empêché de rien expoſer en 1767.

Monſieur *Greuze*, frappé de cette interdiction a conçu combien elle pourroit lui être funeſte; que privé par cette défenſe du véritable moyen, non-ſeulement d'étendre ſa réputation avec rapidité, mais même de la conſerver, en ramenant ſans ceſſe les yeux du public ſur ſes ouvrages, il couroit riſque de rentrer bientôt dans l'obſcurité dont il étoit ſorti avec tant d'éclat. Il s'eſt hâté de ſatisfaire à ce qu'on exigeoit de lui, & a préſenté ſon tableau de réception à l'académie, en demandant une place de peintre d'hiſtoire. C'eſt ce tableau expoſé au ſallon, dont je vais d'abord vous parler, Monſieur. Vous ſaurez avant, que l'académie uſant envers cet artiſte d'une ſévérité trop juſtement méritée, n'a point jugé que l'auteur, ſur un chef-d'œuvre auſſi médiocre, fût digne d'être reçu *peintre d'hiſtoire*, & que, par grace ſpéciale, il a été ſeulement reçu *peintre de genre.*

Le ſujet du tableau en queſtion eſt expoſé ainſi par l'auteur lui-même dans le livre des explications, &c. *L'empereur Séverc reproche à Caracalla ſon fils, d'avoir voulu l'aſſaſſiner dans les défilés d'Ecoſſe, & lui dit: Si tu deſires ma mort, ordonne à Papinien de me la donner avec cette épée.* Il n'y a que quatre acteurs dans cette ſcene : l'empereur, qui ſe ſouleve ſur ſon lit, & étend le bras vers un perſonnage éloigné, auquel il adreſſe la parole & qu'on ſoupçonne aiſément être ce fils perfide. De l'autre main il déſigne une épée qui eſt à côté de lui. Derriere ſon chevet ſont deux perſonnages debout, moins aiſés à déchiffrer: l'un, la tête penchée, ſe cache le viſage avec les mains,

tandis que l'autre ſemble témoigner ſa ſurpriſe de de ce qu'il entend.

On attaque d'abord le ſujet de ce tableau. En vain fait-on valoir en faveur de l'auteur un paſſage de l'abbé *St. Réal*, où cet écrivain prétend, *qu'il ſeroit mieux de peindre des hiſtoires dont le point eſſentiel conſiſtât dans un état de repos*, &c. N'en déplaiſe à ce critique plein de goût, il faut de la vie & du mouvement par-tout, & quand un artiſte peut joindre l'action théatrale à l'expreſſion des paſſions, ſon ouvrage n'en eſt que plus parfait. La premiere qualité dans tous les arts eſt d'être clair. Dans le fameux tableau, ſi vanté, du *Timante*, ſi, à la variété ſublime dont il peignoit les différents degrés de douleur des ſpectateurs, il n'eût joint le ſpectacle du ſacrifice d'*Iphigénie*, ſon ouvrage auroit perdu la moitié de ſon mérite, ou plutôt ne fût devenu qu'une énigme plus pittoreſque, telles que nos peintres nous en préſentent beaucoup aujourd'hui. Le premier défaut de M. *Greuze* eſt donc d'avoir choiſi un mot & non une action à peindre. Faute de ſavoir ce mot, on n'entend rien à ſa compoſition, on ne peut en déchiffrer les perſonnages, & les paſſions même qui ſe peignent ſur leurs différents viſages, ne font qu'induire dans une plus grande erreur. Comment, par exemple, reconnoître *Papinien*, qui, les mains ſur ſon viſage, ſemble ſe cacher la figure & déſigne tout auſſi bien le déſeſpoir que la honte ? Pour rendre le mot de l'empereur autant qu'il étoit poſſible, il falloit au lieu de lui faire étendre le bras vers *Caracalla*, qu'il l'eût dirigé vers *Papinien*. Sa maniere de regarder ſon fils, & l'action de ſon

viſage auroient ſuffi pour rendre tout auſſi bien le diſcours qu'il lui adreſſe.

2°. *Caracalla*, dont la tête eſt deſſinée d'après l'antique, quoique le ſecond perſonnage, n'a pas le viſage monté, pour ainſi dire, au plus haut degré de paſſion, & *Papinien* ſe couvrant la figure, ſimple acteur ſubalterne, en exprime bien davantage. Le troiſieme, qu'on aſſure être *Geta*, frere de *Caracalla*, n'a l'étonnement que d'un ſpectateur indifférent à l'action, & n'eſt caractériſé en rien comme fils de *Sévere*. Le grand nombre de ſpectateurs & même de connoiſſeurs, ont pris les deux perſonnages au chevet du lit de l'empereur pour deux ſimples généraux, dont ils n'ont eu garde de faire la diſtinction qui devoit être ſi remarquable entr'eux, puiſque l'un deux eſt le complice de *Caracalla*, & que l'autre eſt un frere vertueux, qui apprend pour la premiere fois le complot atroce de ſon frere contre leur pere & leur ſouverain.

3°. On reproche au peintre des défauts énormes dans ſon deſſin; d'avoir forcé le bras droit qu'étend *Sévere*; d'avoir diſloqué la jambe & la cuiſſe droite, au point de ne plus ſavoir ſi elles appartiennent au reſte du corps.

Outre ces vices eſſentiels, on veut que monſieur *Greuze* ait omis le coſtume juſques dans les habillements; qu'en choiſiſſant pour lieu de la ſcene une chambre à coucher, au lieu d'une tente, il ſe ſoit privé de toutes les richeſſes de détail que pouvoit lui fournir le local: ce qui auroit donné plus de vraiſemblance & de dignité à ſa compoſition. Telles ſont, Monſieur, les principales obſervations des amateurs, contre

leſquelles il n'eſt pas poſſible de juſtifier l'auteur ; dont le tableau étranglé, pauvre, meſquin, a été plaiſamment appellé par monſieur *Boucher*, *un bas-relief*.

Les autres ouvrages de cet artiſte le vengent bien de la ſévérité qu'on a exercée envers celui dont je viens de vous entretenir. Le tableau qui repréſente *une jeune fille faiſant ſa priere au pied de l'autel de l'Amour*, a réuni le grand nombre des ſuffrages, non qu'il n'ait des défauts eſſentiels : le corps de la jeune fille eſt mal deſſiné ; l'Amour a l'air d'un magot de la Chine ; la couronne qu'il tient n'a aucune proportion avec les figures : mais l'expreſſion de la tête de la petite femelle eſt ſi belle, ſa figure eſt ſi ingénue, il y a tant d'onction dans ſon recueillement, qu'on oublie tout le reſte, & que le peintre paroît lui avoir tout ſacrifié à deſſein. On ne fait pas même attention aux autres détails, tels que les boſquets ſombres, lieu de la ſcene, des fleurs, des tourterelles très-agréablement rendues. On ne voit que la fervente dévote du dieu ; & le ſpectateur ſeroit tenté d'exaucer ſur le champ ſa priere.

Une jeune fille qui envoie un baiſer par la fenêtre, appuyée ſur des fleurs qu'elle briſe, eſt une compoſition ingénue, mais trop pleine d'eſprit, & où l'auteur a prodigué mal-à-propos une expreſſion qu'il faut réſerver pour des moments plus heureux. *Un petit enfant à moitié nu ſur ſa chaiſe jouant avec un chien*, eſt d'une vérité intéreſſante. En général, monſieur *Greuze* donne une ame à tout ce qu'il touche. Ce mouvement fait ſon talent principal & le caractere eſſentiel de ſes ouvrages. Il rend ſur-tout les enfants avec

ces traits de vivacité, cette ſurabondance de vie, qu'aucun peintre n'a encore rendus. Ses tableaux même ſe reſſentent de l'action de ſon pinceau, & les perſonnages ſemblent au moment de s'échapper de la toile.

Dans ſix deſſins qu'il a expoſés cette année, il nous rappelle le genre qu'il a créé en quelque ſorte. Je veux parler de ces détails de la vie privée, qu'on pourroit nommer le comique larmoyant de la peinture, & qui forment une ſuite de drames très-intéreſſants. Toutes ces ſcenes ſont extrêmement variées. Dans l'une, c'eſt une multitude *d'enfants qui amuſent le pere de famille* par des jeux pleins de gaieté, & contraſtent ſi bien avec ſa vieilleſſe, dont ils font la conſolation. Dans l'autre, c'eſt le *pere de famille qui donne la bénédiction à ſes enfants.* La troiſieme nous repréſente *la mort du pere bien-aimé, entouré de ſes enfants, dont la douleur s'exhale en regrets impuiſſants.* Mais *la mort du pere dénaturé, abandonné de ſes enfants,* fixe ſur-tout l'attention du ſpectateur, lui déchire l'ame & lui fait dreſſer les cheveux à la tête. Le corps de ce malheureux mourant eſt à moitié hors du lit; ce qui caractériſe les convulſions affreuſes dans leſquelles il a dû expirer. On enleve ſa bourſe, ſon drap même qui le couvre. Sa maiſon eſt au pillage: le cierge placé au pied de ſon lit ſe briſe, & la flamme le dévore en un inſtant. En un mot, tout annonce le déſeſpoir du mort, le déſordre de ſon abandon & l'horreur de ſon état. L'impreſſion forte, profonde & révoltante d'un pareil ſpectacle, a fait reculer pluſieurs ſpectateurs. Quelques

critiques ont prétendu qu'il ne falloit pas offrir de pareilles ſcenes : c'eſt *l'Atrée & Thieſte de Crebillon.* Mais vous ſavez, Monſieur, qu'il y a un ſublime de terreur d'autant plus beau, qu'il eſt peu d'ames en état de le ſoutenir. Faut-il que la foibleſſe du ſpectateur ſoit la meſure du mérite du compoſiteur? Et ne le doit-on pas admirer d'autant plus qu'il s'éleve davantage au deſſus de la ſphere ordinaire ? Au ſurplus, M. *Greuze* nous remet tout de ſuite à l'aiſe par un deſſin naïf & amuſant. C'eſt *le départ de Burcelonnette.* La mere d'un petit Savoyard lui montre le chemin de Paris Ce jeune homme a une *marmotte* dans une boîte à côté de lui & eſt prêt à partir. Son petit frere, âgé de trois ou quatre ans, ne veut pas le quitter; il ſe met en chemin, & un bâton à la main ſemble vouloir prendre les devants; mais ſa ſœur le retient, parce qu'elle ſait bien qu'il n'eſt pas encore temps qu'il parte. Dans un coin de la ſcene on apperçoit la grand'maman, qui s'afflige du départ de ſon petit-fils. Un autre de ſes petits-enfants cherche à la diſtraire. Tout le monde admire, Monſieur, l'onction, la douceur, la variété de ce deſſin, plus terminé que les premiers.

La plume me tombe des mains en ce moment, Monſieur, & il n'eſt pas poſſible de vous parler d'aucun autre peintre après celui-là, qui donne trop à penſer, & remplit l'ame au point de ne pouvoir s'arrêter ſur aucun autre objet du même genre.

Je paſſe aux ſculptures, Monſieur, ſur leſquelles je ne jetterai qu'un coup d'œil rapide. Ce genre

ne nous offre cette année rien qui mérite une attention bien particuliere.

Les premiers morceaux, & ceux qui frappent le plus, ſont le buſte en marbre de monſieur le chancelier *Maupeou* le pere, & celui de madame la comteſſe *d'Egmont*. Monſieur *le Moyne* a ſans doute choiſi deux des plus beaux modeles en fait de têtes d'homme & de femme. Vous connoiſſez, Monſieur, la nobleſſe du premier & les graces du ſecond. Celui-là prêtoit davantage au ciſeau & eſt mieux rendu. On trouve que celui-ci n'exprime pas toute la fineſſe, toute l'élégance de la beauté en queſtion.

A l'égard de deux bas-reliefs de monſieur *Allegrain*, figures de femme, qui repréſentent *le Sommeil* & *le Matin*, les connoiſſeurs ont cru retrouver dans l'une l'expreſſion d'un rêve délicieux; dans l'autre la molleſſe, la nonchalance, l'abandon du réveil d'une beauté épuiſée des plaiſirs de la nuit.

Une figure ſymbolique de la feue reine, par monſieur *Pajou*, ſon *eſquiſſe d'un tombeau pour le feu roi Staniſlas*, offrent une compoſition ſage, mais aucun trait de génie. Son *Amour dominateur des élements*, eſt une allégorie froide, qu'on ne peut ſentir. Quant à ſes quatre figures pour le bâtiment du *Palais-Royal*, repréſentant *Mars* ou *les Talents militaires*, *la Prudence*, *la Libéralité*, *les Beaux-Arts* ou *Apollon*, il eſt difficile d'en découvrir le mérite, du point de vue où on les a placés; mais deux êtres moraux, figurant avec deux dieux de la fable, ſont un mélange maladroit & de mauvais goût.

Le pacte de famille eſt le ſujet d'une allégorie

qui s'exécute pour le cabinet de monſieur le duc de *Choiſeul*, miniſtre de la guerre & des affaires étrangeres, par monſieur *Caffieri*. Ce grouppe complimenté n'excite ni intérêt ni curioſité. *L'Eſpérance qui nourrit l'Amour*, eſt une autre allégorie froide, bizarrement imaginée & d'une exécution ridicule.

La *fontaine des Graces* de M. *d'Huès* eſt une eſquiſſe qui ne rend pas ſon ſujet, mais qui ſe fait regarder avec plaiſir.

On admire la douceur, la tranquillité du ciſeau de monſieur *Mouchy* dans ſon *Berger qui ſe repoſe*.

On trouve de la vigueur dans le *Milon de Crotone qui eſſaie ſes forces*, de monſieur *Dumont*; mais on lui reproche de traiter ce ſujet ſi beau dans l'antique, & qui n'eſt pas ſuſceptible d'une autre expreſſion.

Monſieur *le Comte* déploie un ciſeau ſavant dans ſon *eſclave accablé de douleur*. Il y a de la délicateſſe dans celui de monſieur *Monot*. Sa *jardiniere Grecque, portant ſur ſa tête un panier de fruits*, eſt ſvelte & d'un bon goût. Il s'eſt trompé dans l'expreſſion de ſa *tête de Bacchante dans une douce ivreſſe*, qu'il appelle douce & ne doit pas être celle d'une *Bacchante*.

L'art de la gravure, Monſieur, eſt pouſſé à un grand point de perfection. Il s'en faut bien que le ſallon ſoit auſſi riche en peintures. Il faudroit vous détailler preſque tous les ouvrages du premier genre expoſés cette année, pour rendre juſtice à tous les artiſtes dont il eſt queſtion. Mais il ſuffira de la leur rendre en général. D'ailleurs, les eſtampes ſe multiplient,

ſe tranſportent, ſe communiquent avec une facilité merveilleuſe, & les tableaux ne ſe retrouvent pas de même.

Je ne puis pourtant m'empêcher de m'arrêter un inſtant ſur les deſſins allégoriques de monſieur *Cochin*, deſtinés à être gravés pour l'ornement de *l'abrégé chronologique de l'hiſtoire de France, par monſieur le préſident Haynault*. Vous admirerez, Monſieur, la richeſſe de l'invention de cet artiſte. Chaque eſtampe eſt un réſumé des faits principaux qui ont été traités, & forme un petit poëme complet, dans lequel les allégories répondent à la ſagacité & à la préciſion de l'hiſtorien.

Monſieur *le Bas* nous offre une des ſeize eſtampes qui ſont gravées à Paris pour l'empereur de la *Chine*. Elle repréſente un *combat de Chinois contre les Tartares*. Elle eſt gravée d'après le deſſin fait en *Chine* par le *P. Caſtillon*, jéſuite, & fait autant d'honneur à l'invention de ce religieux qu'à l'exécution finie de monſieur *le Bas*.

Il faut que je vous entretienne encore, Monſieur, du *Concert de famille* de monſieur *Wille*, dont le burin devient de plus en plus admirable & vrai, & rend ſur-tout les étoffes d'une maniere unique.

Mais l'eſtampe, Monſieur, par laquelle je finirai, & qui attire l'attention générale, eſt de monſieur *Demarteau*, agréé. Elle eſt gravée dans la maniere qui imite le crayon, & repréſente *Lycurgue* bleſſé daus une ſédition. C'eſt d'une chaleur, d'une beauté, d'une harmonie, d'une préciſion, d'un *faire* qui enlevent. Encore un coup, Monſieur, cette partie nous conſole un peu

du dépériſſement de notre école de peinture : dépériſſement, au reſte, qu'on doit moins attribuer au défaut de talents dans les artiſtes, qu'au goût actuel, tourné abſolument vers le colifichet & la bagatelle, & qui porte l'empreinte du génie ſuperficiel de la nation paſſionnée pour tous les arts & les dégradant tous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANNÉE M. DCC. LXXI.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures, Gravures de meſſieurs de l'Académie royale, expoſées au ſallon de Louvre, le 25 août 1771.

Paris, le 7 ſeptembre 1771.

SI la réputation de l'école françoiſe croiſſoit, Monſieur, en proportion de la multitude des ouvrages qui ſortent de ſon ſein, chaque ſallon ajouteroit un nouveau degré à ſa célébrité. Le dernier, plus nombreux que le précédent, eſt encore ſurpaſſé par celui-ci. On y compte trois cent vingt morceaux, ce qui eſt ſans exemple. Mais, hélas! cette abondance cache une ſtérilité trop réelle. Avec l'air de la richeſſe nous ſommes fort indigents. En effet, de l'expoſition actuelle, qu'on ôte les portraits, les tableaux du petit genre qui ne peuvent donner aucune gloire à la nation ni à l'artiſte; ceux de plus grande maniere qui ne méritent pas la peine d'être regardés, ou qui ne ſont que médiocres, ou dans leſquels quelques excellentes qualités ſont effacées par des défauts énormes: cette ſuperbe collection dont on eſt ébloui au premier coup d'œil, ſe réduit bientôt

à rien, c'eſt-à-dire, à preſque rien. Cependant Monſieur, pour contenter votre curioſité, je vais parcourir le ſallon, & ne pouvant m'étendre que ſur très-peu de chef-d'œuvres ou d'ouvrages d'un mérite ſupérieur, j'entrerai dans le détail des productions médiocres, dont les auteurs méritent de l'indulgence par leurs talents, ſoit connus, ſoit annoncés. Je ne m'aſſervirai pas à l'ordre des genres, parce que les premiers ſont les plus pauvrement traités; ni au rang des artiſtes, parce qu'il faudroit débuter par bien du mauvais. Je ſuivrai une route plus ſûre en général, & qui vous donnera du moins une idée du goût du jour; je vous parlerai indiſtinctement des tableaux, à meſure qu'ils m'auront paru affecter le public.

Celui que je remarque frapper d'abord les ſpectateurs, c'eſt un tableau de monſieur *Roſtin*. Il repréſente *Guſtave*, roi de Suede, dans ſon cabinet d'étude, s'entretenant ſur des plans avec les princes *Charles* & *Adolphe-Fréderic*, ſes freres. Un peintre de portraits, hiſtoriés ſi l'on veut, & très-fameux dans ſon genre, ne devoit pas s'attendre naturellement à éclipſer cette année tous ſes confreres & à détourner les regards d'une vingtaine de tableaux d'hiſtoire qui l'entourent, pour les ramener ſur lui. Ce phénomene eſt dû en partie à la médiocrité de ſes voiſins, en partie à la célébrité du jeune héros qu'il a choiſi, & dont le ſéjour à Paris nous a donné une grande idée, & plus encore à la magie de ſon coloris. Le velours éclatant de l'habit du prince *Charles*, celui plus doux dont eſt couvert le prince *Adolphe-Fréderic*, ont moins

étonné que le vêtement broché en or de ſa majeſté Suédoiſe. On avoit déja des imitations heureuſes des premieres étoffes ; mais la vérité de l'autre eſt ſans exemple. Il eſt difficile de concevoir par quel art on peut à ce point tromper les yeux... A mes exclamations, vous en joignez une autre, Monſieur, & vous me demandez à quel état déplorable notre école eſt réduite, ſi c'eſt-là le chef-d'œuvre le plus digne de notre attention ? Récriez-vous plus fort encore, s'il eſt poſſible, en apprenant que ce tableau ſi merveilleux pour la richeſſe & la couleur des draperies, dont les figures ſont d'ailleurs bien poſées, bien deſſinées, n'a pas le ſens commun, quant à l'expreſſion. Le roi, aſſis dans un fauteuil, étend la main vers un plan tenu par le ſecond prince, & ſur lequel l'autre frere meſure quelque eſpace avec un compas. Croiriez-vous qu'aucun de ces perſonnages n'eſt à ce qu'il fait ? Des trois, cenſés dans l'intérieur du cabinet du roi, & s'entretenir entr'eux, aucun non-ſeulement n'a les yeux ſur le plan, objet de la diſſertation & de l'expérience actuelle, mais ne les a vers un des interlocuteurs réciproques ; tous regardent uniquement le public. On ſent parfaitement que l'artiſte ayant pour but principal de faire les portraits des trois princes, qui pourtant ne reſſemblent guere, a évité toutes les attitudes qui pourroient maſquer en tout ou en partie leurs figures. Mais alors il ne falloit pas choiſir une action, dont l'auteur ne pût ſe tirer ſans pécher auſſi eſſentiellement contre la premiere des regles, celle des convenances & des vraiſemblances.

On aſſure que ce tableau a été acheté dix

mille écus ; ce qui fait beaucoup d'honneur à la magnificence du roi de Suede, ſans relever davantage le mérite de l'artiſte.

On ne quitte guere, Monſieur, ce triple portrait ſans fixer une immenſe machine qui le ſurmonte. C'eſt un tableau de vingt-cinq pieds de large, ſur treize pieds ſix pouces de haut. Il eſt de la compoſition de monſieur *Reſtout* (*a*). Il y décrit *la préſentation de Notre-Seigneur au temple, au moment où Siméon prononce le Nunc dimittis.* La premiere critique qu'en fait d'abord le plus ignorant, c'eſt que le perſonnage principal, le grand-prêtre, n'a pas la tête ſur les épaules, ou autrement, en termes de l'art, *que ſa figure n'eſt pas enſemble.* Au coloris près de feuilles mortes, qui n'offre de toutes parts qu'un aſſemblage de ſœurs griſes & de capucins, les autres parties du tableau ne ſont point mal. Il y a de l'harmonie, de l'unité, de la variété dans les grouppes, & l'on ne peut, ſans une ſorte de génie, embraſſer un plan auſſi vaſte & le conduire auſſi heureuſement.

Pendant que je me morfonds & me perds dans ce temple auguſte de monſieur *Reſtout*, je me trouve réveillé par l'admiration qu'excite autour de moi monſieur *Vernet*. Réjouiſſez-vous, Monſieur; le goût ſain n'eſt pas encore perdu. On ne ſe laſſe point d'exalter cet artiſte &

(*a*) Ce M. *Reſtout* eſt un jeune homme, fils de l'ancien peintre de ce nom.

de regarder ſes chef-d'œuvres. Cinq morceaux de ſa compoſition, quoique pareils en grande partie à d'autres de lui, déja expoſés, continuent à réunir les ſuffrages, & font toujours une ſenſation nouvelle. Dans ſa *tempête, avec le naufrage d'un bâtiment*, on ſe trouve le cœur ſerré ; on ſent tout ce qu'éprouvent ces malheureux qu'il peint ; on voit le ciel s'entr'ouvrir, la foudre en tomber, & la mer engloutir un vaiſſeau. Le calme renaît à la vue d'un *payſage & marine, au coucher du ſoleil* ; on oublie toutes les calamités de l'autre ſcene, & l'on participe aux occupations tranquilles des nouveaux habitants, ou l'on jouit de leurs plaiſirs. Ces deux morceaux appartiennent à l'électeur Palatin. On regretteroit de voir l'étranger s'en enrichir, ſi la fécondité de l'auteur ne pouvoit nous dédommager. Un *payſage au ſoleil couchant* de notre artiſte, n'offre peut-être pas aſſez de variété après le même ſujet dont on vient de parler. Mais ſi les ciels ſe reſſemblent, il y a des richeſſes de détail dans l'un, que ne préſente pas l'autre. Une *marine avec des baigneuſes*, & *une marine au clair de la lune* en reproduiſant leurs beautés connues, ne peuvent qu'exciter les mêmes éloges. On doit regretter ſans doute, que le genre circonſcrit qu'a embraſſé ce grand homme, ne lui permette pas de s'étendre autant qu'il auroit pu faire dans une autre carriere, & l'on doit s'étonner de ſon abondance dans une nature auſſi monotone, ſi elle pouvoit jamais l'être.

Malgré l'admiration dont on eſt ſaiſi pour monſieur *Vernet*, j'obſerve, Monſieur, qu'on le quitte ſans regret pour ſon voiſin, monſieur *de la*

renée. Ce peintre voluptueux ragaillardit le vieillard, dont les desirs ne sont pas encore éteints, & porte le trouble jusques dans le cœur de l'*Agnès* la plus innocente. Quelles belles nudités ! Quelle variété d'attitudes ! Quelles postures séduisantes ! Mais *ab Jove principium*.... Commençons par un tableau de dévotion de cet auteur; preuve qu'il ne brûle pas toujours des feux de la concupiscence & qu'il se laisse pénétrer quelquefois du saint enthousiasme de la grace. Le sujet en question est *saint Germain donnant à sainte Genevieve une médaille où est empreinte l'image de la croix, pour en orner son col.* Le saint est en ornements pontificaux, il est assis dans son fauteuil, & de la main droite il présente à la bergere son présent, tandis qu'il l'embrasse de l'autre & semble l'attirer doucement à lui : attitude qui pourroit indiquer quelque paillardise dans le prélat, & dont le peintre sévere auroit dû s'abstenir. Du reste, il a sur le front toute la majesté d'un évêque ; il ne tire point sa grandeur, comme nos prélats modernes, de la vaine pompe qu'ils étalent jusqu'aux pieds des autels & de cette multitude de valets insolents qui les entourent. Un simple chapelain porte sa crosse de *bois*. Un beau contraste dans les étoffes, une grande sagesse dans l'exécution, cette tranquillité, ce calme, ce repos, qui caractérise les ouvrages des grands maîtres, & qui n'est autre chose que l'accord de toutes les parties, se fait sentir dans cette composition.

Une *sainte famille*, du même artiste, mais qui se trouve confondue au milieu de ses ou-

ouvrages profanes, fait ſe récrier le dévot atrabilaire ; il ſe plaint de ne pouvoir la conſidérer ſans craindre ſans ceſſe les tentations qu'éprouve ſa chair fragile par toutes les nudités ſcandaleuſes qui l'avoiſinent. Vous n'êtes point ſi ſcrupuleux, Monſieur ; je puis, ſans vous allarmer, vous tracer ces principaux ouvrages. L'*inſomnie* eſt caractériſée par une jeune perſonne, qui ſe leve en chemiſe, qui cherche ce qui l'empêche de dormir, & découvre un petit amour ſous ſon lit, lutin qui ſe plaît à la tourmenter. Cette idée ingénieuſe eſt joliment exécutée. On trouve que les acceſſoires de l'appartement ne répondent pas aſſez au galant du reſte de la compoſition ; qu'il ne regne pas dans le lit un déſordre auſſi grand qu'il le faudroit ; que les draps ont plutôt le brillant du ſatin, que le grenu, le rond de la toile ; que la chambre paroît trop éclairée, & que dans une nuit profonde le ſecours d'une lampe, avec plus de vérité, auroit mieux fait reſſortir la demi-teinte des chairs. Le pendant de ce morceau eſt *une nymphe qui ſe mire dans l'eau* ; ſujet froid, & qui ne répond pas au premier. Une *baigneuſe, qui regarde deux colombes ſe careſſer*, a plus d'expreſſion. Elle a un pied encore dans l'eau : ſa jambe, trop plongée, paroît pécher contre les regles de la dioptrique. Le reſte de l'ouvrage eſt traité en homme de l'art, & avec beaucoup d'intelligence. Je paſſe *Loth enivré par ſes filles*, qu'on ne trouve pas aſſez laſcives ; *Mars & Vénus*, allégorie ſur la paix, ſeche & ſans caractere, quoique l'idée des colombes faiſant leur nid dans le caſque de *Mars*, ſoit douce & riante : je

m'arrête à *Léda*, dont j'aime beaucoup le *cygne* becquetant le voile envieux qui cache les appas ſecrets de la nymphe, comme pour l'arracher. Mais le ſujet mieux rendu à mon goût, c'eſt *Eglé jeune nymphe.* Vous vous rappellez, Monſieur, les deux vers d'une éclogue de *virgile : Malo me Galathea petit, laſciva puella & fugit ad ſalices & ſe cupit ante videri.* C'eſt la même image exprimée avec tout l'eſprit poſſible, & de la maniere la plus piquante. On ne finiroit pas, Monſieur, de détailler tous les ouvrages de monſieur *de la Grenée*, au nombre de dix-ſept. Après lui avoir payé le tribut d'éloges qu'il mérite, je ne puis m'empêcher de lui reprocher d'avoir voulu traiter deux ſujets auſſi ingrats que ceux de *Termoſiris, prêtre d'Apollon, qui rencontre Télémaque, auquel il enſeigne l'art d'être heureux dans l'eſclavage* ; & de *cette mere Lacédémonienne, qui armant ſon fils d'un bouclier, lui dit ces mots : Aut infra, aut ſupra : ou deſſus, ou deſſous.* Ou deſſus, parce que les guerriers morts en combattant ſe rapportoient ſur leurs boucliers. Dans le premier tableau, *Termoſiris* reſſemble à un feuillant coloſſal, & préſente une flûte à Télémaque, qui a l'air d'un écolier, plus que d'un jeune héros. Dans le ſecond, une femme offre un bouclier à un guerrier. Comment le ſpectateur peut-il ſaiſir les grands principes de ſageſſe de l'un & le ſublime de l'autre? On ne doit ſe haſarder à des peintures auſſi difficiles que lorſqu'on ſe ſent le génie de les rendre.

C'eſt, échauffé de cet enthouſiaſme raviſſant, que M. *Caſanova* a entrepris de peindre deux fameux

fameuſes batailles du grand *Condé* : ſavoir, *le premier des trois combats de Fribourg*, donné le 3 août 1644, entre ſept & huit heures du ſoir, entre l'armée de France, commandée par S. A. S. monſeigneur le duc d'*Enghien* ; & l'armée des Bavarois, ſous les ordres du général comte de *Mercy* ; & la *bataille de Lens*, par S. A. S. monſeigneur le prince de *Condé*, contre l'armée Eſpagnole, commandée par l'archiduc *Léopold*, le matin du 20 août 1648.

Dans le premier, ſur le devant du tableau, à gauche, on voit les débris d'un combat qui a été livré pour vaincre l'obſtacle d'un abatis d'arbres qu'avoit fait faire en cet endroit le général ennemi.

Un peu plus haut, & vers le milieu du tableau, on apperçoit le duc d'*Enghien*, qui, voyant ſes troupes, après avoir forcé les abattis, reſter immobiles ſous le feu des redoutes qu'elles ont encore à ſurmonter, eſt deſcendu de cheval, & après avoir jeté ſon bâton de commandement dans les retranchements des ennemis, environné de pluſieurs généraux ſe met à la tête du régiment de *Conti*, qui eſt ſoutenu par celui de *Mazarin*, commandé par monſieur le comte de *Tournon* ; il enfonce les Bavarois, dont il ne ſe ſauve qu'une très-petite partie à la faveur du bois qui eſt au milieu de la montagne. Au-delà de cette montagne, on découvre dans la plaine, l'armée du général *Mercy* en bataille.

Dans le ſecond, au milieu du tableau, on voit le prince *de Condé*, devant lequel l'épais bataillon de l'infanterie ennemie tombe à genoux & rend

les armes, abandonné de la cavalerie rompue & miſe en fuite par M. *de Châtillon*, qu'on apperçoit un peu plus haut ſur la gauche. Cette infanterie implore la clémence du jeune héros, qui donne ordre à M. *des Roches*, lieutenant de ſes gardes, de lui ſauver la vie. Plus haut, dans le centre du tableau, on voit le fameux général *Beck* pris priſonnier.

A la hauteur de *Lens*, on voit le camp des ennemis, & l'archiduc qui ſe ſauve avec les débris de ſon armée. La droite du ſecond plan repréſente la cavalerie françoiſe victorieuſe à la pourſuite des ennemis.

Je ne puis mieux, Monſieur, vous donner une idée de ces deux grandes actions, qu'en vous diſant que tous les détails ci-deſſus ſont amenés ſucceſſivement avec la plus exacte vérité & dans l'ordre le plus parfait; qu'il en réſulte un enſemble propre à étonner les plus fortes têtes; que l'exécution eſt d'une chaleur dont j'ai vu s'enflammer de jeunes militaires. Leur front ſe couvroit d'une noble rougeur à la vue des héros auxquels ils ſembloient prêts à ſe joindre. Le héros principal ſe fait remarquer dans les deux tableaux ſous deux attitudes différentes, & après avoir déployé d'un côté cette ardeur bouillante, qualité diſtinctive de ſon caractere, il montre de l'autre cette humanité qui ſied ſi bien après la victoire, & qui s'allie à merveille à la plus intrépide valeur. Le premier tableau a plus d'oppoſition, fait plus d'effet. On reproche pourtant au peintre de n'avoir pas marqué aſſez le feu des redoutes par des traits de flammes qui, ainſi que des éclairs, devroient percer l'obſcurité de la nuit & des tourbillons de fumée. C'eſt la ſeule critique que j'en ai entendu

faire. Le déſordre du premier plan forme un ſpectacle effrayant, qui prépare au bel enſemble du ſecond, & l'œil ſe perd de nouveau dans la confuſion du troiſieme, où l'armée ennemie eſt en déroute, pour ſe repoſer enfin ſur l'armée du général *Mercy*, qu'on découvre dans l'éloignement.

Le ſecond n'a pas ces mêmes beautés : mais il y regne un autre genre de choſes & le total ſe reſſent du calme tranquille du héros, dont la clémence fait l'objet principal. Les fureurs de la guerre ne doivent s'y montrer que comme acceſſoires pour donner plus de relief à celui-ci. On a peine à découvrir le général *Beck*. Peut-être que ces tableaux, un peu trop élevés, voudroient être détaillés de plus près ; mais celui-ci eſt admirable par l'entente de la perſpective, qui laiſſe pénétrer à travers un lointain immenſe.

Au reſte, Monſieur, vous ne ſerez pas ſurpris des talents rares de monſieur *Caſanova* pour décrire les batailles & les faits des guerriers, quand vous ſaurez que le ſang de la maiſon de *Brunſwick* coule dans ſes veines, qu'il paſſe pour bâtard du dernier roi d'*Angleterre*, qui lui donna naiſſance à *Rome*, & que des circonſtances contraires ne lui ayant pas permis de prendre parmi les héros un rang auquel il étoit deſtiné, il s'eſt voué à les peindre. Nous avons deux autres payſages du même maître, où l'on découvre toujours un peintre chaud de couleur, & dont l'ame eſt ſans ceſſe en mouvement.

Entre les deux batailles de M. *Caſanova*, & un peu au deſſous, eſt un tableau du dernier des *Vanloo*, du *Vanloo de Pruſſe*. Il repréſente *Vénus & l'Amour couronnés par les Graces*. Par quelle fatalité cette famille, dont le pinceau ſemble prin-

cipalement guidé par ces divinités, ne peut-il les rendre? Vous vous rappellez, Monſieur, le tableau du fameux *Vanloo* ſur ce ſujet. On trouva les Graces lourdes : celles-ci ne ſont pas plus ſveltes. Il faut convenir que la matiere étoit extrêmement difficile à traiter. Comment faire à la fois cinq belles figures, devant ſe reſſembler, & pourtant contraſter enſemble ? Quelle attitude donner à Vénus & à ſon fils ? Comment jeter un certain intérêt dans l'action ? Comment varier les trois nymphes ? Ce ſont de ces projets qui ſe préſentent à tout le monde, dont l'idée rit d'abord à l'imagination, dont l'exécution paroît aiſée, & où l'on échoue preſque toujours.

Le même auteur a expoſé un autre tableau, qui offre *l'expérience phyſique d'un oiſeau privé d'air, ſous le récipient de l'anciennne machine pneumatique.* Le coloris en eſt bon, les détails en ſont bien traités. Il s'y remarque pourtant le même défaut de ſens commun reproché à M. *Roslin.* C'eſt que le docteur ſe morfond ſeul à ſa machine; que des trois autres ſpectateurs aucun n'y a d'attention. La femme ſur le devant de la ſcene paroît ne s'occuper de rien, pas même de ſon chien qui eſt à ſes pieds ; ce qui auroit pu faire épigramme, & contre la pédanterie ennuyeuſe du ſavant, & contre la frivolité des curieux. Au lieu que l'inattention de ces perſonnages s'impute plutôt au défaut de génie du peintre, qu'au caractere futile de ceux-là.

J'eſpere, Monſieur, vous rendre compte la premiere fois du portrait en pied de madame la comteſſe *Dubarri.* Le public le deſire avec grande impatience. En attendant, il conſidere le cadre déja placé. C'eſt un chef-d'œuvre de ſculpture & de do-

rure, dont on admire à la fois la richeſſe & l'élégance. Le haut eſt ombragé d'un feuillage très-délicatement fait, au milieu duquel ſe trouvent deux amours, dont l'un bande ſon arc, & l'autre, qui reſſort en avant, tient une couronne ſuſpendue, & ſemble attendre la déeſſe qui doit s'y placer. Au bas, & comme à ſes pieds, ſont deux colombes qui ſe becquettent de la façon la plus voluptueuſe. Tous ces entours promettent quelque choſe de très-galant; les graces du portrait s'aſſortiront à merveille avec eux, ou plutôt les éclipſeront ſans doute.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 août 1771.

Paris, le 14 ſeptembre 1771.

ON ſe conſoloit, Monſieur, de voir la mere des amours manquée par monſieur *Vanloo*, dans l'eſpoir que ſon confrere nous la reproduiroit ſous une forme plus ſéduiſante. Vous concevez aiſément que je veux parler du portrait en pied de madame la comteſſe *Dubarri* par monſieur *Drouais*. Ses talents brillants pour ce genre de travail, la double eſquiſſe de cette beauté qu'il nous avoit donnée avec ſuccès il y a deux ans, les ſecours que ſon imagination pouvoit emprunter de l'allégorie, tout nous promettoit un chef-d'œuvre raviſſant. Il a paru enfin, Monſieur, &, comme les merveilles trop annoncées, trop prônées d'avance, il n'a pas répondu à notre attente; la copie s'eſt trouvée fort inférieure à l'original. Tout Paris ne s'empreſſe pas moins d'accourir le conſidérer. Il faut vous en donner une idée, & je vais le détailler.

Madame la comteſſe *Dubarri* eſt peinte en muſe. Elle eſt gazée en partie d'une draperie légere & tranſparente, qui ſe trouſſe au deſſus du mamelon gauche, laiſſe les jambes découvertes juſqu'aux genoux, & marque le nu dans tout le reſte du corps. De ſa main droite elle tient une harpe & une couronne de fleurs; de la gauche, elle en porte pluſieurs autres. Le devant de la

ſcene eſt parſemé de livres, de pinceaux & de divers attributs des arts. Le fonds repréſente une belle architecture, & le tableau, en général, eſt riche d'ornements ; mais on y remarque une foule de défauts. Le premier, & le plus eſſentiel ſans doute, c'eſt que le portrait n'eſt pas reſſemblant. C'eſt un viſage en quarré long, mal coëffé, & qui n'a rien des graces & du jeu de la phyſionomie de madame *Dubarri*. En outre, l'auteur, à raiſon de la muſe qu'elle repréſente, a voulu donner à ſa figure les grandes proportions de l'antique ; en ſorte que celle-ci debout auroit ſix pieds & demi de haut. Cette taille coloſſale, qui peut imprimer plus de nobleſſe & d'impoſant à un être fantaſtique, ne va point à une femme, dont toute l'habitude du corps doit être agréable, & dont un principal caractere eſt un air de volupté répandu ſur l'enſemble de ſa perſonne. Au contraire, c'eſt ici un perſonnage roide & ſans ſoupleſſe, une virtuoſe pédanteſque, qui, malgré l'appareil galant de ſon vêtement & la ſéduction de ſon attitude dans ſa façon d'être aſſiſe, repouſſe plus qu'elle n'attire, & défait d'une part le charme qu'elle produit de l'autre. En un mot, la grande mal-adreſſe du peintre, c'eſt d'avoir choiſi une allégorie peu aſſortie à la beauté qu'il vouloit rendre. Il n'a pas moins échoué dans cette partie, & pour figurer la protectrice des arts, à la muſique près, il les fait fouler aux pieds par cette muſe. Emblême louche, & dont le ſens naturel eſt l'inverſe de l'idée du poëte.

Depuis que j'écris ceci, Monſieur, madame la comteſſe *Dubarri* eſt venue au ſallon, & ſoit mécontentement de ſa part, ſoit qu'elle fût inſtruite de celui du public contre le peintre, ſoit égard

pour les clameurs des dévots, qui voudroient ne voir une femme que voilée, depuis les pieds juſqu'à la tête, elle a fait ôter ſon portrait, & il ne paroîtra plus.

M. *Drouais* a beaucoup mieux réuſſi, Monſieur, dans le portrait en ovale de madame la comteſſe de *Provence*. Cette princeſſe eſt peinte tenant une roſe à la main. On la trouve très-reſſemblante : elle a un air d'affabilité qui plaît à tout le monde. Le peuple, qui n'a pas eu le bonheur de la voir encore, ſe fait dès l'entrée indiquer l'endroit où il la trouvera, & ne ſe laſſe point de la conſidérer. Il demande avec le même empreſſement où eſt le portrait de madame la *dauphine*, s'imaginant que c'eſt le premier objet qu'on auroit dû offrir à ſes regards. Il apprend avec douleur qu'il ne jouira pas encore cette année de ce bonheur, & il eſt obligé de ſe contenter d'une petite figure en émail qu'en a expoſé monſieur *Paſquier*. Vous ſentez, Monſieur, que ce travail délicat, quelqu'agréable, quelque fini qu'il ſoit, n'eſt point ce qui peut ſatisfaire les regards d'une multitude groſſiere. Il a beau ſe tuer pour l'admirer & ſe l'empreindre dans la mémoire, il n'en conſerve aucune trace, & ſa curioſité ne peut être remplie.

On remarque à cette occaſion avec douleur que jamais ſallon n'a été ſi fécond en portraits, & ſi peu garni de ceux de la famille royale. A l'exception de ces deux-ci, & de celui du roi, en miniature, par le même artiſte, on ne trouve rien qui ſatisfaſſe l'amour du François pour ces objets de ſon idolâtrie, à moins qu'on ne veuille mettre dans ce rang un tableau que je trouve récemment ſubſtitué au portrait de madame *Dubarri*:

Il eſt de monſieur *Monnet*, agréé : il repréſente feu monſeigneur le *dauphin* & feue madame la *dauphine*, occupés de l'éducation des princes leurs enfants, & partageant les ſoins de monſieur le duc de la *Vauguyon* & de monſieur l'ancien évêque de *Limoges*, leurs gouverneur & précepteur, préſents à cette inſtruction.

Le milieu du tableau eſt occupé par feu monſeigneur le *dauphin*, aſſis. A ſa droite eſt debout M. le *dauphin* actuel, qui, un livre à la main, ſemble réciter ſa leçon. Sur les genoux de l'auguſte pere eſt le plus jeune, qu'on ſuppoſe M. le comte d'*Artois*; & debout, à ſa gauche, M. le comte de *Provence* fait le pendant de ſon frere. A l'extrêmité du tableau, & près de celui-ci, eſt dans un fauteuil feue madame la *dauphine* devant un métier. Elle a l'air de ſuſpendre ſon ouvrage pour écouter ſon fils. A l'oppoſite ſont aſſis M. le duc de la *Vauguyon* & l'ancien évêque de *Limoges*.

Quoique l'ordonnance de ce tableau ſoit ſage & dans les vraiſemblances, comme il n'en réſulte nul effet piquant, il eſt froid, monotone & ſans intérêt. Les figures d'ailleurs ſont pour ainſi dire enſevelies les unes dans les autres, faute de gradation dans la diſtribution des plaiſirs. Les deux inſtituteurs forment par cette confuſion deux têtes qui ſemblent ſortir du même tronc. On y trouve auſſi peu de reſſemblance. Quant aux phyſionomies, nul coloris, des teints blafards & tous d'une même teinte, malgré la différence des tempéraments & des âges. En un mot, de l'aveu de tous les ſpectateurs, c'eſt une mauvaiſe portraiture, & l'importance des perſon-

nages qu'on y fait figurer, peut ſeule fixer quelque temps les regards.

Le coloris brillant des *Loutherbourg*, qui entoure ce tableau, l'obſcurcit encore.

C'eſt un malade qui ſe trouve à côté de viſages floriſſants de ſanté. Quelle verve, Monſieur! quelle expreſſion! quel enthouſiaſme dans cet artiſte, dont le pinceau anime tout ce qu'il touche! Quelle abondance, quelle variété dans ſes ſujets! Je compte vingt-quatre morceaux de ce peintre, tous ayant leur mérite, & ſe faiſant regarder avec intérêt. Il eſt plein de feu dans ſa *bataille des Cuiraſſiers*, plein de vigueur dans ſa *lutte de Jacob*. Son *action de grace de Noë & de ſa famille, au ſortir de l'arche*, porte l'onction dans le cœur & éleve l'ame par ſon ſublime. Ses *orages*, ſes *tempêtes* répandent autour d'eux l'effroi & l'épouvante. Son *amant curieux*, *le mouton chéri*, ſont agréables. Sa *petite laitiere*, ſa *mangeuſe de ceriſes*, pétillent d'eſprit. On ſe repoſe avec plaiſir ſous la fraîcheur de ſes ombrages; on ſe mire dans le tranſparent de ſes eaux: on voit ſes mers agitées; on croit qu'elles vont vous enſevelir ſous leurs vagues mugiſſantes. . . . . Tant de talents cependant ne ſont point ſans défauts. On lui reproche, Monſieur, de n'avoir pas creuſé ſes tableaux & ménagé la perſpective; d'avoir donné une teinte preſque ſemblable à ſes différents ciels, de ne pas aſſez les rembrunir dans ſes tempêtes; de ne pas jeter dans les airs le même choc qu'il peint ſi bien dans les flots & dans le déſordre de toute la nature; mais ſurtout d'enluminer toutes ſes figures, de rougir toutes ſes chairs & d'échauffer tous ces perſonna-

ges comme ſortant d'un embraſement. Ce défaut eſt auſſi celui de beaucoup de peintres, & de M. *le Prince*, entr'autres qui d'ailleurs eſt digne d'être critiqué, parce qu'il eſt aiſé de lui payer en louanges l'équivalent de la cenſure. Je ne parlerai pas de ſon *géometre*, tableau peu agréable, mais ſavant & vrai. Je gliſſe même légérement ſur *l'intérieur de ſon cabaret*, ſcene extrêmement amuſante par la luxure caractériſée d'un buveur, qui a toute la gaieté des peintres Flamands. Je m'arrête à celui que le public conſidere le plus, & qui, ſoit par ſa compoſition, ſoit par ſon expreſſion, fait beaucoup d'honneur à l'invention du poëte. C'eſt le *médecin aux urines*.

Ce docteur a été appellé pour une jeune perſonne malade & alitée. Il eſt à conſidérer ſon urine à travers une phiole, & pour mieux en voir le tranſparent il la préſente au jour, en ſorte qu'il tourne le dos au lit. Devant lui eſt un éleve, qui ſemble avoir diſpoſé tout l'appareil du charlatan, & les yeux fixés ſur ſon maître, va recevoir avec avidité la doctrine admirable qu'il doit débiter. La mere, aſſiſe à côté de ſa fille, ne regarde pas ce médecin avec moins d'attention. Son genre d'intérêt eſt caractériſé & l'on diſtingue aiſément ſur ſa phyſionomie les divers mouvements de crainte & d'eſpoir dont elle eſt agitée. Pendant ce temps un galant s'eſt gliſſé dans la ruelle du lit ; il eſt dans la demi-teinte, &, penché ſur une des mains de ſon amante, la baiſe amoureuſement. La ſuivante, complice de ce larcin, ferme la ruelle, regarde le docteur avec un ſourire ironique, & d'un geſte malin indique qu'il va être bien attrapé.

On ne ſe laſſe point, Monſieur, de détailler ce tableau piquant, & dont l'action eſt un petit drame très-ingénieux. Tous les perſonnages y tendent au dénouement; chacun eſt animé du genre de paſſion ou d'intérêt qui lui convient : il eſt bien diſtribué, plein d'invention & de vie. C'eſt dommage que l'auteur, accoutumé à peindre la nature Ruſſe, n'ait pas donné plus d'agrément à la figure de la malade & plus de fineſſe à celle de la ſoubrette.

Le dernier tableau vers lequel ſe porte le public avec plus de foule après celui-ci, c'eſt la *repréſentation d'une audience donnée à M. le chevalier de Saint-Prieſt, ambaſſadeur à la Porte, par le grand-ſeigneur.* La ſingularité en fait le principal caractere, & la ſcene neuve qu'il préſente excite un inſtant la curioſité.

Le grand-ſeigneur eſt aſſis ſur un trône en forme de lit à quatre colonnes; & ce trône eſt de vermeil, enrichi de pierreries. Les boules d'or pendues en haut, repréſentent des œufs d'autruche : ornement que les Turcs mettent ordinairement pour parade dans leurs moſquées. Les glands qui pendent à ces boules d'or ſur le devant du trône, ſont de perles. Les autres ſont de petites lames d'or. La couverture du trône eſt bordée en perles.

Le ſultan a ſon ſabre à ſa droite, & une écritoire à ſa gauche. Les deux turbans qu'on apperçoit ſur une petite fenêtre, ſont toujours portés lorſque le grand-ſeigneur marche. Les aigrettes en ſont différentes; l'une eſt de plumes jaunes, & l'autre de plumes jaunes & noires : celui que porte le ſultan eſt orné de plumes noires & bla-

ches. Ces trois turbans ſignifient l'empire des trois mers.

Le grand-viſir eſt à la droite du prince, la peliſſe & les mains croiſées. L'ambaſſadeur eſt dans l'action de parler, & tient de la main gauche les lettres du roi. A ſa droite eſt le drogeman de la Porte. L'ambaſſadeur eſt tenu, ainſi que ceux de ſa ſuite, par deux capigis-bachis, couverts de cafetans avec le grand bonnet de cérémonie: il n'y a que le grand-viſir qui en ait un différent. Le cafetan du miniſtre eſt doublé de martre; ceux des gens de ſa ſuite ſont fort communs; monſieur le chevalier de *Pontécoulan* eſt à côté de l'ambaſſadeur, qui a derriere lui ſon drogeman avec le bonnet de martre, coëffure commune à tous les drogemans. La chambre n'eſt éclairée que par une ſeule fenêtre : à droite, on voit une cheminée en forme d'entonnoir renverſé; elle eſt de vermeil & enrichie de pierreries.

A cette deſcription hiſtorique, l'auteur, monſieur *Favray*, ajoute que le grand-ſeigneur eſt reſſemblant. C'eſt bien le cas de dire qu'*on peut mieux le croire que de l'aller voir*. Mais ce qu'on peut vérifier aiſément, c'eſt que monſieur le chevalier de *Saint-Prieſt* ne reſſemble point; défaut peu intéreſſant au ſurplus, & qui n'ôte pas à ce tableau le mérite d'un coſtume rare.

Quant au reſte des tableaux, Monſieur, chacun ſe diſtribue ſuivant ſon goût, excepté toutefois les ouvrages de mademoiſelle *Vallayer*. Cette jeune académicienne, âgée de vingt-trois ans, qui réunit les graces aux talents, a expoſé pour la premiere fois, cette année, onze morceaux, qui la plupart ont le mérite de peindre une

nature muette, mais ſenſible, aux ſpectateurs les plus groſſiers. Les fruits, les fleurs, les légumes, les herbages, les morceaux d'hiſtoire naturelle ſont de ſon reſſort. Sa repréſentation des *inſtruments de muſique militaire* eſt d'un faire plus grand, & ne ſeroit point indigne des études d'un peintre d'hiſtoire. Tous ont pris corps ſous ſon pinceau ; mais ſur-tout le tambour eſt d'un relief propre à faire l'illuſion la plus entiere. Un *lapin*, imité de grandeur naturelle, annonce que cette ſavante fille traite auſſi les animaux ; & *une jeune Arabe, en pied*, pleine de graces & de douceur, prouve que ſes talents peuvent s'élever juſqu'à faire reſpirer la toile, & à donner de l'ame aux figures.

La cohue générale qu'attire cette admirable perſonne, ſe repartit enſuite, Monſieur, comme j'ai l'honneur de vous dire, en différents grouppes, ſuivant les âges, les inclinations, la façon de voir & les connoiſſances naturelles ou acquiſes. Les amateurs de l'architecture admirent monſieur *Robert*, dont la fécondité ne s'eſt point démentie à cette expoſition, mais dont l'amour-propre s'eſt étendu au point de croire pouvoir balancer M. *Vernet* ; parce que dans quelques-uns de ſes tableaux il y a des caſcades, des fontaines, des rivieres, &c. il les appelle des *marines*, & le public rit de cette folle prétention. On rend juſtice à ſon *incendie dans les principaux édifices de Rome*, dont l'embraſement, d'un grand effet, ſemble éclairer toute la ſalle. On ſe repoſe agréablement la vue fatiguée en ramenant les yeux ſur la forêt de *Caprarole*. Son vert doux & dégradé forme un contraſte agréable & ſéduiſant. En général, trop de monotonie dans cet auteur,

fait qu'on ne s'y arrête qu'en partie. Son prédéceſſeur, M. *de Machy*, qui n'avoit rien offert aux amateurs l'année derniere, a auſſi donné quelques morceaux, & a ſemblé vouloir éviter cet inconvénient en ne ſe prodiguant pas trop. Mais auſſi il s'eſt tellement atténué, qu'il ſe trouve preſqu'éclipſé ſous la fécondité impoſante de ſon rival. Toujours correct, toujours délicat, il n'a pas ces maſſes majeſtueuſes dont l'autre s'eſt enrichi dans ſes voyages d'*Italie*. Celui-ci, avec moins de régularité, frappe davantage la multitude. On trouve que le premier a lourdement péché contre le clair-obſcur & l'entendement de la perſpective dans ſa *vue de la chapelle de la Sainte Vierge à Saint Roch*, dont les figures collées les unes aux autres repouſſent les yeux, qu'on porte bien vîte ſur ſon voiſin. Il eſt queſtion, Monſieur, d'une plume, d'une écritoire & d'un mouchoir, de monſieur *Roland de la Porte*; mais la vérité eſt belle & ſéduit par-tout. Par la raiſon contraire, on ne peut goûter les payſages de monſieur *Milet Franciſque*, toujours jaunes & arides: les allégories de monſieur *Boizot*, plates & ſans coloris; la miniature eſtropiée de M. *Venevault*; le *Silene* de M. *Hallé* & ſon *adoration des bergers*, tableaux de la même teinte, qu'on prendroit pour deux paſtiches, où le pere des buveurs & la mere de Dieu ſont d'une même palette & ſe reſſemblent merveilleuſement; le *Saint Michel* de M. *Belle*, armé du foudre de *Jupiter*, & ſa *Pſyché* vêtue de guenilles achetées ſur la place du *Louvre*; le *Narciſſe* de M. *l'Epicié*, qui n'eſt ni homme ni fleur; Son *quos ego* de *Neptune*, qui n'eſt qu'un bourru; le *Saint Sebaſtien* de M. *Brenet*, flaſque & ſans ſenſibilité; l'*aſſomption de* M. *Parocel*,

qui n'ira jamais aux nues, & tant d'autres ouvrages dont le détail ne finiroit pas.

Les connoiſſeurs trouvent de l'ordonnance dans *l'entrée de Jeſus-Chriſt à Jéruſalem*, par M. *Jollain*, de la richeſſe même dans le coloris, en blâmant toutefois l'air benêt dont il affuble la face de l'homme-dieu : défaut preſque général à tous nos peintres François, ſauf *Jouvenet*. Ils s'élevent contre l'indécence du tableau du même auteur, où *Jupiter*, ſous la forme de Diane, ſéduit *Caliſto*, la baiſe ſur la bouche, lui darde ſa langue, & préſente aux ineptes le ſpectacle de deux vraies tribades. Le *St. Paul prêchant dans l'aréopage*, de M. *la Grenée* le jeune, quoique non terminé, leur ſemble d'un bon ſtyle ; ils ne dédaignent pas ſa *préſentation : la deſcente de croix* de M. *Martin* n'eſt pas ſans mérite, ſelon eux.

Mais ces tableaux divers, Monſieur, n'ont pas un éclat aſſez ſupérieur pour fixer la multitude par cette vérité d'expreſſion propre à captiver l'ignorance même & à l'éclairer. Auſſi remarquai-je que les portraits ſont ce qui attire l'attention la plus générale. On trouve toujours quelqu'un de connoiſſance, & graces au peu de choix avec lequel on admet toutes ſortes de perſonnages, nul n'y eſt en pays étranger. Un praticien y remarque ſoudain la figure avantageuſe de M. *Dufreſnoy*, notaire. M. *Deſpote*, avocat au conſeil, y en impoſe encore à ſon clerc par ſa morgue. M. *Grand-Clas*, médecin obſcur, y eſt reconnu de quelque malade échappé à ſon art aſſaſſin, & dont il ſembloit meſurer la vie avec le ſable qu'il tient en main. M. *Felix*, marchand de la rue Saint-Denis, d'un air ſatisfait, invite ſes con-

freres à venir s'y placer à côté de lui. Enfin monſieur *Suir*, tailleur, & ſa digne moitié, malgré leur face ignoble, atteſtent que perſonne n'eſt exclus.

Après avoir ri de la fatuité, on plaint la bêtiſe de ces particuliers. Il faut, Monſieur, vous rendre compte des différentes manieres de nos peintres de portraits, & des perſonnages plus intéreſſants qu'ils nous ont produit. Le pinceau vif & ſpirituel de M. *Vanloo* s'eſt exercé ſur deux têtes d'enfants de l'un & l'autre ſexe, ſe ſervant de pendants, & bien dignes de l'être, mais d'un coloris trop uniforme. On voudroit que M. *l'Epicié* réſervât ſa touche ſeche & éraillée pour les rides de la vieilleſſe ou les figures hideuſes. Il a pourtant réuſſi à mettre de la fineſſe dans quelques jeunes perſonnes, de la grace même, quoique ſans coloris & ſans empatement.

M. *Drouais*, auſſi fécond que varié dans ſes caricatures, nous a donné des bambochades de toute eſpece. D'un côté, c'eſt un petit garçon qui montre ſon cul; de l'autre, c'eſt ſon pendant qui porte un polichinel ſur ſon dos : là une petite fille met du rouge & des mouches à ſon chat; ici ſa campagne joue avec ſon chien. On ſe plaint toujours de la couleur plus brillante que vraie de cet auteur.

On ne ſe plaint pas moins dû ton rembruni de M. *Voiriot*, qui auroit dû égayer ſa palette pour nous rendre mademoiſelle *Allard*, dans toute ſa vivacité, d'autant qu'il la repréſente dans ſon triomphe, c'eſt-à-dire, danſante, mais ſans graces, ſans légéreté ſans cette facilité, caractere diſtinctif de notre coryphée femelle du théatre lyrique.

M. *Reſtout* a de la dureté dans ſon pinceau, mais il eſt vrai ; & en ne s'attachant qu'à des ſujets mâles, comme le portrait de M. *Houdon*, ſculpteur, il pourra tourner en beauté ce défaut.

Si l'on ne trouve pas une grande reſſemblance dans le portrait de M. *Pigale* en habit de chevalier de l'ordre de Saint-Michel, par madame *Roslin*, on voit qu'elle a été à l'école de ſon mari pour le coloris & qu'elle trempe quelquefois ſon pinceau dans ſes couleurs.

Le brillant de M. *Drouais* eſt tempéré chez M. *Deshayes* par une maniere plus ſage & conſéquemment plus vraie. L'évêque, la jolie femme, le robin, ſont rendus avec les couleurs qui leur ſont propres, & les carnations ſont variées au degré qu'il convient.

On loue M. *Dupleſſis* de s'être affranchi du ridicule uſage de faire toujours regarder le public par ſes perſonnages. Son *portrait de M. le marquis de l'Hôpital* eſt une preuve qu'on peut conſerver la plus parfaite reſſemblance ſans s'aſſervir à cette regle.

Le dernier en rang des peintres à portrait, mais qui s'annonce par les plus grands talents & qui laiſſera bientôt derriere lui ſes confreres, c'eſt monſieur *Aubry*. Une vigueur mâle, de la hardieſſe, du caractere dans toutes ſes têtes, le diſtinguent déja ſinguliérement. Son *portrait* de M. *Jeaurat* eſt d'une vérité de figure & de coſtume frappante ; mais celui d'un peintre, dans la maniere libre de M. *Greuze*, a arraché le ſuffrage de ce dernier au point de lui donner de l'humeur, & de ne pas contribuer pour peu à l'empêcher de rien mettre de ſes ouvrages au ſallon.

Miſéricorde ! Monſieur : je m'apperçois avoir

manqué de vous parler d'un tableau d'hiſtoire qui, tout imparfait qu'il eſt, mérite plus que beaucoup d'autres d'être remarqué. C'eſt *Brutus*, *Lucretius*, pere de *Lucrece*, & *Collatinus*, ſon mari *jurant ſur le poignard dont elle s'eſt tuée, de venger ſa mort & de chaſſer les Tarquins de Rome.*

Quatre coleres différentes exprimées dans cette compoſition en ſont le caractere diſtinctif. La rougeur du viſage du premier perſonnage annonce la fureur de *Collatinus*, oppoſée à la pâleur de *Brutus*, plus politique, plus réfléchie, tandis que la douleur ſe mêlant à l'indignation dont eſt pénétré le pere, lui donne une teinte plus propre à ſon rôle. Enfin un perſonnage éloigné ne participe à l'événement qu'avec le degré d'intérêt qui lui convient. Du reſte, nul coloris, de la roideur dans les attitudes & de la monotonie, qui n'empêchent pas que le génie ne perce.

En voilà plus qu'il n'en faut, Monſieur, pour vous faire apprécier nos richeſſes pittoreſques. Vous en concevrez aiſément pourquoi, loin de s'étendre, elles décroiſſent en proportion de l'augmentation des tableaux. La cupidité qui gagne nos artiſtes, le luxe qui s'introduit chez eux, leur fait abandonner les genres difficiles & de longue haleine, pour adopter le goût futile du ſiecle, & s'aſſervir à toutes les fantaiſies bizarres des prétendus amateurs. De-là, plus de ces compoſitions ſuperbes & bien entendues, que le génie ordonne, digere & diſtribue lentement & dans le ſilence. De-là cette négligence de la partie qui a toujours diſtingué l'école Françoiſe. Plus de pureté, plus de correction dans le deſſin, au point qu'il n'eſt peut-être pas un tableau au ſallon qui ne pût mériter ce reproche à quelqu'égard. De-là ces allégories froides, triviales,

ces idées disparates & ridicules. Encore si nos peintres gagnoient de quelque côté ce qu'ils perdent d'un autte ! Mais leur coloris, leur partie foible, n'a ni plus de vigueur ni plus de vérité. Tel voit bleu, tel autre gris, celui-ci jaune, celui-là rouge : nulle part on ne trouve cet empatement, ces teintes fondues, ces couleurs rôties qui seules donnent le sceau aux bons ouvrages, en les garantissant des injures du temps.

Nous verrons dans la lettre suivante, Monsieur, si la sculpture & la gravure continuent à se soutenir mieux que la peinture.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 août 1771.

Paris, le 13 ſeptembre 1767.

AU moment où je comptois, Monſieur, vous entretenir de nos ſculptures, un nouveau buſte a paru & s'eſt offert à nos regards. Il a fait d'autant plus de plaiſir, qu'on déſeſpéroit de le voir, & que l'artiſte craignant ſans doute de ne pouvoir le montrer au public cette année, ne l'avoit point fait annoncer dans le livre. C'eſt le portrait en marbre de madame la *dauphine*, dont il eſt queſtion. Cet ouvrage précieux du ſieur *le Moyne*, ancien directeur & recteur, a d'abord été préſenté le dimanche 15 au roi, à toute la famille royale, & a ſubi à Verſailles les diverſes obſervations des courtiſans. L'artiſte après avoir reçu des ſuffrages auſſi difficiles, l'a fait mettre au ſallon. Comme aucune diſtinction ne caractériſoit ce buſte, qu'on n'en avoit pas encore parlé, & que le peuple, en général, n'a pas le bonheur de connoître la princeſſe, elle a été expoſée, pour ainſi dire, *incognito*, pendant quelques jours. Enfin cette heureuſe nouvelle s'eſt inſenſiblement tranſmiſe de bouche en bouche, & la foule a redoublé pour jouir de ce ſpectacle deſiré.

Ce buſte, Monſieur, a d'abord la qualité la plus eſſentielle du genre, c'eſt-à-dire, qu'il eſt parfaitement reſſemblant, & beaucoup plus que le même portrait en émail du ſieur *Paſquier*. Celui-ci, dont le talent devroit être particuliérement deſtiné à peindre les femmes & à rendre toute la délicateſſe, tout le fini des traits d'une figure mignone, a vieilli, groſſi, alongé la tête de madame la *dauphine*, au point de la méconnoître. Le ciſeau du ſieur *le Moyne*, également précis, exact, élégant, ſans flatter ſon ſujet, ne lui a rien ôté de ſes agréments. La princeſſe porte la tête du côté de l'épaule gauche, & a ce regard auguſte tempéré par la douceur, qui annonce & la majeſté de ſon rang & la bonté de ſon cœur. Le reſte de la phyſionomie eſt plein de grace & de vie; la vérité y eſt entiere, & l'artiſte a conſervé à ce portrait la levre un peu renflée, appellée *la levre autrichienne*, parce que ce genre de traits eſt plus particuliérement affecté aux perſonnages de cette maiſon. La gorge eſt couverte d'une draperie à l'antique, attachée par une agraffe qui revient à l'épaule gauche, & donne au tronc du buſte une ampleur & une richeſſe dignes du ſujet. Tout le monde a paru extrêmement content d'un tel chef-d'œuvre.

Je ne vous parlerai point, Monſieur, du portrait de madame la comteſſe *d'Egmont*, par le même; je ſuppoſe que c'eſt celui expoſé il y a deux ans, dont il a déja été queſtion. Je m'arrêterai à une jeune fille de cet artiſte, ſoi-diſant repréſentant la *crainte*. Cette figure eſt droite, la tête un peu renverſée, & tient dans ſa main gauche une colombe, les ailes

déployées. Sans ce ſymbole allégorique, on ne liroit jamais, Monſieur, ſur le viſage de la jeune perſonne le ſentiment dont elle eſt atteinte ; il n'y a pas cette contraction de muſcles, ce ſpaſme de l'ame, qu'il eût fallu rendre.

La *douleur* eſt infiniment mieux dépeinte, Monſieur, dans une femme qu'on voit pleurante, appuyée ſur un cube qui ſert de baſe à une urne cinéraire, ſuppoſée renfermer les cendres de monſieur *de Brou*, garde-des-ſceaux, dont le médaillon eſt au bas du monument. Cette figure de monſieur *Vaſſé* fait honneur à ſes entrailles & à la ſenſibilité de ſon ame. Elle a tous les caracteres d'un cœur navré de triſteſſe & abandonné à ſon déſeſpoir. Mais on ne trouve pas juſte d'avoir mis au bas le héros de la ſcene, & de l'avoir ainſi ſouſtrait aux regards de celle qui le pleure. Il n'eſt pas moins ridicule d'avoir enveloppé ce magiſtrat dans ſon énorme perruque, qui, quoique dans le coſtume, eſt un ornement ridicule à proſcrire d'une pareille compoſition. Le crêpe qui ſurcharge cette maſcarade, eſt plus propre à faire rire qu'à exciter le ſentiment qu'on veut inſpirer.

Je paſſe les autres ouvrages de cet artiſte pour n'être pas trop long ; mais je ne puis omettre ſon buſte de monſieur *Queſnay*, médecin du roi. Les philoſophes ſe ſont empreſſés de conſidérer avec attention la figure d'un docteur, moins renommé par ſes connoiſſances & par ſes cures dans ſa profeſſion, que par le nouveau ſyſtême qu'il a introduit dans l'agriculture, qui l'a rendu le chef de la ſecte des

économiſtes, & lui a fait déférer, d'un aveu unanime par ſes diſciples, le nom ſublime de *maître*. A travers les rides dont cette tête eſt parſemée, on y démêle la morgue pédanteſque d'un *Agromane* enflé de ſes prétendues découvertes : on y découvre un amour-propre de mauvaiſe humeur, qui fait la moue à la critique, & trouve mauvais qu'on ne lui accorde pas une admiration excluſive. J'ai vu, Monſieur, quelques gens du peuple prêts à briſer la ſtatue de cet homme, en apprenant qu'il étoit l'auteur de la cherté actuelle des grains, par les ſpéculations fauſſes & les vues funeſtes qu'il avoit inſpirées au gouvernement.

Le cœur qu'une telle figure avoit reſſerré, ſe dilatte, Monſieur, à la vue du buſte de madame la comteſſe *Dubarri*, par monſieur *Pajou*. Le ſculpteur l'emporte de beaucoup ſur le peintre. Il n'eſt perſonne qui ne retrouve dans cette tête toute l'élégance, tout le voluptueux, échappés au pinceau de monſieur *Drouais*. Mais ſi celui-ci avoit eu le défaut de vouloir rendre madame *Dubarri* coloſſale, l'autre a celui de l'avoir ſouſtraite aux proportions naturelles. La tête eſt trop petite & annonceroit une jeune perſonne encore à ſon adoleſcence.

La tête de *ſatyre* du même auteur, prouve qu'à la délicateſſe du faire il ſait joindre la vigueur & le feu d'un ciſeau mâle. Le haſard qui ſans doute a placé le héros lubrique au milieu de pluſieurs buſtes de jolies femmes, produit un contraſte remarquable aux connoiſſeurs, & qui ſemble relever les attraits des unes & la luxure de l'autre.

Ici,

Ici, Monſieur, la plume tombe des mains; tous les ſens ſont ſuſpendus, on reſte dans une extaſe à ne pouvoir rien rendre ſur le papier.... Il eſt queſtion d'*une tête de jeune fille*, par M. *Caffiery*. Elle eſt en marbre, beau comme l'albâtre. L'antiquité n'a rien produit de plus gracieux, de plus divin. Les plus juſtes proportions dans les traits, les contours les plus doux & les plus moëlleux, l'élaſticité la plus parfaite dans les chairs, une vie répandue ſur toute cette phyſionomie, jointe à ce repos, dernier caractere des ouvrages finis, & le vrai ſceau de l'immortalité, enchantent les connoiſſeurs, & ſuſpendent devant elle les plus ignorants. Le col répond au buſte : la même grace, la même aiſance, la même volupté dans les muſcles, la même blancheur éblouiſſante..... Il eſt dommage que le reſte de la gorge, d'un marbre plus grenu, ne réponde pas au premier, & que d'ailleurs l'artiſte fatigué ſans doute, épuiſé du chef-d'œuvre de la tête, ait négligé cette partie au point de placer les mamelons trop bas.

Malheureuſement, Monſieur, le modele du portrait en queſtion n'exiſte pas. M. *Caffiery* convient avoir travaillé en partie d'imagination ſur un ſujet déterminé, cependant qu'il a eu ſous les yeux, mais qu'il a embelli dans certaines parties. Au ſurplus, comme la critique trouve à mordre par-tout, quand on eſt revenu de la premiere admiration qu'impoſe cette merveille, on trouve la tête un peu hommaſſe pour une jeune fille.

Ceux qui veulent chercher noiſe à l'artiſte, ont un plus beau champ à s'exercer ſur ſon grouppe, dont le ſujet eſt *Omnia vincit Amor*. *L'Amour*

triomphe de tout. Imaginez-vous, Monſieur, le dieu *Pan* terraſſé par cet enfant. Et comme *Pan* en grec veut dire *Tout*, l'auteur croit avoir rempli ce *rebus* pittoreſque. Vous avez le mot de l'énigme, voyez ſi elle eſt juſte, ou plutôt riez avec moi de l'ineptie de l'invention d'une allégorie auſſi meſquine, auſſi froide, auſſi fauſſe.

Revenons aux buſtes, Monſieur, qui n'exigeant des artiſtes que de la main, ou du moins qu'une intelligence médiocre, ne ſont pas ſuſceptibles de ces ſortes de platitudes. Le portrait de M. *de la Condamine* par M. *d'Hués*, eſt d'une vérité unique. Outre la reſſemblance la plus exacte des traits, il y a mis cette inquiétude, cette vivacité, cette agitation continuelle de défenſeur de l'inoculation, qui doivent rendre ſa figure extrêmement difficile à fixer. L'invention de cet adjoint à profeſſeur ne ſe manifeſte pas davantage que celle de ſes confreres dans ſes grands morceaux. Jugez-en par l'expoſition ſeule. Dans le modele d'un fronton pour l'école militaire, la *France*, ſous la figure de *Minerve*, prend ſous ſa protection les jeunes éleves. D'un côté eſt la *Nobleſſe* qui les lui préſente, & de l'autre la *Bonté*, caractériſée par le Pélican. Qu'eſt-ce que c'eſt que deux êtres moraux, tels que la *Nobleſſe* & la *Bonté?* Et ne falloit-il pas animer toute cette machine triviale & froide? A l'égard de ſon modele, où eſt un cadran accompagné de deux figures allégoriques, l'*Etude* & la *Vigilance*, j'obſerverai que cette derniere a l'air très-endormi & paroît s'en repoſer ſur ſon coq.

Œdipe détaché par Arcas de l'arbre où il avoit été expoſé, fait plus d'honneur à M. *Le Comte*. La poſition du berger, rehauſſé ſur la pointe du pied, ſon extrême délicateſſe à délier l'enfant,

ſa crainte de lui faire mal, toutes ces parties ſont traitées avec beaucoup d'intelligence. Il y a d'ailleurs un grand art dans l'exécution, une profonde connoiſſance de l'anatomie & un ciſeau très-ſavant.

Quelle fécondité, quelles reſſources de génie dans ſes ſept ſacrements, bas-reliefs, ſeulement eſquiſſés en terre cuite ! C'eſt dommage que le genre ſoit peu goûté. Son *triomphe de Terpſicore*, autre bas-relief, modele pour être exécuté à la maiſon de Mlle. *Guimard*, fixe beaucoup plus long-temps le ſpectateur. C'eſt d'ailleurs un petit poëme charmant, dont le détail vous fera plaiſir.

Terpſicore pince de la harpe, aſſiſe ſur un char traîné par les amours avec des guirlandes de fleurs; des bacchantes précedent la marche en danſant; les graces & la muſique, inſéparables de la danſe, marchent ſur ſes traces; deux ſatyres, par leur action, déſignent la danſe de caractere.

On détaille avec un plaiſir infini, Monſieur, toutes les parties de l'action, où il regne beaucoup d'unité & de variété. Les *bacchantes* contraſtent à merveille avec les *graces*, & les *ſatyres* relevent les *amours*. La déeſſe reſſort au milieu de cette fête, & domine comme il convient au ſujet principal. On ne peut qu'applaudir au goût de l'artiſte. Il ne pouvoit choiſir aucune annonce plus convenable au temple de la déeſſe de la danſe.

Remarquez en même temps, Monſieur, la ſoupleſſe de ſon génie, qui, de la gravité des ſujets d'égliſe, paſſe avec cette facilité au genre gracieux, & du même ciſeau rend tour-à-tour les auguſtes myſteres de notre ſainte religion & les profanes de la volupté. M. *le Comte*, ſimple académicien, eſt ſans doute un des hommes les plus propres à faire honneur au ſiecle.

Morphée, l'un des enfants & miniſtre du dieu *du ſommeil*. « C'eſt le plus habile de tous les » *ſonges* pour prendre la démarche, l'air, le vi» ſage & le ſon de la voix de ceux qu'il veut » repréſenter. C'eſt lui qui fut envoyé par ce dieu » à *Alcione*, ſous la figure de ſon époux. »

On ne ſait à propos de quoi M. *Houdon* nous fait tout cet étalage d'érudition, à l'occaſion d'un modele de grandeur naturelle, très-belle figure ailée dans la poſition d'un perſonnage qui dort. Les pavots, dont il eſt enlacé, caractériſent aſſez *Morphée*. On n'en découvre pas davantage. Au ſurplus, la figure eſt très-belle & a quelque choſe de céleſte. Son attitude, ſes contours, la molleſſe de ſes membres répondent très-bien à l'idée de l'artiſte. Il regne une douceur merveilleuſe dans ſon repos, au travers duquel on démêle un être vivant, & dont la reſpiration ſemble ſe faire ſentir.

Dans les différents buſtes expoſés par le même auteur, on trouve avec déplaiſir M. *Bignon & ſa femme*, non que ſa qualité de *prévôt des marchands* ne ſemble donner droit au mari de figurer en pareil lieu; mais le public voudroit qu'on ne reproduiſît pas ſous ſes yeux un homme dont l'ineptie a cauſé il y a un an une ſi funeſte cataſtrophe. J'ai remarqué que perſonne ne le voyoit ſans ſe rappeller le maſſacre de la rue *Royale* du 28 mai, & ſans frémir d'indignation. S'il n'a pas eu la délicateſſe de ſentir qu'il étoit plus ſage de reſter dans l'attelier du ſculpteur, que ne profitoit-il de la leçon d'un miniſtre (1) plus fameux que lui, mais qui, preſſé par l'impérieuſe néceſſité de fouler le peuple, a cru devoir au moins ſe ſouſtraire à

(1) L'abbé *Terrai*.

ſes malheurs en s'affichant dans cette eſpece de *Panthéon*, où l'on ne voudroit reconnoître que les bienfaiteurs de la nation en tout genre.

Quant à madame *Bignon*, ſi elle eût conſulté ſon amour-propre bien entendu, elle nous auroit épargné ſon ignoble & laide figure, ainſi que madame de *Mailly*, épouſe de M. de *Mailly*, peintre en émail.

Ce n'eſt ſûrement pas de l'avis de M. *Diderot* que ſon buſte s'eſt trouvé en ſi mauvaiſe compagnie. Auſſi ſemble-t-il faire bande à part & renier ſes camarades. Quoique les grands traits de ſa tête à médaille fourniſſent au ciſeau, & que l'artiſte ait toute la liberté de s'étendre ſur une pareille phyſionomie, exactement prononcée dans ſes différentes parties, on doit louer le feu, l'expreſſion que M. *Houdon* a ſu mettre dans ſon ouvrage, & l'enthouſiaſme du brûlant auteur des *Bijoux indiſcrets* ſemble avoir gagné l'artiſte, dont les autres ouvrages n'annoncent pas un caractere chaud & ardent.

Un morceau d'un genre plus nouveau pour le ſallon, réveille l'attention en quittant les ſculptures: c'eſt le modele en relief d'un eſcalier qui doit être exécuté à *Mont-Muſart*: (*Mons Muſarum*,) maiſon de plaiſance de M. *de la Marche*, premier préſident du parlement de *Bourgogne*, par M. *de Wailly*, académicien, architecte du roi & contrôleur de ſes bâtiments. Il en impoſe de loin, Monſieur; mais à l'examen on n'y trouve aucune innovation, puiſqu'il eſt exactement ſemblable à celui de la *nouvelle Halle* par M. *le camus*, à la différence près qu'il eſt renfermé dans une eſpece de tour; ce qui lui ôte ſa grace & lui donne un air d'eſcalier de baſtille, qui fait fuir d'une lieue

de loin. D'ailleurs on juge le périſtile étranglé. Le deſſin de l'eſcalier de la comédie Françoiſe, du même architecte, a quelque choſe de plus grand; mais on le trouve pauvre d'ornements. Au ſurplus, ſi ces deux eſquiſſes ne peuvent procurer à leur auteur les ſuffrages qu'il eſpere, il a de quoi ſe venger & forcer la critique au ſilence; il défie tous les artiſtes paſſés, préſents & futurs, de le contredire ſur ſon *Trône du pere Eternel*.... Vous vous éclatez de rire, Monſieur!.... Ce n'eſt pas plaiſanterie. Oui, le ſublime compoſiteur, élevé, comme *Saint Paul* juſqu'au troiſieme ciel, a vu vraiſemblablement cette merveille, & nous en donne un échantillon.... J'ai beau me frotter les yeux & regarder de nouveau pour qu'on ne s'y trompe pas, je lis écrit en bas du deſſin: *Trône du pere Eternel*. Croiroit-on, ſi l'on ne le voyoit, qu'un artiſte du XVIIIe. ſiecle préſentât dans Paris une ſemblable capucinade? Et qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur, que ce *Pere Eternel* & ſon *Trône*? C'eſt un *Mamamouchi* empêtré d'une eſpece de robe de bure fort ample, ayant une barbe très-longue, qui ombrage toute ſa phyſionomie. Ses cheveux, qui lui retombent ſur le front, dérobent le reſte de la figure. Il eſt aſſis comme *Thomas Diafoirus*, les deux mains ſur les genoux, & ſemble dans l'attitude d'un homme qui pouſſe ſa ſelle. Les *Michel-Ange*, les *Raphaël* ont quelquefois oſé tracer la divinité de leur foible pinceau, mais loin de la dégrader juſques à eux; ils s'efforçoient de s'élever juſques à elle....

Ce ſeroit ici le cas de reſter ſur ce chef-d'œuvre de platitude Monſieur; mais je dois vous dire un mot des gravures. *Je dis un mot*, car toutes mériteroient un détail particulier, ſi l'on vouloit rendre

juſtice au mérite de chaque artiſte. Je vois douze grands maîtres qui ſemblent lutter les uns contre les autres, & laiſſer la couronne ſuſpendue entr'eux.

Trois eſtampes faiſant partie des ſeize qui ſont gravées à Paris pour l'empereur de la *Chine*, & qui repréſentent ſes conquêtes ou des cérémonies Chinoiſes, attirent le plus l'attention par la ſingularité du ſpectacle & l'immenſité des détails. Le burin de M. *le Bas* ſemble ſe jouer au milieu de cette multitude de figures, & ſon exécution nette & facile répond à la hardieſſe de ſon entrepriſe. M. *de Saint-Aubin* a entrepris la même tâche, & s'eſt tiré avec beaucoup de ſuccès d'une eſtampe de genre pareil.

On n'eſt pas moins ſurpris de l'invention, de l'abondance, du fini des gravures de M. *Roettiers* le fils, académicien, graveur général des monnoies de France. Sa médaille *de la Corſe* vous donnera une idée de la richeſſe de ſa compoſition & de la juſteſſe de ſes allégories.

Paoli, à la tête de la nation *Corſe*, avoit pour armes une tête de negre avec un bandeau ſur les yeux. Dans une aſſemblée, il fit mettre ſous un dais la tête noire, le bandeau relevé ſur le front. On lui demanda pourquoi ce changement? Il répondit: *Actuellement la nation voit clair.*

Dans cette médaille, la *France* a ôté totalement le bandeau & expoſe l'écuſſon aux rayons des trois fleurs de lys. Au moyen de cette grande lumiere le pays ſe défriche; l'on y a fait des chemins; l'agriculture, la marine, la pêche produiſent l'abondance; l'on voit ſur le devant, les horreurs de la guerre & les nuages ſe diſſipent.

Il faut voir, Monſieur, l'exécution de la médaille pour concevoir comment le graveur s'eſt

tiré d'un ſujet qui a peut-être le beau défaut d'être trop compliqué, mais dont la préciſion de l'artiſte a réparé la confuſion.

Quelle douceur dans les deſſins de M. *Beauvarlet*, qui ſemble avoir adopté M. *Carle Vanloo* pour ſon peintre ! la maniere ſéduiſante de ce dernier étant vraiſemblablement plus analogue au moëlleux du travail de l'autre, on ne peut rien voir de plus terminé : on diroit que les Graces mêmes ont conduit ſon burin.

M. *Cochin* eſt toujours ſpirituel & piquant ; M. *Demarteau* vigoureux : le genre du portrait, que ſemblent avoir adopté MM. *Moite* & *Mellini*, convient à la ſageſſe & à la vérité de leur faire. Le burin de M. *Wille* a de la fineſſe ; celui de M. *Flipart* de la gaieté : M. *Levaſſeur* eſt voluptueux : M. *Aliamet* annonce du goût & de la chaleur. Tous ces artiſtes, variés dans leur maniere, tendent à la perfection & l'atteignent.

En viſitant les gravures, Monſieur, je ſuis fort aiſe de trouver ſur mon chemin M. *Paſquier*, dont le genre ſe confond aiſément avec l'autre. J'avois oublié de vous rendre compte du portrait de M. *de Voltaire*, par cet artiſte. Celui-ci nous annonce qu'il a peint ſon héros à ſon château, au mois d'avril 1771. Il auroit été miraculeux que le pointillé de la miniature nous eût rendu le feu, le génie, la cauſticité d'un viſage preſqu'octogénaire. Auſſi eſt-il abſolument manqué. Quelle différence de cette figure à celle eſquiſſée par M. *Pigale* ! Le premier donne de la rondeur, de l'empatement & preſque de l'embonpoint au philoſophe de *Ferney* ; il le matérialiſe pour ainſi dire. Sous le crayon du ſecond la matiere s'évapore au contraire ; il ne reſte qu'une vapeur

aérienne. Elle ſe fixe à nos regards pour enve-lopper l'eſprit de M. *de Voltaire*, qui ſemble pétiller & percer à travers les téguments.

On ne peut mieux finir, Monſieur, qu'en vengeant le chantre des vertus, des arts & des talents du mauvais goût d'un artiſte médiocre. Les grands hommes ne ſont pas faits pour être réduits, pour être portés en braſſelet ou dans une tabatiere. Il n'eſt donné qu'au génie de rendre le génie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANNÉE M. DCC. LXXIII.

PREMIERE LETTRE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 août 1773.

Paris, le 7 ſeptembre 1773.

ON doit regarder, ſans doute, Monſieur, comme une très-belle inſtitution l'expoſition des peintures, ſculptures & gravures des meſſieurs de l'académie royale, qui ſe fait tous les deux ans au ſallon du Louvre (1). Inviter ainſi les artiſtes d'y montrer leurs productions, c'eſt établir entr'eux une émulation louable qui devroit, ce me ſemble, contribuer au progrès des arts. C'eſt former à la fois des amateurs, qui puiſſent par leurs ſuffrages récompenſer

(1) Elle commence le 25 août, & dure un mois. La premiere expoſition a eu lieu en 1737. Elle revenoit autrefois tous les ans. La difficulté de remplir le ſallon dans ce court intervalle d'ouvrages nouveaux, & les plaintes des artiſtes moleſtés par les critiques, ont engagé le miniſtere à ſe relâcher de cette inſtitution, & à prolonger le temps du concourt : depuis 1745 il n'y a de ſallon que tous les deux ans.

dignement ceux qui ſeroient enflammés de l'ardeur d'une gloire, la vraie & la ſeule récompenſe du génie. Par quelle fatalité donc, malgré la multitude des peintres qui ſe forment aujourd'hui chez nous, l'art de la peinture, non-ſeulement n'avance-t-il plus, mais dégénere ſenſiblement, s'abâtardit, & à chaque nouveau ſallon fait, par une comparaiſon humiliante, regretter les eſſais des grands hommes qui ont paru les premiers dans cette lice moderne? La complaiſance trop grande du gouvernement à ménager l'amour-propre des concurrents, en étouffant ou émouſſant les critiques utiles qu'on pourroit faire de ces ouvrages, miſes ſous les yeux du public, n'eſt pas à coup ſûr une des moindres cauſes du dépériſſement dont on ſe plaint. Les louanges exceſſives & ſans choix dont on les enivre ſucceſſivement dans les divers ouvrages périodiques répandus ſous ſes auſpices, ne peuvent que gâter les talents naiſſants, encourager la médiocrité, perpétuer le mauvais goût. Jamais l'exemple n'en fut plus frappant que cette année, où les circonſtances pouvoient enrichir le ſallon de plus de morceaux du grand genre, & où la rivalité plus particuliere, propoſée entre les meilleurs peintres, auroit dû exciter une fermentation noble, occaſioner des efforts ſublimes, & faire enfanter des chef-d'œuvres.

En effet, Monſieur, le deſir d'orner plutôt l'école militaire, conſtruite récemment, a fait imaginer de donner à traiter les onze tableaux qui doivent décorer cette égliſe, à onze peintres différents. Dix ont déja terminé leur ou-

vrage, & ſans cette bonne fortune le genre de l'hiſtoire auroit été bien pauvre. Mais dans ce nombre même, à peine deux ou trois excitent l'attention des connoiſſeurs & fixent leurs regards. Faute de mieux cependant, nous allons parcourir ces diverſes productions.

M. *Doyen* eſt en poſſeſſion de s'emparer le premier du ſpectateur; & c'eſt par lui que nous allons commencer. Il a fait le plus grand tableau, celui du maître-autel. Voici comme il expoſe lui-même ſon ſujet.

« *Saint Louis* eſt attaqué de la maladie épi-» démique qui régnoit dans ſon camp de Tunis, » occaſionée par les ſables brûlants que les Sar-» raſins remuoient avec des machines ſur le » haut des montagnes, & que les vents pouſ-» ſoient ſur les chrétiens. Il demande le ſaint-» viatique, qui lui fut apporté par *Geoffroy de* » *Beaulieu*, ſon confeſſeur, de l'ordre des freres » prêcheurs. Ce ſaint roi étoit ſi foible qu'il ne » pouvoit ſe ſoutenir; mais ſa ferveur & ſon » profond reſpect pour le roi des rois le ranime-» rent: il ſe jeta en bas de ſon lit; *Philippe*, » ſon fils, & ceux qui entouroient le roi, le » couvrent de ſon manteau royal; il reçoit à » genoux le ſacrement de l'euchariſtie, avec » la dévotion la plus exemplaire, & recommande » à ſon fils ſa famille, dont une partie étoit » préſente.

» On fut enſuite obligé de le reporter ſur » ſon lit. Il mourut ſur le rivage de *Tunis*, » près de *Carthage*, le 25 août 1270, âgé de » 59 ans. »

En voilà ſans doute beaucoup plus que

n'en exprime le tableau. St. *Louis*, à genoux au bas de ſon lit, reçoit le viatique. Son fils, derriere lui, l'entoure de ſon manteau royal. A côté de celui-ci, ſur un plan inférieur, eſt une princeſſe qui ſe couvre le viſage, ſigne de la plus profonde douleur. Le célébrant eſt dans l'attitude du moment de l'adminiſtration du ſacrement; il eſt entouré de ſes acolytes; l'on voit dans le fond du tableau les flambeaux, le dais & autres inſtruments du cérémonial ſaint. Voilà la compoſition de cet ouvrage ſimple, bien ordonné, où l'on reconnoît une tête forte, une conception heureuſe & facile, ſecondée d'une verve abondante.

Saint *Louis*, comme le perſonnage principal, ſe préſente le premier aux regards; il a le viſage exténué d'un mourant, & ſes chairs plombées, flaſques, livides, caractériſent le genre peſtilentiel de ſa maladie. La vivacité de la foi ſemble ranimer ſes yeux éteints. Cette figure, certainement, eſt d'une expreſſion grande & vraie; elle eſt hors de toute critique. Il n'en eſt pas de même de celle de *Philippe*: le peintre, d'abord lui donne un air preſqu'auſſi vieux qu'au moribond; il ſemble plutôt regarder qu'écouter ſon pere: ce qui ſe détermine encore mieux par l'attitude du roi, derriere lequel il eſt, qui ne ſe retourne point vers lui, & qu'on juge uniquement occupé de la grande action qu'il va faire. D'ailleurs, le fils de Saint *Louis* ne pouvoit-il pas être occupé d'un emploi plus auguſte? Malgré la piété filiale qui ennoblit tout, il ne joue qu'un rôle ſubalterne. Il n'eſt pas aſſez caractériſé comme le ſecond perſonnage du tableau. Mais le grand défaut qu'on reproche à

M. *Doyen*, c'eſt une touche trop ardente, une affectation de répandre beaucoup de couleur ſans colorier, de fatiguer la vue, de la brûler pour ainſi dire par un rouge prodigué ſans choix, qui confond tous les objets & empêche les divers effets de la perſpective. Le ſpectateur repouſſé par ce coloris dur & hagard baiſſe les yeux en maudiſſant le peintre & l'ouvrage. Les envieux de l'homme à talent s'en prévalent pour déprimer & mettre ſon tableau au dernier rang.

Voilà la raiſon de la différence des jugements. Ceux pour qui l'entente du clair-obſcur, l'art de fondre les couleurs, de les varier, de les aſſortir, eſt tout, ne peuvent que rabaiſſer à l'excès cet artiſte. Ceux qui aiment une imagination féconde, une compoſition riche, la chaleur du poëte & les reſſources étonnantes dans les ſujets les plus ſtériles, l'admireront dans celui-ci, & préféreront ſon génie mêlé de grands défauts, à la compoſition ſage & froide du tableau, dans le même genre que les grammairiens de l'art exaltent comme le premier. Il eſt queſtion de M. *Brenet*.

C'étoit déja une gloire ſuffiſante pour ce peintre, de ſortir de la foule où il étoit confondu (1), de venir figurer parmi les grands maîtres actuels

(1) M. *Pierre*, premier peintre du roi, & qui, en cette qualité, a diſtribué les ſujets, ne vouloit point admettre M. *Brenet* au concours : ce n'eſt qu'à force de ſollicitations & par des circonſtances particulieres qu'il l'a accepté. Il a promis à ce peintre la premiere place d'officier vacante à l'académie, outre les 3,000 livres qu'il aura pour ſon tableau, & qui eſt le prix de chacun de la même eſpece.

de notre école, de voir un de ſes ouvrages aſſimilés aux leurs, lutter contre eux..... Mais l'emporter, les écraſer, les laiſſer loin derriere lui, eſt un triomphe moins honorable pour M. *Brenet*, qu'humiliant pour ſes rivaux. En effet, ſon tableau eſt eſtimable, il eſt correct, ſavant même à quelques égards: on n'y trouve cependant rien de marqué au coin du génie, rien qui annonce un artiſte ſublime, capable de s'élever aux plus hautes compoſitions.

D'abord ſon ſujet eſt ſec, purement de décoration, nullement ſuſceptible des grands mouvements de l'éloquence pittoreſque. Voici l'expoſition du peintre.

« Les *Tartares* & le *Vieux de la Montagne*, » prince des *Aſſaſſins*, ayant fait une irruption » dans l'Aſie mineure, envoyerent en 1238 des » ambaſſadeurs à la cour de France, pour de- » mander du ſecours à Saint *Louis*. Leur réception » eſt l'objet de ce tableau. »

Le prince eſt aſſis ſur ſon trône; les ambaſſadeurs ſont debout en face de lui; l'un d'eux s'avance & préſente au monarque la lettre dont ſon maître l'a chargé. Il faut l'avouer, aucune nobleſſe dans le caractere de tête de S. *Louis*. Et quelle majeſté pourtant n'eût-il pas fallu lui donner dans un moment où il étoit ſi ſupérieur à un brigand, qui avoit voulu le faire aſſaſſiner, qui, frappé de ſes vertus, imploroit ſon ſecours & oſoit lui propoſer une alliance? La contenance de l'envoyé n'eſt pas non plus aſſez humble, ne marque pas aſſez la diſtance immenſe qu'il devroit y avoir entre un vil chef d'aſſaſſins &

un des potentats de l'Europe le plus puiſſant. Le cortege de Saint *Louis* n'eſt pas auſſi nombreux qu'il le faudroit un jour de cérémonial nouveau ; les draperies ſont meſquines, & il ne règne pas dans tout ce tableau une magnificence proportionnée à la ſcène. A ces défauts près, il eſt bien ordonné ; les figures ſont poſées ; il y a de la hardieſſe dans celle du premier ambaſſadeur ; elle eſt en mouvement, ſon attitude fiérement deſſinée. L'œil ſe repoſe avec plaiſir ſur cette production pleine d'harmonie ; il perce dans la ſalle d'audience, il en développe toutes les parties : les teintes, les demi-teintes, les reflets ſont diſtribués avec intelligence ; & ſi l'artiſte eſt pauvre d'invention, il annonce une grande connoiſſance du méchaniſme de l'art.

Le *Lavement des pieds* eſt le ſujet qu'on trouve le mieux traité après celui-là. Suivant un uſage antique, conſacré à la cour de nos rois, tous les ans, le jeudi-ſaint, ils rempliſſent cette pieuſe cérémonie. Douze pauvres choiſis reçoivent l'ablution de leurs auguſtes mains. St. *Louis* n'avoit garde de s'y ſouſtraire. Le peintre l'a repréſenté au milieu de l'action. Un vieillard d'une figure vénérable, élevé & aſſis ſur une eſpece de trône, tend la jambe nue ; un aumônier la ſoutient : l'eau eſt jetée, & le monarque, debout, le linge à la main, ſe voit occupé à l'eſſuyer. Derriere lui eſt un ſecond chapelain, qui tient une aiguiere. Des gardes entourent le roi, pour contenir la foule qu'on ne voit point. Sur le devant du tableau & à ſes pieds ſont des vaſes renverſés : ils indiquent que ce n'eſt pas le commencement de

la cérémonie, & que l'auteur, ſuivant les préceptes de l'art, eſt entré par le centre de ſon ſujet. Un ſecond mendiant, placé à côté du premier, ſemble attendre ſon tour : quelques autres, plus loin, ſont ſuppoſés avoir exercé la charité de St. *Louis*. Telle eſt la compoſition de ce tableau, eſtimé des connoiſſeurs, malgré de grands défauts de bon ſens. 1°. Le pauvre, au premier coup-d'œil, ſemble le perſonnage principal : il domine ſur ſon ſiege ; ſa figure eſt la plus éclairée. 2°. Le roi ne ſe reconnoît qu'à ſon vêtement parſemé de fleurs de lys ; ſon viſage n'eſt que d'un quart de profil ; il eſt dans l'ombre, & l'artiſte s'eſt ainſi privé du ſeul moyen de jeter quelque intérêt dans cette ſcene froide & tranquille. 3°. Le page qui porte la robe du roi, a l'air d'un *Savoyard*, le viſage d'un mulâtre, & au lieu d'égayer la cérémonie par une figure ſpirituelle, ou même par quelque eſpiéglerie qui n'eût pas rompu l'unité de l'action, il a un air mauſſade & boudeur. 4°. Les phyſionomies du pauvre & des deux aumôniers ſont belles, mais ſe reſſemblent comme s'ils étoient freres. 5°. Les mendiants ſont revêtus d'étoffes trop éclatantes, qui ne jettent pas aſſez d'ombre dans la partie du tableau où ils ſont. Enfin l'artiſte, qui entend l'harmonie des couleurs, n'a pas le talent conſommé de les fondre : ſon coloris eſt encore crud. Du reſte, le matériel de l'action eſt rendu avec intelligence : la jambe du pauvre eſt bien deſſinée, d'une anatomie ſavante, & il y a une grande préciſion dans tous les mouvements des acteurs.

L'auteur de cet ouvrage eſt M. *Du Rameau*.

agréé, qui dès ſon apparition au ſallon en 1767, avoit donné des eſpérances. Il n'avoit rien expoſé depuis, & l'on ne peut guere eſtimer s'il a vraiment acquis, le ſujet qu'il vient de rendre ne pouvant échauffer beaucoup ſon génie, ne lui donner des idées ſublimes pour leſquelles on le croyoit deſtiné.

Il auroit fallu un pareil enthouſiaſme à monſieur *l'Epicié*, afin de bien exprimer la matiere qu'il avoit à traiter : *Saint Louis rendant la juſtice ſous un chêne à Vincennes.* On ſent combien elle lui devoit élever l'ame .... Point du tout, le monarque n'a pas l'air plus auguſte qu'un bailli de village. A ſes pieds rampe un malheureux, dont la tête ſemble rentrer dans le ventre ; quelques autres levent les mains en ſuppliants. Un grouppe de ſpectateurs ſur un plan inférieur, mais aſſis à la droite du roi, ſans relever la ſimplicité de la ſcene, la rend plus meſquine & la dégrade.

En général, dans tous ces tableaux, à celui de M. *Doyen* près, St. *Louis* a l'air d'un benêt. On ſait que, ſuivant les effigies qui nous en reſtent, il n'avoit pas la figure très-relevée, & que la nobleſſe de ſon ame ne tranſpiroit guere juſques ſur ſa phyſionomie. Mais puiſque, par un défaut de vérité bien frappant, chaque peintre a jugé à propos de lui donner les traits qu'il a voulu, en ſorte qu'aucun de ces dix *Saint Louis* ne ſe reſſemble, il pouvoit, par une licence mieux placée, imprimer plus de majeſté à ce monarque, ſur-tout dans les moments où le ſublime de l'action transforme l'homme en quelque ſorte, & l'éleve au deſſus de lui-même.

M. *de la Grenée* a du moins éludé la difficulté. Il a peint *l'entrée de St. Louis & du pape Innocent IV.* La figure du pontife lui paroiſſant plus belle à rendre, il a voilé celle du roi ſous les careſſes du ſaint pere. Il l'a fait d'autant plus adroitement qu'il s'eſt conformé au trait hiſtorique qui lui ſert de texte.

« *Lyon*, dit-il, fut le lieu indiqué pour cette » entrevue. Le pape s'y rendit le premier, ac» compagné de l'empereur de Conſtantinople, » de pluſieurs patriarches, évêques & cardinaux. » Auſſi-tôt que le pontife ſut que le roi arrivoit, » accompagné de la reine *Blanche* ſa mere, de » ſon frere & de leur cour, il fut au devant de » lui & *l'embraſſa très-affectueuſement.* »

C'eſt cette *embraſſade affectueuſe* qui eſt proprement l'objet du tableau, & que le peintre a très-bien caractériſée. Le reſte des détails eſt traité en habile homme, ſauf le ciel, dont le bleu reſſemble fort à celui de la robe de St. *Louis.* Celle-ci eſt d'un éclat trop uniforme, qui obſcurcit les autres parties & leur donne un ton griſâtre.

La ſageſſe de M. *Vien* ſe fait connoître dans la compoſition de ſon ſujet. C'eſt St. *Louis* qui, à ſon avénement à la couronne, remet à la reine *Blanche de Caſtille*, ſa mere, la régence du royaume, ſous l'emblême d'un gouvernail parſemé de fleurs de lis. Cela ſe paſſe en préſence du cardinal *Romain*, légat du ſaint ſiege. Le point hiſtorique & le coſtume ſont exactement ſuivis. Le roi avoit alors douze ans, & porte ſur ſa phyſionomie toute la candeur de ſon âge. La

reine, en deuil de *Louis* VIII, ſon époux, eſt vêtue de blanc, parce que c'étoit alors la couleur affectée aux veuves; & comme le chapeau rouge & le vêtement pareil ne furent donnés aux cardinaux qu'au concile de *Lyon*, vers 1246, celui-ci eſt en violet. Mais l'orgueil françois voit avec peine le légat jouer en quelque ſorte le premier rôle dans cette ſcene, dont il occupe le milieu, à laquelle il préſide, & qu'il ſemble autoriſer par ſon approbation: l'inſolence du prélat, qui eſt couvert, & qui perce à travers ſa phyſionomie bonaſſe, ne contribue pas peu à révolter le ſpectateur indigné, auquel une pareille cérémonie rappelle le joug ultramontain.

Saint Louis, âgé de douze ans, préſenté par la reine BLANCHE, *ſa mere, pour être ſacré*, eſt le tableau compoſé par M. *Amédée Vanloo*. » *Jacques de* BAZOCHE, évêque de *Soiſſons*, » fait la fonction, le ſiege de Rheims étant » vacant; le duc de *Bourgogne* porte la cou- » ronne; l'évêque de *Laon* tient la ſainte » ampoule; le ſceptre eſt tenu par l'évêque » de *Langres*: derriere le duc de *Bourgogne* » ſont les comteſſes de *Flandre* & de *Cham-* » *pagne*, repréſentant leurs maris abſents. Dans » le fond ſont le chancelier & le cardinal de » *Saint-Ange*. » Telle eſt la compoſition de cette action, où l'on ne remarque qu'un perſonnage. C'eſt le duc de *Bourgogne*, déſigné ci-deſſus, dont l'attitude baſſe, jointe à une figure dure, ne déſigne qu'un eſclave inſolent; caractere aſſez diſtinctif des courtiſans d'aujourd'hui, & qu'il falloit ſe donner de garde de peindre ſur la phyſionomie d'un ſouverain, vaſſal,

il eſt vrai, du roi de France, mais faiſant quelquefois la guerre à ſon maître.

La cérémonie du mariage n'eſt pas mieux rendue par M. *Taraval*. Elle nous paroît fournir auſſi pluſieurs contre-ſens. D'abord St. *Louis* avoit dix-neuf ans lorſqu'il épouſa *Marguerite*, fille de *Raimond Berenger*, comte de *Provence*, qui n'étoit que dans ſa quatorzieme année, & tous deux n'ont l'air que de marionettes. Le roi ne paroît pas plus avancé que la princeſſe. La cérémonie ſe fait dans l'égliſe de *Sens*, par *Gauthier* archevêque de cette ville. Au bas des marches de l'autel, à droite, ſur un prie-dieu, eſt *Blanche de Caſtille*, mere du roi. Le cardinal *Romain de St. Ange*, légat du pape, eſt près d'elle & lui adreſſe la parole. Il eſt vêtu de pourpre, défaut de coſtume évité par M. *Vien*. On ne ſait pourquoi le peintre a choiſi de mettre le prélat dans cette attitude, qui n'eſt ni néceſſaire, ni placée, ni édifiante. L'air gaillard du cardinal induiroit les profanes à croire qu'il conte fleurette à la reine; & il faut éviter ces mauvaiſes plaiſanteries.

A combien de cette eſpece le tableau de M. *Hallé* n'a-t-il pas déja donné lieu? Il a choiſi de peindre *Saint Louis* portant en proceſſion, de *Vincennes* à *Paris*, la ſainte couronne d'épines. Il eût été difficile ſans doute de mettre beaucoup de ſublime dans cette action du ſaint roi, exaltée dans le calendrier, & qu'il faudroit laiſſer. Mais le peintre l'a rendue plus puérile encore par ſon exécution. C'eſt un amas de petites figures rouges, blanches & jaunes, entre leſquelles le roi pygmée,

les pieds nus, comme le reſte du peuple imbécille, ſe diſtingue à peine. Il eſt précédé du clergé où, par une adulation bien digne du génie de M. *Hallé*, il a figuré un prélat caffard ſous les traits de M. l'archevêque de *Paris* d'aujourd'hui. Nulle entente, nul effet, ni coloris dans cet ouvrage, véritable enſeigne à biere.

M. de *Beaufort* ferme la marche. Ainſi que M. *Doyen*, il peint *Saint Louis* au lit de la mort. Celui-ci a traité le ſpirituel, l'autre vaque au temporel. Le monarque, prévoyant qu'il ne peut revenir de la peſte, *remet à ſon fils qui lui ſuccéda, les inſtructions d'un grand roi, d'un digne pere & d'un ſaint.* Du moins le peintre en avertit le ſpectateur, qui s'en rapporte & ne peut diſtinguer ces diverſes ſortes d'inſtructions. C'eſt bien mal-adroit à cet académicien de s'être expoſé, non-ſeulement à concourir avec un pareil rival, mais à manier un ſujet qui l'oblige de ſe rencontrer en beaucoup de choſes avec lui. Tous deux ont renouvellé le trait du *Timante :* ils ont voilé la figure de la reine, comme ne pouvant en exprimer la douleur. Mais ce qui étoit un trait du génie dans le peintre grec, ayant déja épuiſé tout ſon art ſur pluſieurs perſonnages, n'eſt qu'une ſtérilité dans ces ouvrages-ci, où il n'y a pas aſſez de nuances à donner pour avoir recours à cette hardieſſe : elle n'eſt plus qu'une imitation ſervile.

Nous ne pouvons mieux finir la deſcription de ces dix tableaux, que par l'exclamation d'un plaiſant ſérieux. En les voyant, il affecte d'ignorer ce que c'eſt : il le demande ; on lui

répond que c'eſt l'hiſtoire de Saint Louis. . . ? *L'hiſtoire de St. Louis*, répond-il, *c'eſt bon pour ce que c'eſt.* On n'a garde d'adopter la critique du ſaint, mais on ſouſcrit fort à celle des peintures (1).

La ſuite de ces tableaux nous offrira, Monſieur, pour la prochaine fois, des choſes plus amuſantes & plus gaies.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 14 ſeptembre 1773.

IL eſt certain, Monſieur, qu'un étranger, un Chinois, par exemple, qui viendroit pour la premiere fois en France, qu'on tranſporteroit au ſallon, & qui n'ayant jamais entendu parler de nous, en jugeroit par le premier coup d'œil qu'il lui préſenteroit, nous prendroit pour un peuple très-religieux : car, outre l'hiſtoire de Saint Louis, pluſieurs autres ſujets de l'écriture ſainte y frappent les regards, & preſque tous nos tableaux volumineux ne ſont que des tableaux de dévotion. C'eſt que le grand genre n'étant plus guere conſacré que

(1) A l'occaſion de ces tableaux, on cite un calambour de mademoiſelle *Arnoux*, en profeſſion de dire des quolibets : " Jamais (la fait-on s'écrier à leur » vue) le proverbe, *gueux comme un peintre*, ne fut » plus vrai qu'aujourd'hui, *car à dix ils n'ont pu* » *faire Saint* (*cinq*) *Louis.*

pour les égliſes ou les couvents, les artiſtes n'oſent s'y livrer, de peur de n'en avoir pas le débit. D'ailleurs, tous les traits de génie ſont épuiſés à cet égard. Nous ne parlerons donc ni du *Samaritain* (1) ni de *Saint Michel terraſſant le diable* (2), ni du *baptême de Jeſus-Chriſt* (3), ni de *l'éducation de la Sainte Vierge* (4), mais nous admirerons le délire de monſieur *Robin*, agréé, qui a pris pour ſon ſujet de tableau de réception, *Saint Pierre dans Jéruſalem, guériſſant les malades par ſon ombre.* La premiere queſtion qu'on fait en conſidérant cette grande machine, c'eſt de demander où eſt l'ombre du ſaint, qui n'en jette d'aucun côté. Car, il auroit fallu, pour exprimer cette action bizarre, ſur-tout en peinture, prendre le moment du lever ou du coucher du ſoleil, où ſes ombres ſont très-prolongées; diviſer les malades en trois plans, dont les guéris, plus éclairés, annonceroient par leur joie, par leurs geſtes de remerciement & d'acclamation, le miracle qui viendroit de ſe faire en eux : les autres ſeroient ſuppoſés dans le fort de l'opération, & les derniers atteſteroient par l'état déſeſpéré où ils ſe trouveroient, quelle va être la puiſſance de l'ami de Dieu. Au reſte, en blâmant l'extravagance & le défaut de bon ſens du compoſiteur, il

---

(1) De M. *Jollain.*

(2) De M. *la Grenée*, le jeune.

(3) Par le même.

(4) De M. *Martin.*

faut

faut applaudir à ſon talent. Des plans bien diſtinctifs, de grandes maſſes & une touche aſſez large font dire aux connoiſſeurs que cet ouvrage eſt dans le bon ſtyle.

Notre Chinois, Monſieur, en détournant bientôt ſes regards de cette multitude d'ouvrages conſacrés au chriſtianiſme, prendroit une opinion plus juſte de nous, s'il les portoit ſur trois grands tableaux de M. *Vien*, où des nudités accumulées ſemblent annoncer la néceſſité d'irriter les deſirs d'un peuple *Sybarite*.

Le premier eſt *Diane, accompagné de ſes nymphes, au retour de la chaſſe, qui ordonne de diſtribuer le gibier aux bergers des environs.* Ce tableau appartient au roi, & eſt deſtiné pour *Trianon*. C'eſt ſans doute pour ſe conformer au goût du monarque, pour le flatter, en lui rappellant tout ce qui a trait à ce genre d'exercice, ſa paſſion favorite, que l'artiſte a choiſi un pareil ſujet, froid & dénué d'expreſſion.

Les deux autres, deſtinés pour *Lutienne*, & appartenants à madame la comteſſe *Dubarri*, ſont plus galants, plus analogues à celle qui doit les poſſéder. Dans l'un, deux jeunes Grecques font ſerment de ne jamais aimer, & ſe jurent un attachement éternel ſur l'autel de l'*Amitié*. Le *Temps*, endormi, & ſa faux briſée, dont les débris ſervent à entretenir le feu qui brûle ſur l'autel, indiquent que leur union ſera durable. Mais l'*Amour*, qui ſe rit de pareils ſerments, & qui favoriſe les vœux du jeune homme qu'on apperçoit dans le fond du tableau, profite du ſommeil du *Temps* pour allumer ſon flambeau à l'autel même de l'*Ami-*

sié. Les deux figures de femme, droites & sans chaleur, semblent plutôt converser tranquillement, qu'être pénétrées de l'enthousiasme d'une passion. La figure du *Temps* est fièrement dessinée, & a plus de vigueur que n'en comporte ordinairement le pinceau de l'auteur. Il y a de la finesse & de la malice dans le petit *Amour*; l'*amoureux* n'est point assez caractérisé.

Le pendant de ce tableau offre encore deux jeunes *Grecques* rencontrant l'*Amour* dans un jardin. Elles s'en approchent sans le connoître, & s'amusent à le parer de guirlandes de fleurs. Celui-ci, plus vague que l'autre dans son exécution, ne rend que très-imparfaitement l'idée du poëte.

On reconnoît dans les divers ouvrages de monsieur *Vien* le goût sain de l'antique Il dessine correctement, son trait est précis, ses contours sont moëlleux, son coloris est peu vigoureux, mais frais, pur, harmonieux. Ses figures sont toujours sveltes, au moyen des grandes proportions qu'il emploie ordinairement, qui donnent plus de noblesse à ses femmes, plus de légéreté, & moins de ces graces, de ces gentillesses, qu'on desireroit sur-tout dans son dernier sujet.

Monsieur de *la Grenée*, peignant aussi beaucoup le nu, mais plus voluptueusement que monsieur *Vien*, n'excelle pas en ce genre cette année, comme les précédentes. Ses corps de femme sont toujours beaux, leurs chairs bien animées, leur figuré tendre exprime le desir; mais les amants n'y répondent point. Nulle énergie dans son *Appelles amoureux de la maîtresse d'Alexandre*, dans son *Pygmalion amoureux de sa sta-*

nue (1), dans ſon *Orphée*, *à qui Pluton rend Euridice. Une femme endormie ſur un lit parſemé de roſes*, ne fait pas la ſenſation que devroit produire cette poſture imaginée par un génie lubrique. Rien de gracieux dans la figure, un peu *ſtrapaſſée*, en terme de l'art, c'eſt-à-dire, eſtropiée (2). Ses *trois Graces au bain*, mieux deſſinées, ſont d'ailleurs lourdes & n'ont pas beaucoup plus d'effet. Une d'elle jouant avec une colombe qui tient ſon collier, eſt une image enfantine, vague, qui produit du mouvement dans le tableau, mais ne caractériſe pas aſſez le genre de la déeſſe, ni le moment précieux de l'action où elle ſe trouve. *Diane au bain, ſe faiſant rapporter ſon arc par un chien, Vénus nouant le bandeau de l'Amour*, ſont des idées folles & ſans intérêt. L'*éducation de la Sainte Vierge* eſt d'un pinceau ſuave digne de l'*Albane*. *La Sainte Vierge, promenant l'enfant Jeſus ſur un mouton, au paſſage duquel pluſieurs enfants étendent leurs vêtements*, préſente une ſcene vraie, mais où l'on ne peut reconnoître *l'homme-Dieu*, caché ſous les traits de l'innocence, & ſon auguſte mere. *La nymphe Salmacis*, du même auteur, eſt ſon chef-d'œuvre, pour le ſavant dont il eſt traité. Elle eſt dans le bain : l'humi-

(1) On admire dans celle-ci l'art avec lequel la ſtatue s'anime : le ſang ſemble circuler & s'arrêter aux cuiſſes qui ſont encore de marbre.

(2) M. *Vien* n'a pas mieux réuſſi dans ſa *femme nue*, auſſi *endormie*, dont les extrêmités, trop ſanguines, répugnent, bien loin d'attirer.

dité de l'eau exhale des vapeurs qui forment comme un nuage léger autour d'elle. A travers le tranſparent de l'élément liquide on diſtingue ſon pied, ce qui eſt la magie de l'art. Mais malheur au peintre qui n'excite qu'une admiration ſtérile ; on ne revient guere deux fois ſur ſon ouvrage.

Il n'en eſt pas de même de M *le Prince*. Preſque tous ſes ſujets, pleins de vie & d'eſprit, raniment & fixent ſans ceſſe le ſpectateur, toujours excité par un nouveau plaiſir. Ce peintre dont le *médecin aux urines* avoit déja fait une grande ſenſation au ſallon dernier, eſt plus fécond encore cette fois en idées ingénieuſes. Je remarque ſur-tout trois de ſes tableaux que la foule entoure.

Dans l'un, *une jeune fille ſe croit malade : elle conſulte un vieux médecin qui, en lui tâtant le pouls, lui apprend que la maladie eſt dans ſon cœur.* La gravité du docteur y eſt bien conſervée. Son pronoſtic eſt caractériſé par la main qu'il dirige vers le côté gauche de la jeune perſonne, intimidée d'une déciſion à laquelle elle n'oſe ſouſcrire & qui l'embarraſſe. Un éleve, dans un coin du tableau, concourt à déſigner la réponſe de ſon maître, & jette de la gaieté dans la ſcene. Des livres, des machines enrichiſſent cette compoſition, & peuvent ſatisfaire les amateurs de la vérité des acceſſoires.

Dans le ſecond, *une jeune femme fait eſſayer à ſon époux des lunettes qu'un jeune marchand vient lui offrir.* Pendant que le premier a les yeux occupés à cet eſſai, le jeune galant en conte à la maîtreſſe. Le viſage du mari eſt de la plus

grande expreſſion, par un ſourire de malice & de bonté, comme s'il ſe doutoit de ce qui va ſe paſſer, & vouloit bien ne le pas voir. La femme a la figure animée, les yeux pétillants : il eſt fâcheux que l'amoureux n'ait pas tout le feu qu'il lui faudroit dans une ſituation ſemblable.

Le troiſieme eſt d'une compoſition plus combinée, plus variée, plus difficile, & plus ſavante conſéquemment ; il repréſente *une mere qui, ayant ſurpris une caſſette renfermant un portrait, des lettres & des bijoux, fait les plus vifs reproches à ſa fille : celle-ci, malgré l'apparence de ſon repentir, reçoit encore un billet qu'une ſervante lui donne en cachette. Le pere cherche à pénétrer les ſentiments de ſa fille dans ſes yeux, tandis que la grand'mere lit une de ces lettres.*

Tous les perſonnages de ce petit drame jouent leur rôle convenablement à leur caractere, à leur âge, à leur qualité. La mere, comme de raiſon, a l'air le plus méchant ; elle tient le portrait ſurpris ; elle lance un regard de courroux ſur ſa fille. Le pere, moins fougueux, apporte plus de ſang-froid dans l'action ; & veut s'aſſurer ſi ſa fille eſt coupable, avant de la châtier. La grand'mere, indulgente par cette raiſon qu'elle n'a plus de prétentions comme ſa fille, chez qui le ſentiment de curioſité, la derniere paſſion qui ſurvive dans le ſexe, domine, en liſant une de ces lettres voudroit voir ſi l'amour ſe traite encore ainſi que de ſon temps. A travers l'air agnès & contrit de la jeune perſonne, la malice perce ; on y démêle ſa joie ſecrete, en recevant le billet doux que lui gliſſe la ſoubrette, avec la fineſſe, la ſoupleſſe qu'exige ſon rôle.

Au reſte, il y a des défauts ſenſibles dans cette jolie compoſition. Le pere, qui, pour ſe conformer au caractere que lui donne le peintre, devroit fixer ſa fille & dévoiler ſes plus ſecretes penſées, ne ſemble la regarder que de côté. La jeune perſonne eſt auſſi trop coloſſale. En général, on reproche à monſieur *le Prince* de faire ſes femmes hommaſſes. Habitué à peindre la nature ruſſe, il la voit par-tout. Ses draperies ſont preſque toujours dans le coſtume étranger; & cependant le lieu le plus convenable pour placer des ſcenes de cette eſpece, c'eſt la France: c'eſt à Paris ſéjour de la galanterie, où ſe font les tours les plus ingénieux & s'attrappent ſi adroitement les maris & les meres.

Je voudrois pouvoir, Monſieur vous détailler les divers ouvrages de cet artiſte. Partout il occupe, il intéreſſe, il donne à penſer. Quelle vérité, quelle entente de la perſpective & du clair-obſcur, dans ſa *femme endormie, qu'un jeune homme veut éveiller au ſon de ſa guitare*! Quelle paillardiſe dans les yeux de ſon *buveur, qui préſente de l'argent à une jeune fille*! Quel recueillement, quelle onction dans ſa *ſainte famille*! Quelle douceur, quel repos dans une *mere allaitant ſon enfant, en écoutant une vieille qui fait la lecture*! Mais ſon *payſage d'après nature* eſt un autre genre de travail, où il ne s'étoit pas exercé, & où ſon coup d'eſſai eſt un coup de maître. Les ſites ſont beaux, riches & bien choiſis; le devant de la ſcene eſt occupé par une pêche au filet, qui y jette un grand mouvement, & lui

donne lieu de lutter contre monſieur *Vernet* même.

Je n'ai garde d'oublier ce peintre-ci, Monſieur, l'honneur de la nation Françoiſe dans ſon genre, & qui va de pair avec ce que les grands maîtres y offrent de plus beau, avec les ouvrages de *Guaſpre*, de *philippe Lauri*, de *Courtois* dit *le Bourguignon*, de *Claude le Lorrain*. Ses *quatre parties du jour*, en payſages & marines, reſſemblent beaucoup à d'autres du même genre qu'il a expoſés; ce qui fait croire à bien des ſpectateurs que ce ſont les mêmes. En voyant ſon *ſoleil* & ſon *clair-de-lune*, on admire cet art des reflets dans lequel il eſt ſi ſupérieur. Les deux autres ne ſont pas d'un ſi beau *faire*: le ciel du premier, repréſentant *la naiſſance du jour*, eſt trop ardoiſé..... Son chef-d'œuvre, cette année, c'eſt une *marine & payſage ſur les bords de la Méditerranée*, terminé la veille même de l'expoſition du ſallon: compoſition immenſe, où une multitude de groupes forment autant de ſcenes qui embelliſſent le tableau ſans en rompre l'unité.

Je ſuis fâché, Monſieur, de ne pouvoir vous parler de monſieur *Loutherbourg*, le digne émule de monſieur *Vernet*, & qu'on eſpéroit voir un jour l'égaler, peut-être. Cet artiſte, actuellement en Angleterre, n'a rien expoſé. On n'annonce qu'un ſeul tableau qu'il a fait en commun avec monſieur *de Machy*; c'eſt un morceau d'*architecture, orné de figures & d'un embarquement d'animaux, éclairé du ſoleil couchant*. Il eſt très-beau; la teinte en eſt ſeulement trop animée, & feroit prendre de loin l'action pour un embra-

ſement. Puiſque nous en ſommes ſur monſieur *de Machy*, cet artiſte continue à orner le ſallon de ſes tableaux, preſque tous impoſants par leur magnificence, par des bâtiments d'une décoration noble & majeſtueuſe. *Monſeigneur le dauphin & madame la dauphine aux Tuileries, allant vers le Pont Tournant, le 23 juin 1773*, offrent un événement récent, paſſé ſous nos yeux, & dont les ſpectateurs les plus groſſiers peuvent admirer la vérité de la repréſentation. Elle eſt telle que dans le grouppe principal, ſi les reſſemblances n'ont pas une perfection que ne peut comporter la petiteſſe des figures, le coſtume y ſupplée avec la plus grande exactitude, & chacun nomme ſucceſſivement tous les perſonnages. Point de confuſion même dans cette foule immenſe, dont la ſcene eſt enrichie. Le premier plan eſt parfaitement diſtinct, & l'ordonnance des diverſes parties du tableau, qui n'a que deux pieds cinq pouces de largeur, ſur dix-huit pouces de hauteur, annonce un artiſte maître de ſon deſſin, qui en a bien conçu & digéré l'enſemble & les parties différentes.

On ne peut guere parler de monſieur *de Machy* ſans faire mention de monſieur *Robert*, peintre du même genre, mais d'une maniere & d'une touche bien oppoſées. Le pinceau du premier eſt toujours riche, moëlleux, brillant; celui du ſecond eſt plus ſec, plus terne, plus pauvre. On prendroit l'un pour un artiſte faſtueux, qui ne ſe plaît que dans les palais magnifiques, parmi les chef-d'œuvres du luxe, chez les grands-ſeigneurs & les princes; l'autre, pour un génie mélancolique, méditant dans la ſolitude, au mi-

lieu des ruines & des dévaſta tions. Auſſi eſt-on attriſté en voyant les ouvrages de celui-ci, qui nous remet ſans ceſſe les monuments dégradés de l'ancienne Rome, & nous atteſte trop bien que rien ne réſiſte au temps deſtructeur. Celui-là, au contraire, réjouit par le ſpectacle floriſſant des arts à leur point de ſplendeur, par des édifices impoſants, qui ſemblent devoir être immortels. Tous deux, au ſurplus, ſont d'un mérite ſupérieur. On a vu que monſieur *de Machy* ſavoit faire autre choſe que l'architecture ; monſieur *Robert* prouve auſſi ſon talent dans un autre genre. *Une petite fille récitant ſa leçon devant ſa mere, un enfant que ſa bonne fait déjeûner*, ſont des idées ſimples, exécutées avec naïveté ; tandis que ſon rival, dans le tableau dont nous avons parlé, aime encore les idées grandes, & cherche à déployer la majeſté de ſon pinceau.

Ces petits ſujets de M *Robert* ſont dans le goût de *l'Epicié*, qui ſoutient mieux ſa réputation en ce genre que dans le genre hiſtorique. Il eſt du moins naturel, s'il n'eſt ni ſpirituel ni plaiſant. On diroit pourtant qu'il a viſé à l'épigramme dans ſa *politeſſe intéreſſée* : c'eſt un chien qui fait la révérence, dans l'eſpoir d'avoir un morceau de pain que tient ſon maître. Celui-ci eſt ruſtre, un porte-faix, à qui le bon ſens vouloit qu'on ne donnât pas un petit gredin de dame. Du reſte, le tableau eſt d'un bon ton de couleur. Dans les autres, à force de vouloir rendre les chairs vivantes, il les écorche, & ſemble avoir oublié de revêtir ſes figures de leur épiderme.

M. *Huet*, enchériſſant ſur ſon confrere, a propoſé une eſpece d'énigme au public. Il lui pré-

ſente un petit chien grignotant un ruban, & grattant avec ſes pattes un arc, des fleches, &c. Il prétend que c'eſt *la fidélité déchirant le bandeau de l'Amour & foulant ſes attributs.* Du reſte, il n'eſt pas plus correct dans ſon exécution que dans ſes penſées; ſes tableaux ſans couleur ont l'air d'eſquiſſes. On ſent qu'avec un pareil pinceau il ne peut rendre le brillant des fleurs, la fraîcheur, le velouté des fruits, pour leſquels monſieur *Bellengé* a infiniment plus de talents, mais où triomphe Mlle. *Valayer.* Cette fille admirable a une vérité, un *ſavoir* unique; & toutes les productions de la nature ſemblent éclorre ſous ſon pinceau. On remarque en outre une vigueur mâle dans ſon *portrait de madame B****, & une intelligence merveilleuſe du clair-obſcur dans ſon bureau chargé d'une figure de marbre & de différents attributs de muſique & de géographie. Par-tout ſa touche eſt ſûre, libre, facile & gracieuſe.

Nous voilà parvenus inſenſiblement, Monſieur, à nos grandes richeſſes, à une foule de portraits qui ont exercé les talents ſublimes de nos artiſtes. Deux perſonnages en pied, peints par monſieur *Aubri*, attirent d'abord les regards. L'un eſt *madame Victoire*, dont la tête n'eſt point reſſemblante, qui eſt mal aſſiſe; mais tableau précieux par la vérité des étoffes. C'eſt ſur-tout dans le ſecond, de *M. le duc de la Vauguyon, gouverneur des enfants de France*, que l'artiſte a déployé toute la richeſſe de ſon pinceau à cet égard. L'or & l'argent y brillent de leur éclat: ce riche vêtement dédommage le ſpectateur, qui voit avec indignation le portrait d'un courtiſan abhorré même par ſes éleves. Heureuſement à côté ſe préſente

celui de feu M. le comte de *Clermont*, auſſi en pied. Les yeux le contemplent avec intérêt, & je les ai vu mouillés de pleurs à plus d'un patriote. Il eſt d'ailleurs d'une reſſemblance parfaite, à la taille près, un peu trop grande, à moins que l'auteur n'eût voulu caractériſer par-là combien ce prince s'étoit élevé au deſſus de lui-même dans ſes derniers moments. C'eſt le chef-d'œuvre de M. *Drouais*, qui a échoué abſolument dans *le portrait du roi*, trop flatté, trop rajeuni, dont il a rétreci les yeux, & qu'il a dégradé par une poſition peu ſpirituelle; dans celui *de madame la dauphine*, peinte en *Hébé*; de madame la comteſſe de *Provence*, peinte en *Diane*. Ces deux derniers n'ont aucun relief, & les étoffes ne font nulle illuſion. Il a raté encore une fois celui de madame la comteſſe *Dubarri*, qu'il nous préſente aujourd'hui ſous les attributs d'une *Flore*, flétrie & preſque fanée. Il lui a donné un regard plus propre à exciter la compaſſion que le deſir. Mais au deſſus de celle-ci eſt un *Bambin*, caricature dans le genre de M. *Drouais*, & où il réuſſit aiſément; c'eſt le *cent-ſuiſſe Jules*: on appelle ainſi le fils du duc de *Coſſé*, que ce ſeigneur avoit fait recevoir à un an dans la compagnie des *cent-ſuiſſes*, dont il eſt colonel. M. *Dupleſſis* ſe diſtingue toujours par des figures vivantes, qu'anime ſon coloris vigoureux. L'*abbé* BOSSUT, *de l'académie des ſciences*, prend du relief ſous ſon pinceau: il reſpire, & ſa tête ſemble s'élancer hors de la toile. Des teintes trop claires ſur ſa ſoutane lui donnent un éclat blanchâtre, qu'elle ne peut jamais avoir. Nous n'omettrons pas ſon portrait de M. de *Boulogne*, l'intendant des finances, qui a eu la modeſtie de ne vouloir pas être nommé,

mais qui par ſon nom ſeul mérite les hommages de la peinture (1). Cet exemple a été ſuivi par M. *Marmontel*, qui a voulu auſſi reſter confondu dans la foule. On le reconnoît pour un écrivain, à la plume qu'il tient, plus qu'au feu dont ſes yeux ſont animés; ce qui donne de l'eſprit à cette tête, mais en ôte la reſſemblance, l'académicien ayant, au contraire, l'air extrêmement froid.

Une diſſimulation plus prudente avoit engagé les originaux de deux tableaux à garder l'incognito, & même de ſe faire placer dans un coin obſcur: mais la curioſité maligne du public les y a démêlés, & l'on a déchiffré avec ſurpriſe Me. *Etienne*, ancien bâtonnier des avocats, & M. *Lucker*, ci-devant chanoine, grand-chantre de Notre-Dame, aujourd'hui conſeiller du nouveau tribunal: le premier, avili par ſa foibleſſe, de donner lâchement, à la rentrée de ſon ordre, un exemple funeſte, & le ſecond par ſon empreſſement coupable à prendre ſur les fleurs de lis la place de ſes confreres. Quant au peintre, M. *Robin*, on lui trouve la touche dans le genre de M. *Perronneau*, c'eſt-à-dire, grave & peſante, propre à ſillonner un front de rides, à rendre les phyſionomies dures, mauſſades & rembrunies.

De tous les portraits celui qui a le plus occupé l'attention des penſeurs, c'eſt *le roi de Suede*, par M. *Roſlin*. Il eſt *dans l'uniforme des gardes-du-corps qu'ils portoient au jour de la révolution, le 19 août 1772, où il avoit donné pour ſignal à ceux qui lui étoient*

(1) Il deſcend de *Louis Boulogne*, peintre illuſtré par *Louis XIV*.

attachés, un mouchoir blanc au bras. On critique cependant l'expreſſion de la tête, qui paroît moins libre que vuide, & ne caractériſe point le génie d'un prince qui changeoit en ce moment les deſtins de ſon état. Son frere, *le duc d'Oſtrogothie*, eſt plus militairement figuré dans ſon armure guerriere. Le comte *Stroganoff*, *dans ſon cabinet d'étude*, eſt un chef-d'œuvre ſorti du pinceau de cet artiſte, toujours étonnant dans ſon genre.

Je paſſe ſur une quantité d'autres portaits, pour ne pas trop m'appeſantir ; mais je ne puis omettre le tableau hiſtorié de Mlle. *Coſte*, maîtreſſe de M. le maréchal prince de *Soubiſe*, qui fixoit les yeux par ſon ridicule rare. Cette courtiſanne étoit repréſentée en nymphe couronnant *l'Amour*, après lui avoir arraché les ailes. Son attitude en l'air, les jambes écartées, déſignoit l'eſpece de la nymphe; mais les plumes ſanglantes du petit dieu dégoûtoient les amateurs que ſon attitude lubrique auroit pu exciter. Cette idée, au fond ingénieuſe & très-mal rendue, eſt du ſieur *Renou*, qui après avoir été ſifflé au théatre comme poëte, vient de l'être au ſallon comme peintre. On a trouvé ſon ouvrage ſi indécent, qu'on l'a ôté depuis le jour où *Madame* eſt venue voir les tableaux.

M. *Paſquier*, M. *Hall* & M. *Courtois*, peintres en émail, ont chacun des partiſans ; mais le ſecond l'emporte aſſez généralement par des carnations plus animées, des airs de tête plus reſſemblants & des étoffes plus vraies.

Tel eſt le réſultat des jugements des connoiſſeurs impartiaux ſur les peintures du ſallon, auxquels j'aurois ajouté beaucoup d'autres criti-

ques, si je n'avois voulu éviter de paroître un détracteur outré des arts. Les éloges dont je vais combler les sculpteurs, bien supérieurs aux peintres, prouveront que j'aime à louer avec non moins de sincérité, & que je ne suis pas moins susceptible de l'enthousiasme du beau, que du dégoût pour le mauvais & même pour le médiocre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 21 ſeptembre 1773.

IL eſt certain, Monſieur, que la ſculpture gagne prodigieuſement à chaque ſallon, & conſole de la décadence de la peinture. Il faut convenir auſſi que celle-ci eſt infiniment plus difficile. Outre les parties de la perſpective, du clair-obſcur, du coloris qui manquent à la premiere, elle eſt rarement dans le cas de groupper beaucoup de figures, & d'appliquer ſon génie aux grandes compoſitions des vaſtes machines de ſa rivale. Mais ſon art a ſes difficultés ſans doute, & ce même coloris dont eſt dénuée la ſculpture, ſert merveilleuſement aux illuſions du peintre, que ſoutiennent & perfectionnent la perſpective & le clair-obſcur bien entendus. Celui-là n'a que ſon ciſeau pour échauffer, faire reſpirer, animer un marbre froid & monotone. C'eſt pourtant avec ce ſeul ſecours que M. *Pajou* lutte contre le ſieur *Drouais* pour *le portrait de madame la comteſſe Dubarri*, & l'emporte de beaucoup au gré de divers connoiſſeurs. Rien de ſi beau que ce buſte, d'une vérité, d'un charme & d'une expreſſion uniques. Il frappe les plus ineptes par un air de volupté répandu ſur toute la phyſionomie: le regard & l'attitude ſecondent l'intention du ſculpteur: il n'eſt perſonne qui, en voyant cette figure céleſte, ne lui décerne, ſans la reconnoître, le rang qu'elle occupe, ne s'écrie avec monſieur de *Voltaire*:

L'original étoit fait pour les dieux!

L'artiſte ne ſe voue pas ſeulement à peindre les graces, ſon ciſeau fier atteint aux traits mâles du génie ; ce qu'il prouve par *le portrait de monſieur le comte de Buffon*, où l'on retrouve la nobleſſe & la vigueur de la tête de ce philoſophe, vraiment pittoreſque.

Je ne ſuis pas également content du *modele de la ſtatue du vicomte de Turenne*, qui doit être exécutée en grand pour l'école royale militaire. Ce grand homme eſt dans une attitude triviale, & qui ne caractériſe ni ſes vertus guerrieres, ni ſes vertus pacifiques : d'ailleurs ſa chevelure plate peut être dans le coſtume du temps, mais ne contribue pas à donner un air de diſtinction à la figure d'un héros ſi mémorable.

Trois autres concurrents en ce genre n'ont pas mieux réuſſi. Il étoit queſtion de faire quatre ſtatues pour le même lieu, propres à rappeller à la jeune nobleſſe qu'on y éleve, les plus fameux guerriers du ſiecle dernier, ou de celui-ci : & toujours pour jouir plutôt, quatre artiſtes différents ont été chargés de l'exécution. Nous venons de parler de celle du *maréchal de Turenne*, par monſieur *Pajou* ; M. *d'Hués* a malheureuſement eu à traiter *le maréchal de Saxe*, & le moyen de réuſſir après M. Pigal ! de ſoutenir quelque comparaiſon avec le chef-d'œuvre de ce rival ! Il peut, en échouant, ſe conſoler par la difficulté de lutter contre un génie qui devoit néceſſairement étonner & confondre le ſien.

M. *Mouchy* paroît encore reſté au-deſſous de ſon ſujet, quoiqu'il n'eût pas les mêmes raiſons & de craindre & de trembler ; mais *le maréchal de Luxembourg* portoit en lui-même des difficultés pour la repréſentation, qu'il n'a pu ſurmonter.

Le vainqueur de *Mons*, de *Fleurus*, de *Steinkerque* de *Nerwinde*, plus propre à être chanté qu'à ſervir de modele à un artiſte, ne pouvoit que déſeſpérer le plus habile. On remarque plus de méchanceté que de magnanimité dans ſa figure.

Le *grand Condé* prêtoit infiniment davantage au talent de M. *Le Comte*. On eût cru que ſon ciſeau, plein de force & de feu, eût mieux rendu un guerrier qui brilloit par l'ardeur, la fougue l'impétuoſité, qui caractériſent principalement notre nation; mais on ne voit pas que l'artiſte ſe ſoit pénétré de l'enthouſiaſme de ſon héros. En général, ces quatre ſtatues, preſque toutes reſſemblantes, par le coſtume, l'attitude & l'air de tête tournée à droite ou à gauche, paroiſſent jetées dans le même moule: aucune ne ſe reſſent des élans du génie, des ſublimes hardieſſes qu'auroient dû ſuggérer de tels hommes.

L'académicien a mieux réuſſi dans ſa ſtatue d'*une jeune fille qui tient une corne d'abondance remplie de fleurs*. C'eſt une des *Torcheres* deſtinées à décorer le pavillon de *Lucienne*. Elles doivent être quatre, & du milieu de ces cornes d'abondance ſortiront des flambeaux pour éclairer le veſtibule du palais. Madame la comteſſe *Dubarri*, à qui le château appartient, a deſiré que ces figures lui reſſemblaſſent. On peut juger d'après un tel modele ſi ce ne ſont pas plutôt des *Graces* que des *Torcheres*. M. *le Comte* a mis beaucoup de naïveté dans *un petit garçon qui pleure ſon oiſeau*: la douleur de cet âge y eſt répandue avec un charme inexprimable, & la contraction des muſcles des membres indique un ſentiment de colere mêlé communément aux chagrins de l'enfance.

Deux grouppes de M. *Caffieri* détournent bientôt de ces ſujets ſimples, & donnent à penſer profondément. L'un eſt *l'Amitié ſurpriſe par l'Amour.* Ne le connoiſſant pas, elle l'embraſſe avec confiance ; cet enfant la careſſe & ſaiſit le moment de la bleſſer d'un de ſes traits. On trouve ici le beau faire de cet artiſte, qu'on avoit admiré il y a deux ans dans ſa *tête d'une jeune fille.* Son ciſeau eſt pur, doux & moëlleux : peut-être y a-t-il trop de fineſſe dans la figure de l'*Amitié*, à qui l'on eſt convenu de donner un viſage long, caractere de la franchiſe. Le geſte du dieu a une molleſſe, qui exprime ſa perfidie lente & ſourde. Il y a beaucoup d'accord dans cette compoſition, d'où réſulte le repos qu'on admire dans les chef-d'œuvres de l'antique. Le *modele d'un tombeau*, monument que M. l'abbé de *Voiſenon* ſe propoſe d'ériger à ſon *irréparable amie*, eſt le ſecond grouppe qui attire l'attention du ſpectateur. Il eſt du même artiſte.

Cet abbé, déſigné ſous l'emblême de l'*Amitié*, parce qu'on n'a oſé le figurer ſous celui de l'*Amour*, *pleure ſur les cendres de ſon amie, & y répand des fleurs : l'urne cinéraire eſt poſée ſur un autel ; une des muſes eſt appuyée ſur une harpe, & couronne le médaillon, qui eſt attaché à une colonne funéraire, ſurmontée d'une caſſolette : la colonne eſt en partie enveloppée & accompagnée de cyprès ; aux pieds de la muſe ſont divers inſtruments de muſique, un livre & un maſque.* Si l'on ne reconnoiſſoit à la figure du médaillon l'héroïne comique à laquelle eſt élevé ce ſarcophage, on ne pourroit plus en douter en liſant le vers ſuivant :

Graces, tendre Amitié, Talents, Favart n'eſt plus !

Cette compoſition, trop chargée, trop recherchée, doit être exécutée en marbre, de trois pieds de haut, pour être placée dans le boudoir de monſieur l'abbé, où elle ſera beaucoup mieux qu'au ſallon. Madame *Favart* n'étoit pas aſſez recommandable, ni par ſon état de comédienne, ni par ſes qualités très-médiocres d'actrice & d'auteur, pour fixer ainſi ſur elle les regards du public; & les gens honnêtes ſeront toujours indignés de voir un *Prêtre* reproduire ſans ceſſe à leurs yeux le ſpectacle ſcandaleux de ſa douleur impudique.

On ſait plus de gré à monſieur *Caffiery* de nous ramener ſur le buſte d'un philoſophe précieux à l'humanité, & fait pour honorer ſon ſiecle. Il eſt fâcheux qu'à travers la bonté, dont les traits brillent ſur cette belle figure en marbre, on y trouve mêlé un air de dédain, vrai caractere de la philoſophie des *Encyclopédiſtes*, mais qui n'étoit point celle de l'auteur du livre *de l'Eſprit*.

Un monument érigé en l'honneur de monſieur le prince Michel Michailowitſch Gallitzin, nous rappelle du moins un héros étranger: il eſt d'ailleurs traité dans la grande maniere, & peut, à ce double égard, figurer parmi les chef-d'œuvres de ſculpture offerts à nos yeux. Il eſt d'une belle ſimplicité, qui fait honneur à M. *Houdon*.

Un Génie militaire appuyé ſur une urne cinéraire éteint un flambeau: à ſes pieds eſt un trophée du caſque, de l'épée & du bouclier de ce prince: Des palmes des lauriers & différentes couronnes déſignent les genres de victoires qu'il a remportées.

La figure, de grandeur naturelle, eſt appuyée ſur un fond formant une pyramide, qui doit être accompagnée de deux cyprès.

Le même artiſte a expoſé auſſi le buſte de *l'impératrice de Ruſſie.* Cette belle tête, plus forte que la forme ordinaire, ſemble annoncer que la nature a fait un effort pour enfanter la ſouveraine immortelle qu'elle repréſente.

Je n'aime point l'allégorie froide & trop énigmatique de monſieur *Boizot*, chargé de *la ſtatue pédeſtre du roi*, pour la ville de *Breſt.* C'eſt un monument que les officiers de la marine de ce département veulent élever à S. M. Voici le programme de l'auteur.

« *S. M. emploie ſa force à maintenir la paix ſur la terre, ce qui eſt déſigné par une branche d'olivier qu'elle ploie d'une main ſur le globe terreſtre, placé à côté d'elle ſur un trophée de marine. De l'autre main le roi préſente la gloire de l'immortalité aux héros marins qui s'en rendent dignes ; ce qui eſt caractériſé par les couronnes de laurier, unies au cercle d'or, ſymbole de l'immortalité.* »

Je trouve d'une adulation extravagante que le poëte peigne le roi comme le modérateur de l'Europe, comme y maintenant la paix, après celle honteuſe que nous avons reçue, & qui fait l'objet des plaintes de tous nos écrivains politiques, dans un moment où nous ne pouvons tranquilliſer le nord, agité depuis ſi long-temps, & ſecourir une république alliée dont on partage les dépouilles ſous nos yeux.

Quand on éleva à *Louis XIV*, le faſtueux monument de la *place des Victoires*, cet orgueil,

inſultant pour les autres nations, étoit au moins fondé ſur la vérité. Celui-ci n'eſt qu'un menſonge hiſtorique, dont ne pourront être dupes les contemporains ni la poſtérité.

Et par une ineptie encore plus grande, ſuivant l'imagination de l'artiſte, ce ſeroit avec ſa marine formidable que Louis XV en auroit impoſé, lorſque depuis long-temps c'eſt notre partie foible, lorſqu'elle a été écraſée dans la derniere guerre, lorſque la diminution de nos colonies ne peut que la laiſſer dans un état de langueur inévitable !

Que monſieur *Boizot* s'en tienne donc aux jeux d'un ciſeau agréable & folâtre, tel que ſon *grouppe repréſentant un ſujet de Bacchanale* ; ſes *deux grouppes*, dont *l'un l'Amour & l'Amitié*, *l'autre Zéphyre & Flore* ſoutenant des corbeilles. Tous deux ſont gracieux ; l'exécution en eſt libre, facile & légere.

C'eſt à monſieur *Clodion Michel* d'allier les idées les plus ſublimes aux plus riantes. *Jupiter prêt à lancer la foudre* ; *le fleuve Scamandre deſſéché par les feux de Vulcain*, *implorant le ſecours des dieux* ; *Hercule qui ſe repoſe* ; *le fleuve du Rhin ſéparant ſes eaux*, ſont dans le premier genre. On admire la majeſté de l'un, l'expreſſion de l'autre, l'anatomie ſavante du troiſieme, la préciſion du dernier. Ses bas-reliefs, dans le ſecond genre, repoſent délicieuſement le ſpectateur frappé de ces grands ſujets.

Nos ſculpteurs n'ont pas moins bien réuſſi dans les matieres de dévotion. Le *Saint Bruno en priere*, exécuté par monſieur *Gois* pour la chartreuſe de *Guillon*, eſt digne de figurer à côté

de ce que nos fameux artiſtes offrent de plus beau en ce genre. J'ai vu nos petits-maîtres, nos femmes vaporeuſes détourner promptement leurs regards de cet auſtere pénitent, dont l'expreſſion forte leur ſerroit trop le cœur. Il n'eſt pas poſſible de porter à un plus haut point de macération du viſage, le deſſéchement des mains, le recueillement de l'ame, ainſi que celle des acceſſoires. Le ſculpteur a eu ſoin d'éviter dans la robe la grandeur & la dureté des plis; il n'y a laiſſé que cette roideur eſſentielle à l'étoffe groſſiere d'un pareil Cénobite.

Le martyre de Saint Barthelemi, morceau de réception de monſieur *Bridan*, lui fait infiniment d'honneur. Dans ce grouppe en marbre, l'artiſte, pour ménager la délicateſſe du ſpectateur, a choiſi le moment où le bourreau attache ſa victime. La ſouffrance de ſon attitude violente & forcée eſt déja peinte ſur la phyſionomie de la derniere, où l'on voudroit démêler davantage un air de réſignation & ne pas le confondre avec celui d'un ſuppliant qui implore la pitié. Du reſte, l'ame atroce du premier ſe peint à merveille ſur ſa figure; les détails ſont traités ſavamment, la corde eſt parfaitement imitée, ſoit lâche, ſoit tendue; l'effort de l'exécuteur, la compreſſion des chairs, tout cela eſt très-bien rendu.

Non loin de ce morceau eſt une vaſte machine qui, au premier coup d'œil, paroît préſenter un aſſemblage de maſſacres de la même eſpece, mais qui ne ſont que des amputations ſalutaires d'un art auquel le monument eſt conſacré. C'eſt un bas-relief, qui doit être

exécuté en grand dans la largeur de 31 pieds, aux modernes écoles de chirurgie.

Le roi en ordonne la conſtruction. Sous l'emblême de la Santé, la Chirurgie, accompagnée de la Prudence, de la Vigilance & d'un génie, préſente à S. M. le plan du nouveau bâtiment. Auprès d'elle ſont Minerve & la Généroſité. On voit au bas des grouppes de malades & de bleſſés.

Ce grand ouvrage eſt de la compoſition de M. *Berruer*, & ne fait pas moins d'honneur à ſon génie qu'à ſon exécution. L'action principale attire d'abord les curieux ; l'allégorie en eſt ſimple, juſte, riche & expreſſive. On auroit pourtant deſiré plus de nobleſſe dans la figure du monarque. Les grouppes acceſſoires ſont plus ou moins dégradés, ſuivant les regles de la perſpective. On trouve dans tous de la netteté, de la variété, & il en réſulte un enſemble, partie la plus difficile des ouvrages compliqués.

A la ſuite du travail qu'exige le développement de ce poëme étendu, on ſe délaſſe de nouveau avec M. *Monot*. On rit de ſa *tête de Bacchante, ornée de feuilles de lierre & de raiſins*, bien propre à inſpirer la joie. Son génie du *Printemps* qui enchaîne de fleurs le ſigne du *Bélier*, eſt une image auſſi poétique & plus noble, plus gracieuſe. *Vénus dérobant l'arc de l'Amour* eſt un ſujet plus froid, d'ailleurs entortillé & ſans expreſſion, du moins quant à la figure principale. Mais l'amateur admire la pureté du *faire*, les beaux contours du corps de la déeſſe, les formes moins préciſes & plus molles de l'enfant.

M. *Taſſaërt* a expoſé vers le milieu du ſallon un grouppe coloſſal & allégorique. C'eſt la *Population*, repréſentée ſous la figure de *Pyrrha*. De petits enfants, éclos des pierres qu'elle a jetées, l'entourent dans différentes attitudes. L'un deux éleve les mains, il annonce les premiers beſoins de la ſubſiſtance; il ſemble demander la pierre que la mere commune du genre humain va lancer derriere elle pour produire un nouvel être, premier inſtinct de la nature affamée, qui ſe jette indiſtinctement ſur tout ce qu'elle rencontre. Cette imagination eſt grande. Peut-être la figure de *Pyrrha* eſt-elle trop délicate pour ſa taille & pour le rôle qu'elle joue, mieux caractériſé par une femme vigoureuſe.

Quatre buſtes terminent cette ſuperbe collection, & par le grand intérêt dont ils ſont, ne laiſſent point aller le ſpectateur ſans lui laiſſer de quoi penſer & réfléchir. Le premier eſt M. *Caperonnier*, de l'académie des belles-lettres, ſavant, dont l'artiſte, par une attention qui a l'air d'une charge, a voulu ſans doute déſigner le genre d'érudition, en le drapant comme un empereur Romain.

M. *de la Lande* eſt à côté, & le ſculpteur a tourné à ſon avantage la figure de ſinge de cet aſtronome; il l'a transformé en un rire ſpirituel & ſardonique, très-analogue à la terreur générale qu'il nous avoit imprimée, en abuſant de notre crédulité trop confiante dans ſes connoiſſances du globe céleſte: il ſemble ſe moquer encore du public.

L'auteur du buſte de M. *Diderot*, en nous le reproduiſant une ſeconde fois, veut peut-être

être nous dédommager de l'abſence de ce ſavant ; & ne pas nous laiſſer refroidir ſur ſon compte (1).

On admire enfin l'air de tête de M. d'*Auvergne*, un des directeurs de l'académie royale de muſique, grand compoſiteur lui-même. Il eſt dans l'attitude d'un homme qui écoute, & l'on ne pouvoit mieux exprimer ſon genre d'étude. La tête, d'ailleurs très-pittoreſque, eſt parfaitement reſſemblante.

Vous voyez, Monſieur, par cette deſcription de la ſculpture dont, pour ne pas être trop diffus, j'omets beaucoup de morceaux eſtimables, que nos richeſſes en ce genre augmentent journellement, que des artiſtes célebres s'y reproduiſent en foule & réparent, autant qu'il eſt poſſible, le vuide des peintres.

La gravure monte conſidérablement auſſi : une multitude de chef-d'œuvres de cette eſpece orne le ſallon ; mais comme ils ſont preſque tous connus, & par les ſujets dont ils ſont copies, & par la publicité qu'ils ont déja, nous ne ferons mention que des deſſins deſtinés à être gravés, de monſieur *Beauvarlet* : ils n'en ont beſoin que pour les multiplier autant qu'ils le méritent, il n'eſt pas poſſible que le burin faſſe rien de plus doux & de plus fini.

---

(1) Il eſt en *Ruſſie*, & l'on ne ſait s'il en reviendra. Monſieur *Diderot*, en annonçant au duc *de la Vrilliere* le projet de ſon voyage en *Ruſſie*, lui dit qu'il eſpéroit que ſa majeſté ne le trouveroit point mauvais : " Point du tout, lui répondit le miniſtre ; on vous permet même d'y reſter. "

Les médailles de M. *Duvivier* ſont un autre genre de travail, où la nation ſe diſtingue de plus en plus. Celles-ci, dont quelques-unes, allégoriques & compoſées, ont la légéreté, la netteté, la correction du deſſin le mieux terminé.

Par une autre illuſion, l'aiguille le diſpute aujourd'hui au pinceau, & les connoiſſeurs trouvent les portraits en buſte du dauphin, de l'empereur & de l'impératrice-reine, exécutés en tapiſſeries par le ſieur *Cozette* fils, bien ſupérieurs à ceux ſur la toile, du roi, de madame la dauphine & de madame la comteſſe de *Provence*, placés à côté d'eux.

J'aurois bien deſiré, Monſieur, que les architectes euſſent préſenté des plans pour la nouvelle ſalle de comédie (1). C'étoit un ſujet d'émulation digne d'eux & d'un concours propoſé à cette occaſion. Le ſeul monſieur *de Wailly*, membre auſſi de l'académie de peinture, a expoſé le modele d'un eſcalier, exécuté chez monſieur le marquis de *Voyer*, aux *Ormes*, & appareillé en pe-

(1) Depuis les détails connus ſur le projet du ſieur *Liegeon*, une autre intrigue l'a fait rejeter. Par lettres-patentes enrégiſtrées au nouveau tribunal le 19 août dernier, la ſalle de la comédie françoiſe doit être conſtruite ſur les terreins de l'ancien hôtel de *Condé*. C'eſt le Sr. *Moreau*, architecte de la ville, qui eſt chargé de l'exécution. Mais comme ce ſont les troiſiemes lettres-patentes expédiées ſur cet objet; que la ville réclame contre l'augmentation de dépenſe énorme que doit occaſioner cette conſtruction; que le Sr. *Moreau* n'a pas encore tracé une ligne de ſon plan & que le local offre des inconvénients qu'on ne peut vaincre, on eſpere que ce n'eſt pas encore le dernier *mot* du conſeil.

rit de toutes ſes pieces en coupe, comme dans l'exécution. On en a admiré la grace, la légéreté, la hardieſſe. On le diroit ſoutenu en l'air : il n'a d'autre défaut que d'inſpirer au coup-d'œil une ſorte de crainte d'y monter. L'artiſte eſt certainement un des hommes qui annoncent le plus de génie en architecture, le plus propre à contribuer à ſes progrès, ſenſibles auſſi dans une foule de monuments qui s'élevent de toutes parts.

J'ai l'honneur, &c.

ANNÉE M. DCC. LXXV.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de meſſieurs de l'Académie Françoiſe, expoſées au ſallon du Louvre, le 25 août 1775.

Paris, le 7 ſeptembre 1775.

LE Sallon, Monſieur, attire cette année la même affluence de monde que de coutume ; mais c'eſt moins à raiſon des chef-d'œuvres qu'il préſente, que par ſuite de la routine, de l'oiſiveté & de cet empreſſement avec lequel la foule ſe porte toujours où elle en voit. En effet, dès qu'on eſt entré dans ce lieu, l'on trouve les ſpectateurs froids & diſtraits ſe regarder, plutôt que les ouvrages dont il eſt enrichi, qui ne produiſent aucune ſenſation ſur leur ame. Il eſt rare que dans cette multitude de tableaux, quelqu'un du moins ne charme pas l'ennui d'un peuple léger, ami de la nouveauté, à qui ſon exceſſive curioſité a mérité l'épithete burleſque & caractériſtique de *Badaud*. Ne pouvant donc juger cette fois de meilleures choſes par celles qui fixent le plus l'attention générale, je vais ſuivre l'ordre des machines, dont les plus vaſtes ne ſont pas toujours les meilleures, mais qui du moins en impoſent au premier

coup d'œil par leur volume. Tel eſt le tableau de monſieur *Robin*, agréé, qui s'étoit diſtingué, il y a deux ans, par un début, dont la compoſition, défectueuſe à bien des égards, annonçoit un artiſte dans les bons principes & doué d'un vrai talent. Il ſoutient aujourd'hui nos eſpérances, quoiqu'il ne les rempliſſe pas encore. Son ſujet eſt *la fureur d'Atis*. Voici comme il l'explique lui-même.

« *Cybele* ayant découvert qu'*Atys*, le grand-» prêtre de ſes autels, lui faiſoit infidélité pour » la nymphe *Sangaride*, ſuſcite contre elle *Alecton*; » cette furie ſecoue ſon flambeau & ſes ſerpents » ſur la tête d'*Atys*, & excite en lui un ſi fu-» rieux délire que prenant ſa maîtreſſe, il la poi-» gnarde. *Celenus*, roi de Phrygie, eſt irrité » de cette vengeance horrible. Le peuple, les ſa-» crificateurs ſont effrayés : les amours & les plai-» ſirs s'enfuient. »

Ainſi, d'après cette expoſition, la victime ſur laquelle le poignard eſt levé, doit marquer ſur ſon viſage, à la fois la ſurpriſe, la tendreſſe & l'effroi : il faut que celui du ſacrificateur ſoit allumé de la fureur qu'excite le courage à la vue d'un ennemi cruel & menaçant : on s'attend à voir ſur la figure de la déeſſe une jalouſie motivée, réfléchie, mêlée d'une ſecrete & affreuſe joie, en contemplant le ſuccès de ſa vengeance. Quant à la furie, elle brûle elle-même de tous les feux dont elle embraſe le coupable parjure; & le monarque, dans ſon indignation, la manifeſte à coup ſûr par quelque geſte clair & expreſſif.

On peut reprocher au peintre d'avoir man-

qué ces diverſes paſſions ; elles ne ſont qu'ébauchées pour ainſi dire, ſur les figures. Il a choiſi le moment de l'action où le délire du grand-prêtre devoit être le plus marqué, & il s'en faut que ſon ſang ſoit dans l'effervescence bouillante d'un ſemblable état. Ses veines ne ſont point gonflées ; ſes cheveux ne ſe hériſſent pas ; ſes regards n'étincelent aucunement ; l'attitude & l'air de la nymphe ſont mieux rendus : mais par un défaut de ſens commun, les femmes, entre les bras deſquelles elle ſe rejette, bien loin de la ſouſtraire au coup qui la menace, ou de chercher à le parer, ſemblent l'y préſenter en la ſupportant. On voit quelque colere dans le maintien de *Cybele* excitant *Alecton*, bien éloignée ſans doute de celle d'une femme, & d'une déeſſe outragée dans ce qu'elle a de plus ſenſible. La furie, ame de cette ſcene atroce, n'eſt pas aſſez ſentie, & le courroux du monarque n'eſt que celui d'un ſimple ſpectateur ému d'un crime qu'il voit commettre, & non d'un perſonnage puiſſant, obligé & capable de le réprimer. Je ne parle point des *Amours* & des *Plaiſirs*, qui s'envolent en gambandant dans les airs, image puérile dans cette compoſition tragique, où tout reſpire le ſang & l'horreur. Du reſte, plan bien étendu, ordonnance nette. On y admire un artiſte, maître de ſon ſujet, qui rend ſon eſquiſſe avec la même préciſion qu'il l'a conçue. La plus mauvaiſe partie du peintre eſt ſans doute le coloris. Les chairs de *Sangaride*, celles de *Cybele*, celles des *Amours* & des *Plaiſirs* ſont du même ton, c'eſt-à-dire, jaunâtres & mollaſſes. Les acceſſoires ne ſont pas mieux traités.

Le fond, qui pourroit être enrichi d'une architecture noble, grande & imposante, est triste, & ne présente aux yeux qu'un local mesquin, au lieu d'un temple immense ou d'un palais magnifique. Les draperies sont ternes, & le vêtement même du monarque n'a pas cet éclat qui, au défaut d'autre acte plus auguste, devroit du moins le faire distinguer. Je pourrois m'étendre davantage sur ce tableau, mais l'article étant déja fort long, je me contenterai de justifier la sévérité du jugement sur le mérite de l'artiste, digne d'être critiqué, ce qu'on ne peut pas dire de tous.

M. *la Grenée* le jeune doit être excepté de ce nombre. Je veux parler de son morceau de réception à l'académie, dont il résulte déja un grand préjugé en faveur de l'ouvrage C'est en effet un chef-d'œuvre d'érudition pittoresque. On y admire, qu'on me passe le terme, tous les tours de force de l'artiste. Aussi est-il plus propre à mériter à son auteur les éloges des gens du métier, des profonds connoisseurs, que du vulgaire, des amateurs délicats, ou des simples gens de goût. Son sujet donné ou choisi étoit l'*Hiver* : il a fallu le rendre poétique, l'animer par une fiction. Le peintre a placé pour son grouppe principal, *Eole* déchaînant les vents ; ce qui n'est que cause & non l'effet de la saison rigoureuse dont il avoit à décrire l'engourdissement & les horreurs. Afin de mieux développer cette idée génératrice, il a mis sur le devant du tableau le *Temps* endormi, accessoire faux, puisque ce Dieu fugitif, toujours le même dans sa mobilité, ne

s'aſſoupit jamais. Il prétend, par ſon inaction, indiquer celle de la nature. Mais ces divinités différentes dans la hiérarchie du paganiſme, ont chacune leurs fonctions, & ne peuvent ſe prendre l'une pour l'autre. C'eſt donc dérouter le ſpectateur, mettre ſon eſprit à la torture & lui propoſer une énigme à deviner, encore dont le mot n'eſt pas juſte. La clarté eſt eſſentielle à tout ouvrage, & l'on ſe fatigue de regarder, comme de lire, ce qu'on n'entend point. Les autres acceſſoires ſont plus vrais. Les fleuves, ſuſpendus dans leur courſe, ſont ingénieuſement exprimés par les eaux qui ſe glacent en ſortant de l'urne qu'un d'eux tient à la main. Des arbres, dont les branches n'ont plus de feuilles, des montagnes dont les ſommets ſont couverts de frimas, perfectionnent & completent le plan de cette ſcene ſombre & ſilencieuſe. Les vents ſeuls, en ſortant de leur caverne, aux ordres du dieu, y jettent du mouvement & la troublent, pas autant qu'il le faudroit ſans doute. Leur impétuoſité qu'a ſi bien exprimée Virgile, le *quâ data porta ruunt*, ne ſe diſtingue ici que par la bouffiſſure des joues, image naturelle & devenue triviale à force d'être répétée. Il n'eſt point de barbouilleur qui ne l'emploie. C'eſt donc ſur d'autres attributs que le génie devoit s'exercer; le développement du corps, les efforts pour s'échapper, leurs mugiſſements, leurs chocs, pouvoient fournir des tournures plus hardies, des penſées plus élevées. Je deſirerois plus de majeſté dans *Eole*, Dieu ſecondaire, il eſt vrai, mais relativement à l'action qu'il ordonne, à l'empire qu'il va exercer par ſes eſclaves fougueux

ſur la nature entiere. A ces défauts de compoſition près, ce tableau eſt bien ſupérieur aux autres pour les connoiſſances de l'anatomie & de la perſpective, pour le clair-obſcur, pour les touches fortes, larges ſavantes, les profils, les attitudes vraies & variées. Les arbres ſont bien de la ſaiſon, l'œil s'enfonce dans la profondeur de l'urne, & le coloris morne de l'ouvrage imprime à l'ame la triſteſſe qu'on éprouve dans les jours nébuleux de l'hiver.

Il faudroit que le morceau en oppoſition de celui-ci produisît un effet contraire, puiſqu'il repréſente l'*Eté* ; que les yeux éblouis, brûlés des feux d'un ciel ardent, ſe repoſaſſent ſur une verdure douce, ou fuſſent rafraîchis par la vapeur des eaux ; que la terre gercée, les plantes deſſéchées, les hommes languiſſants, les animaux halétants rempliſſent cette ſcene, où tout périroit ſous les fureurs dévorantes de la canicule. Qui le croiroit ? A ces grandes & poétiques idées l'auteur a ſubſtitué un hiéroglyphe obſcur, une allégorie plate & meſquine. Il repréſente ce ſigne mal-faiſant ſous la forme vulgaire d'une *Canicule*, c'eſt-à-dire, d'une petite chienne, dont la gueule vomit quelques traits de flamme enfumée. Au deſſus eſt un gros vilain zéphyr. Il lui darde, pour la rafraîchir, des jets d'une vapeur épaiſſe, qui ne ſemble guere plus ſuave que celle exhalée par l'animal peſtilentiel : & l'on appelle cela de la peinture ! & l'académie admet au rang de ſes membres pour l'hiſtoire, un homme qui n'a pas plus d'invention ! Car il eſt bon que vous ſachiez que ce tableau eſt auſſi le mon-

veau de réception de M. *du Rameau*; preuve de l'indulgence des maîtres, & que l'admiſſion d'un agréé ne ſuppoſe pas toujours un chef-d'œuvre de ſa part. Il y a pourtant de meilleures parties dans cette compoſition, dont tous les détails ne ſont pas auſſi pauvrement traités. L'auteur ſuppoſe que *Cérès & ſes compagnes implorent le ſoleil & attendent, pour moiſſonner, qu'il ait atteint le ſigne de la Vierge. Phébus* eſt dans ſon char; il remplit ſon cours; il y a de la légéreté, quelque choſe d'aérien dans cette machine : mais ni le char ni les chevaux ne répondent à la deſcription brillante & rapide qu'on en trouve dans *Ovide*. L'attitude de *Cérès*, l'ordonnance de ſes nymphes, couchées & rangées ſur le devant du tableau, ſont ce que l'on aime le mieux. Les regards ſe promenent à travers cette multitude de têtes, & nulle confuſion ne leur forme aucun obſtacle. Pour le ciel, dont les teintes étoient ſi eſſentielles dans un pareil ſujet, il eſt du plus vilain jaune. Un mauvais plaiſant a prétendu que le peintre avoit certainement eu pendant ſon travail un débordement de bile, qui avoit gâté ſon ouvrage & dont il n'avoit pu effacer les veſtiges. Il faut s'arrêter pour ne pas lui occaſioner quelque nouvel accident.

C'eſt une choſe remarquable, Monſieur, que le défaut général des peintres, d'affectionner une couleur au point d'en imprégner toutes leurs productions, & d'en répandre des nuances juſques ſur les objets qui en ſeroient les moins ſuſceptibles. En effet, ſi M. *du Rameau* ſemble diſpoſé à voir jaune, on reproche depuis long-temps à M. *Vanloo* un coloris ardoiſé ou plombé, & ce goût ſe manifeſte plus que jamais dans quatre grands tableaux où il domine ſpécialement, quoique les lieux, les

heures du jour, & les ſcenes en ſoient très différents ; car ils ſont deſtinés à former une ſuite, & peignent le partage de la vie d'une ſultane. Au premier, c'eſt *la toilette.* Au ſecond *elle eſt ſervie par des eunuques noirs & des eunuques blancs.* Le troiſieme la repréſente *commandant des ouvrages aux Odaliſques.* Enfin *une fête champêtre, donnée par les Odaliſques, en préſence du ſultan & de la ſultane*, occupe le quatrieme. Ces tableaux pour le [feu] roi, & deſtinés à être exécutés en tapiſſerie, avoient, à ce qu'on prétend, été commencés ſous ſous les auſpices de madame la comteſſe *Dubarri.* La ſultanne Françoiſe cherchoit à s'y reproduire aux yeux de ſon auguſte amant, ſous un coſtume étranger, afin de fixer ſon attention de toutes manieres. Auquel cas on pourroit reprocher au peintre de n'avoir pas attrapé la reſſemblance. Peut-être auſſi regarde-t-on comme un défaut, un trait de politique de ſa part : il ſeroit, au contraire, adroit à lui d'avoir ſouſtrait aux regards de leurs majeſtés actuelles, une tête qui ne pouvoit leur être qu'odieuſe. Du reſte il rempliſſoit parfaitement les intentions de l'ordonnance, en lui donnant cet air de langueur & d'abandon ſi propre à inſpirer la volupté. Malheureuſement il s'y trouve mêlé un air de nullité & d'ennui, qui détruit en partie ce ſentiment. Du reſte, des figures charmantes réveillent de toutes parts l'attention dans ces diverſes ſcenes, & raniment les deſirs du vieillard le plus flétri. On croit moins voir des *Odaliſques*, c'eſt-à-dire, des eſclaves, que des *Houris*, des minois céleſtes échappés du paradis de *Mahomet.* On ne ſe laſſe point de conſidérer ces beautés ; mais comme la critique cherche à mordre ſur tout, les dénigrants les trou-

vent toutes jetées dans le même moule pour la phyſionomie, la taille, la carnation, pour les formes *Pariſiennes*, que ne devroient point avoir des femmes *Grecques*, *Georgiennes*, *Circaſſiennes*, &c. Quoi qu'il en ſoit, & de quelque part qu'elles viennent, j'ai obſervé qu'elles plaiſoient fort aux ſpectateurs, nationaux ou étrangers; qu'ils en reſſentoient une émotion vive, une forte ſenſation, & qu'ils ne quittoient qu'avec peine cet aſſemblage d'un ſexe raviſſant. Il eſt fâcheux que dans ces tableaux, toutes les draperies ſoient manquées; que les étoffes ne produiſent aucune illuſion, & que les détails n'en ſoient pas traités avec la magnificence de coloris qu'ils mériteroient.

M. *Vien* ſemble avoir voulu arrêter les deſirs d'une concupiſcence dangereuſe à la vue des tableaux ci-deſſus, en offrant le ſien de la *Magdelaine*. Il l'a repréſentée dans ſa pénitence, le viſage flétri par la débauche ou par les macérations, ne conſervant plus que les reſtes d'une beauté uſée: une tête de mort à côté d'elle augmente les idées noires & affligeantes que fait naître la pécheresſe. Je ne m'arrêtai point ſur cette compoſition, la même au fond que celle du *Battoni*. Celui-ci l'a maniée trop ſupérieurement, & ſon ouvrage, expoſé dans la ſuperbe galerie de *Dreſde*, eſt connu de tous les amateurs. Le morceau ſuivant, plus neuf, plus original, eſt digne de remarque à quantité d'égards. Il exige une notice circonſtanciée.

Il s'agit encore de *Saint Louis*, repréſenté en tant de façons il y a deux ans. L'auteur en a imaginé une derniere. Je ne connois point aſſez la légende, & ſur-tout la *légende dorée*, pour

ſavoir d'où il a tiré ſon ſujet. Mais il eſt queſtion d'un miracle qui n'eſt pas de la plus grande eſpece. Auſſi aucun des témoins n'en paroît-il étonné. Quant au monarque religieux, cela devoit être. *Il étoit*, diſoit-il lui-même, ſuivant ſes pieux hiſtoriens, *animé d'une foi ſi vive envers la ſainte euchariſtie, que Jeſus-Chriſt ſeroit deſcendu en chair & en os ſur l'autel qu'il n'auroit pu croire plus fermement au myſtere.* Son indifférence n'eſt donc un défaut qu'aux yeux de profanes peu inſtruits de la vie du ſaint roi : elle eſt dans ſon caractere donné : ç'auroit été un trait de génie du peintre, s'il l'eût fait contraſter avec la ſurpriſe, l'enthouſiaſme des autres ſpectateurs, qui ſe réduiſent pourtant à la reine, à quelques pages, à un acolite du *Thaumaturge*, à un officier du palais, au lieu d'une foule immenſe qu'auroit exigé la ſcene. Car un prodige étant deſtiné à frapper les yeux ſtupides de la multitude, à convaincre les incrédules, ne ſauroit s'opérer avec trop d'éclat : il doit ſe paſſer dans la plus grande publicité. Il eſt vrai que celui-ci eſt une faveur ſpéciale, une œuvre familiere, pour ainſi parler, & de prédilection, intéreſſant uniquement le prince & ſon auguſte race ; inintelligible en outre dans l'explication du faiſeur. Quel eſt donc ce miracle ? Le voici : « St. Thibault (de la maiſon de Montmorency) offre au roi *St. Louis* & à la reine » *Marguerite de Provence*, une corbeille de fleurs » & de fruits, dans laquelle il s'éleve, *par miracle*, » onze tiges de lys. Le roi n'avoit pas encore » d'enfants : St. Thibault lui prédit par cet emblême qu'il en auroit onze, & par la tige » qui s'éleve le plus haut, lui déſigne *Robert*, » chef de la maiſon de *Bourbon*. »

M. *Vien* a grand ſoin d'obſerver que ces tiges s'élevent *par miracle*, dans ce ſiecle des *Comus* & des *Jonas*, où tant d'innocents magiciens nous montrent des choſes bien plus incroyables, où ce ne ſont plus depuis long-temps les grands ſeigneurs qui font des merveilles, mais les ſuppôts obſcurs d'un parti qui veut béatifier quelque benêt de ſa cabale. Quoi qu'il en ſoit, ſans tourner en dériſion le choix d'un ſujet qui n'eſt point ſi gauche, puiſque le tableau eſt deſtiné à être placé dans la chapelle du *petit Trianon*, ſous les yeux de la branche régnante, qu'il doit flatter; il faut convenir que ſa compoſition, quoique froide, eſt ſage & bien entendue; comme tout ce qui ſort du pinceau de l'auteur; qu'il y a du coloris, de l'harmonie dans ſon œuvre, un beau faire, une touche pure & correcte. On trouve un défaut de perſpective dans le page qui, portant la robe de la reine, en doit être plus voiſin, & ſemble, au contraire, dans un lointain trop dégradé, trop ombré. On voudroit que le roi ſe remarquât par la ſplendeur de ſes vêtements. Mais outre que *St. Louis* étoit modeſte, ſans doute il voyage en ce moment & viſite le couvent du ſaint, qu'à ſes entours on juge un abbé croſſé, mitré, jouiſſant des titres honorifiques de l'épiſcopat. Enfin le matériel même du miracle, objet premier de cette peinture, n'eſt pas aſſez diſtinct. Les lys, quoique bien deſſinés, ne reſſortent point autant qu'il le faudroit; on ne peut pas les compter, & la tige ſupérieure, le point éminent du prodige, ne ſe détache pas, ne s'élance pas ſuperbement, ainſi que je le deſirerois.

Un troiſieme tableau du même peintre, qui n'eſt pas ſans mérite, perd trop malheureuſement à la

comparaiſon de l'original. C'eſt *Vénus bleſſée par Diomede. Mars la recueille & la fait monter dans ſon char* Quand on tire un ſujet d'*Homere*, il faudroit avoir ſon génie, & ſur-tout ſa chaleur, ſi c'eſt pour tranſmettre ſur la toile le dieu de la guerre. Je vois à ſa place un jeune militaire, qui n'a rien d'impoſant que ſon armure dorée & ſes vêtements éclatants. Ses chevaux n'ont rien de fougueux ni d'ardent. *Iris*, qui en tient légérement les rênes, eſt contre le coſtume & dans l'invraiſemblance poétique, ainſi que les amours, ſe jouant des courſiers ; ce qui confirme combien ceux-ci ſont doux, benins & maniables (1).

Les enfants ailés ne devroient-ils pas au moins être effrayés de voir couler le ſang de leur mere, en admettant que le ſpectacle du combat ne les eût pas déja mis en fuite, loin de ce lieu de carnage horrible. C'eſt ainſi qu'on ſacrifie le bon ſens à des idées riantes, à des images gracieuſes, qu'on croit devoir faire contraſte, & qui choquent ſur le champ un eſprit juſte, ſaiſiſſant les convenances du plan & de l'enſemble.

A ces premiers maîtres de l'école françoiſe actuelle dans le genre de l'hiſtoire, il ne faut

---

(1) On pourroit croire que c'eſt le char de *Vénus* : alors il devroit être enlevé par des colombes, & non par des chevaux ; autre défaut de coſtume. L'explication du peintre même amphibologique ne leve pas le doute. Il s'exprime ainſi : *Vénus* bleſſée par *Dio-* „ *mede*, à la guerre de *Troye*, *Iris* deſcend du ciel „ pour la tirer du champ de bataille, & *Mars* l'aide „ à monter dans *ſon* char pour la conduire ſur „ l'*Olympe*. „ On juge que grammaticalement, le *ſon* devroit ſe rapporter à *Mars*.

pas oublier, Monſieur, de joindre monſieur *Brenet* qui, ſans exceller pour l'invention, remporta la palme au ſallon dernier, pour le méchaniſme de l'art, au gré des faiſeurs les plus experts. Je paſſerai légérement ſur ſes trois grands tableaux de dévotion : ſur ſon *Aſſomption de la Ste. Vierge*, où la mere de Dieu, bien poſée dans les airs, acquiert déja cette légéreté, ce fantaſtique, cette pénétrabilité des corps divins : ſur ſon St. *Pierre & St. Paul*, dont j'aime les têtes bien caractériſées, par l'air humilié du renégat & la confiance audacieuſe de l'apôtre des gentils : ſur la *Réſurrection de Jeſus-Chriſt*, remarquable par un des gardes du ſépulcre, étendu ſur le devant du tableau, frappé, confondu, atterré de ſurpriſe, & dont la vérité, ſaillante dans la chûte, l'attitude, l'immobilité ſautent aux yeux du paſſant le plus diſtrait. Ces ſujets, maniés & remaniés cent fois ne peuvent guere être que des copies : il faudroit la hardieſſe d'un génie unique pour les traiter aujourd'hui avec ſupériorité. Je m'attacherai au morceau de l'artiſte en queſtion, où il a pu briller davantage ; je le ſuppoſe tiré de ſa *Minerve*, & il lui fait honneur, d'autant qu'il n'étoit point aiſé à compoſer, par la confuſion des objets à réunir, & à groupper enſemble.

On peut ſe rappeller le trait de l'hiſtoire naturelle de *Pline*, concernant un affranchi cité à Rome devant un édile. Il étoit accuſé de magie, parce que ſes récoltes étoient plus abondantes que celles de ſes voiſins. Il comparoît ; il amene avec lui ſa femme, ſa fille, des bœufs gras & vigoureux ; il étale ſes inſtruments d'agriculture : *Romains*, dit-il au peuple étonné, *voilà mes*

ſortileges ; mais je ne puis apporter avec moi dans la place publique , mes ſoins , mes fatigues & mes veilles. Tel eſt le fait qu'a choiſi l'artiſte pour l'exprimer ſur la toile. Il faut convenir qu'il l'a bien digéré ; qu'on y trouve une ordonnance nette , claire & diſtincte ; qu'il y a de l'unité , & que le perſonnage principal s'annonce parfaitement , quoique le magiſtrat par ſon vêtement , par ſon tribunal élevé dût d'abord provoquer les regards , à raiſon de cet appareil impoſant pour la multitude. Mais la nobleſſe , l'action de la figure de l'accuſé , le mouvement qui regne en celle-là ſeule , réparent l'erreur qu'occaſione néceſſairement le coſtume des fonctions & de la dignité de l'édile. Il ne manque dans cette compoſition , ſuivant moi , que les accuſateurs , épars ſans doute dans la foule du peuple , mais que je voudrois diſcerner à la confuſion dont leurs viſages ſeroient couverts , tandis qu'on ne remarqueroit ſur les autres que la ſurpriſe mêlée de joie , en voyant un innocent triompher avec autant d'avantage. Les gens minutieux s'arrêtent encore à un léger défaut de bienſéance , de propreté ; c'eſt que les animaux lui offrent le derriere. Du reſte , trop de repos , point de coloris , pas aſſez d'empâtement ; ce qui en ôte tout le relief , empêchant les meilleurs effets de ce tableau précieux pour le ſujet , en ce moment ſur-tout où l'agriculture & l'économiſme ſont dans la plus haute vénération. On eſt fâché d'apprendre qu'il ſoit deſtiné à orner le palais d'un ex-miniſtre abhorré , dont l'ame atroce n'eſt point propre à goûter les douceurs , à s'ouvrir aux leçons de cette ſcene inſtructive : il ſeroit infiniment mieux placé chez le miniſtre actuel des finances , fait pour ai-

mer la nature, en connoître les reſſources, & favoriſer un art utile, le premier des arts.

Il faut avancer, Monſieur, & je paſſe à monſieur *la Grenée* l'aîné, d'un pinceau moins fécond cette année, mais toujours ſuave, doux, naïf & vrai. Auſſi n'eſt-il jamais mâle ni nerveux; c'eſt ce qui l'empêche de bien rendre les grandes idées, les compoſitions fortes. Par exemple, dans ſon *déſeſpoir d'Armide, qui n'ayant pu ſe venger de Renaud veut ſe tuer*, la pâleur du viſage du héros arrêtant le bras de ſon amante, annonce bien le ſpaſme de ſon ame; mais j'aurois auſſi voulu que pour contraſter, le peintre eût enflammé le viſage de l'héroïne au plus haut degré. Le ſang paroît ſe retirer de ſes veines, ainſi que chez ſon amant. Ici c'eſt la marque de l'effroi qu'il reſſent, en lui voyant le bras levé pour ſe frapper: là, il pourroit être l'expreſſion de la colere; mais dans les ames nobles, élevées & courageuſes, cette paſſion ſe manifeſte par la rougeur. La colere blême eſt l'indice d'une ame baſſe, vile, diſpoſée à la trahiſon. Son *Apollon, dont la Sybille obtient de vivre autant d'années qu'elle tient de grains de ſable dans ſa main*, eſt froid. On ne ſait pourquoi il en fait un beau brun, ou plutôt ſans doute il n'eſt pas aſſez ignare dans le coſtume pour commettre une pareille faute. Quant à l'*Amour* qu'il nous peint roux, dans un de ſes tableaux de ce dieu avec *Pſyché*, il eſt plus difficile de l'excuſer. Ces derniers ſujets, vraiment amoureux, ont de l'expreſſion. Sa *Pallas* en manque abſolument: c'eſt un beau corps de femme galante, à ſa toilette, vaine, oiſive, diſtraite, ou plutôt ne ſongeant à rien; c'eſt, en un mot, comme beaucoup de cette eſpece, un corps ſans ame. Eh! quelle noble pu-

deur, quelle majeſté auſtere ne falloit-il pas imprimer ſur le viſage de la déeſſe, dans un moment où elle punit de cécité la curioſité téméraire du fameux dévin *Tireſias* ? Sa *fidélité* ſa *ſincérité*, grouppées enſemble, ſont deux jolies figures. L'air futé cependant de celle-ci eſt faux, & en lui donnant plus de piquant, contrarie le ſujet. La *candeur*, la *douceur*, ſont deux pendants vagues & de fantaiſie, qu'on peut prendre indifféremment l'un pour l'autre, & qui ſeront auſſi juſtes. En général tous les tableaux de M. *de la Grenée* n'étant point caractériſés par des paſſions prononcées & variées, ſemblent d'une même palette. De ſuperbes femmes, un peu lourdes, comme celles de *Rubens*; des corps d'hommes bien deſſinés, mais participant trop aux formes gracieuſes & arrondies des premieres, rendent ſa maniere toujours agréable & jamais ſavante : tous ſes détails ſont traités avec la même grace. C'eſt un peintre dans le génie françois, ſi jamais il en fût.

En voilà, Monſieur, beaucoup trop ſur les tableaux d'hiſtoire, dont le catalogue auroit été plus court, ſi je n'avois fait mention que de ceux admirables pour le génie, ou diſtingués par quelque partie perfectionnée à un certain point aux yeux des artiſtes. S'il étoit permis de s'égayer aux dépens de ces meſſieurs, il y auroit de quoi rire ſans doute. Je vous parlerois ſur-tout des anges, répétés dans différents tableaux, tous très-comiques, très-ridicules. Il faut que ce ſoit une intelligence bien difficile à rendre. Je vous ferois voir celui de M. de *Taraval* dans ſon *aſſomption de la Vierge*, qui ſemble donner galamment la main à la mere de Dieu pour la conduire dans les airs; de celui de M. *Renou* dans ſon *annonciation*, qui ſerre les feſſes

comme s'il étoit pourſuivi pas un jéſuite ; de celui de M. *Martin exhortant à la mort la Magdelaine* d'une façon ſi perſuaſive, qu'on croit entendre ce capucin, non moin éloquent, auquel le patient propoſoit de vouloir bien prendre ſa place au ſouper céleſte dont il lui faiſoit la ſplendide deſcription. Mais il faut ménager les talents, quoique médiocres, ſur-tout lorſqu'ils ſont modeſtes. D'ailleurs, le moyen de plaiſanter ſur des ſujets auſſi ſaints, & devant noſſeigneurs du clergé aſſemblés ! Je pourrai me donner carriere ſur maintes caricatures qui vont s'offrir dans les tableaux de genre, & me fournir de quoi m'exercer ſans craindre les cenſures de l'égliſe, & peut-être me mériter ſon encouragement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 23 ſeptembre 1775.

ON doit exalter, Monſieur, la prudence vigilante de monſieur *vien*, l'ordonnateur du ſallon. Il en a proſcrit les ouvrages indécents, licencieux, impies, qui auparavant, à la faveur de leur exiguité, s'y gliſſoient comme furtivement, effarouchoient les regards de la pudeur alarmée, irritoient le zele des dévots, & plus d'une fois ont provoqué les gémiſſements & les plaintes du clergé. La réforme eſt due ſans doute au nouveau directeur, monſieur *d'Angiviller*, perſonnage ſec, froid, nullement plaiſant; ou plutôt tous deux n'ont fait que ſe conformer aux intentions d'un jeune prince qui, dès ſa plus tendre enfance, s'eſt diſtingué par ſon auſtérité, & depuis qu'il eſt maître cherche à ſignaler ſon regne par le rétabliſſement des mœurs & de l'honnêteté publique. Auſſi voit-on cette fois la foule du ſallon groſſie par des évêques, des abbés, des eccléſiaſtiques à grands chapeaux. Il n'eſt pas juſqu'aux religieux & aux moines qui y abondent, & dont les jaquettes de toute couleur en varient merveilleuſement le coup d'œil.

Malgré la ſévérité de l'examen, il eſt cependant reſté un petit tableau, dont l'action phyſique, très-décente en elle-même, ouvre

carriere aux imaginations vives & libertines. J'ai vu les yeux de plus d'un carme s'enflammer en le regardant, & vous allez juger, Monſieur, de la ſituation où il pouvoit être. *Le ſujet*, dit le peintre, eſt *un jeune homme qui demande pardon à une jeune perſonne de lui avoir arraché un bouquet.* On trouve effectivement ſur le devant du tableau des fleurs éparſes. Mais les ſieges renverſés, le déſordre de la chambre, du lit, de la fille, du garçon, annoncent une fleur plus précieuſe, ravie à cette derniere, dont le bouquet n'eſt que le ſigne allégorique, comme dans la comédie du *Magnifique* (1). Autrement, que ſignifieroit tant de tapage pour quelques roſes, aiſées à retrouver plus fraîches & plus vermeilles ? Tout eſt donc malin dans cette compoſition, excepté la figure de l'amant trop dolente, à moins qu'on ne ſuppoſe que ce ſoit de douleur de ne pouvoir recommencer ; auquel cas elle eſt trop enluminée : il lui faudroit de la pâleur, ſigne de l'abattement. Quant à l'offenſée, on ſait que l'acte ſous-entendu ne procure que plus d'éclat aux figures de femmes. Au reſte, on reproche à l'artiſte d'avoir ſacrifié la vérité des détails à ce grouppe principal, de les avoir enſevelis dans une maſſe d'ombre trop forte. Il ne faut point perdre de vue la nature, qui n'outre rien, & dont les dégradations ou les progrès de lumiere inſenſibles, bien imités, forment la magie du clair obſcur, partie eſſentielle pour donner la vie à un tableau. En général

(1) Aux Italiens.

M. *Théaulon*, nouvel agréé, auteur de cette jolie compoſition, viſe à une maniere noire, qu'on remarque également dans ſes autres ouvrages, & qu'il fera bien d'éviter.

C'eſt auſſi le défaut de monſieur *Bounieu*, qui ne l'a pourtant pas ſi outrée. Il s'exerce, comme ſon confrere, & depuis plus long-temps, à reproduire les ſcenes de la vie privée ; mais il feroit bien d'en choiſir de plus intéreſſantes. Dans ce genre il ne ſuffit pas de parler aux yeux ; le grand mérite eſt de plaire à l'eſprit ou d'émouvoir le cœur. *Une mere engageant ſa fille à prendre une médecine* ; *une famille faiſant des confitures* ; *une blanchiſſeuſe de bas de ſoie*, *un galetas*, &c. ne peuvent fixer longtemps l'attention, que par un *faire* ſupérieur qu'il ne poſſede pas. Toutefois ſa touche eſt aſſez agréable pour exciter l'amateur à diſcuter ſes ouvrages, quand il y aura de l'action, ou que la curioſité ſera piquée par quelque attrait particulier. Par exemple, on aime à voir monſieur *Bignon* faiſant lire ſon fils. On connoît le bibliothécaire du roi, dont la figure eſt reſſemblante, & d'ailleurs cet acte de tendreſſe paternelle plaît à tous ceux qui en goûtent ou en ſoupçonnent la douceur. D'où vient qu'*une petite fille*, du même auteur, *récitant ſa leçon à ſa mere*, eſt plus froide, & n'arrête pas le ſpectateur ? C'eſt que dans le premier ſujet on juge que le pere ſe complaît réellement à ce qu'il fait, qu'il s'en occupe tout entier. Au lieu que dans le ſecond, le peintre ayant mis la femme à ſa toilette, une fonction ſi eſſentielle pour le ſexe eſt cenſée en faire le fond ;

l'acte maternel n'eſt que l'acceſſoire, & comme un déſennui qu'elle prend pendant qu'on la friſe. L'autre a encore le mérite d'être mieux entendu pour la couleur locale. Il y a des accidents de lumiere qui en éclairent convenablement toutes les parties, & produiſent un effet naturel. La bibliotheque, entour néceſſaire à l'état du perſonnage, contribue à aider la reconnoiſſance qu'en fait le public, & complete ſa ſatisfaction.

Un autre agréé, monſieur *Aubri*, ſerre de plus près monſieur *Greuze*, & auroit envie de le faire oublier. Sans penſer auſſi profondément, il ſait trouver des ſujets attrayants. C'eſt ſur-tout dans ſa *bergere des Alpes*, ce conte touchant de monſieur *Marmontel*, qu'il a cherché à lutter contre ſon redoutable rival. Que d'intérêts divers, naiſſant du même objet, & s'y reportant, il falloit rendre! Il eſt fâcheux qu'en ombrant trop les viſages du pere & de la mere, il ait préféré de plaire aux artiſtes par un méchaniſme ſavant, plutôt que de paſſionner le vulgaire par les expreſſions de l'ame.

Monſieur *Wille* n'a point cet amour-propre mal-entendu dans ſon *retour à la vertu*, vrai poëme bien conçu, bien développé. Toutes les têtes, au nombre de ſept, ont leur caractere prononcé, & concourent à l'unité de l'action. Une villageoiſe, échappée à l'autorité paternelle, cherche à rentrer en grace: l'accoûtrement brillant dans lequel elle eſt, annonce le motif & le fruit de ſon évaſion. Le raviſſeur, derriere elle, comme le plus coupable, augmente l'intérêt, en ce qu'il déſigne un véritable repentir, des vues honnêtes

pour

pour réparer, en épouſant, le tort qu'il a fait à cette famille. Le premier mouvement du pere eſt de repouſſer; la mere plus indulgente, veut le calmer. Derriere ſont les deux ſœurs: la plus grande ſupplie & ſeconde les efforts de la femme, mais d'une façon reſpectueuſe; la plus jeune, étendant les mains, marque ſa ſurpriſe: elle ne connoît pas aſſez les conſéquences de l'événement pour en être auſſi affligée que ſon aînée. Enfin, le frere, encore enfant, n'a que cette émotion que tout être ſenſible ſent machinalement lorſqu'il voit chez les autres une ſenſation de douleur ou de triſteſſe. Un petit chien, qui reconnoît ſon ancienne maîtreſſe, & témoigne la joie de ſon retour, avec les careſſes d'un animal, ſymbole de la fidélité, ſans faire perdre de vue le ſujet principal, en corrige l'impreſſion trop affligeante, & la tempere. Il eſt facheux, Monſieur, qu'on ne puiſſe guere louer que la compoſition de ce tableau, qui manque de relief, de coloris, & conſéquemment ſans aucun effet pittoreſque.

La danſe villageoiſe, du même artiſte, prouve qu'il entend le méchaniſme de ſon art, & le pouſſera quand il voudra s'y livrer, au plus haut degré de perfection. La figure ſaillante du vieillard en branle, deſſinée avec beaucoup d'aiſance, n'en eſt pas moins correcte. Quoique dans une attitude très-difficile, elle eſt agencée ſupérieurement. Il y regne une ſoupleſſe peut-être trop grande pour cet âge, mais qui fait honneur à la facilité du talent de l'artiſte. Il y a en outre certaines parties d'un coloris très-vrai, & du ton le plus vigoureux. On a d'autant plus lieu d'eſpérer

de M. *Wille*, qu'il eſt jeune, & ne fait que d'entrer à l'académie. C'eſt ſans doute le fils du graveur diſtingué dans ſon art, & par une belle émulation il cherche à ſurpaſſer ſon pere, en quittant le burin pour le pinceau.

Il faut ranger parmi ces peintres de genre, M. *l'Epicié*, qui s'éleve auſſi juſqu'à l'hiſtoire, & feroit bien de ſe circonſcrire dans les mêmes bornes, en corrigeant ſa maniere trop crue, & ne heurtant pas ſes figures. Son idée du duc de *Chartres* entrouvrant les rideaux du berceau du duc de *Valois*, ſon fils, eſt bonne, mais d'une exécution plate (1). Son *atelier d'un menuiſier*, quoique d'une couleur fauſſe, a long-temps attiré les paſſants par des détails vrais, & à portée du peuple. Sa *douane*, d'un plus grand deſſin, a rappellé la foule en lui préſentant une variété plus multipliée d'objets, quoique moins piquants. Les connoiſſeurs y trouvent ce repos, cet accord, cette harmonie qui manquent à ſes autres productions.

Un auteur qui ſe diſtingue entre ceux-là, brillant, abondant & vraiment original, c'eſt monſieur *le Prince*. Il imagine toujours des ſujets nobles, ſpirituels, galants ou philoſophiques. Son coſtume eſt riche, magnifique, impoſant; ſon exécution ferme & décidée. Le caractere de *l'avan*

(1) Le peintre a corrigé depuis le commencement du ſallon le duc de *Chartres*, dont les jambes de coton, l'habillement trop uniforme, & un air deguingande excitoient les reproches des amateurs. Il eſt mieux aujourd'hui; mais en changeant la poſition du perſonnage il l'a rendue gênée & même forcée.

eſt fortement exprimé par ſon action. Il eſt entouré de ſacs remplis d'e peces ; il en ſerre un d'une main, il compte de l'argent de l'autre, il ſemble en ramaſſer avec les pieds. J'aurois deſiré qu'il l'eût couché deſſus, qu'il l'eût enterré dans ſon or. Pourquoi le vêtir ſi bien ? lui donner une tournure corpulente & repletre ? La pâleur de nos financiers, ſymbole de l'*auri ſacra fames*, de cette ſoif de l'or dont ils ſont tourmentés, auroit mieux convenu à ce perſonnage. Cependant ſes mains ſont deſſéchées, ſon viſage eſt macéré, malgré trop de rondeur & d'enluminure, & les ſoucis en ont ſillonné les rides.

Il manque auſſi quelque choſe dans le *Négromantien*, dont l'enſemble eſt admirable ; mais je ne vois pas ſur la phyſionomie de la femme qui le conſulte, l'inquiétude, ſuite & compagne ordinaire d'une ſemblable curioſité. Du reſte, elle eſt charmante & pleine de graces. Quant au troiſieme perſonnage, qu'on ſuppoſe être un éleve de l'impoſteur, je ne crois pas ſa figure aſſez décidée. J'aurois voulu lui donner ou l'air de la plus profonde admiration, ou celui d'un fourbe déja participant aux ſecrets du maître.

Le *jaloux* eſt plus précis, il porte même ſa moralité avec lui. Tandis que le mari tient ſa femme enchaînée, il s'endort, & le galant vient baiſer la main de la belle par derriere. Vous obſerverez, Monſieur, que cette ſcene ne ſe paſſe point en France ; ce qui auroit été trop pécher contre les vraiſemblances : elle eſt en *Ruſſie*, où l'artiſte continue à placer ſes acteurs. Il y va chercher juſqu'à ſes payſages. Auquel cas on ſouhaiteroit qu'il les

décidât davantage par une nature plus étrangere, qu'il nous exposat les effets outrés de l'hiver dans un climat auſſi terrible. Les virtuoſes entrant dans les détails les plus minutieux du méchaniſme de l'art, prétendent que ſes ombres ſont trop prononcées, qu'il répand ſes lumieres par couche, ce qui les fait papilotter; qu'il ne détache pas aſſez le feuillage de ſes arbres; qu'il n'y a point une variété aſſez décidée de tons entre les différentes parties de ſon enſemble; que ſes ciels ſont d'empois. Je néglige ces obſervations, bonnes pour former des éleves, dont vous vous embraſſez, & e m'attache principalement à la poéſie du tableau, c'eſt-à-dire, à ſa compoſition, dont tout le monde peut juger en connoiſſance de cauſe.

Le genre du payſage continue à être fort à la mode parmi nos peintres, comme le plus aiſé, comme celui de plus prompte défaite, & qui aſſujettit moins le génie à des regles préciſes. Je ne parlerai point de M. *Milet Franciſque*, toujours aſſidu à expoſer ſes productions, & toujours, pour ainſi dire, en incognito au ſallon. Les journaliſtes les plus flatteurs ne daignent pas même en faire mention: de ceux de M. *Huet*, plus ſpécialement voué à peindre les animaux, au point que voulant s'élever juſqu'à l'hiſtoire, dans ſa *ſainte famille avec les paſteurs*, les quadrupedes y jouent le premier rôle, & l'âne ſur-tout y brille par l'air le plus ſpirituel. J'omets les têtes d'anges ailées qui volent dans les airs.

Je paſſe à M. *Houel*, nouveau débutant dans la carriere. Plus de trente tableaux annoncent ſa facilité à exécuter, quoiqu'il ne ſoit pas d'une exécution facile, qu'elle ſoit même dure en gé-

néral. Il donne ſur-tout dans le genre héroïque, s'attachant à ce que l'art & la nature ont de plus majeſtueux. Il a mis à profit ſes voyages d'Italie; il y a fait des études des beaux monuments de ces contrées ; il s'eſt agrandi l'ame avec eux, & nous les reproduit ſous toutes ſortes de vues. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût acquis cette touche large, moëlleuſe & brillante des grands maîtres, ou que, ſans aller ſi loin, il prît des leçons de M. *Machy*, toujours correct, noble, riche & élégant. Cette fois-ci, ce dernier s'eſt plus rapproché de nous. Il nous donne les *vues du nouvel hôtel de la monnoie* du *Louvre* & du *quai*, &c. & nous met à portée, en admirant la beauté de ſon pinceau, de reconnoître la vérité & la juſteſſe de ſon deſſin.

On ne peut parler de cet habile homme ſans faire mention de M. *Robert*, ſon digne émule. Ses *ruines du palais des céſars* offrent une percée capable de reproduire à nos yeux la merveille du tableau de *Zeuxis*, & de tromper les oiſeaux, eſſayant de paſſer à travers la toile.

Son *dévintrement du pont de Neuilly* excite ſur-tout la curioſité. Chacun aime à parcourir en détail cette multitude de têtes innombrables, & à y retrouver ſa place. On y diſtingue dans le grouppe principal le roi ; M. le comte *de la Marche*, donnant la main à madame la comteſſe *Dubarri* ; le chancelier avec ſa ſimarre, ornement ſi étrange à de pareils ſpectacles ; l'abbé *Terrai*, le duc *de la Vrilliere*, le duc *d'Aiguillon*, M. *de Boiſmes*, tous ces miniſtres du feu roi, tombés dans la diſgrace, & ſi redoutables alors : & l'on ſent une joie ſecrete en ſongeant à la révolution qui

les a culbutés. Le peintre a choisi le moment le plus intéressant du spectacle, celui où les cintres ont tombé. L'effet de cette chûte dans la riviere est rendu avec une grande magie de couleur. On voit les ondulations, l'écume de l'eau; mais on saisit sur-tout l'attention générale des regardants portés vers le même objet, & qui forme cette unité précieuse dans les ouvrages de tout genre.

C'est ainsi que M. *Vernet*, dans son tableau de la construction d'un grand chemin, malgré la vivacité prodigieuse de ses figures, les fait concourir toutes à l'action principale, même monsieur *Peronnet*, le premier ingénieur des ponts & chaussées qui, étant à cheval, est censé faire sa tournée, &, lisant un papier, recevoir quelque mémoire relatif à sa mission. Cette partie de l'ouvrage est admirable, & je la préfere à son pendant représentant *les abords d'une foire*, où il y a moins de mouvement, mais supérieure par un ciel plus vaporeux, plus aérien, plus vrai. En un mot, je trouve de la majesté dans son *payſage montueux, avec le commencement d'un orage*: j'en admire les masses grandes & imposantes. Mais ses petits tableaux d'une *mer calme au coucher du ſoleil*, d'une *tempête s'élevant & ſubmergeant un vaiſſeau*, sont plus précieux pour ces couleurs fondues, dorées, rôties, qui donnent le sceau aux peintures, & les font passer à la postérité.

Un homme admirable par cette magie de coloris s'étoit annoncé dans le *catalogue des tableaux*, pour quatorze morceaux dont je n'ai pu trouver un seul, malgré mes recherches. Si c'est une niche que M. *Caſanova* a voulu faire au public, il mériteroit punition. Ses amis attribuent ce vuide

à la ſenſibilité trop grande de l'artiſte, effarouché par le ſieur *Freron*. Le journaliſte ayant ſur le cœur une vieille querelle avec le peintre en queſtion, l'a menacé d'une critique ſévere & mordante. Quel pitoyable amour-propre, & que le génie eſt quelquefois petit!

En cherchant, Monſieur, les productions de ce peintre, j'ai rencontré celle d'un autre qui n'étoit point annoncé, & qui m'a cauſé une ſurpriſe agréable. C'eſt un *coche Anglois*, de M. *Loutherbourg*. On ſait qu'il eſt depuis longtemps à *Londres*; on dit même que ſon inconduite lui a procuré de fâcheuſes aventures, car les gens à talent ont preſque tous des écarts. Quoi qu'il en ſoit, il n'a pas entiérement perdu ſon temps. Dans ce morceau, piquant par la circonſtance, on le trouve toujours chaud de couleur, plein de fougue & de verve, incorrect, inégal, & tel dans ſes œuvres que dans ſa vie privée. Ce *coche*, d'une conſtruction ſinguliere, rempli de monde, par devant, par derriere, &c. eſt fort conſidéré aujourd'hui, qu'il eſt queſtion de réforme dans nos voitures, & que tout le monde parle & rêve de meſſageries.

J'ai découvert encore M. *Van Swandenk*, qui n'eſt point ſur le *catalogue*, & ſans doute comme aſſocié étranger a eu permiſſion d'expoſer avec les académiciens. On dit cet artiſte jeune; il ſe deſtine au genre des fleurs. Sa couleur eſt belle & vive; il rend avec ſuccès les choſes difficiles dans le même genre, tels que les cryſtaux, les porcelaines, les faïances, mais pas ſi bien les fruits. Il eſt inférieur à

M. *Bellengé*. Tout cela n'eſt rien auprès de mademoiſelle *Vallayer*, qui cette fois ſe diſtingue encore par un portrait de M. l'abbé *le Monnier*, d'une grande vérité, ſans la moindre prétention, comme les ouvrages de cet auteur. Nous ne dirons qu'un mot des deſſins colorés de M. *Cleriſſeau*, bien traités, d'un goût ſain, d'une exécution hardie, ſavante & annonçant une profonde connoiſſance de l'architecture antique; des *Gouaſſes* de M. *Perignon*, c'eſt-à-dire, des peintures à l'eau délayée avec de la gomme, procédé méſeſtimé par les peintres à l'huile, mais toujours bon quand il en réſulte des ouvrages bien faits. Cet artiſte-ci en oppoſition avec le précédent, s'attache à l'architecture moderne, & en connoit auſſi parfaitement les beautés moins fieres, mais peut-être plus difficiles à ſaiſir que celles des bâtiments Grecs ou Romains.

Une autre réforme, Monſieur, qu'on remarque au ſallon cette année, c'eſt à l'égard des portraits. Elle a lieu, non-ſeulement pour le nombre, mais pour l'eſpece. On n'y trouve plus de ces effigies ſcandaleuſes de courtiſannes, qui n'ayant pour but que d'allumer des deſirs criminels, excitent l'artiſte à s'évertuer, & à faire paſſer dans l'ame des ſpectateurs les feux impudiques qu'il a été forcé d'éteindre avant de prendre le pinceau vacillant dans ſa main. On y voit même peu de ces phyſionomies obſcures que, par égard pour le reſpect dû au public, on ne devroit pas lui préſenter.

M. *Drouais* ſe ſignale par quatre portraits de la famille royale. Celui de *monſieur* eſt de la plus grande eſpece. Le prince y eſt repréſenté en pied,

en habit de l'ordre du Saint-Eſprit. C'eſt un tableau d'apparat, & donné par ſon alteſſe royale à la ville d'Angers, capitale de ſon apanage. Elle a devant elle les privileges de la province, qu'elle ſemble promettre de défendre. On critique la figure poupine d'un prince ſage & réfléchi, dont ces qualités forment le caractere de tête diſtinctif. Les étoffes de ſon vêtement ſont roides & ſans graces; elles n'ont pas dans leurs plis cette ſoupleſſe, ce jeu, cette facilité de la nature. La reſſemblance de madame la comteſſe d'*Artois*, en habit de cour, eſt plus exacte: on y retrouve l'air triſte & penſif de la princeſſe. Mais on ne peut reconnoître ſous la figure boudeuſe de madame *Clotilde*, princeſſe de *Piémont*, pinçant de la guitare, les graces, l'aménité, la bienfaiſance identifiées avec elle dès ſon enfance. Et *mademoiſelle*, malgré la beauté tendre & naïve que l'artiſte a imprimée ſur ſa phyſionomie, eſt encore plus aimable & plus ſéduiſante. Ses mamelons ſont comme cloués, & ſa *table*, en terme d'anatomie, ne commence pas inſenſiblement à la clavicule pour former la gorge, cette partie délicieuſe de la femme, & qui ravit ceux qui ont l'honneur d'approcher de la jeune alteſſe.

Le partrait du roi par M. *Dupleſſis*, d'un ton de couleur plus ſévere, eſt infiniment mieux. En conſervant la vérité de la reſſemblance, il a donné à la tête un air plus auguſte par ſon attitude noble & impoſante. La main paſſée ſous la veſte eſt d'une grande correction; les étoffes ſont d'une couleur vraie, mais n'ont point aſſez de grenu; ce qui leur donneroit le relief néceſſaire pour faire illuſion.

On voit que l'auteur s'eſt complu à tracer celui de monſieur le chevalier *Gluck*, tête de caractere, où il a voulu faire paſſer tout le génie de ce grand muſicien. Il le repréſente aſſis, devant ſon claveſſin, au moment de la compoſition. Il ne lui donne point cet air d'énergumene, ces tons forcés & violens qui annoncent plus l'impuiſſance que la véritable fécondité. Il a cette chaleur douce & ſoutenue qui produit ſans effort. Tout ce que j'y critiquerois, c'eſt la perruque, acceſſoire dans le coſtume ſans doute, mais non eſſentiel. Il n'auroit pas été contre l'uſage de le montrer la tête nue, ou enveloppée ſimplement d'un mouchoir, attribut plus pittoreſque.

On a du même peintre, le *portrait* de monſieur *Allegrain*, ſculpteur eſtimable, dont on aime à voir la figure au ſallon, au défaut de ſes ouvrages. Celui de monſieur l'abbé *de Veri*, auditeur de Rote, dans le coſtume de cette fonction, & l'on contemple ſur cette phyſionomie tranquille, l'ami du miniſtre expérimenté, dont la ſageſſe inviſible dirige notre jeune monarque; celui de M. le comte *d'Uſſon*, ſeigneur diſtingué dans le corps diplomatique; de M. le marquis *de Croiſi*; tous perſonnages connus, ou par leur naiſſance, ou par leur mérite.

M. *Aubry*, moins vigoureux, a choiſi des ſujets qui exigeoient moins de feu. Son portrait de M. *Hallé*, le premier peintre du ſallon ſur la liſte & le dernier par ſes œuvres, eſt reſſemblant, mais blafard, & d'un pinceau mou, comme les ouvrages de cet artiſte ſeptuagénaire. Il y a cependant de la hardieſſe dans celui du ſieur *Monnet*, cet ancien chef de l'opéra comique. L'air libertin de

ſa tête vraiment pittoreſque, ſemble avoir échauffé le pinceau de l'artiſte. Il a parfaitement caractériſé le perſonnage d'une grande reſſemblance. Il n'eſt point de fille qui, en entrant au ſallon, ne le reconnoiſſe & ne ſourie en ſongeant aux orgies qu'il lui a fait faire.

Celui de *M. Robert*, par *M. Hall*, eſt mâle & nerveux, au contraire, comme le *faire* de cet artiſte, quoique ſimplement en paſtel. Le talent de cet étranger eſt pour la peinture en émail & en miniature. Il s'eſt enhardi cette fois, & s'eſt élevé juſqu'aux têtes de grandeur naturelle; ce qui doit le perfectionner dans ſon genre, où il lutte contre M. *Paſquier*. L'académicien eſt ſupérieur pour les têtes de femme. Il rend mieux les expreſſions douces, analogues à ſon caractere. L'agréé a plus de préciſion, le trait ſûr, & paroît s'entendre parfaitement aux têtes d'homme. Celle du Sr. *Brizard* eſt cependant bien exprimée par le premier: c'eſt que ce comédien, d'une belle figure, a dans l'enſemble des traits une harmonie ſuave, qui approche des contours faciles & moëlleux que monſieur *Paſquier* attrape merveilleuſement. Le morceau qu'il a le plus travaillé, & dont il a fait une compoſition hiſtorique, c'eſt le portrait de la reine, que la peinture perſonnifiée offre au public. On eſt partagé ſur cet ouvrage, où les uns reconnoiſſent S. M. dans toute ſa légéreté, dans toutes ſes graces, dans ſa fraîcheur, dans ſa jeuneſſe, où les autres la prétendent enlaidie, dégradée, ſans vivacité & ſans ame.

Je ne terminerai point cette querelle, qui n'a pas lieu à l'égard des productions de M. *Weiler*, nouveau concurrent, dont le pinceau brillant eſt ſurtout précieux par la vivacité du coloris & la vérité des étoffes.

Avant d'en venir aux ſculptures, je finirai l'article par M. *Chardin*, qui s'eſt amuſé à ſe peindre lui-même avec ſa femme. Il a ſur les yeux ſes lunettes, &, par une magie de ſon art, ſon portrait, de face, de quelque côté qu'on l'enviſage, figure toujours vis-à-vis du ſpectateur, & le regarde très-honnêtement. Je me réſerve, Monſieur, à vous parler dans ma troiſieme lettre des ſculpteurs, graveurs, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 29 ſeptembre 1775.

SI les peintres, Monſieur, cette année ont été ſobres de portraits, nos ſculpteurs, à leur tour, ont été prodigues de buſtes à en dégoûter les ſpectateurs fatigués de cette uniformité ennuyeuſe, de cette abondance ſtérile. Au lieu de ménager le peu de terrein qu'on leur accorde au ſallon pour les productions du génie, ils l'ont rempli de ces monuments élevés à la vanité des propriétaires, & ne pouvant guere ſatisfaire qu'elle. En effet, qu'importe au public de rencontrer une tête qu'il ne reconnoît pas, & qui placée là comme pour faire nombre, s'en va ſans avoir été reconnue de perſonne, & ſans avoir mérité ni éloge ni reproche au faiſeur.

Je ne comprends pas dans la proſcription les buſtes du roi, de la reine, des miniſtres, des grands auteurs, des artiſtes célebres, dont on ne ſauroit trop multiplier les reſſemblances, pour en donner au moins une idée à ceux qui ne peuvent voir ces maîtres auguſtes, ces perſonnages intéreſſants, ces hommes fameux dans tous les genres.

La ſculpture, non contente de diſputer aujourd'hui à la peinture pour rendre la tête de notre jeune roi, a excité une belle émulation entre deux de ſes favoris, monſieur *Bridan* & monſieur *Pajou*. Mais celui-là l'emporte généralement, quoiqu'encore inférieur à monſieur *Dupleſſis*, plus

pénétré de la ſublimité d'un monarque qu'il fait mieux ſentir au ſpectateur. On ne ſait ſi c'eſt par modeſtie que le ſecond n'avoit point déſigné *Louis XIV* ſur le livre, ou pour annoncer par cet incognito même la ſimplicité de ſon modele. Quoi qu'il en ſoit, on a trouvé indécent que le monarque fût ainſi confondu dans la foule, & l'on a reſtitué la déſignation au bas du buſte. Depuis quelques jours on a placé à côté du premier ſon auguſte compagne. Cette apparition a ſurpris merveilleuſement le public, qui ne s'y attendoit pas. Il eſt revenu autour de ce chef-d'œuvre de M. *Boizot*. S. M. eſt repréſentée en *Diane*. Rien de plus naïf, de plus fin & de plus noble en même temps que la tête. Elle eſt grandement drapée, ſans que cet acceſſoire diminue la légéreté & le ſvelte de la figure, que l'on ſoupçonne du moins par le col bien élancé, par les épaules tombant avec grace, par une gorge de la plus aimable proportion, & par une ſorte de vivacité répandue dans cet enſemble qui, à ne regarder que le haut du buſte, feroit croire volontiers qu'il va marcher.

Quant au ſecond, il eſt accompagné de deux miniſtres chéris, & les yeux ſe repoſent avec complaiſance ſur ces deux figures bénignes, après avoir conſidéré celle du maître, à laquelle elles ſont parfaitement analogues, & peut être, par cortege, M. *Vien* avoit-il cru l'indiquer ſuffiſamment. On n'enviſage guere *Sully* qu'on ne cherche Henri IV au deſſus. M. *Mivoment* eſt très-reſſemblant, mais lourdement vêtu; ſa fimarre a ces plis roides & durs que l'art doit éviter ſi ſoigneuſement, & la perruque ſur-tout eſt d'un volume énorme; c'eſt un bloc de marbre dont il eſt écraſé, non encore dégroſſi. Il eſt vrai

que cet ornement eſt tout-à-fait ingrat. La chevelure ondoyante de M. *Turgot* eſt plus avantageuſe & auſſi mieux rendue. J'en reviens aux expreſſions de tête que j'admire ſinguliérement. Car outre cette qualité éminente & commune de bienfaiſance & d'humanité que j'y remarque, outre la vérité des traits qui les font reconnoître au premier coup d'œil, j'y trouve ces fineſſes de génie, auxquelles ne ſongent pas même les artiſtes vulgaires. Je vois dans le garde-des-ſceaux le recueillement profond, l'exactitude minutieuſe & vigilante du dépoſitaire des loix, dont les fonctions ne ſont que de conſerver, de maintenir ou de remettre en vigueur. Dans le miniſtre des finances, au contraire, je découvre l'homme actif, qui invente & qui produit. Il paroît que l'artiſte (*M. Houdon*) ſaiſit avec une égale adreſſe les caracteres les plus oppoſés. Quelle beauté, quelle douceur, quelle onction dans mademoiſelle *Arnoux*, repréſentée en *Iphigénie* ! Elle a les bandelettes, les croiſſants & tous les attributs qui déſignent le moment du ſacrifice où il la peint. Que de force & de vigueur dans celui du chevalier *Gluck*, où la ſculpture prend ſa revanche & l'emporte ſur ſa rivale. On voit dans madame la comteſſe *du Caila*, la douce ivreſſe, la gaieté vive, l'abandon folâtre d'une bacchante, au commencement d'une orgie dans les premiers accès du plaiſir, comme cela devoit être, pour lui accorder quelque nobleſſe & quelque décence.

Son *Oiſeau mort* eſt d'une préciſion unique, du ciſeau le plus pur & le plus gracieux, du deſſin le plus correct. Sa *Tête* de jeune fille eſt précieuſe par ſa douceur & ſon ingénuité, par un *fini* d'une perfection accomplie. Puis ces

agréé s'éleve à des conceptions ſublimes & d'un enſemble très-entendu. Il annonce le *projet d'une chapelle ſépulcrale, en mémoire de Louiſe-Dorothée, ducheſſe de Saxe-Gotha.* Voici l'explication qu'il donne de ſon modele.

« Au fond de cette chapelle eſt la porte du » temple de la Mort, qui, ſous la figure d'un » ſquelette, leve, pour en ſortir, les rideaux » dont elle eſt en partie voilée, & ſe ſaiſit avec » précipitation de la ducheſſe. La ducheſſe, les » cheveux épars, eſt couverte d'un linceul; » elle doit exprimer ſon attachement pour tous » ceux qui lui étoient alliés, & ſon affection » pour le peuple. » Il eſt fâcheux que cette grande & belle idée rentre en partie dans celle du tombeau du maréchal *de Saxe*, de monſieur *Pigal*: plus compoſée encore & plus ſuivie. Malgré ce plagiat, l'exécution peut faire honneur à l'artiſte, & lui rendre propre ſon monument.

A côté de ce *temple de la Mort*; il n'eſt pas hors de propos de placer un de ſes miniſtres, un médecin, le docteur Poiſſonnier, qui s'eſt fait connoître par des expériences pour deſſaler l'eau de la mer: l'on voit dans ſa figure un ſourire intérieur d'avoir dupé le duc *de Choiſeul*, acceptant pour nouveau un projet pillé chez les *Anglois*, & le faiſant nommer, en récompenſe de ſon invention utile & patriotique, conſeiller d'état. Sa cravate de dentelle eſt parfaitement bien travaillée; elle eſt légérement tiſſue & joue le point à merveille.

L'auteur annoncé du premier buſte du roi veut prouver aujourd'hui que ſon ciſeau n'eſt pas toujours mâle & terrible. Il ſe livre à des penſées douces, mais vagues & ſans caractere.

Sa fidélité, lisant une Lettre & caressant un chien, est froide & ne signifie rien. Sa *petite nymphe, se coëffant d'une guirlande de fleurs*, dit encore moins. Il y a plus d'expression dans son *Hymen couronnant l'Amour*. Ce grouppe est plein d'une belle harmonie. On y contemple le repos des figures antiques. Le sculpteur a cru devoir adopter une draperie de linge mouillé, ici où il étoit question de rendre son principal personnage plus tendre, de lui donner des contours marqués & moëlleux. Sans admirer l'invention de son esquisse du tombeau du marquis *d'Argens*, on aime à voir les arts célébrer un homme qui les chérissoit passionnément, qui leur a rendu souvent hommage, distingué d'ailleurs dans la littérature par beaucoup d'écrits, sinon de génie, au moins agréables & philosophiques.

M. *Mouchy* & M. *le Comte* ont exposé chacun une figure de la sainte *Vierge* avec l'enfant *Jesus*. La premiere, plus grande, modelée en plâtre, est destinée à être placée dans l'église de *Brunoy*. Elle est bien dessinée; la figure en est pure, mais sérieuse, mais sans l'air intéressant d'une mere. Sa façon indifférente à porter le divin poupon caractériseroit plutôt une nourrice mercenaire, qui se charge d'un être étranger, & s'occupe de toute autre chose en le promenant. La maternité, au contraire, est dans la seconde exprimée à ne pas s'y méprendre. Elle tient son enfant avec grace, mais elle le regarde tendrement, elle le couve de ses yeux, & en lui souriant, elle laisse entrevoir une crainte continue qu'un fardeau si précieux ne lui échappe. Les connoisseurs donnent donc, sans contredit, la préférence au second. Il est vrai que son modele en talc, de petite proportion seulement,

exécuté en grand, n'aura peut-être pas assez de majesté pour une mere de Dieu. Quoi qu'il en soit, j'aime toujours mieux son ciseau suave, agréable & touchant, que celui sec, austere & dur du premier.

Le talent de M. *le Comte* à rendre les douleurs tendres, se déploie & se varie dans *les trois Maries pleurant Jesus-Christ mort*, dont le cadavre peche par le dessin outré, par une position contrainte, qui ne peut être celle d'un être inanimé. Son bas-relief, offrant *Bacchus & l'Amour endormi*, est d'un *faire* facile, gracieux, noble & léger.

On juge qu'il s'est sur-tout appliqué à former savamment le buste de M. *d'Alembert*, dont il a débarrassé la tête de sa perruque en bourse, afin de mieux en saisir l'effet pittoresque. Il s'agissoit d'un effort extraordinaire pour plaire à l'amateur qui en faisoit l'acquisition, amateur honoraire de l'académie de peinture & de sculpture, membre de l'académie Françoise & maniant tour-à-tour la plume, le crayon, la palette & le ciseau: je veux parler de M. *Watelet*. L'artiste a sur-tout réussi dans ces plis & replis de la peau, attribut distinctif de la figure du philosophe, qui ne sont point les rides de la vieillesse, mais les suites d'une contraction fréquente à la vue ou à la seule idée des maux de l'humanité, affectant & tourmentant sans cesse son ame trop sensible. Je n'entends lui reprocher que d'avoir donné une proportion peut-être un peu trop forte au buste, & conséquemment aux traits du visage, dont cela diminue la finesse.

Je reconnois M. *Monot* à l'*Amour déposant ses armes dans le sein de l'Amitié*; composition douce, tout-à-fait dans son genre. Il représente

encore cette déeſſe, *couronnée par le Temps*, d'après les vers du *gentil Bernard*, dans ſon opéra de *Caſtor & Pollux* :

Le temps ajoute encore un luſtre à ta beauté.

Et le vieux dieu ſemble rajeunir & ſe revivifier lui-même en prononçant ces paroles de *l'Hymen à l'Amitié*. Il y a de la force & du feu dans la *Diane qui terraſſe un ſanglier*.

A côté eſt le *martyre de St. Barthelemi* de monſieur *Berruer*, eſquiſſe où je trouve une chaleur que j'exhorte l'auteur à faire paſſer dans ſon bas-relief en grand. Mais je ne remarque aucun eſprit dans celles de trois figures à exécuter pour la nouvelle ſalle de ſpectacles de Bordeaux : *Melpomene*, *Polymnie* & *Terpſicore*. Nulle grandeur dans la premiere, nul enthouſiaſme dans la ſeconde, nul enjouement dans la troiſieme, dont les jambes lourdes ne ſont point celles de la déeſſe de la danſe. Je ſuis encore plus mécontent, s'il eſt poſſible, du modele de *Thalie*. Je ne la reconnois qu'à ſon maſque & à ſes brodequins : je cherche en vain ſur ſa figure, ou la gaieté bouffonne, ou la vigueur ſatirique, ou le rire malin de nos divers comiques du dernier ſiecle. Je n'y vois que la fadeur, la triſteſſe & l'ennui de nos modernes dramatiques. C'eſt *Thalie la chauſſée*, dont Piron faiſoit ſi ſi plaiſamment.

Pour vous conſoler, Monſieur, M. *Caffieri* nous fait reſpirer la véritable ſous la figure du grand homme que je viens de nommer. Son buſte eſt admirable ; il s'éleve au ſallon entre les autres avec cette ſupériorité que donne le génie ſur tout ce qui l'environne. Il n'y a que cette maudite perruque que je ſerois tenté de

lui arracher, & dont nos artiſtes ne devroient affubler que les têtes faites pour la porter.

Le grouppe du ſallon qui exigeoit le plus de ſublime, eſt celui de *Prométhée*. Il *repréſente l'inſtant où l'homme éprouvant les premiers ſentiments de ſon cœur, éleve ſes regards vers la Divinité. Le rival du créateur admire le ſuccès de l'entrepriſe. Le génie de Minerve couvre le nouvel être de ſon égide, ſymbole de la protection de cette déeſſe.* Telle eſt l'idée que monſieur *Boizot* nous donne de ſon ſujet, au deſſous duquel il eſt reſté. Il y a pourtant de la verve dans ſon *Prométhée*, de la ſenſibilité dans l'homme; les attitudes en ſont belles & vraies. Il y a même dans ſon génie une nobleſſe qui le décele pour un ſculpteur au deſſus du vulgaire. Qu'y manque-t-il donc? Un je ne ſais quoi: encore plus d'élévation; ce *mens divinior* qui forme & les grands artiſtes & les grands poëtes.

En quittant ce morceau, mes yeux tombent par haſard ſur un buſte iſolé, relégué en un coin, auprès duquel on paſſe ſans le regarder, ou dont on ſe détourne promptement. Curieux, j'approche, je crois en reconnoître confuſément les traits: j'examine de plus près; je trouve un prince qu'à cette indifférence générale on prendroit pour un roi de la ſeconde ou de la premiere race. « C'eſt vous, ô *Louis XV*! vous, » à qui l'on décerna le titre de *Bien-aimé*! Et » voilà comme ſe réaliſent les noms prodigués » par la flatterie! puiſſe cette leçon frappante » parvenir à ton ſucceſſeur, dont on entoure » aujourd'hui les images! Puiſſe-t-il craindre » d'être ainſi délaiſſé par nos neveux, s'il ne

» ſe rend plus digne de leur amour, en imitant
» ce *Henri*, auquel on l'a déja, trop tôt ſans doute,
» aſſimilé, le ſeul de nos monarques peut-être
» dont on s'empreſſe encore de contempler la ſta-
» tue : qu'aucun bon François n'enviſage ſans
» verſer des larmes de tendreſſe, & regretter ſon
» regne bienfaiſant. »

Pardon, Monſieur, de cet écart, auquel j'ai été entraîné par la circonſtance. Je vous ramene au ſallon, ou plutôt je vous en fais ſortir, afin de conſidérer un grand monument de M. *Gois*, réſervé pour le dernier. C'eſt un bas-relief immenſe de trente pieds de large, ſur cinq pieds ſix pouces de haut. *Saint Jacques & Saint Philippe, prêchant & guériſſant des malades*, étoient le ſujet donné à traiter à l'auteur. Il préſentoit d'abord une grande difficulté : c'eſt qu'il étoit double & péchoit ainſi contre les premieres regles de la compoſition. Le génie fait ſuppléer à tout : l'artiſte a réuni ce double ſujet ſous un ſeul point de vue, & ſubordonnant l'un à l'autre, a ſauvé le défaut. Saint Jacques eſt la figure dominante : il annonce la toute-puiſſance de Dieu ; il excite cette foi vive, ſans laquelle les miracles ne peuvent s'opérer, & ce n'eſt qu'en faveur de ceux pénétrés de la parole divine, annoncée par celui-là, que ſon compagnon déploie les merveilles dont le ciel l'a fait le diſpenſateur. Il faut un temps conſidérable pour détailler les diverſes parties de ce poëme immenſe, où chaque perſonnage a ſon rôle, ſon caractere, ſon attitude différente. L'Orateur a plus de mouvement & d'action, il eſt dévoré d'un ſaint zele, il a cette inquié-

tude empreſſée d'un miniſtre de l'évangile, qui ſent ne pouvoir rien faire par lui-même, craignant toujours que le pécheur ne lui échappe. Le *Thaumaturge* eſt plus tranquille. Que dis-je ! il a ce calme parfait, annonçant la certitude de ſes ſuccès, cette confiance qu'il veut tranſmettre aux malades, & qui produit déja la moitié de la cure. Un beau choix de têtes un deſſin correct & ſavant, une expreſſion vraie & décidée, un dégradation admirable des figures ſe perdant inſenſiblement dans le fond, & ſuppléant aux lointains à la perſpective de la peinture, ne permettent pas de quitter cette vaſte machine ſans appréhender d'avoir oublié quelque choſe, & ſans deſirer d'y revenir encore. Elle ſeule doit immortaliſer M. *Gois*.

Il me reſte, Monſieur, à vous parler de nos graveurs. Vous ſavez que ce ſont, pour ainſi parler, les traducteurs des autres artiſtes. Ils ſont aſſervis à rendre ſcrupuleuſement leurs penſées, leurs expreſſions, leurs beautés & même leurs défauts. Quelques-uns, cependant, doués de plus d'invention, deſſinent par eux-mêmes & ſont originaux en ce genre. Tel eſt M. *Cochin*, ſecretaire de l'académie. Il a auſſi l'amour-propre de vouloir être homme de lettres, & il eſpere mieux y parvenir en identifiant en quelque ſorte ſes travaux avec les leurs. Depuis que nos écrivains ont cru donner plus de luſtre à leurs ouvrages en les enrichiſſant d'ornements étrangers, le graveur leur eſt devenu d'un grand ſecours ; il les fait pénétrer juſques dans les aſyles les plus ſecrets, juſques

ſur les toilettes & dans les boudoirs. Il eſt tel auteur qui lui doit toute ſa fortune.

M. *Cochin* offre au public, cette année, la ſuite de ſes ſujets des *Aventures de Télémaque*, pluſieurs tirés d'*Homere*, un tiré de *l'Aſtrée*, d'autres des principales pieces du théatre de M. *de Belloy*; enfin, des ſujets ſacrés, deſtinés à être inſérés au miſſel de la chapelle de Verſailles. On voit que ſon génie ſe ploie à tout : il eſt fougueux avec *Homere*, tendre avec *Fénelon*, galant avec le Romancier, tragique avec le poëte, enthouſiaſte dans ſa foi. On admire ſon abondance & ſa variété. Mais il eſt quelquefois confus, pour vouloir embraſſer un plan trop vaſte, & ſon crayon eſt toujours ſec, dur & forcé.

Ce graveur fournit encore au luxe typographique d'une autre façon. Il deſſine les portraits des auteurs pour être mis à la tête de leurs ouvrages. C'eſt d'après ſes deſſins que M. de *Saint-Aubin* nous donne l'abbé *Raynal*, ſi fameux par ſon *Hiſtoire des Etabliſſemens des Européens dans les deux Indes*. On voit le feu de cet écrivain pétiller dans ſes yeux. Il eſt très-reſſemblant, ainſi que le perſifleur *Beaumarchais*, & l'égoïſte *Linguet*. L'air roide de celui-ci, le caractériſe à merveille. En général, l'éleve n'a ni grace ni douceur dans ſon burin; il prend trop de la maniere aride de ſon maître.

C'eſt, au contraire, par le moëlleux & l'onction que continue à exceller M. *Beauvarlet*, dont les ouvrages cauſent une ſenſation ſuave comme eux. C'eſt à coup ſûr pour conſerver ce beau fini qu'il a mérité le reproche d'intro-

duire la nouvelle mode de graver autrement que d'après le tableau, c'eſt-à-dire, le réduire d'abord en deſſin, pour le tranſmettre enſuite au burin. Il eſt certain qu'à travers toutes ces manipulations, ſi je peux me ſervir de ce terme, l'eſprit de l'original s'évapore ; il n'en reſte plus que le matériel.

M. *le Vaſſeur*, ſans être auſſi ſoigné que ſon frere, n'eſt pas moins agréable ; il eſt même plus voluptueux : auſſi choiſit-il toujours des ſujets & des peintres analogues à ſon génie. C'eſt *la mort d'Adonis*, d'après *Boucher* ; c'eſt *Mars & Venus*, d'après *Carle Vanloo*.

Deux agréés débutent. M. *Molès* a de l'énergie dans ſon *faire*, & ſemble deſtiné aux compoſitions fieres & vigoureuſes. Le portrait eſt le genre de M. *Cathelin* : il a le burin ferme, hardi & beau. Son *Moliere* eſt frappant.

Je finis par M. *le Bas*, par où j'aurois dû commencer, ou plutôt dont la réputation eſt trop étendue pour qu'il puiſſe recevoir aucun éloge nouveau. Ses gravures ſont dans les deux mondes, & ſes ouvrages vrais & naïfs plaiſent par-tout. C'eſt le *Teniers* de ſon art. D'ailleurs, preſque tous ſes confreres célebres aujourd'hui ſont ſes éleves, & leur gloire ajoute à la ſienne.

Je ne vois que deux médailles de M. *Roettiers*, qui ſont les portraits de *Loke* & de *Newton*. On ne choiſit pas ordinairement de pareils buſtes, lorſqu'on ne ſe ſent pas en état de les rendre. Rien de mieux frappé.

Celles de M. *Duvivier* ſont preſque toutes hiſtoriques & compoſées. Il en annonçoit entr'autres une dont le ſujet étoit : *Le parlement rendu par le roi aux vœux de la nation.* On

ne

ne ſait pourquoi on ne l'a pas trouvée. Les autres, heureuſement terminées, nettes, préciſes, de la plus parfaite exécution, l'ont fait deſirer davantage. On aime ſon portrait de feu M. le *dauphin* entouré de ſes ſept enfants, dont les têtes doivent entrer dans un monument qu'on éleve à l'hôtel de la Guerre à l'honneur de *Louis XV.*

On regrettoit, il y a deux ans, de ne trouver au ſallon rien de relatif à la future ſalle de comédie Françoiſe. M. de *Wailly* a réparé cette omiſſion. Il préſente aujourd'hui le frontiſpice & la coupe intérieure de celle commencée à l'hôtel de *Condé.* La majeſté de l'un, la belle forme de l'autre & le détail avantageux des diſtributions, font regretter que ce projet, ainſi que tant d'autres, ne ſoit qu'ébauché, & reſte ſur le papier, ſans ſe réaliſer jamais.

A mon grand regret, Monſieur, je ſuis obligé d'avouer que s'il y avoit un prix fondé pour le morceau le plus parfait du ſallon, il ſeroit accordé à un ouvrage vulgaire, auquel le génie n'a aucune part, mais le chef-d'œuvre de l'adreſſe humaine. Au reſte, l'auteur en a reçu un plus flatteur pour l'amour-propre, par le concours non interrompu du public le comblant d'éloges continuels. Il s'agit du cadre d'un ſculpteur en bois, nommé *Boutry*, repréſentant les armes de France, des trophées, des guirlandes de fleurs, des feuillages, &c. Ce travail exquis eſt d'une ſi grande beauté, d'une telle délicateſſe, qu'on ne l'a point doré ni verniſſé, & qu'on le conſervera dans toute ſa ſimplicité. L'artiſte a été trois mois à le terminer. Il appartient à S. M., qui a un goût particulier pour ces ſortes de chef-d'œuvres, & s'y con-

poît, s'occupant elle-même de pareils travaux dans ſes délaſſements.

Je l'ai inſinué d'avance, je ne ſuis point en cela de l'avis du grand nombre; en payant au vainqueur le tribut d'admiration qui lui eſt dû, j'obſerve la diſtance qu'il doit y avoir entre les productions de la main & celles de la tête. Le ſieur *Boutry* dans le rang des talents eſt inférieur, ſans doute, au plus mauvais des peintres qui ont expoſé, & c'eſt beaucoup dire. Je déſigne cette claſſe comme le cédant infiniment aux deux autres, ou peu de médiocre & rien de déteſtable.

Sachez au reſte, Monſieur, que malgré la multitude des académiciens que je vous ai fait paſſer en revue, j'en ai omis pluſieurs, & cependant j'en compte encore 33 qui n'ont pas jugé à propos d'entrer en lice. A voir le nombreux catalogue de cette compagnie, quelle école fut jamais plus féconde en concurrents? Mais combien dont les noms ne figureront jamais ailleurs! Combien peu de ces meſſieurs ſurnageront ſur le fleuve profond de l'oubli! Combien déja d'anéantis de leur vivant! Et c'eſt bien d'eux qu'on peut dire: *Apparent rari nantes in gurgite vaſto!*

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANNÉE M. DCC. LXXIX.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au ſallon du Louvre, le 25 août 1779.

LORSQU'EN 1737 M. Orry, miniſtre des finances, directeur-général des bâtiments, ordonna, Monſieur, l'expoſition des peintures & ſculptures, qui depuis a lieu réguliérement; ce miniſtre recueillit les éloges dus à ſon heureuſe idée; un poëte aimable (1) le chanta, l'appella le pere du génie, le reſtaurateur des beaux arts, le digne rival de Colbert; il reçut la brillante gratification de vice-protecteur de l'académie. Les ſoins de MM. de Tourneheu & marquis de Marigny, pour la continuation de ce concours, leur ont procuré les mêmes applaudiſſements; ils ont été regardés comme des Mecenes diſtingués, auxquels on a ſucceſſivement prodigué à forte doſe l'encens que l'adulation a ſans ceſſe en réſerve pour ceux dont elle attend des graces. C'eſt

(1) M. Greſſet.

maintenant ſur M. d'Angiviller qu'elle ſe retourne, car le ſaint du jour eſt conſtamment le plus grand. Je ne veux point diſcuter lequel de ces directeurs mérite davantage des artiſtes ; mais en louant les bonnes intentions de ce dernier, j'obſerverai qu'elles ne ſont peut-être pas auſſi propres qu'on le croiroit à faire naître les talents & à leur donner l'eſſor. Ces ſtatues, ces tableaux d'hiſtoire qu'il commande régulièrement pour le roi, doivent, il eſt vrai, former à la longue une ſuite de morceaux propres à atteſter l'exiſtence d'une foule d'artiſtes au ſiecle où il aura vécu ; mais s'ils ne peuvent ſoutenir la comparaiſon des chef-d'œuvres des grands-maîtres, ſi la médiocrité eſt le ſceau de ces nombreuſes productions, il n'aura pas pris, ſans doute, le meilleur moyen d'illuſtrer l'école françoiſe, & de lui aſſurer la ſupériorité ſur les autres. Pluſieurs cauſes concourent à rendre infructueux tous ces efforts pour faire éclorre le génie & le développer ; des arguments donnés, des formes indiquées, un temps limité ſont autant d'entraves dans leſquelles il eſt circonſcrit, qui le gênent, le reſſerrent & l'étouffent. D'ailleurs, chacun veut avoir part aux bienfaits de la cour, & tel artiſte quitte un genre, dans lequel il auroit excellé, pour un autre auquel il n'étoit pas appellé ; & puis le manege, l'intrigue, la cabale & peut-être la perfidie & la noirceur ſont mis en jeu : les concurrents viſent moins à ſe ſurpaſſer en mérite, qu'à ſe ſupplanter ; ils deviennent des courtiſans, au lieu d'être des hommes ſupérieurs. La peinture, car c'eſt ſur-tout d'elle dont je parle ici, eſt un art d'imitation ; c'eſt en voyant

les modeles, en les étudiant, en s'en pénétrant, que le correge ſe ſent & s'écrie, *ed io ſono pittore!* Je crois donc, Monſieur, qu'en continuant de développer aux yeux du public les richeſſes immenſes en ce genre, entaſſées dans les divers palais de nos rois, qui y reſtent inconnues, s'y gâtent & y dépériſſent, on feroit éclorre plus de talents; qu'en répandant une ſomme modique, accordée d'avance à la faveur, ſans qu'on ſache ſi le talent la méritera.

Ce qu'on voit au ſallon de cette année, fortifie mon aſſertion; c'eſt que le meilleur tableau, celui qui réunit tous les ſuffrages & eſt regardé comme ſurpaſſant de beaucoup les dix ordonnés pour le roi, eſt le fruit d'une compoſition libre, une conception de l'auteur même, s'enthouſiaſmant à la lecture d'Homere. Le ſujet eſt *Hector qui détermine Pâris, ſon frere, à prendre les armes pour la défenſe de ſa patrie.* Le peintre eſt M. *Vien*, directeur de l'académie de France à Rome. L'action ſe paſſe dans le palais de *Priam:* le héros Grec accable de reproches le prince efféminé; il étend la main & lui indique les murs de Troye, où il devroit être, au lieu de languir aux pieds d'une femme. Pâris a les bras croiſés, attitude d'une réflexion profonde & douloureuſe; il porte le regard vers ſes armes ſuſpendues à une colonne du palais: Hélene arrive les larmes aux yeux, fixe ſon époux, & ſemble eſpérer pour l'attendrir qu'il ramene les ſiens ſur elle. La princeſſe eſt entourée de ſes femmes debout, attriſtées & prenant part à ſon inquiétude. Un petit Amour entr'elle & Pâris tire celui-ci par ſon vêtement. Enfin Hector a près de lui Andro-

maque. Des ſuivantes portent Aſtianax, & tant de perſonnages enrichiſſent la ſcene ſans confuſion. L'architecture du meilleur genre & d'une perſpective bien entendue, remplit le fond du tableau, dont l'ordonnance nette & préciſe eſt relevée par un deſſin correct & élégant. Il eſt en général, ſauf le ciel, d'un excellent ton de couleur, plein de vigueur & d'harmonie; on s'apperçoit que M. *Vien* a ſu profiter encore de ſon ſéjour au centre des arts : rien de négligé dans les acceſſoires; enfin, c'eſt un chef-d'œuvre pour le *faire*; il n'y manque qu'une choſe. Eh quoi ! ce n'eſt pas le don de plaire, mais c'eſt celui d'attendrir, de remuer l'ame, d'y exciter les paſſions des perſonnages, d'imprimer du mouvement & de l'intérêt à ſon ſujet. Qu'auroit fait M. *Doyen*, par exemple, à la place de M. *Vien*, car, quoique le premier ſoit déteſtable depuis quelque temps, on ne peut lui ôter la partie de l'expreſſion, l'invention, la chaleur; il auroit animé toute ſa compoſition; en prononçant fortement le caractere d'Hector, il eût fait contraſter la vigueur, le rembruni des muſcles, avec la blancheur, la délicateſſe des chairs de Pâris, & il auroit rompu l'uniformité de toutes ces figures droites, en repréſentant celui-ci ébranlé & portant la main à ſes armes : au lieu d'un petit amour allégorique & froid, il l'auroit placé dans le cœur du prince, qui rencontrant les regards d'Hélene, eût bientôt perdu le courage momentané que lui eût inſpiré ſon frere. Vous ſentez, Monſieur, quelle différence eût réſulté d'un tel changement qui, en donnant plus de vie & d'action au principal perſonnage, l'eût rendu par-là néceſſairement le premier

objet de l'attention du ſpectateur empreſſé de voir ce qu'il va faire.

A côté de ce tableau eſt un de ceux ordonnés pour le roi. M. *la Grenée* l'aîné en a été chargé. Voici comme il nous expoſe ſon argument. *Popilius envoyé en ambaſſade à Antiochus Epiphanes, pour arrêter le cours de ſes ravages en Egypte.* Il développe enſuite les diverſes parties de ce poëme. « Le conſul & ſes deux collegues joignirent Antiochus à Eleuſine, bourgade peu » éloignée de la ville d'Alexandrie que ce prince » alloit aſſiéger. Là le conſul lui *lut le décret du* » *ſénat*, qui portoit, *qu'Antiochus ceſſe de faire* » *la guerre à Ptolomée en Syrie.* Le roi répondit » au conſul, *donnez-moi le temps de conférer avec* » *mon conſeil.* Le fier républicain ne trouvant » point la réponſe du roi aſſez prompte & aſſez » déciſive, l'environna d'un cercle, qu'il décrivit » ſur le ſable avec la baguette qu'il tenoit à la » main, en lui diſant : *vous ne ſortirez pas de* » *l'enceinte où je vous renferme, que je ne ſache* » *ſi je dois vous regarder comme ami ou comme* » *ennemi ; vous devez révérer en moi l'autorité* » *du ſenat que je repréſente.* Le roi ceſſa toute » hoſtilité. »

Cette ſcene, plus tranquille que la précédente, eſt cependant ſuſceptible d'un ſublime qui auroit ſauvé le froid & la monotonie de la compoſition : au lieu de repréſenter le cercle tracé, Antiochus déja circonſcrit & Popilius qui le regarde avec moins de nobleſſe que de gravité, j'aurois voulu peindre ce dernier décrivant le cercle d'un air fier & menaçant, qui eût en quelque ſorte exprimé le décret du ſénat ; le

monarque indigné s'efforçant en vain de franchir la ligne, retenu, ce ſemble, par une force ſupérieure, dont il auroit été enchaîné malgré lui. Un licteur derriere le conſul, courbé, les mains demi-ouvertes, comme pour attraper des mouches, eſt un acceſſoire ridicule qui annonce combien peu les ſpectateurs d'une action auſſi impoſante y prennent part. Je ne puis mieux vous faire connoître, Monſieur, l'idée que les partiſans de M. *la Grenée* ont de ſes ouvrages, qu'en vous citant un de leurs éloges ; ils diſent *qu'il leur ſemble d'un pinceau aimable & ſuave, quoique moins ſoutenu pour la couleur que ſes autres tableaux* (1).

On ne reprochera point, Monſieur, au frere cadet de ce peintre le défaut de chaleur & d'expreſſion ; il eſt vrai que le point hiſtorique offert à ſon imagination préſentoit toutes les horreurs dignes de nos tragédies modernes, ſuivies de la plus belle, c'eſt-à-dire, la plus ſanglante cataſtrophe : c'eſt la fermeté de Jubellus Tauréa. Il eſt tiré de Valere Maxime, & mérite d'être connu. « Fulvius Flacus, conſul, » dans le moment qu'il faiſoit exécuter ſous » ſes yeux les principaux ſénateurs de Capoue, » coupables de révolte contre les Romains, » reçoit des lettres du ſénat qui lui ordon- » nent de ſuſpendre. Alors Jubellus Tauréa » Campanien, s'avance vers lui, & lui dit à » haute voix : *pourquoi, Fulvius, n'appai- » ſes-tu pas la ſoif que tu as de répandre*

(1) Voyez le *Journal de Paris*.

» *notre ſang ? En verſant le mien, tu pourrois* » *te vanter d'avoir fait mourir un homme plus* » *ferme que toi. Je le ferois*, lui répond Fulvius, » *ſi l'ordre du ſénat ne m'arrêtoit. Pour moi*, répli- » qua Tauréa, *qui n'ai point reçu d'ordre des peres* » *circonſcrits, je puis te donner un ſpectacle digne* » *de ta cruauté & un exemple au deſſus de ton* » *courage.* A ces mots, il poignarde ſa femme, » ſes enfants & ſe tue lui-même. »

Ce ſujet mal expoſé, puiſque ce n'eſt point la fermeté, mais la férocité de Jubellus Tauréa, qu'il s'agit de rendre, eſt un de ceux qu'Horace recommande aux poëtes d'écarter des yeux, & que les peintres ſans doute devroient à plus forte raiſon s'interdire. Quoi qu'il en ſoit, il étoit digne de la touche la plus énergique, & malheureuſement l'auteur n'y a mis que de la dureté, de l'atrocité : l'on ne peut lui refuſer le ſecret d'exciter l'horreur au ſuprême degré, elle eſt répandue dans l'enſemble de ſon poëme, & il en réſulte un déſordre qui s'étend à toutes les parties. Nul clair-obſcur, un coloris généralement plombé, des raccourcis pleins d'incorrection, des figures lourdes. La femme du ſénateur qu'il vient d'immoler, ſur lequel le cœur du ſpectateur devroit s'épancher, ſe repoſer en quelque ſorte avec une compaſſion tendre, qui tempéreroit le premier mouvement d'effroi & d'exécration, le repouſſe au contraire, & lui fait détourner les regards, en n'offrant qu'un cadavre ſans ſentiment & exhumé de la tombe, où on l'auroit cru enſeveli depuis pluſieurs mois : cependant, Monſieur, malgré ces énormes défauts

d'intelligence & d'exécution, j'ai vu beaucoup de gens préférer ce tableau qui les remue, aux autres plus réguliers, mais froids & sans vie. Tel est celui de *Régulus*. « Il n'ignoroit » pas, ce grand homme, quels supplices lui » destinoient ses barbares ennemis ; cependant » il écarta sa famille qui s'opposoit à son passage, » & s'embarqua pour Carthage d'un air aussi » tranquille & aussi satisfait que si, après avoir » terminé les affaires de ses clients, il fût parti » pour se délasser de ses pénibles travaux dans les » riantes campagnes de Tarente. »

Tout cela se trouve dans Horace, dont le passage est tiré, & nullement sur la physionomie du héros mal dessinée. Sa robe, excessivement volumineuse sur le côté gauche, donneroit lieu de soupçonner un corps étranger caché dessous, un larcin fait à sa patrie, qui le déceleroit pour un contrebandier mal-adroit, que les commis des douanes de Rome n'eussent pas manqué de fouiller, si les maltôtiers y eussent alors été connus. Je vous rapporte, Monsieur, cette mauvaise plaisanterie, comme une preuve du peu d'intérêt qu'excite Régulus & tout le tableau en général. Les différents personnages, assez nombreux par le manque de distribution heureuse des clairs & des ombres, ne semblent qu'un seul grouppe avec le principal & même avec la roche & les fabriques de *Ripa-grande*, lieu où s'embarque le Romain : les détails de cette partie sont les meilleurs, quoique marquant une ignorance grossiere de l'appareil d'un départ maritime : mais les figures Carthaginoises sont belles, frappantes &

dans un coſtume de mœurs, de vêtements & d'expreſſion caractériſtique.

La mort de Calanus, philoſophe Indien, qui las de la vie, âgé de plus de quatre-vingts ans, demande à Alexandre qu'on lui dreſſe un bûcher pour ſes funérailles, fait plus d'honneur à monſieur *de Beaufort* que ſes ouvrages précédents. Il y regne une belle ſimplicité, cette unité d'action où ſe reconnoiſſent les plus grands maîtres. Le coſtume y eſt parfaitement obſervé, juſques dans le ciel, qui par ſa pureté déſigne le ciel de l'Inde, lieu de l'événement. La figure du philoſophe en mouvement eſt noblement ajuſtée & bien drapée. La touche, en général, eſt aſſez ferme & le coloris point mauvais; mais des défauts ſenſibles s'y remarquent en même temps. L'action ſe paſſe au milieu de l'armée du roi de Macédoine: elle étoit aſſez curieuſe pour attirer beaucoup de ſpectateurs, & quatre perſonnages ſeuls, le héros principal compris, compoſent la ſcene trop ſolitaire: le ſujet n'eſt pas indiqué parfaitement; on ne remarque point le bûcher qui devroit être allumé, & Calanus montrant le ciel à l'officier que lui envoie Alexandre pour recevoir ſes dernieres intentions, ſemble faire une menace, qui ne ſeroit pas l'expreſſion de la reconnoiſſance due au prince, ſon bienfaiteur.

Monſieur *Brenet* a eu le troiſieme tableau à traiter pour le roi, *Metellus ſauvé par ſon fils*. Je remarque à cette occaſion, Monſieur, qu'il eſt très-fâcheux pour un artiſte, comme pour un poëte, d'être obligé de donner le commentaire de ſon ouvrage; il faudroit toujours au moins que l'action principale fût une, préciſe, claire,

& s'expliquant auſſi facilement à l'eſprit qu'aux yeux. L'artiſte dont il s'agit ici, étoit chargé d'un de ces ſujets compliqués, qui refroidiſſent inévitablement & le peintre & le ſpectateur. En effet, comment indiquer tout ce qu'il faut néceſſairement ſavoir & exprimer dans ce poëme? Vous en allez juger.

« Octave tenant à Samos une ſéance pour l'exa-
» men des cauſes des priſonniers du parti d'An-
» toine, Metellus, vieillard accablé d'années,
» de miſere, & défiguré par une longue barbe,
» lui fut amené; le fils de ce vieillard qui étoit
» l'un de ſes juges, après avoir avec peine démêlé
» les traits de ſon pere, court l'embraſſer en
» verſant des larmes & jetant de grands cris;
» puis ſe retournant vers Octave: *Céſar*, dit-il,
» *mon pere eſt ton ennemi, & je ſers ſous tes*
» *drapeaux: il doit être puni & moi récompenſé:*
» *ſauve-le à cauſe de moi, ou donne moi la*
» *mort avec lui!* Céſar attendri accorda aux
» prieres de ſon fils la grace de Metellus, quoi-
» qu'il le connût pour un ennemi implacable. »

On défie le plus habile dans la pantomime pittoreſque de rendre tous les points de ce récit, de façon qu'un ſpectateur verſé dans la connoiſſance de l'hiſtoire & des tableaux en ſaiſiſſe l'enſemble; il eſt donc du devoir d'un artiſte d'éviter de pareils arguments: s'il eſt forcé de les traiter, il faut qu'il ait l'adreſſe en ſimplifiant le fait, d'en indiquer les détails par les acceſſoires. Par exemple ici, en s'attachant, comme a fait l'auteur, à l'eſſence de l'action, au centre du ſujet, qui eſt la reconnoiſſance des deux Romains, ſuivie de l'apoſtrophe tendre &

fiere du fils de Metellus à Auguſte, pour marquer que ce fils, paſſé du tribunal dans les bras de ſon pere, de l'un de ſes juges étoit devenu ſon interceſſeur, il falloit, au lieu de le vêtir pauvrement, lui donner la robe de ſénateur, ou même la robe conſulaire, telle qu'on en voit aux autres reſtés près de l'empereur; il falloit, pour indiquer la concluſion qui eſt le pardon d'Auguſte, amener Metellus chargé de fers, que le licteur lui auroit ôté; il falloit mettre Octave moins dans l'ombre, &, par un effort de génie ſublime, qu'on vît s'éteindre ſur ſon viſage la colere, pour faire place à la clémence. Mais M. *Brenet* n'eſt ni un Raphaël, ni un Rubens, ni même un le Sueur, auquel on a voulu le comparer: c'eſt un compoſiteur ſage, qui grouppe bien ſes figures; les trois du milieu, c'eſt-à-dire de Metellus, de ſon fils & du licteur, ſont heureuſement agencées, mais non ſans quelques fautes de deſſin; car, pour avoir voulu rendre le vieillard décrépit, le peintre ſemble lui avoir décollé la tête; du reſte, il y a du feu & de la méchanceté dans les yeux du priſonnier, & le caractere vindicatif, implacable, de cet ennemi, eſt ſans doute ce qui eſt le plus fortement exprimé. Le peintre a mieux colorié que de coutume; il ſe ſoutient à côté de M. *Vien*: on eût deſiré ſeulement qu'affectant moins une oppoſition d'ombres & de lumieres, il eût éclairé ſon ciel par le haut de quelques degrés; ce qui eût détaché davantage l'architecture du fond, & répandu une clarté ſuffiſante ſur l'empereur & les juges.

M. *du Rameau*, dont les tableaux ſont au deſſus de celui de M. *Brenet*, donne dans le

défaut opposé ; il est un des partisans du système introduit depuis quelques années dans notre école ; c'est, au lieu de ce beau clair-obscur, la magie de l'art, de substituer par-tout des tons clairs & brillants ; maniere propre à séduire les ignorants, mais au contraire à la nature & à la vérité : c'est ainsi que dans son tableau du *combat d'Entelle & de Darès*, où Enée sépare les deux athletes, le héros, le vainqueur & le vaincu, formant des grouppes différents, sont tous trois aussi éclairés ; il en résulte la même carnation, & assurément celle du vieux Entelle ne doit pas être du ton des chairs du jeune Darès. L'auteur a perdu encore le bel effet qu'auroit produit l'opposition du calme imposant d'Enée avec la fureur des combattants : ce prince n'a qu'un air effaré, qui le dégrade. La qualité supérieure de l'artiste, celle qu'on lui a toujours reconnue, c'est beaucoup de fougue ; il ne laisse jamais le spectacle froid & cela compense bien des défauts ; il est d'ailleurs savant anatomiste : des muscles bien prononcés, d'admirables raccourcis, des contractions hardies, sans être outrées, font le grand mérite de ce tableau. Quant à celui de la piété filiale de Cléobis & Biton, traînant le char de leur mere, il n'attire pas également l'attention ; c'est que l'auteur n'est pas dans son genre. Les corps des deux jeunes gens plaisent aux yeux des artistes qui en sentent le travail ; mais ils n'ont pas la noblesse qu'ils devroient avoir : ce sont deux forts de la halle. Mais la mere trop jeune, n'inspire pas la vénération profonde qu'on devroit ressentir en voyant cette action extraordinaire, & qui suppose dans le

perſonnage envers qui on l'exerce, un caractere de ſupériorité impoſante. Mais l'eſſentiel du trait eſt manqué, c'eſt que la mere ayant demandé à Junon, dont elle étoit grande prêtreſſe, de donner à ſes enfants pour récompenſe de leur piété filiale, ce que le ciel peut accorder de plus heureux aux hommes, le lendemain ils furent trouvés morts.

On remarque avec peine, Monſieur, dans tous ces divers tableaux ordonnés pour le roi, qu'on n'ait pas ſuivi la convention pour les ſtatues, de choiſir tous les ſujets de nos annales aſſez fécondes. Les peintres auroient l'avantage d'éviter une comparaiſon humiliante, lorſqu'il s'agit de remanier ceux de l'hiſtoire Grecque & Romaine, qu'ont épuiſés leurs devanciers. Pour en venir aux morceaux de ce genre deſiré par les François, je me hâte de paſſer ſur l'*Agrippine* de M. *Renou*, débarquant à Brindes l'urne de Germanicus, ſon époux, dans ſes mains: ſon attitude, quelques perſonnages à genoux devant elle, & le recueillement général, font demander à beaucoup de gens du peuple ſi ce n'eſt pas le viatique qu'on porte à un malade? C'eſt que l'action n'eſt pas diſtincte; c'eſt que l'auteur ſacrifiant le fond aux acceſſoires, a fait occuper le devant de ſon tableau par une galere, des rameurs, par tous les uſtenſiles de marine; détails aſſez bien rendus, mais indiquant des idées vagues, une tête qui n'étoit pas profondément remplie de ſon ſujet. Je ne dirai qu'un mot de M. *Menageot*, ſoutenant la réputation qu'il s'étoit ébauchée avec éclat l'année derniere. Sa *peſte de David* eſt vigoureuſe; mais le roi

ſans nobleſſe, n'a que l'air d'un anachorette ; & l'ange exterminateur, mal poſé dans les airs, celui d'un danſeur de corde gauche. Il y a plus de caracteres dans la *juſtification de Suſanne*, où la paillardiſe d'un vieillard eſt ſur-tout fortement ſentie, où la chaſte juive eſt ſuperbe ; mais le Daniel petit & meſquin. Je ne fais qu'indiquer la *Nativité*, de M. *Suvée*, ſa *naiſſance de la Vierge*, deux grandes machines de cet agréé débutant, où il y a de la douceur, de l'harmonie, un faire agréable, tout ce qui annonce un artiſte dans les bons principes, & capable de les mettre en uſage.

Je m'arrête à trois tableaux, dont les ſujets françois piquent principalement la curioſité des Pariſiens. Un étoit déja connu, c'eſt le *Siege de Calais*, traité l'année derniere par M. *Barthelemi* : j'y trouve peu de différence ; la principale conſiſte dans le champ de l'action reſſerré, puiſque le précédent étoit de neuf pieds de haut ſur douze pieds & demi de large, & celui-ci n'eſt que de dix pieds carrés. Mêmes beautés & mêmes défauts, peut-être un peu plus de confuſion : autrefois la reine tomboit à genoux ſur un couſſin, ce qui fit obſerver à un petit enfant, qu'on s'attendoit apparemment à cette attitude de ſa majeſté ; cette fois elle tombe ſur un marche-pied : il faut que l'artiſte ait été forcé à ce travail ingrat, auquel répugne preſque toujours la liberté du génie. J'aime infiniment mieux ſon *Martyre de St. Pierre*, d'un pinceau large & ferme & dans le meilleur ſtyle.

Le ſecond ſujet François eſt un tableau or-

donné pour la ville, *à l'occaſion du rétabliſſement du parlement, & de la remiſe du droit de joyeux avénement à la couronne.* Vous allez voir, Monſieur, comment l'auteur, voulant compliquer ce ſujet ſimple, mêler de l'allégorie avec la vérité hiſtorique, en a fait un emphigouri qui rend ſa compoſition pitoyable & ſcholaſtique. Il a repréſenté le roi entrant dans Paris par le quai des Tuileries, ſur un char attelé de quatre chevaux blancs, auxquels il a oublié de donner du poil: la Vérité, transformée en poſtillon, tient les rênes, & de ſon flambeau éclaire la marche; la Juſtice, la Bienfaiſance paternelle & la Concorde, accompagnent ſa majeſté. M. le maréchal de Briſſac gouverneur de Paris, lui préſente M. de la Michaudiere, alors prévôt des marchands de cette capitale, & ſa juriſdiction.

Ce tableau n'a pas même, Monſieur, le mérite qu'y cherchoient ceux qui l'ont commandé, celui de la reſſemblance des perſonnages: les échevins lui euſſent pardonné tous ſes défauts, s'ils euſſent pu s'y reconnoître & ſe flatter, à la faveur du ſujet, de faire paſſer à la poſtérité leur effigie. Je ſuis fâché pour M. *Robin* qu'il ait été chargé de cet ouvrage, dont, au ſurplus, ſi ſa gloire en ſouffre, ſa bourſe s'eſt bien trouvée, car il a été payé plus cher que tous ceux commandés pour le roi (1).

Il faut convenir, pour ſon excuſe, que la ma-

(1) On dit que M. *Robin* en a eu 8000 livres, & que depuis ſon expoſition, pour le dédommager ſans doute des critiques, on lui a donné encore 2000 livres de gratification.

tiere étoit ingrate, que ces énormes perruques, ces robes rouges, ces phyſionomies de bourgeois de la rue St. Denis, ne ſon guere propres à échauffer le génie & à faire rire l'imagination. Un autre dans ce genre, plus heureux par la nature de l'action, qui prête infiniment davantage, le dernier dont j'aie à parler, a été propoſé à M. *Vincent*; c'eſt *le préſident Molé, ſaiſi par les factieux dans le temps des guerres de la fronde*; ſi d'un côté le coſtume n'en eſt pas pittoreſque pour les acceſſoires, de l'autre, indépendamment du fond grand & ſublime, il étoit ſuſceptible de ces traits que l'auteur a ſaiſis, bien propres à enrichir ſa compoſition & à en étendre l'effet: le mouvement, le tumulte, le déſordre d'une ſédition, fourniſſent au pinceau une foule d'attitudes diverſifiées, fieres ou attendriſſantes, capables d'inſpirer la pitié ou la terreur, ces deux reſſorts tragiques, dont le peintre a profité en poëte: il eſt dommage que ſa verve ne ſe ſoit pas aſſez allumée à la vue de ſon héros, & qu'il ne lui ait pas donné ce calme ſublime, plus difficile à rendre que les paſſions violentes. Les défauts d'exécution de ce tableau, car il y en a dans les meilleurs ouvrages, ſont preſque auſſi ſaillants que les beautés. On eſt frappé d'abord de l'écart forcé du frondeur, qui oſe porter la main ſur le chef du parlement; ſuivant les regles de la perſpective, il eſt au moins de ſix pieds, & il n'eſt pas d'homme qui en puiſſe faire un pareil. Faute d'avoir diſtribué convenablement les tours de lumiere, il regne une confuſion dans les perſonnages, dont les têtes ne ſe détachent pas aſſez; enfin tous ſemblent avoir perdu leur

assiette, & poussés par un vent impétueux qui les fait fléchir d'un même côté. Malgré ces observations séveres, M. *Vincent* est regardé comme une des espérances de l'académie, & l'on doit l'encourager à rester dans la carriere du grand genre, où il fait des progrès marqués. Il faut reprendre haleine, Monsieur, & renvoyer à une autre lettre quelques tableaux d'histoire moins volumineux, car le genre est si abondant cette année, qu'il absorbe presque toute l'immensité du local.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 25 septembre 1779.

JE sors du sallon, Monsieur, & vous transporte dans l'attelier d'un artiste qui, jusqu'ici resté au rang des médiocres, s'éleve cette année, franchit l'espace entre nos plus grands maîtres & lui, s'éleve au dessus d'eux & les laisse bien loin en arriere : M. *Bonnieu*, agréé, dont il s'agit, peintre de genre, se complaisant à traiter des sujets de la vie familiere, avoit cependant donné en 1777 quelques idées de son talent, dans son petit tableau de Henri IV : encouragé par cet essai, il s'est livré à sa verve, & a composé un tableau historique de Betsabée, qu'il se proposoit d'offrir au concours ; le comité des membres de l'académie assemblés pour juger des morceaux à admettre, a rejeté celui-ci, sous prétexte qu'il étoit trop licentieusement traité ; il a

pris le parti de l'expoſer dans ſon atteliet, & c'eſt une affluence chez lui qui s'accroît à meſure qu'on y va : il n'eſt pas de ſpectateur qui n'en ſorte enchanté, & n'avoue que les confreres de M. *Bonnieu* ont bien fait d'écarter un rival auſſi dangereux. On impute leur refus, moins à leur honnêteté effarouchée, qu'à leur amour-propre alarmé. En effet, de l'aveu dès connoiſſeurs impartiaux, il écraſe tout le ſallon, grands & petits; on eſt ſaiſi d'admiration dès qu'on entrevoit cet ouvrage; & s'il ne portoit les ſignes inconteſtables d'une production moderne & qui vient d'éclorre, on croiroit que c'en eſt une de Van Dick, perdue & ignorée.

Dans ce tableau de Chevalet, la Betſabée, de moyenne grandeur, ſort du bain : ſon corps entier, de la plus grande beauté, eſt en proie aux regards du ſpectateur : ſon attitude un peu courbée a ſeulement fourni au pinceau de l'artiſte occaſion de déployer ces contours précis, purs, faciles & moëlleux, où brille le talent du deſſinateur. Tous les membres de la jeune perſonne ſont dans les proportions les plus heureuſes; ſa gorge eſt raviſſante; des chairs d'un blanc animé & plein de vie, par leur tendre incarnat, manifeſtent en quelque ſorte, juſqu'aux extrêmités de ſon corps, le ſentiment d'émotion pudique dont elle vient d'être atteinte, en remarquant qu'elle a été vue : mais c'eſt principalement ſur ſa phyſionomie & dans ſes yeux, ſiege de l'ame, qu'eſt peint ſon embarras, par un caractere de tête expreſſif, & auquel les plus ignorants ne peuvent ſe méprendre. Une vieille derriere elle lui couvre les épaules d'un voile,

dont Betſabée dans ſa frayeur s'empreſſe de s'envelopper. L'oppoſition du viſage ombré, jaunâtre, fillonné de rides de la ſuivante, releve davantage la beauté ingénue de ſa maîtreſſe. A travers ſa ſévérité inquiete, on prévoit d'avance que c'eſt elle qui recevra les premieres propoſitions du monarque épris, & négociera le marché. Quant au David, c'eſt l'endroit défectueux du tableau; il eſt ſi rapetiſſé, ſi reculé, qu'au premier coup d'œil, on le cherche vainement; il ne ſe découvre qu'à l'examen des diverſes parties de la compoſition. Par le trop grand éloignement, non-ſeulement l'auteur s'eſt ôté la facilité d'animer cette figure, & de lui donner l'expreſſion dont elle ſeroit ſuſceptible, mais même il n'a pu la déſigner avec les attributs qui devroient au moins entourer le roi pécheur. Chacun demande comment, dans une diſtance énorme, où, par la diminution de ſon corps, il doit être ſuivant les regles de la perſpective, il a pu s'enflammer de luxure, & même diſtinguer Betſabée?

Quant aux détails du reſte de ce morceau, ils ſont très-ſoignés & d'un fini précieux; le peintre a parfaitement ſaiſi la limpidité de l'eau; il n'a point omis ces gouttes, qui reſtent encore ſur les jambes en ſortant du bain, & en découlent, ainſi que le tranſparent du fluide, à travers lequel on entrevoit le pied de la belle; les draperies ſont bien jetées; la verdure un peu noire & point aſſez détachée du fond, qui ſeroit un défaut dans d'autres circonſtances, eſt ici d'un effet vrai, en ce qu'elle déſigne l'épaiſſiſſement du feuillage & l'obſcurité

du lieu choiſi par une femme pudique pour y dérober la nudité de ſes charmes à l'avidité des paſſants indiſcrets..... Mais je m'apperçois, Monſieur, que c'eſt trop vous arrêter ſur un tableau que je ne me laſſe point de regarder, dans lequel, ce qui eſt le ſceau des excellents ouvrages, plus on le conſidere, plus on découvre de beautés.

Indépendamment de ce chef-d'œuvre, M. *Bonnieu* a expoſé au ſallon où je vous ramene, huit morceaux capables de l'y faire figurer, ſinon avec ſupériorité, au moins avec diſtinction. On aime ſur-tout ſon *Supplice d'une Veſtale*, ſujet exigeant peut-être plus de vigueur & d'énergie, mais où, malgré la petiteſſe de l'eſpace, on trouve une expoſition nette, un coſtume exact, & un détail ſavant de toutes les parties de ce point hiſtorique. Sa *Naiſſance de Henri IV* eſt un autre morceau atténué néceſſairement par l'exiguité des objets, qui empêche d'y mettre le ſublime dont il ſeroit ſuſceptible. *Dors, mon enfant!* eſt le tableau de la romance ſi connue de M. *Berquin*, où une mere bourelée de remords de lui avoir donné une naiſſance illégitime, peint par une ſenſibilité naïve le repos de l'innocence. L'auteur eſt encore reſté au-deſſous du ſujet, dans ces petits poëmes pleins de facilité & d'agrément. M. *Bonnieu* ne s'eſt point corrigé du défaut qu'on lui reprochoit aux deux ſallons derniers, de lécher trop ſes chairs, &, à force de vouloir les rendre douillettes, de les rendre fades.

Malgré ma promeſſe, Monſieur, je ne puis ſortir de l'hiſtoire, je m'en trouve entouré,

quelque part où je fixe les yeux ; les petits tableaux, les deſſins, les eſquiſſes, tout annonce une prétention générale au grand genre ; & en même temps que d'efforts mal-adroits, que de médiocrité, que d'impuiſſance ! Faute du beau, égayons-nous du ridicule : que ne puis-je, Monſieur, vous mettre ſous les yeux les logogryphes de M. *Jollain*, qui, pour marquer l'époque de nos ſuccès ſur l'onde, au lieu de peindre la France reſſaiſiſſant le trident de Neptune, dont ſe ſeroit emparé l'Angleterre, imagine un perſonnage qu'il appelle le *Gouvernement*, auquel il fait relever une femme par terre, qu'il nomme la *Marine* : à côté du premier ſont une colonne & un coq, ſymbole de la fermeté & de la vigilance ; & pour dernier acceſſoire à cette belle invention, dans le fond on voit des guerriers prêts à s'embarquer, & un génie qui diſtribue des récompenſes. Il eſt fâcheux que ce morceau relégué trop haut & dans l'ombre, ne ſe puiſſe pas aſſez diſcuter pour en découvrir toutes les fineſſes ingénieuſes ; on ne doute pas que dans la face du génie on ne reconnût les traits de M. de Sartines.

M. *Jollain* a encore célébré à ſa maniere M. *Necker* : ſon argument eſt *l'ordre remis dans les finances*. Comme cette opération étoit beaucoup plus difficile que la premiere, il y a introduit deux génies au lieu d'un : le premier démêle un écheveau de fil d'or, dont la ſageſſe tient les bouts ; l'autre repouſſe des nuages.

Tout cela n'eſt rien auprès du grand tableau de M. *Vanloo*, peintre du roi de Pruſſe, qui

embraſſant les diverſes parties du regne actuel, en a formé un amas d'allégories énigmatiques, propres à déſeſpérer tous nos modernes Œdipes. Il expoſe ainſi la triple partition : *le temps découvre les vertus ; la ſageſſe détruit les vices ; le ſoleil anime la nature.* Il ſeroit ſuperflu de le ſuivre dans ſes données, dont le développement occupe plus d'une page, & ne préſente qu'un enſemble découſu, auquel il manque un point de réunion ; on ne peut que gémir de voir cet artiſte, digne par ſon talent du nom illuſtre qu'il porte, l'employer auſſi mal. Ses partiſans le diſculpent, & prétendent que cet ouvrage n'eſt qu'une préparation, dont le réſultat doit être dans un certain point d'optique, d'offrir le portrait de Louis XVI. Comme il a déja exécuté ce tour de force pittoreſque à l'égard de Louis XV, on peut ajouter quelque foi à ce bruit courant ; mais pour l'honneur de l'artiſte, on auroit dû en faire mention dans le livret.

En général, Monſieur, les tableaux de genre plaiſent au plus grand nombre des ſpectateurs, qui aiment à ſe retrouver dans ces détails domeſtiques, à leur portée. A chaque ſallon il en eſt qui les occupent ſpécialement, & attirent conſtamment la foule : tel eſt ici le *Seigneur indulgent*, ou *le Braconnier* de M. *Wille* ; le ſujet, tiré d'un opéra comique donné aux Italiens, il y a quelques années, eſt ſimple & riche tout à la fois. Huit perſonnages partagent la ſcene & la rempliſſent. Deux gardes-chaſſe amenent le coupable au ſeigneur aſſis ; la dame derriere lui, touchée des pleurs de la femme & de deux enfants intercédant pour le braconnier,

nier, ſeconde leurs efforts, & le détermine à la clémence : en ſorte que l'unité du poëme eſt parfaitement obſervée. L'artiſte, en habile homme, a nuancé les diverſes douleurs : celle du priſonnier eſt morne, ſilencieuſe, mêlée de remords; celle des enfants eſt ingénue, abondante en ſanglots, criarde & différenciée entre les deux ſuivant l'âge & le ſexe ; l'attitude de la villageoiſe, plus reſpectueuſe, indique un mêlange d'effroi ; enfin l'épouſe du ſeigneur a cette compaſſion analogue à ſon rang & à ſon rôle : quant au gentilhomme, la figure principale, il n'y a pas aſſez de caractere ſur ſa phyſionomie ; on n'y voit que de la bonté, & l'on deſireroit qu'il y fût reſté quelque veſtige du premier ſentiment de colere & d'indignation, dont il a dû être atteint. Belle exécution, du reſte, dans le vêtement, les étoffes, le coloris, dans l'agencement des grouppes. Cet élève de monſieur Greuze me paroît avoir fait beaucoup de progrès, & s'il ne l'égale pas encore pour la partie de l'expreſſion, il le ſurpaſſe déja dans les autres. Son *juif Polonois* eſt ſur-tout monté ſur le plus haut ton de couleur ; il eſt d'une maniere large & vigoureuſe, telle que n'a jamais eu ſon maître.

Dans un *fils repentant, de retour à la maiſon paternelle*, on eſt fâché de trouver beaucoup d'idées de ce même monſieur *Greuze*. Monſieur *Aubry* devroit être jaloux de produire par lui-même, & de ne pas ſe laiſſer ſoupçonner de plagiat.

Au ſallon dernier un tableau d'hiſtoire de monſieur *l'Epicié*, me fit oublier de vous parler, Monſieur, de ſa *douane* ; aujourd'hui je m'ar-

rête avec complaiſance devant ſa *Halle*, qui me paroît bien ſupérieure à ſon *Régulus* : elle eſt faite pour ſervir de pendant à la premiere. L'invention du ſite eſt vaſte, nette, ingénieuſe ; il ſeroit à ſouhaiter que nos grands marchés euſſent une pareille décoration : l'architecture eſt belle, noble & un peu lourde, comme elle doit l'être en pareil lieu ; la perſpective eſt exacte, & l'œil pénetre aiſément à travers les colonnes maſſives dont elle eſt ſoutenue. Une variété étonnante, une grande vérité dans toutes les attitudes des perſonnages qui compoſent la foule immenſe de ce concours tumultueux, occupent long-temps les ſpectateurs, & en réveillant ſans ceſſe leur curioſité, la ſatisfont ſucceſſivement. On trouve cependant que le compoſiteur a omis une ſcene, par ſa fréquence eſſentielle à la repréſentation d'une halle ; c'eſt celle d'une querelle entre de pareils acteurs : il répond qu'il a cherché le naïf, ſans donner dans le bas (1). C'eſt une mauvaiſe excuſe, il auroit pu éviter ce dernier, & le peuple dans ſes combats préſente quelquefois des athletes auſſi intéreſſants que les arenes de nos petits-maîtres ſpadaſſins. Je crois plutôt que M. *l'Epicié* ne s'eſt pas ſenti la vigueur qu'auroit exigée cette partie de ſon poëme : c'eſt par où peche l'artiſte. Quant à ſon faire, il n'empâte pas aſſez ſes tableaux, il eſt avare de couleur ; ce qui répand dans les clairs un blanc de farine déſagréable : qu'il voie, revoie, étudie, médite l'inimitable

(1) Voyez le *Journal de Paris*.

Teniers, le grand maître du coloris dans ces sortes de sujets.

On pourroit donner le même conseil à monsieur *Favray*, chevalier de Malte; (on a oublié *Servant*). Il nous offre dans *sa rue de l'Hippodrome à Constantinople*, le spectacle amusant du costume d'un assemblage innombrable d'étrangers, encore plus piquants par leur nouveauté que par les personnages de M. *l'Epicié*; mais faute de fond, de perspective, de clair-obscur, on les prendroit pour autant de figures découpées & collées avec choix. J'ignore, au surplus, d'où sort ce M. *Favray*, qui déja académicien & même ancien, représente pour la premiere fois au sallon.

Il seroit grand besoin, Monsieur, de pareils débutants, & il en faudroit beaucoup de cette espece pour remplacer monsieur *le Prince*, que nous sommes menacés de perdre. Cet artiste, à la fleur de l'âge, trop livré aux plaisirs, & déja recueillant les fruits amers d'une vie licencieuse, que favorise sa profession, est attaqué de vapeurs, de vertiges, est dans un état d'épuisement qui fait désespérer qu'il puisse jamais reprendre la palette. Sa fécondité lui a fait heureusement produire avant sa nullité de quoi nous amuser encore cette année; car il est toujours spirituel & piquant. Des payſages riants, où le goût de la belle nature se retrouve sans cesse occupent les connoisseurs, tandis que des scenes folâtres raviſſent la multitude. On ne se lasse point d'étudier ses *Marionnettes* du plus joli détail, ses *joueurs de boule*, *ses joueurs de petit palet*. Dans son *cabaretier qui vient avertir un voyageur que son cheval*

eſt prêt, un autre ſe ſeroit contenté de bien rendre ce ſujet ſimple ; monſieur le Prince y a jeté un incident qui le releve, & fixe les regards dès qu'on l'apperçoit ; c'eſt que l'aubergiſte trouve le cavalier careſſant ſa femme : ſaillie charmante, exprimée avec toute la fineſſe du pinceau de cet aimable artiſte.

Heureuſement, Monſieur, tout ſe compenſe ; pour nous dédommager de la perte de monſieur *le Prince*, deux autres confreres qu'on regrettoit au ſallon dernier reparoiſſent aujourd'hui ; il eſt à eſpérer que Paris fixera enfin leur légereté : ce ſont MM. *Caſanova* & *Loutherbourg* : le premier, toujours plein de verve & de feu, ne peut être conſidéré froidement ; il fait paſſer ſa chaleur juſques dans l'ame du ſpectateur ; ſes deux *cavaliers dans le coſtume Eſpagnol* ſont d'une vigueur, d'une vérité rare ; le plus fameux maître d'équitation ne les auroit pas mieux mis à cheval ; les courſiers ſemblent hennir ; mais ſes deux tableaux faiſant pendant, ſon *coup de tonnerre* & ſon *coup de vent*, ſaiſiſſent ſur-tout d'une terreur involontaire : ici la foudre ſillonne des nuages noirs ; femmes, animaux, hommes ſe reſſentent du déſordre de la nature & de la colere du ciel : là le fougueux Borée renverſe tout ce qui réſiſte à ſon paſſage, & l'expreſſion de ce tableau, d'une touche fiere, n'eſt pas moins frappante.

Monſieur *Loutherbourg* n'a expoſé qu'un morceau repréſentant un *port de mer, où l'on voit un embarquement* ; & il ſuffiroit pour donner une très-haute idée de ſon talent, ſi ſa réputation n'étoit pas faite. Auſſi chaud de couleur que M. *Caſanova*, auſſi riche dans ſes détails que

M. *Vernet*, il pourroit nous empêcher de regretter celui-ci, s'il vouloit ſuivre la même carriere, & travailler avec autant d'aſſiduité : il entend mieux à rendre la vapeur de l'air ; ſon ſoleil couchant, heure du jour où il a peint ſon ouvrage, colore l'horizon des plus beaux feux ; c'eſt ainſi que cet aſtre ſemble déja loin de nous marquer encore ſa préſence par des reflets vifs & brillants.

Comme votre intention, Monſieur, eſt d'avoir plutôt l'hiſtorique du ſallon, qu'un catalogue ſec des tableaux qu'on y voit, je m'attache moins à vous les détailler qu'à vous faire connoître ceux qui peuvent piquer votre curioſité par eux-mêmes, ou par leurs acceſſoires, ou par leur ridicule, ou par des anecdotes relatives aux ouvrages ou à leurs auteurs : c'eſt ce qui me fait omettre monſieur *Vernet*, toujours beau, toujours fécond, mais toujours monotone dans ſa variété même ; M. *Robert*, dont le genre plus circonſcrit encore eſt moins vivant, ſi l'on peut s'exprimer ainſi ; mademoiſelle *Vallayer* & M. *Van Spaendonck*, ces deux rivaux pour les fleurs, les fruits, les vaſes, tous deux vrais, mais la premiere avec des touches plus précieuſes, l'autre avec des touches plus mâles ; monſieur *Huet*, peintre d'animaux. . . . Je me trompe, Monſieur ; cette fois il a pris un vol plus hardi, il s'eſt élevé juſqu'à l'hiſtoire, il a fait un *Hercule chez la reine Omphale*, tableau de dix pieds de haut ſur huit pieds de large, & ce ſujet le plus indécemment traité révolte la pudeur, ſans éveiller le deſir : la femme coloſſale, toute nue, n'eſt point une reine voluptueuſe ; on n'y voit clairement que

a dévergondée qui lui a ſervi de modele, & dans le vainqueur amolli des monſtres, qu'un ſatyre ignoble, ſous les traits duquel on retrouve l'artiſte paillard, ſongeant plutôt à aſſouvir ſa luxure, qu'à enfanter les conceptions ſublimes d'une pareille compoſition. . . . Cette infamie ſcandaleuſe, digne d'un corps-de-garde, expoſée aux regards de tout Paris, confirme ce que je vous ait dit du motif qui avoit fait rejeter la *Bethſabée*

Une autre amélioration du ſallon, Monſieur, c'eſt qu'au moyen de la multitude de grands tableaux il y a moins de portraits, & l'on a choiſi entre ceux-ci les plus dignes d'être offerts. Monſieur *Dupleſſis*, a expoſé celui de *monſieur*, frere du roi, dont l'air de tête ſage & le vêtement faſtueux concourent à mieux exprimer le caractere phyſique & moral de ſon alteſſe royale. Celui de madame la ducheſſe de *Chartres* a pluſieurs défauts de ſens commun : la princeſſe très-reſſemblante & bien drapée, mais à la Françoiſe, & dans le goût le plus moderne, puiſqu'on croit lui reconnoître une lévite, a les pieds nus ; enſuite elle eſt couchée, elle rêve, elle a laiſſé tomber ſon livre, elle eſt au bord de la mer. On voit un vaiſſeau qui vogue, ce qui annonce l'idée du peintre, & l'inſtant où il a pris ſon ſujet, c'eſt-à-dire, au moment où le duc de Chartres vient de s'embarquer ſur l'armée navale ; & le peintre la laiſſe dans cet état de froideur, les yeux collés à terre, lorſqu'ils devroient ſe fixer ſur les flots, ſuivre le vaiſſeau, tant qu'il eſt apparent, lorſque même long-temps après que tous les autres ſpectateurs l'auroient perdu.

de vue ; une tendre illuſion devroit le reproduire encore à l'imagination d'une amante cherchant à s'abuſer. Le portrait de monſieur *Franklin*, répond à ſa courte deviſe, *vir*: mais l'artiſte auroit dû ſe diſpenſer de montrer monſieur de Fontanel en gillet, avec un air railleur, qui caractériſe du reſte à merveille ce politique rédacteur du *Mercure*, dans les paragraphes où, pour décrier finement les Anglois, il leur fait dire, à l'article de *Londres*, toutes les ſottiſes qui lui paſſent par la tête.

Monſieur *Callet* a quitté cette fois le genre de l'hiſtoire pour en peindre, il eſt vrai, un héros futur, monſieur le comte d'Artois, il l'a revêtu de ſes ornements d'apparat, dans le temps où ce prince vint rétablir la cour des aides. On eſt fâché que la tête peu reſſemblante ne réponde pas à tous les acceſſoires, du plus grand goût & de la plus exacte vérité, & l'on invite ſérieuſement l'artiſte à la refaire.

Dans les portraits de madame la ducheſſe de Saxe-Teſchen, du prince & de la princeſſe Orlow, du comte de Panin, monſieur *Roſlin* a ſu prendre un pinceau plus mâle pour ces formes nouvelles d'une nature étrangere, dont il a ſaiſi la hardieſſe & la fierté; mais ſon chef-d'œuvre eſt le portrait du célebre Linné, le prince de la botanique, auquel il a ingénieuſement mis à la boutonniere une fleur, qu'a découverte ce ſavant. Rien de plus vivant que cette figure: du reſte, les ſatins, les taffetas, les velours, les dentelles, les rubans, l'or, les pierreries, les diamants, le déſeſpoir des peintres juſqu'aujourd'hui, rien n'arrête l'habile artiſte; il rend tout avec la couleur propre &

locale: c'eſt une magie ſoutenue qui en impoſe également à ſes confreres & aux ignorants.

Un agréé débute dans le genre de MM. *Dupleſſis* & *Roſlin*, mais non en imitateur ſervile: ſes portraits de monſieur *Morand*, de monſieur de *la Blancherie*, de monſieur *Comus* font déja plaiſir, & ſont variés comme les perſonnages que rend ſon pinceau. Le docteur en médecine, à travers la magnificence de ſon vêtement, a la gravité qu'il doit avoir, & l'eſprit qui eſt dans ſes yeux eſt celui de ſon état, un eſprit réfléchi & profond. Le caractere juif, empreinte de la figure du ſecond, eſt ſaillant; & la gaieté fine de l'eſcamoteur brille ſur ſa face fleurie: entre ces deux charlatans le ſpectateur ſe ſent diſpoſé à rire d'être dupe de celui-ci; il ſeroit fâché de l'être de celui-là, dont la mine pédanteſque trahit la nullité ſous un air ſcientifique. Monſieur *le Noir*, c'eſt le nom de l'artiſte, ſe ſignale ainſi entre ſes confreres, par ſa fineſſe pour exprimer les penſées ſur les phyſionomies: il ne ſauroit trop cultiver cette qualité, la plus précieuſe & la plus difficile du genre.

Il eſt temps, Monſieur, de finir cette portion de notre ouvrage: vous devez y avoir pris une idée ſuffiſante des peintres du ſallon de 1779. Une ſeule œuvre de génie, c'eſt-à-dire, produiſant l'enthouſiaſme univerſel, qui maîtriſe & ſubjuge l'ame de toutes les claſſes d'hommes; d'autres en petit nombre admirables pour les faiſeurs, plaiſant aux autres, mais les laiſſant froids; beaucoup d'artiſtes donnant des eſpérances; quelques-uns dont les débiles mains devroient renoncer à manier le pinceau; enfin une foule de membres

luttant en vain pour ſortir de leur obſcurité : tel en eſt le réſumé. Vérité dure pour meſſieurs de l'académie, mais vérité néceſſaire à dire pour aiguillonner leur amour-propre trop engourdi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 22 ſeptembre 1779.

JE vous ai fait obſerver, Monſieur, & ma vue du ſallon doit vous en convaincre, que l'eſpoir de participer au choix du comte d'Angiviller & d'être admis en concurrence avec nos meilleurs peintres à la compoſition des tableaux d'hiſtoire pour ſa majeſté, avoit l'inconvénient d'inviter à ſortir de leur ſphere des hommes de mérite qui, préſumant trop de leurs forces, ſe feroient ſiffler dans ce premier genre, tandis qu'ils auroient pu être applaudis dans d'autres. Il eſt arrivé le contraire à l'égard des ſculpteurs : comme le roi ne veut que des ſtatues de nos grands hommes, tous ſe ſont tournés de ce côté-là & rétreciſſant leur génie, au lieu de ces beaux grouppes où il auroit pu ſe déployer, ſe ſont bornés à nous offrir des buſtes. Il eſt vrai qu'il en eſt peu qui ne ſoient connus & intéreſſants, & que dans quelques-uns les artiſtes s'élevant juſqu'à leur ſujet, y ont mis un ſublime digne des plus hautes conceptions. Il eſt fâcheux qu'une ſeule des quatre ſtatues ordonnées par le gouver-

nement en 1777, ſoit marquée de ce grand caractere. C'eſt celle du grand Corneille, par monſieur *Caffiery*. Le tragédien eſt repréſenté dans une des plus importantes de ſes occupations, dans l'inſtant où il enfante le plan de quelqu'une de ſes immortelles œuvres, qui lui ont mérité en France le titre auguſte de pere du théatre. Le vulgaire & même des critiques n'ont remarqué en lui qu'un penſeur profond, attribut trop général qui ne le diſtingueroit pas aſſez; mais il eſt aſſis, il tient une plume à la main, un cahier eſt à côté de lui; le voilà ſpécifié comme un écrivain: cela ne ſuffit pas; c'eſt ſur ſa phyſionomie, c'eſt dans le feu de ſes yeux que reſpire le poëte: on y admire ce *mens divinior*; cet *os magna ſonaturum*, auquel on ne peut ſe méprendre; c'eſt-là qu'il eſt Corneille. Il eſt goûté de tout le monde, & dès que la cour eſt ouverte, il eſt entouré, & la foule de ſes adorateurs ne déſemplit pas plus qu'à la comédie lorſqu'on joue ſes chef-d'œuvres. Une hardieſſe du ſculpteur, ç'a été de le rendre dans la vérité du coſtume du temps le plus exact, dans ce vêtement épais qui fait reſſortir davantage l'eſprit, le ſaillant de la phyſionomie. Il a ainſi ſacrifié les fineſſes de ſon art à la partie eſſentielle de ſa compoſition; il s'y ſeroit livré davantage, s'il n'eût eu à rendre qu'un homme ordinaire.

A côté eſt *Monteſquieu*, par monſieur *Clodio*, modelé en plâtre ſeulement: ſon exécution en marbre eſt remiſe au ſallon prochain, parce qu'il ne s'eſt point trouvé de bloc convenable, & tous les connoiſſeurs en béniſſent le ciel. Cette ſtatue eſt abſolument à refaire. L'auteur de *l'Eſprit de Loix* eſt aſſis, comme ſon voiſin; mais ſon air de tête

eſt ſans nobleſſe, c'eſt celui d'un charlatan qui vend ſa drogue; il a le doigt ſur ſon livre, & il ſemble dire aux ſpectateurs : *c'eſt moi qui ai fait cet ouvrage !* Le ſculpteur a affecté de cacher deſſous *le temple de Gnide*, dont on a peine à découvrir le titre, comme ſi le préſident en rougiſſoit. Cette idée, que je crois fauſſe, a du moins quelque fineſſe ; du reſte, on lui reproche d'avoir mêlangé le coſtume antique avec le nôtre, & ſur-tout de nous offrir une figure *tourmentée* en terme de l'art, c'eſt-à-dire, pour avoir voulu trop rechercher ſon attitude, de l'avoir fait peut naturelle.

Meſſieurs *Pajou & Berruer* ſe ſont épargné bien du travail, en établiſſant leurs figures droites, comme l'exigeoit, au ſurplus, la qualité de leurs héros. Le premier avoit à préſenter un orateur ſacré & véhément, un controverſiſte profond & irréſiſtible, un prélat entêté, vindicatif, fougueux : tous ces caracteres n'alloient point à une figure tranquille & en repos : il a donc mis la ſienne debout ; mais elle n'en a pas plus de mouvement, elle eſt froide & vague ; on y reconnoît les traits phyſiques de *Boſſuet* ; il y manque ſon ame. De la main droite il tient un livre, dont il ſemble retourner un feuillet avec l'index de la gauche ; conception foible, idée triviale, qui ne s'éleve pas au-deſſus d'un régent, ou même d'un maître d'école. On eſt ſurpris que monſieur *Pajou*, qui à ſa qualité d'artiſte joint celle d'homme de lettres, & n'a pas été jugé indigne de figurer dans l'académie des inſcriptions, dont il eſt membre depuis quelques années, n'invente pas davantage, & n'ait pas un ciſeau plus ſpirituel : quant au faire,

il eſt ſuperbe ; le corps de la ſtatue eſt noblement placé ; la tête & les mains ſont ſavamment deſſinées ; les plis du vêtement, les jets ſont larges, & exécutés avec préciſion & vérité ; le rochet eſt tranſparent ; le camail ou *Pallium* riche & moëlleux : tous les détails ſont précieux (1) ; mais il n'a fait qu'une ſtatue, que les connoiſſeurs préferent cependant à ſa premiere de *Deſcartes*, auſſi pour le roi.

Le ſecond artiſte, dont le ſujet étoit moins vaſte, s'en eſt tiré plus adroitement, en éludant, il eſt vrai, une partie de la difficulté ; le perſonnage qu'il avoit à nous reproduire, étoit le chancelier *d'Agueſſeau*, légiſlateur à la fois & orateur. Un homme de génie embraſſant le magiſtrat ſous ces deux aſpects, ſe ſeroit efforcé par quelque tournure ingénieuſe de les exprimer & de les concilier. Monſieur *Berruer* ne ſe ſentant pas la capacité de remplir une pareille tâche, a choiſi la plus aiſée ; il s'eſt chargé du légiſlateur, & a cru avoir tout fait en lui imprimant un air impoſant de la main droite qu'il étend : de la gauche, qui retombe ſur ſa ſimarre, il tient un rouleau de papiers, ſur lequel eſt écrit, *Ordonnances ſur la Légiſlation*. Il eſt à obſerver que le ſpectateur enviſageant la figure, ne voit pas ce que le chancelier a en réſerve ; il eſt obligé de ſe détourner un peu pour en lire le titre : on eſt tenté de croire

(1) Seulement on trouve qu'il les a trop multipliés pour faire valoir davantage ſon habileté : car enfin un prélat en rochet n'a pas un manteau par deſſus.

que ce n'eſt rien de bon, que ce ſont des édits burſaux, que lui & ſes ſemblables depuis, nous ont tant apportés : c'eſt d'autant plus à craindre, que l'action eſt cenſée ſe paſſer en un lit de juſtice ; elle eſt décidée par un pliant dont ſe releve l'organe de ſa majeſté, qui dans le coſtume devroit être couché aux pieds du roi. Cette gaucherie de l'artiſte jette en même temps de l'odieux ſur ſon héros & du ridicule ſur ſa compoſition. Ce ſont des épigrammes qui ne finiſſent pas. Ses confreres s'attachant peu au fond, louent le ſtatuaire d'avoir ſurmonté l'ingratitude du coſtume & de l'ampleur même de la robe, qui preſque toujours diſſimule le nu de la figure, objet des recherches éternelles de l'art : ils en admirent ſur-tout un pan grandement jeté ſur le pliant ; mais ils ajoutent que le travail de l'outil eſt un peu rond. En général, Monſieur, toutes ces ſtatues ſont lourdes & fatiguent les regards par leur maſſe volumineuſe, ſauf *Monteſquieu*, ayant le défaut contraire ; il a l'air d'un colifichet. J'ignore, Monſieur, pourquoi M. *Houdon*, déjà académicien & d'un mérite fondé ſur des ſuccès brillants, n'a pas été préféré à l'auteur de la ſtatue de *Monteſquieu*, à M. *Clodion*, qui n'eſt qu'agréé, n'eſt point connu & débute par un ouvrage univerſellement réprouvé. J'ai interrogé cet homme modeſte, dont le ſilence a répondu. Je me ſuis confirmé dans mon opinion que les fonds deſtinés par le roi à l'avancement des arts, ne tourneroient qu'à gratifier les ſujets rampants, qui faiſoient leur cour au premier peintre & au directeur-général. Quoi qu'il en ſoit, M. *Houdon* eſt bien vengé par la

ſurpriſe de tous les amateurs de ne le pas voir employé. On aime dans ſes buſtes, de M. de *Nicolaï* le pere, de M. de *Caumartin*, la reſſemblance la plus frappante, la ſeule choſe qu'on y pût exiger. Il n'en étoit pas de même de M. *Franklin*, de *Voltaire*, de *J. J. Rouſſeau*. Quelle élévation de penſée dans le premier, légiſlateur du nouveau-monde! Quelle fineſſe dans le ſecond, poëte lu & relu toujours avec un plaiſir nouveau! quel feu dans le dernier, dont les regards perçants ſemblent pénétrer juſques dans les plis & replis les plus cachés du cœur humain! Il eſt ſur-tout, Monſieur, un certain point de vue où l'illuſion eſt ſi complete & le coup d'œil ſi direct & ſi vif, qu'on croit voir ce buſte animé, qu'on ne peut le ſoutenir, & que le premier mouvement eſt de s'y ſouſtraire. Il eſt en terre cuite, tandis que ſon voiſin eſt du plus beau marbre blanc, ſuperbement drapé à l'antique; contraſte formé par le haſard & fidelle image de la pauvreté où l'un a toujours vécu, tandis que l'autre nageoit dans une opulence faſtueuſe. Le ſculpteur a lutté contre lui-même ſur ce dernier, il l'a reproduit dans un autre buſte pour être inſtallé au foyer de la nouvelle comédie Françoiſe & je trouve plus de vérité dans celui-ci. Celui-là doit être placé dans le cabinet de l'impératrice de Ruſſie, qui n'ayant jamais pu jouir de la préſence de cet homme célebre, veut en multiplier par tout les effigies dans ſon palais. Elle doit en poſſéder encore une ſtatue du même artiſte en bronze doré: c'eſt proprement ici le vieillard de Ferney, il eſt enveloppé dans ſa robe de chambre, il eſt aſſis dans ſon fauteuil,

les mains appuyées ſur les bras ; il revient de la promenade, il eſt fatigué, prêt à ſe coucher ; telle eſt la ſcene familiere que l'auteur a choiſie ; mais, malgré la laſſitude de ſon corps, ſon ame veille, & le rire ſardonique de la figure caractériſe la moiſſon de ridicule que le philoſophe ſatirique a faite durant ſes dernieres méditations ; il s'amuſe en lui-même aux dépens des ſots, des prêtres, des fanatiques, qu'il va livrer encore une fois à la dériſion générale. Il faut avouer que dans cette petite figure, de moins d'un pied de haut, il y a plus de génie que dans celles de la cour, le Corneille excepté.

Le portrait n'eſt pas le talent de M. *Gois*, ſi l'on en juge par ſon buſte de M. le comte *d'Artois*, abſolument manqué. Il a voulu lui donner un air de fineſſe, qui n'eſt en rien aujourd'hui celui de la tête de S. A. royale. Cet artiſte eſt appellé à de plus riches compoſitions : il excelle dans les bas-reliefs, ſes modeles de tombeau ſont d'une belle ſimplicité & d'un très-bon goût. C'eſt ſur-tout dans ſes deſſins qu'on trouve une tête fortement organiſée : la compoſition vaſte de ſes *deux Cambyſes* ne l'a point effrayé ; ces eſquiſſes ſont pleines de majeſté ; ſon *Moïſe qui fait renverſer le veau d'or*, eſt fier, & *Tullie fille de Torquin, faiſant paſſer ſon char ſur le corps de ſon pere*, eſt du plus vigoureux ſtyle.

Le *Méléagre* de M. *Boizot* a de la grace, de la vigueur même ; mais il eſt d'un caractere vague : ce n'eſt qu'un chaſſeur ordinaire, beau, bien conformé, & point le mâle héros de la fable, un fils du roi, le vengeur de ſon pays.

On trouve du nerf dans le *Gladiateur mourant* de M. *Julien*, malgré l'abandon du corps très-bien exprimé ; il poſſede parfaitement l'anatomie ; peut-être les mains ſont-elles ſoignées avec trop de délicateſſe pour ſa ſituation ; car cet auteur a, quand il le veut, de la douceur & du moëlleux dans le ciſeau, ce que prouve ſa *tête de femme, coëffée d'un voile & couronnée de fleurs*, comme les jeunes filles dotées par le pape & le ſacré college à l'égliſe de la Minerve à Rome : elle eſt d'une ſuavité charmante. Les fleurs ſont artiſtement travaillées, & le voile a preſque la tranſparence de la gaze.

Il ſeroit à ſouhaiter que M. *de Joux*, nouvel académicien, eût choiſi pour ſon morceau de réception un ſujet moins rebattu en peinture & en ſculpture que le *St. Sébaſtien* ; on eſt obligé, faute d'une expreſſion neuve, de ſe rejeter ſur les détails de nature qu'on parcourt avec plaiſir.

M. *Monot*, ordinairement doux, & dont le faire ſe retrouve dans un *enfant qui joue avec ſes pieds*, a voulu donner cette fois un ton tragique à ſon ciſeau dans le buſte de Mlle. *Duplan* ; il a choiſi le moment où cette actrice, dont la tête eſt tout-à-fait pittoreſque, faiſant le rôle de *Clytemneſtre* dans l'*Iphigénie en Aulide*, du chevalier Gluck, dit aux ſoldats qui viennent ſaiſir ſa fille pour la conduire à l'autel :

Oſez mettre le comble à votre rage impie ;
Barbares !

Ce vers, qui devroit ſe lire ſur la figure de la reine, eſt inſcrit en légende au bas, pour l'intelligence du ſpectateur.

L'artiſte a médité un ſujet plus grand encore,

l'Amour qui, foulant aux pieds l'aigle de Jupiter, ſemble s'applaudir de triompher de l'univers. Ce ſujet allégorique & d'une grande moralité, doit s'exécuter en marbre pour le pavillon du comte d'Artois à *Bagatelle.* Il ne pouvoit être mieux placé qu'à l'entrée d'un palais dont le nom ſeul annonce la deſtination futile. On ne ſait ſi ce modele deſiré ne s'eſt pas trouvé prêt, mais il n'eſt qu'annoncé & n'a point été préſenté au public.

On ne juge pas cette année que M. *Foucou* ait répondu à la haute opinion qu'on avoit conçue de lui précédemment : tous ſes ouvrages, en petit nombre & de petite maniere, ſont froids, même un buſte de *Regnard.* Puiſſe M. *Sergell*, agréé qui entre dans la carriere, & le dernier auſſi dont je ferai mention, mieux ſoutenir ſon eſſai ! c'eſt un très-beau ſujet ; « Othryadès, Lacédémonien, reſté ſeul ſur le champ de bataille, & bleſſé mortellement, dreſſe un trophée » à Jupiter, ſur lequel il écrit avec ſon ſang. » Il eſt à préſumer que s'impoſant une pareille tâche, on ſe ſent la force de la remplir ; tâche difficile, en ce qu'elle exige plus de tête que de main, que l'exécution en doit être ſimple & l'expreſſion ſublime. Il faudra voir le modele rendu en marbre pour décider du degré de mérite du compoſiteur.

Je paſſe, Monſieur, ſur les graveurs, entre leſquels je ne trouve aucun nouvel athlete, parce que tous les morceaux expoſés au ſallon ſont d'ailleurs depuis long-temps connus du public, annoncés, décrits, vantés dans diverſes feuilles périodiques, & que ces artiſtes, en multipliant comme ils veulent une même production, la

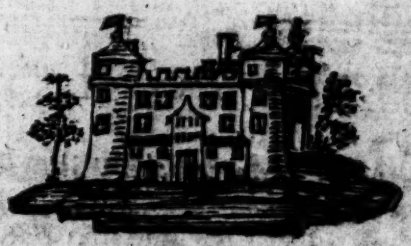
répandent par-tout & vous ont mis à portée de juger par vous-même de leurs œuvres. Un ſeul portrait par M. *Miger* exige que je m'y arrête, en ce qu'il fait anecdote & annonce une impudence rare : ç'auroit été, ſans doute, déja une grande audace à M. *Vernier*, un des ſuppôts du chancelier, un de ces magiſtrats du grand-conſeil, qui par une prévarication infame avoient eu la lâcheté de ſe prêter à ſes vues, un de ces hommes voués dans les *Correſpondances* au ridicule & à l'exécration, de ſe montrer en pareil lieu dans les circonſtances actuelles ; mais comment qualifier la dédicace qu'il s'eſt fait faire & qu'on lit au bas : *Viro Juſticiæ Vindici integerrimo, egregiarumque artium ſagaciſſimo cultori !* Comment s'eſt-il trouvé un complaiſant aſſez bas pour s'y prêter ? Il a rougi tellement lui-même de ſon héros, qu'il n'a oſé ſe nommer, & ne s'eſt déſigné que par des lettres initiales.

Je reviens, avant de finir, ſur deux portraits dont j'avois omis l'un volontairement, ignorant ſon mérite, & dont l'autre n'eſt expoſé que depuis peu. Le premier eſt remarquable par un nouveau procédé particulier à l'auteur, M. *Loir*, qui depuis nombre d'années ne s'étoit pas montré au ſallon ; il a peint en paſtel ſur cuivre M. *Belle*, ſon confrere. Cette maniere moins agréable, peut être plus ſolide, mais ſur-tout plus propre aux ſujets exigeant de la vigueur & de l'énergie. Le ſecond eſt le portrait de M. *d'Angiviller*, par M. *Dupleſſis*. Il eſt beau, mais froid, comme le héros : ce qui le rend remarquable, c'eſt un rouleau que déploie le directeur des bâtiments, ſur lequel on lit : *Galerie du Louvre* : c'eſt l'annonce de ce ſuperbe *Muſeum*, où doivent ſe réunir tous les

talents, tous les arts, où figureront toutes les écoles, où se formeront les grands artistes en tout genre, & qui rendra désormais le sallon inutile, ou du moins insipide, & l'époque de l'administration de M. d'Angiviller à jamais immortelle. O... *quando ego te aspiciam !*

J'ai l'honneur d'être, &c..

Paris, le 28 septembre 1779.



MÉMOIRES
SECRETS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES EN FRANCE, DEPUIS MDCCLXII JUSQU'A NOS JOURS.

ANNÉE M. DCC. LXXIX.

1 *Janvier.* Les *petites Affiches*, jalouſes de plus en plus du *Journal de Paris*, qui à la longue les auroit réduites à peu de ſouſcripteurs, avoient déja fait des efforts l'année derniere pour arrêter cette invaſion; elles en tentent de nouveaux aujourd'hui, qui doivent être plus heureux & rendront le dernier preſque inutile, ſi le projet s'exécute, tel qu'on le trouve dans le *Proſpectus d'un nouveau plan adopté par le miniſtere, pour la compoſition & la diſtribution des annonces, affiches & avis divers, ou Journal général de France.*

Si l'on en croit ce *proſpectus*, c'eſt dans un paſſage des *Eſſais de Montaigne* qu'on a puiſé l'idée des affiches; ainſi aucun ouvrage périodique, tel qu'il ſoit, ne peut faire preuve d'une

ancienneté auſſi reſpectable. En outre, des pieces très-authentiques apprennent que *Tliophraſte Rénaudot*, ſous le miniſtere du cardinal de *Richelieu*, ayant obtenu de *Louis XIII* le privilege général de la *Gazette de France*, conçut le projet d'établir *des bureaux de correſpondance, d'adreſſe & de rencontre de toutes les commodités réciproques des ſujets du roi*, & de publier des feuilles intitulées : *Conférences, extraits des regiſtres deſdits bureaux, Annonces, Affiches & Avis divers, &c.* Ce Rénaudot, par ſucceſſion de temps, diviſa ſes feuilles en deux claſſes ; l'une, conſacrée aux grands objets de la politique, au récit des événements que font naître les intérêts reſpectifs des puiſſances ; l'autre affectée aux relations d'une moindre importance, aux annonces & avis, qui ont pour but l'avantage réciproque des particuliers.

C'eſt ce ſecond ouvrage remis en activité, il y a près de trente ans, dont on a groſſi conſidérablement le volume par néceſſité vers 1761 & encore en 1777, qu'on intitule aujourd'hui *Journal général de France*, & qui paroîtra chaque jour, en un cahier de huit pages in-8°. pour 30 livres par mois ; il embraſſe tous les objets ; & chaque feuille, loin d'offrir beaucoup de rempliſſage, comme le *Journal de Paris*, préſentera de quoi ſatisfaire l'intérêt, la curioſité & le goût des lecteurs. Telles ſont les promeſſes de la nouvelle compagnie qui a traité du privilege.

1 *Janvier* 1779. C'eſt M. de Bretigniere, conſeiller de la troiſieme chambre des enquêtes, qui ayant fait au parlement la propoſition, ſur

l'état civil des proteſtants, renvoyés au 15 décembre, a fait à l'aſſemblée un diſcours ſur ce ſujet, par lequel il a demandé, non de favoriſer l'exercice de la religion prétendue réformée, non d'admettre aux charges ceux qui la profeſſent, mais d'obtenir pour eux ce que l'on accorde aux juifs dans toute l'étendue du royaume; ce que les princes proteſtants ne refuſerent jamais aux catholiques, ni les empereurs païens eux-mêmes aux chrétiens qu'ils perſécutoient, c'eſt-à-dire, uu moyen légal d'aſſurer l'état de leurs enfants.

Les opinions ont été très-longues ſur ce diſcours; mais quoiqu'il y ait eu différents avis, au fond le vœu des magiſtrats étoit unanime, de modifier les loix de Louis XIV. En ſorte qu'on ne doit pas conclure de l'arrêté *qu'il n'y a lieu à délibérer*, qu'il ait décidé que cet objet ne méritoit pas qu'on s'en occupât; mais l'addition de ces mots, *s'en rapportant ladite cour à la prudence du roi*, explique ſuffiſamment les raiſons de prudence qui l'ont déterminé.

On vient d'imprimer, *Récit de ce qui s'eſt paſſé le 15 à l'aſſemblée des chambres du parlement.*

1 *Janvier* 1779. On apprend que madame la préſidente de St. Vincent vient de mourir au couvent où elle étoit enfermée.

2 *Janvier.* Il ſe trouve auſſi des plaiſants dans la ſociété royale de médecine, & voici une facétie qu'elle répand à l'occaſion de la ceſſation des aſſemblées de la faculté. Elle eſt en forme de *Bulletin* du 19 décembre 1778.

« La faculté de médecine a passé une très-
» mauvaise nuit ; sa tête est toujours très-em-
» barrassée, les membres roides, le pouls dur,
» la langue mauvaise & noire, tout le corps
» plein de vent. Ce qui en sort, est mal digéré
» & de mauvaise qualité. L'affaissement est gé-
» néral dans toute la machine, qui ne fait plus
» ses fonctions depuis hier au soir : tout ceci est
» la suite d'un mauvais régime.

» L'usage des bains & de l'ellébore n'a rien
» produit de satisfaisant ; on craint d'être obligé
» d'en venir à des remedes violents, & que la crise
» n'entraîne une désorganisation nécessaire dans
» un corps sans action & qui languit depuis long-
» temps. »

Signé, BON SENS.

Le docteur Paulet, plus piqué au jeu que les autres, avoit offert de chansonner à son tour les facultaires dans un vaudeville ; mais les sociétaires se sont refusés à cette vengeance, qui s'exécute & ne se propose pas en public.

3 *Janvier* 1779. La faculté de médecine fonde la clôture de ses écoles sur l'arrêté du conseil qui dissout son comité ; en conséquence elle n'a point obtempéré à la lettre de M. le garde-des-sceaux, mais arrêté des représentations. On croit que l'université va intervenir pour cette fille molestée & vexée horriblement.

3 *Janvier*. M. de la Dixmerie a eu beaucoup de peine à faire imprimer son *Eloge de Voltaire*, prononcé dans la loge maçonnique des Neuf-Sœurs, dont il avoit été membre. Il a surmonté les obstacles du clergé & des en-

nemis de ſon héros. L'ouvrage paroît enfin. On ne peut ſe rétracter à la lecture ſur le jugement qu'on en a porté. En applaudiſſant au ſtyle, aux tournures, aux images, aux déciſions, en général aſſez ſaines de l'écrivain, on continue à lui reprocher de n'avoir donné qu'une analyſe chronologique des œuvres de ce grand homme, & d'avoir négligé de l'enrichir de cette foule d'anecdotes, entre leſquelles il avoit à choiſir. M. de la Dixmerie a ajouté quelques notes, où il a réparé cette omiſſion, mais bien foiblement; en ſorte qu'on peut prononcer hardiment que l'*Eloge de Voltaire* reſte encore à faire.

Celui-ci eſt dédié à madame Denis, par une épître aſſez médiocre: on trouve à la fin une autre épître en vers auſſi, que le poëte adreſſe au ſeigneur de Ferney lors de ſon retour dans cette capitale. On y lit ces vers ſinguliers:

. . . . Mais dans le temple du Seigneur
Je ſuis un ſimple enfant de chœur,
Et j'attache à l'autel ma chétive guirlande:
En vain j'eſſayai quelquefois
De joindre ma débile voix
A celles qui pour vous entonnoient des cantiques.

Cette comparaiſon, rapprochée des cérémonies de l'égliſe, empêcha dans le temps le *Journal de Paris* d'inſérer la piece, & les prêtres en ſont en effet ſcandaliſés.

4 *Janvier* 1779. Parmi toutes les tracaſſeries du tripot lyrique, il faut diſtinguer la querelle élevée entre les demoiſelles Beaumeſnil & Roſalie.

Roſalie. La premiere a écrit une lettre inſérée au *Journal de Paris* du 27 décembre, où elle ſe plaint que la ſeconde faiſant valoir ſon antériorité au théatre de deux mois, accapare tous les rôles des opéra, tant anciens que modernes, quoique ſa deſtination ne dût être à ſa réception que de doubler madame Larrivée, tandis que la ſienne étoit de remplacer mademoiſelle Arnoux. Mademoiſelle Beaumeſnil a pour chevalier le bailli de la Tour, & mademoiſelle Roſalie, M. le comte de Merci-Argentau. Les amateurs du théatre lyrique ſe partagent : il paroît cependant que celle-ci l'emporte, puiſque ſa rivale annonce ſa retraite. On ne peut nier que mademoiſelle Roſalie n'ait infiniment plus de talent pour le tragique.

4 *Janvier* 1779. Une queſtion aſſez curieuſe en librairie, & d'ailleurs intéreſſante pour les gens de lettres, ſe préſente dans un *Mémoire pour le ſieur Boudet*, libraire-imprimeur du roi, propriétaire du privilege pour l'impreſſion des œuvres de Boſſuet.

Contre dom Deforis, religieux bénédictin du monaſtere des blancs-manteaux, éditeur.

Et contre les ſieurs Elmsley & Nicoll, libraires de S. M. britannique, ſouſcripteurs.

Vivement pourſuivi par ceux-ci, le premier appelle en garantie ſon éditeur, ſeul coupable des retards qui excitent leurs réclamations.

Epuiſé par des avances immenſes que l'inexactitude de cet éditeur a rendu ſtériles, il demande la réſiliation d'un traité dont l'inexécution le ruine, en même temps qu'elle les déshonore.

Son adverſaire, au contraire, repréſente ces deux actions ſi ſimples & ſi légales comme des attentats, dont l'impunité ſeroit le ſignal de la décadence des arts & la perte de la littérature; il oſe annoncer au public que le ſort des talents en France dépend du ſuccès de ſa cauſe, & que la barbarie eſt prête à renaître, ſi la juſtice ne lui accorde le droit de violer impunément ſes promeſſes.

Tel eſt l'état de la queſtion préſentée par Me. Brouſſe, avocat, & réſolue par une conſultation du 12 décembre, ſignée des plus habiles conſultants du palais en faveur du ſieur Boudet.

5 *Janvier* 1779. Le morceau du *Panégyrique de Voltaire*, particulier au lieu, & que l'orateur de la loge des Neuf Sœurs pouvoit rendre infiniment plus intéreſſant, c'eſt celui où il parle de la réception de ce grand homme comme franc-maçon. Mais loin de tirer parti de cette circonſtance, pour faire une apologie vigoureuſe, une digreſſion hiſtorique ſur l'aventure de Naples, un éloge glorieux de la reine Caroline, la bienfaitrice des freres perſécutés, il s'eſt contenté de repouſſer les ſarcaſmes, les mauvaiſes plaiſanteries & la dériſion des profanes étourdis, condamnant ce qu'ils ignorent. Ce paragraphe eſt tout-à-fait petit, meſquin & puéril.

On peut obſerver à cette occaſion que les loges de France, plus ſenſibles à la bienfaiſance de la reine de Naples, ne manquent pas de porter la ſanté de cette ſouveraine entre celles d'étiquette dans les banquets.

6 *Janvier*. Les éleves pour la danſe de l'opéra

ouvrent enfin leur ſpectacle demain & commencent par une patomime, intitulée la *Jéruſalem délivrée*, tirée du Taſſe. Il y a eu aujourd'hui, ſuivant l'uſage, la répétition des miniſtres, qu'on ſait devoir préſider par-tout & avoir la fleur de tout.

7 *Janvier* 1779. Le public n'étant pas content de l'édition de Boſſuet en 12 volumes in-4°. faite en 1741, le ſieur Boudet avoit imaginé de lui en donner une nouvelle à lui ſeul. Il avoit choiſi pour éditeur l'abbé Lequeux, moyennant une penſion viagere de 500 livres. Cet homme de lettres s'étoit chargé de revoir, corriger, annoter, augmenter la collection annoncée. En moins de dix-huit mois le plan de l'édition fut tracé, la diſtribution des matieres établie, & cinq volumes imprimés preſqu'en entier, lorſque la mort vint l'arrêter. Le propriétaire du privilege eut recours à dom Deforis, & le 24 décembre 1768 ils ſignerent une convention double, par laquelle le religieux s'obligeoit de faire le ſurplus du travail entrepris, & le libraire de lui accorder pour honoraires une penſion de 1000 liv. ſa vie durant, outre pluſieurs cadeaux utiles & agréables.

Un proſpectus du premier août 1779 fut répandu par dom Deforis, où il promit 25 volumes in-4°., dont ſix paroîtroient dans le courant de 1770, ſix autres environ un an après, & le reſte ſucceſſivement d'année en année. Cependant, depuis & juſqu'à ce jour il n'a encore été livré aux ſouſcripteurs que les ſix premiers volumes déja préparés par l'éditeur défunt. L'imprimeur a en vain ſollicité le bénédictin de tenir ſon engagement; celui-ci

s'excuſe ſur ce que le génie ne reçoit point d'entraves, & que le terme de ſon enfantement ne peut être fixé comme celui de l'enfantement phyſique.

Le ſieur Boudet ayant été attaqué en indemnité par les deux ſouſcripteurs énoncés, a ſon recours contre l'éditeur; il préſente un tableau, par lequel il eſt à découvert de plus de 200,000 liv. Il demande que le traité ſoit réſilié, ſauf à payer au religieux ce qu'un cenſeur eſtimera devoir lui être dû. Tel eſt l'état de la queſtion ſur laquelle on attend un jugement.

7 *Janvier* 1779. L'opéra d'*Hellé*, joué avant-hier, a eu un ſuccès apparent aſſez conſidérable, ſi l'on en juge par des applaudiſſements nombreux, ſoutenus, réitérés à tous les actes & par des *bravo* fréquents. Cependant, comme tous les *Gluckiſtes*, *Picciniſtes*, *Bouffoniſtes*, *Ramiſtes*, *Lulliſtes* ſont contre l'auteur, ils ſe réuniſſent à dire qu'il ne faut pas en croire les battements de main, & qu'ils ne ſont dûs qu'à une cabale gagnée.

D'un autre côté, comme l'exécution a été très-vicieuſe, les partiſans du ſieur Floquet préſument & aſſurent qu'il ne peut que gagner avec le temps. Entre les acteurs, la demoiſelle la Guerre faiſant le principal rôle, a joué déteſtablement; & tous ceux qui ſavent l'anecdote l'excuſent. Elle avoit perdu le jour même ſon amant, le ſieur la Caſſaigne, apothicaire, & que ſes camarades de l'actrice décoroient plaiſamment du titre de premier commis de la Guerre.

7 *Janvier*. Les partiſans du maréchal de Richelieu affectent de répandre la rumeur que madame la préſidente de St. Vincent, d'après

l'impulſion de ſon confeſſeur, a déclaré publiquement avant de mourir, qu'elle étoit l'auteur des faux billets. Cet aveu, trop précieux à l'accuſateur, n'eſt point aſſez authentique pour mériter quelque créance. S'il étoit vrai, la nouvelle en auroit déja été annoncée dans tant de feuilles publiques qui paroiſſent journellement. La famille de l'accuſée aſſure que ce bruit eſt dénué de tout fondement, & qu'elle a, au contraire, proteſté toujours tenir les billets, vrais ou faux, du maréchal.

8 *Janvier* 1779. Extrait d'une lettre d'Amſterdam, du premier janvier 1779. Vous ne nous parlez point d'une fameuſe ode qui paroît chez vous au ſujet du démembrement de la Baviere, dans laquelle il regne la plus grande hardieſſe, & qui eſt dans le goût des *Philippiques* de la Grange Chancel, comme vous en jugerez par la ſtrophe ſuivante :

Frémiſſez, Bavarois ! je vais nommer le traître
Dont la main criminelle oſa forger vos fers :
Le fourbe, à vos regards indigne de paroître,
Eſt l'infame Ritters.

On ne connoît point en effet cette ode dans ce pays-ci, & il eſt à préſumer qu'elle a plutôt été compoſée en pays étranger.

8 *Janvier*. On a mis dans l'almanach royal, au-devant du nom du cardinal de Guimenée, ces trois lettres S. A. E., qui veulent dire, *Son Alteſſe Eminentiſſime*. Les princes du ſang, qui ne reconnoiſſent d'alteſſe qu'eux en France, ſont furieux ; ils exigent qu'on mette un canton dans les exemplaires non-délivrés, &

qu'on annonce dans les papiers publics la fauſſeté de cette innovation. M. Pidans de Mairobert, le cenſeur de cet almanach, a reçu de vifs reproches de l'avoir laiſſé s'y gliſſer. Ce livre, par cette raiſon, eſt un des plus vétillards, des plus difficiles & des plus ennuyeux à examiner.

8 *Janvier* 1779. Simon-Mathurin Lantara de Fontainebleau, mort le 22 du mois de décembre à l'hôpital, eſt un de ces artiſtes obſcurs & malheureux, dont la réputation ne perce qu'après le trépas. Il étoit né avec l'inſtinct du génie. Dès ſes plus tendres années il deſſinoit des payſages ſur les portes des maiſons, & par le ſeul effort de ſon talent, ſans éducation, il étoit parvenu dans ſon art à un point de perfection étonnant. Il n'étoit occupé que d'un genre, pour lequel il avoit un goût irréſiſtible. On le voyoit ſouvent les yeux fixés ſur un ſombre orage, ou ſur un brillant crépuſcule, ſe pénétrer des jeux bizarres de la nature. Perſonne n'a mieux exprimé les différentes heures du jour; il excelloit dans la perſpective aérienne: la vapeur de ſes payſages approche beaucoup de celle de Claude Lorrain: ſes matinées reſpirent une fraîcheur raviſſante. On a de lui des ſoleils levants & couchants, dignes de piquer la curioſité des amateurs: ſes clairs de lune ſont d'un argentin où l'on ne peut s'empêcher de reconnoître une vérité unique. L'indigence le forçoit à travailler à peu de frais pour exiſter, & des maîtres impérieux trafiquoient de ſes ouvrages, ſe les attribuoient, &, non contents d'en ravir le lucre, s'en faiſoient auſſi une réputation.

On doit ſavoir gré à M. l'abbé *Raby* d'avoir fait connoître cet artiſte preſque ignoré, par une lettre inſérée au *Journal de Paris* du 5 janvier de cette année.

9 *Janvier* 1779. Le jour de l'an le comte d'Artois & le duc de Chartres, pour s'amuſer, avoient fait une liſte à ſept colonnes; dans chacune deſquelles ils claſſoient toutes les femmes préſentées, qui venoient faire leur cour à Verſailles: ces ſept colonnes étoient *Belles*, *Jolies*, *Paſſables*, *Laides*, *Affreuſes*, *Infâmes*, *Abominables*. Une ſeule s'eſt trouvée inſcrite dans la premiere colonne, & deux dans la ſeconde. Les méchants de la cour n'ont pas manqué de prendre des copies de cette liſte, & d'en faire part aux femmes étiquetées. Entre celles-là étoit la marquiſe de *Fleury*, rangée parmi les *Abominables*. Si elle n'eſt pas partagée des dons de la nature à l'extérieur, elle a beaucoup d'eſprit & du plus malin. Quelques jours après elle s'eſt trouvée à ſouper au palais-royal. Le duc de Chartres eſt venu cauſer avec elle; la marquiſe l'a reçu bien froidement. Il s'en eſt ſuivi une explication: le prince s'eſt aſſez mal défendu; madame de Fleury outrée a fini par dire: *heureuſement, monſeigneur, il y a à appeller de votre jugement; on ſait que vous ne vous connoiſſez pas mieux en ſignalement qu'en ſignaux.* Le duc de Chartres eſt reſté fort ſot.

10 *Janvier*. *Hellé* eſt une princeſſe de *Colchos*, fille d'*Athamas*, qui, en mourant, la confia à la reine de *Thebes*, *Ino*, ſa ſœur: *Neptune*, ſous le nom d'*Arſame*, eſt amoureux de la premiere & aimé de la ſeconde. Il

revient vainqueur réclamer la main d'*Hellé*, qui lui a été promiſe par ſon pere. Sa rivale jalouſe, outrée de ne pouvoir s'attirer les hommages du héros, a recours à *Elphingor*, magicien, qui par ſes preſtiges parſuade à *Hellé*, ou plutôt lui fait voir que ſon amant eſt infidele; elle ne peut tenir à ce ſpectacle, &, malgré les proteſtations d'*Arſame*, ſe réſout à quitter cette cour : *Elphingor*, pour calmer mieux les inquiétudes & la rage d'*Ino*, excite une tempête, qui fait périr la malheureuſe fugitive. *Neptune* étonné d'un orage qu'il n'a point excité, en apprend la cauſe, ſe fait connoître à la perfide qui ſe tue de déſeſpoir, & ordonne aux flots mutinés de lui rapporter ſon amante, qui retrouve le dieu de l'onde dans *Arſame* : il l'admet dans ſon palais à partager ſon empire, il lui donne celui de la mer, où elle a été ſubmergée, qui doit déſormais porter ſon nom & s'appeller l'*Helleſpont*.

Tel eſt ce poëme médiocre, dénué de bon ſens en beaucoup de choſe, mais qui a cela de commun avec tant de paroles d'opéra & même de tragédies, qu'on pardonne ce défaut, & n'eſt pas auſſi déteſtable qu'on le veut repréſenter : il offre des ſituations, il y a des ariettes qui fourniſſent au chant, & le dénouement en eſt des plus pittoreſques qu'on puiſſe voir.

Il paroît que dans le principe de M. de la Boullaye, maître des requêtes, intendant d'*Auſch*, fou de la muſique, aſpirant au titre d'amateur, & protecteur du ſieur Floquet, avoit eu le projet de s'attribuer ce poëme qu'il avoit acheté d'un inconnu, ſi perſonne ne le réclamoit & s'il étoit goûté du public.

Depuis, le ſieur le Monnier ayant trouvé les paroles d'*Hellé* entre les mains de Floquet, a cru reconnoître un ouvrage qu'il avoit anciennement compoſé & laiſſé à l'écart, ſur les jument & refus de Mondonville, auquel il l'avoit confié.

Cet opéra étoit d'abord en cinq actes : M. de la Boullaye en ayant fait l'acquiſition, conſulta Crébillon le fils ; celui-ci le trouva ſuſceptible de beaux effets en muſique, pourvu qu'il fût retouché & élagué. Le magiſtrat le mit en quatre actes, avec ſon blanchiſſeur, & c'eſt ainſi qu'il fut confié à Floquet : on prétendit qu'il n'étoit pas encore aſſez reſſerré, & le ſieur de Saint-Alphonſe, frere du ſieur de Viſme, l'a réduit en trois actes, tel qu'il eſt aujourd'hui.

Monſieur & madame de la Boullaye jettent les hauts cris & jurent que cette tragédie lyrique étoit infiniment meilleure avant ; ils aſſurent qu'on l'a mutilée & maſſacrée horriblement, qu'on lui a ravi tout ce qu'il y avoit de mieux.

11 *Janvier* 1779. Les ducs & pairs interviennent dans le procès qu'excite à la cour l'uſurpation du cardinal de Guimenée. Celui-ci ſe défend & ſe prévaut d'un mémoire, concernant le college de Louis-le-Grand, dont il eſt le premier adminiſtrateur, imprimé, où le préſident Rolland & l'abbé d'Eſpagnac, membres du parlement, lui ont prodigué ou du moins paſſé ce titre en très-gros caracteres. Ce mémoire a été préſenté dans le temps au roi, au garde-des-ſceaux & au premier préſident, ſans aucune réclamation.

M. de Miroménil a mandé le ſieur le Breton,

l'imprimeur, qui s'eſt autoriſé de ce titre & exemple. On attend que le roi prononce, & l'on inſtruit l'affaire pardevant M. le comte de Maurepas.

11 *Janvier* 1779. Il faut ſe rappeller le décret lancé par le grand-conſeil contre le ſieur Gudin. Cet auteur a été compris dans une ſorte d'amniſtie accordée à l'occaſion des couches de la reine, & s'eſt trouvé maître de revenir à Paris. Mais outré de ſa perſécution, il n'en eſt pas plus ſage, il répand aujourd'hui un manuſcrit, il eſt vrai, & ſans le ſigner, un conte intitulé *Madame Hermiche*, apologue bien propre à lui attirer une ſeconde fois l'animadverſion de cette cour, ſi elle pouvoit acquérir les preuves néceſſaires. Le morceau, comme littéraire, n'eſt point mal fait; il eſt aſſez leſtement narré & très-malin.

11 *Janvier*. Si l'on en croit les diverſes anecdotes rapportées ſur le roi, ce prince, par une union bien rare, joint la fineſſe la plus galante à la plus aimable bonhomie. Voici deux traits récents dans l'un & l'autre genre.

On ſait que les cours vont complimenter S. M. à l'occaſion des couches de la reine. La cour des aides étant entrée chez le roi, il n'a dit autre choſe à ces magiſtrats, ſinon, *ſont-ce là vos chaiſes?* Il regardoit en même temps les chaiſes à porteurs, dans leſquelles ils s'étoient fait porter au pied de l'eſcalier: ſur la réponſe affirmative, il s'eſt mis à ricaner franchement, & a ajouté: *Vous ne ſavez donc pas marcher à pied, vous autres?* & ils ſe ſont retirés.

On a lu l'éloge de M. Necker dans quelques diſcours tenus au parlement d'Angleterre. Le roi

ſé les a fait repréſenter, en a été enchanté, & la premiere fois que le directeur général des finances eſt venu travailler avec lui, il lui a demandé s'il ſavoit l'anglois? Il a répondu que oui : « moi, je veux l'apprendre », a continué le roi, « j'en ai déja même traduit quelque » choſe, » & lui donnant en même temps un papier : « faites-moi le plaiſir de me dire, ſi » c'eſt bien. » M. Necker a trouvé ſes louanges, que le monarque ſembloit ainſi raréfier.

Malheureuſement, la premiere anecdote eſt rapportée par des magiſtrats, témoins oculaires & auriculaires : la ſeconde eſt un bruit vague de cour & de ville.

11 *Janvier* 1779. La ſeconde repréſentation d'*Hellé* n'a point été heureuſe, & l'on regarde déja cet opéra comme tombé. Les connoiſſeurs admirent la muſique du ſecond acte, mais trouvent que celle du premier & du troiſieme ne ſont pas du même jet. On continue à reprocher beaucoup de pillage au ſieur Floquet, auquel on accorde du goût & point de génie.

12 *Janvier* 1779. On a remarqué une obſervation de *monſieur*, au baptême de madame, fille du roi. On ſait que ce prince tenoit l'enfant ſur les fonts pour le roi d'Eſpagne. Le grand-aumônier lui a demandé quel nom il vouloit lui donner? *Monſieur* a répondu : « mais ce n'eſt pas par où l'on commence; » la premiere choſe eſt de ſavoir quels ſont les » pere & mere; c'eſt ce que preſcrit le rituel. » Le prélat a répliqué que cette demande devoit avoir lieu lorſqu'on ne connoiſſoit pas d'où venoit l'enfant; qu'ici ce n'étoit pas le cas, &

que perſonne n'ignoroit que madame étoit née de la reine & du roi. Son alteſſe royale non contente, s'eſt retournée vers le curé de Notre-Dame, préſent à la cérémonie, a voulu avoir ſon avis, lui a demandé ſi lui curé, plus au fait de baptiſer que le cardinal, ne trouvoit pas ſon objection juſte? Le curé a répliqué avec beaucoup de reſpect, qu'elle étoit vraie en général; mais que dans ce cas-ci il ne ſe ſeroit pas conduit autrement que le grand-aumônier: & les courtiſans malins de rire. Tout ce qu'on peut inférer de-là, c'eſt que *monſieur* a beaucoup de goût pour les cérémonies de l'égliſe, eſt fort inſtruit de la liturgie, & ſe pique de connoiſſances en tout genre.

12 *Janvier* 1779. Extrait d'une lettre de Cambray, du 2 janvier 1779..... Il eſt bien fâcheux que cette ville n'appartienne plus aux Eſpagnols, & que le ſaint office y ſoit aboli: notre archevêque vient de tenir un *auto-da-fé*, qui le prouve bien digne de jouer le rôle de grand-inquiſiteur. On faiſoit l'année derniere la vente des livres d'un chanoine, à laquelle ce prélat aſſiſtoit. Entre ces livres ſe trouvoit un exemplaire *de l'Hiſtoire du Commerce & des Etabliſſements des Européens dans les Indes, par l'abbé Raynal.* Quand on l'annonça, tout le monde fut ſurpris d'entendre monſeigneur enchérir & le pouſſer; il le pouſſa tant qu'il lui reſta; alors le jetant dans le feu de la cheminée: « voilà, dit-il, meſſieurs, qui doit réparer » le ſcandale que je vous ai pu cauſer; tel eſt » l'uſage que je voulois faire de cet ouvrage » abominable. »

Le prédéceſſeur avoit dans ſon cabinet le

portrait du pape Ganganelli, comme un modele qu'il ne vouloit pas perdre du vue : M. de Fleury, qui n'en fait pas tout-à-fait le même cas, a ordonné qu'on le plaçât dans ſes lieux à l'angloiſe.

13 *Janvier* 1779. *L'état de la marine* en forme d'almanach pour cet année, ne paroît pas encore. Le miniſtre en a ſuſpendu l'impreſſion. On prétend qu'il veut y faire inſérer des changements ; ce qui annonceroit une promotion ; on dit qu'elle n'aura lieu qu'au commencement de février.

13 *Janvier*. Il paroît que l'académie ſe propoſe de rendre l'aſſemblée pour la réception de monſieur Ducis la plus brillante qu'il y ait encore eue, afin d'égaler, s'il eſt poſſible, la gloire du héros défunt, qu'il s'agit de célébrer. M. d'Alembert a déclaré que ce jour devoit être conſacré tout entier à ſa mémoire, & qu'il s'abſtiendroit de lire aucun éloge étranger. On ſe fait inſcrire avec empreſſement depuis l'élection, & tous les billets ſont déja retenus. Cela n'a pas empêché les plaiſants de rire ſur le compte du récipiendaire. Comme il a été admis dans ce corps préciſément au temps où les divers ſpectacles de Paris, même les forains, donnoient *gratis* entrée au peuple en réjouiſſance de l'accouchement de la reine, on a dit que les bateleurs du Louvre avoient auſſi donné leur *gratis* : pur jeu de mot, car il y a la moitié de membre de la compagnie qui ne valent pas monſieur Ducis.

14 *Janvier*. L'abbé de l'Attaignant, le fameux chanſonnier, vient de mourir dans un âge très-avancé, malgré ſes débauches. Il s'é-

roit converti depuis quelques années, & il faut ſe rappeller que c'étoit l'abbé Gauthier, le confeſſeur de M. de Voltaire, envoyé à ce poëte par ſon confrere, qui avoit opéré ce miracle. Il étoit difficile que dans les cours de ſes vaudevilles, l'abbé de l'Attaignant n'offenſât perſonne. Un des mécontents voulant lui donner la rétribution ordinaire, ſe trompa & s'adreſſa à un autre, chanoine de Rheims comme lui, qui lui reſſembloit beaucoup : le chanſonnier en plaiſantoit depuis & l'appelloit *ſon receveur*. On peut juger par ce trait combien l'abbé de l'Attaignant, d'une famille honnête & même diſtinguée dans la robe, avoit toute honte bue ; il étoit auſſi exclus de la bonne compagnie, dont il auroit pu faire l'amuſement par ſes ſaillies & ſa gaieté.

14 *Janvier* 779 Par une lettre de l'abbeſſe du lieu où eſt morte madame la préſidente de Saint Vincent, en date du 9 de ce mois, elle rend compte à madame de Caſtellanne dame pour accompagner madame Victoire & parente de la défunte, des circonſtances de cet événement Il en réſulte, que non-ſeulement les bruits répandus par les partiſans du maréchal de Richelieu ſur ſon aveu prétendu d'avoir fabriqué les billets, ſont faux, mais que pendant une maladie de langueur qui a duré pluſieurs mois & opéré chez elle une converſion totale, elle a perſiſté dans ſes dires en juſtice.

15 *Janvier* 1779. Quoique le journal de Me. Linguet annonce une licence des plus extrêmes, il a cependant un cenſeur ici, & il ne s'y diſtribue qu'avec ſon attache. Ce cenſeur eſt ignoré du public & vraiſemblablement de l'auteur même,

pour qu'il ne ſoit pas en bute à ſes fureurs. Le n°. 30 a été long temps à l'index & l'on a exigé un carton ; ce qui ſe remarque ſenſiblement. On aſſure que la lacune remplie concernoit le chancelier ; que l'apologiſte de tous les monſtres, à l'occaſion de la lettre écrite par monſieur de Maupeou au roi pour réclamer les honneurs de ſa charge aux couches de la reine, partoit de-là, & en faiſoit un éloge pompeux & digne du héros. Cela peut s'éclaircir par les exemplaires répandus chez l'étranger & non cartonnés ſans doute.

16 *Janvier* 1779. La loge des Nœuf-Sœurs s'enrichit chaque jour de l'acquiſition de quelque homme célebre : aujourd'hui ont été initiés MM. le Miere & Vernet ; le premier eſt auteur d'un poëme ſur la peinture, & le ſecond un peintre célebre C'eſt ce qui a fourni matiere au chevalier de Cubieres d'enfanter l'impromptu ſuivant :

Muſes, ouvrez-leur votre temple,
A ces deux artiſtes chéris ;
L'un imite *Linus*, l'autre égale *Zeuxis* :
L'un donne le précepte en ſes ſavants écrits,
Dans ſes brillants tableaux l'autre donne l'exemple.

16 *Janvier*. Le ſieur Noverre, maître des ballets de l'opéra, a écrit une lettre aux auteurs du *Journal de Paris*, en date du 25 décembre, où il leur apprend que ſes camarades, tant du chant que de la danſe, en réjouiſſance de l'heureux accouchement de la reine, doivent donner trente louis de dot à la premiere fille pauvre à marier qui leur ſera indi-

quée par le bureau de la ville. Ils doivent faire les frais de la noce & du banquet, qui aura lieu au Wauxhall d'hiver. Les nouveaux époux, ainſi que leurs familles, ſeront ſervis par les talents & les arts agréables : il en doit réſulter une fête très-propre à exciter l'ardeur des curieux. En conſéquence il annonce que l'on a ouvert une ſouſcription chez le Sr. Rouen, notaire, où les amateurs pourront dépoſer un louis, le prix du billet d'entrée : la ſomme réſultant de cette ſouſcription, ſera conſacrée à la premiere nourriture de l'enfant de ces époux.

Il ajoute, que la dot ſera dépoſée chez Mlle. Guimard, nommée tréſoriere de l'opéra. Un plaiſant a fait ſur cette qualité de la Terpſicore moderne, le quatrain ſuivant :

C'eſt Guimard qu'on vient d'élire
Tréſoriere à l'opéra :
On a raiſon, car elle a
La plus grande tirelire.

17 *Janvier* 1779. On a mis en épigramme le bon mot du *gratis* de l'académie :

Le fauteuil à Ducis !
Eh ! oui : l'académie
Veut donner ſon *gratis*
Comme la comédie.

Comme on parloit beaucoup des prétentions du marquis de Condorcet à la place de M. de Voltaire & que ce candidat s'appuyoit ſur les éloges du défunt, qui l'avoit en quelque ſorte

déſigné ainſi ſon ſucceſſeur, on a fait cette autre épigramme :

N'eſt-ce pas Condorcet qui ſuccede à Voltaire ?
Voltaire l'a nommé : tant pis, dit un cenſeur,
Auguſte auſſi nomma ſon ſucceſſeur,
Et ce ſucceſſeur fut Tibere !

17 *Janvier* 1779. Le bon mot de la marquiſe de Fleury ſur le duc de Chartres, a fait la plus grande fortune à Verſailles, & cette foule de femmes intéreſſées à ſe venger l'ont publié en profuſion. Il n'eſt guere poſſible que ce prince ſe releve du ridicule & de l'infamie qui en réjaillit ſur lui ; car il perſiſte à reſter inſenſible, ce qui indigne les gens même de ſa maiſon, convaincus qu'il n'eſt pas coupable.

17 *Janvier.* Le cardinal de Guimenée a enfin deſavoué l'imprimeur le Breton, qui a été vivement réprimandé par le garde-des-ſceaux. On ſent bien qu'il n'a point fait de ſon chef une pareille addition ; mais ſon éminence a été bien aiſe de s'en tirer ainſi. Cependant les princes, les ducs & pairs ne l'en tiennent pas quitte, & veulent que ce déſaveu ſoit authentique.

18 *Janvier* 1779. La faculté s'eſt aſſemblée le treize pour recevoir de nouveaux ordres du roi, & S. M. ayant révoqué ſon interdiction du comité, elle a repris la plénitude de ſes fonctions. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait chanſonnée & épigrammatiſée. Voici une des meilleures paſquinades ſur la circonſtance :

Plus de mort ! plus d'enterrement !
Les médecins ferment boutique ;
Oh ! dit un curé, doucement,
Ils n'ont pas quitté la pratique.

18 *Janvier* 1779. Le corps de la librairie & imprimerie de Paris ne ceſſe de réclamer contre les deux tarifs portant fixation des droits de réception des libraires & imprimeurs, & des droits à percevoir pour les permiſſions d'imprimer ; ils ont de nouveau préſenté des repréſentations à M. le garde-des-ſceaux à ce ſujet, & ils y motivent les raiſons de leurs réclamations en huit pages d'impreſſion in-4°.

18 *Janvier*. Le chevalier de Laurès vient de mourir. C'étoit un poëte lauréat de l'académie, couronné depuis trente ans. Il y avoit peut-être le même temps qu'il ſollicitoit de faire jouer une tragédie aux François, & toujours inutilement. Il étoit auteur d'une traduction de Lucain, où il y avoit de beaux endroits & de ſuperbes vers : en un mot, c'étoit un auteur malheureux, mais ayant autant & plus de mérite que pluſieurs très-prônés, très-fêtés aujourd'hui.

19 *Janvier* 1779. Les partiſans de M. de Voltaire cherchent aujourd'hui à ſe dédommager de toutes les manieres du long ſilence que leur avoit impoſé le gouvernement. Après avoir répandu divers ouvrages particuliers, après s'être enhardis à en prononcer en public, en parodiant, en quelque ſorte, les cérémonies de l'égliſe qu'on lui a refuſées, ils entreprennent aujourdhui ſon apothéoſe au théatre.

Il y a quelque temps que M. le comte d'Argental, l'un de plus fanatiques partiſans de ce coryphée encyclopédique, remit en grand myſtere aux comédiens françois un petit drame, intitulé *les Muſes rivales*. Il roule ſur l'univerſalité des talents de ce grand maître. Chacune des neuf Muſes prétend que l'illuſtre mort lui appartient, comme ayant excellé dans le genre auquel elle préſide, & réclame l'avantage de le préſenter au dieu des arts.

Comme ce ſecret étoit celui de la comédie, il a percé; ce qu'on ignore ſeulement, c'eſt le nom de l'auteur de la piece, le comte d'Argental paroiſſant ſeul & ſuivant même les répétitions. On attend avec impatience cette nouveauté, qui cependant peut être retardée par une autre, où l'à-propos n'eſt pas moins néceſſaire : c'eſt une petite comédie de monſieur Rochon de Cabannes, intitulée l'*Amour françois*. Elle eſt relative aux événements du jour & de la politique.

19 *Janvier* 1779. On aſſure qu'on va faire exécuter enfin dans Paris la loi promulguée depuis nombre d'années, pour mettre les cimetieres hors de cette capitale, & qu'avant la fin de l'année elle ſera en pleine vigueur.

19 *Janvier*. Les mutins de l'opéra ayant paru dociles un moment au volontés du roi, n'ont employé ce temps de calme que pour prendre de nouvelles meſures, & cabalent plus fort que jamais. Ils offrent de rendre M. de Viſmes du Valgai indemne, & de lui faire un pont d'or de 200,000 livres pour en être débarraſſé; ils eſperent que, fatigué d'une réſiſtance auſſi opiniâtre, il cédera enfin.

19 *Janvier* 1779. Comme on ne ſauroit donner trop d'authenticité à la réfutation des bruits calomnieux répandus par les partiſans du maréchal de Richelieu contre la mémoire de madame de Saint-Vincent, voici une copie de la lettre de madame l'abbeſſe du lieu, Notre-Dame, à madame la vicomteſſe de Caſtellanne, à ce ſujet, en date du 7 janvier 1779, & ſignée *Sœur de la Salle de Rochemore, abbeſſe.*

" Rien n'eſt plus faux, Madame, que les bruits
„ que l'on répand ſur madame de Saint-Vincent.
„ Non-ſeulement elle n'a laiſſé aucuns papiers,
„ ni fait de déclaration qui puiſſe prouver
„ de la fauſſeté dans les billets; mais, au con-
„ traire, du moment qu'elle eſt entrée ici,
„ juſqu'à celui de ſa mort, c'eſt-à-dire, du-
„ rant l'eſpace de dix mois entiers, elle a tou-
„ jours aſſuré que les billets lui avoient été
„ réellement donnés par ſa partie adverſe, &
„ que le ſeul reproche qu'elle pouvoit ſe faire,
„ étoit de les avoir négociés ſans ſon agrément.

„ Ce propos tant de fois répété & ſur le-
„ quel elle n'a jamais varié, malgré la légé-
„ reté ordinaire de ſon eſprit, doit être, ce
„ me ſemble, un fort préjugé en ſa faveur;
„ j'ajoute de plus, que les grands ſentiments
„ de religion qu'elle a montrés pendant cinq
„ mois de maladie & dans leſquels elle eſt
„ morte, achevent de la tourner en certitude.
„ Telle eſt, Madame, la façon de penſer de
„ toutes les perſonnes qui l'ont connue & ſuivie
„ de plus près, depuis ſon entrée dans ma
„ maiſon.

„ J'ai l'honneur de vous répéter, que ma

„ dame de Saint-Vincent n'a rien laiſſé ni rien
„ dit, qui puiſſe prouver contre elle au ſujet
„ de ſa malheureuſe affaire. L'on ne doit
„ pas attendre non plus qu'il y ait rien en
„ ſa faveur, puiſque tous ſes papiers lui
„ avoient été enlevés au commencement du
„ procès, comme il eſt porté dans ſes mé-
„ moires.

„ Je voudrois, Madame, pour votre tran-
„ quillité, pouvoir en effacer la mémoire, &
„ vous faire oublier tous les chagrins qu'il
„ vous a cauſés; c'eſt dans l'aſſurance de ces
„ ſentiments que j'ai l'honneur d'être, Mada-
„ me, &c. „

20 *Janvier* 1779. On eſt fort attentif au procès de Keppel, parce que toutes les pieces en devant être publiques, il en réſultera par contre-coup beaucoup d'éclairciſſements ſur le combat d'*Oueſſant*, à charge ou à décharge. On a déja vu dans les chefs d'accuſation, qu'après avoir reproché à cet amiral d'avoir déshonoré le jour même le pavillon anglois par des manœuvres annonçant une fuite, on ajoute que le lendemain il n'avoit pas pourſuivi les François qui fuyoient, & dont pluſieurs vaiſſeaux étoient encore à ſa vue.

20 *Janvier*. On a lu dans la gazette de France que le Sr. Parmentier avoit préſenté au roi un pain fait en entier de pommes de terre, qui ne revenoit pas à plus de cinq liards la livre. Quand on a rendu compte du fait on s'eſt abſtenu de parler du prix, parce que ce bon marché étoit conteſté. Il eſt éclairci aujourd'hui qu'un pareil pain reviendroit à plus de dix ſous la livre, & l'on fait de graves repro-

ches au miniſtere d'avoir laiſſé inſérer dans un papier, renommé du moins pour la véracité, un calcul auſſi étrangement erroné.

21 *Janvier* 1779. *Hellé* eſt retiré, & il en réſulte une conteſtation entre le ſieur Floquet & le ſieur de Viſmes. Ce dernier avoit acheté l'opéra en queſtion 10,000 livres, mais avoit pris des termes, dont les époques ſe marquoient par celles des repréſentations; en ſorte que *Hellé* n'en ayant eu que trois, le ſurplus du marché ſe trouve ainſi annullé indiſpenſablement.

21 *Janvier.* Monſieur le garde-de-ſceaux a eu la foibleſſe d'écrire une lettre circulaire à tous les cenſeurs depuis quelques jours, pour leur défendre de rien laiſſer paſſer dans les manuſcrits qu'on leur préſentera concernant directement ou indirectement l'ancien procès élevé entre la feue préſidente de Saint-Vincent & le maréchal duc de Richelieu. On voit clairement que c'eſt une manœuvre de ce dernier, qui, après avoir fait répandre par ſes émiſſaires dans le public que madame de Saint-Vincent s'étoit rétractée à ſa mort, voudroit que cette calomnie tînt & reſtât ſans éclairciſſements.

21 *Janvier.* On ne ſait à quoi aboutiront les cabales des ſujets de l'opéra; mais on commence à craindre très-ſérieuſement que ſans réuſſir pour leur compte, ils ne dégoûtent monſieur de Viſmes au moment où, après avoir ſurmonté la répugnance du public, cet adminiſtrateur commençoit à ſe le concilier par ſon zele. Jamais le théatre lyrique n'avoit été ſi varié en nouveautés: dans un mois monſieur de Viſmes a mis ſept opéra ſur pied.

Tout récemment encore il a fait exécuter *il geloso in cimento*, ou *le jaloux à l'épreuve*, opera bouffon en trois actes del ſignor Anfoſſy.

21 *Janvier* 1779. Une des parties de l'adminiſtration, ſans doute la plus difficile à bien conduire, c'eſt celle qui concerne les enfants-trouvés. Trop de ſévérité provoqueroit à des crimes qui font frémir la nature; trop de facilités & d'indulgence augmente le libertinage & l'indifférence maternelle, ſources d'abus pernicieux.

On a obſervé qu'il vient tous les ans à la maiſon des enfants-trouvés de Paris plus de deux mille enfants nés dans les provinces très-éloignées de la capitale: ces enfants, confiés à des voituriers publics, diſtraits par d'autres intérêts, d'ailleurs dans toutes les ſaiſons & ſans précautions, périſſent en foule, & l'on calcule qu'il en échappe à la population plus des neuf dixiemes.

En outre, le nombre de ces enfants trouvés augmente chaque année, parce que les peres & meres, pour ſe ménager une plus grande aiſance, ſacrifiant les ſentiments de la nature à ces vues ſordides, uſent de ce moyen de ſe débarraſſer des leurs.

Le gouvernement a pris le parti d'uſer d'abord de la voie des exhortations & corrections paſtorales, pour arrêter ce déſordre; & comme vraiſemblement ce moyen ſera peu efficace, il ſe propoſe d'en chercher d'autres.

En attendant, par un arrêt du conſeil du 10 de ce mois, il cherche à obvier aux abus provenant des envois & conducteurs éloignés.

22 *Janvier*. Les ſpectacles de madame de

Monteſſon ont recommencé depuis peu. On a joué avant-hier une piece nouvelle de cette dame, en un acte en proſe, intitulée *le voyageur comme il y en a peu*, qui a paru charmante & a eu le plus grand ſuccès. C'eſt un jeune homme de qualité, doué de tous les talents, qui en profite pour mieux s'amuſer & s'inſtruire dans ſes courſes. Il joue tantôt le rôle d'un poëte, tantôt celui d'un peintre, quelquefois celui d'un muſicien, & il change de nom ſuivant ces diverſes profeſſions. Il arrive dans une cour, où il reprend ſon véritable état & plaît à une femme diſtinguée : pour l'éprouver, il ménage pluſieurs incidents, par leſquels elle apprend ſes différentes métamorphoſes ; ce qui le fait paſſer pour un aventurier : cependant ne pouvant vaincre ſon amour, elle a une explication avec lui, où il lui avoue ſa naiſſance, mais déguiſée encore ſous le nom qu'il porte, parce qu'il a été obligé de fuir après avoir tué un rival, préciſément le parent de l'ambaſſadeur de France en cette cour, & parce qu'il ſeroit perdu ſi ce miniſtre le connoiſſoit. Coup de théatre frappant, en ce que cette dame lui déclare qu'au contraire, ne pouvant tenir à ſa curioſité ſur ſon compte, elle a chargé ce même ambaſſadeur de faire des recherches ſur lui. Déſolation des deux : il faut qu'il parte ; il va le faire quand l'ambaſſadeur ſurvient ; & par un procédé généreux lui apporte ſa grace ; ce qui termine heureuſement le drame, dont le chevalier de Boufflers a ſervi de modele pour le principal héros.

23 *Janvier* 1779. Le roi, en réjouiſſance de

de l'heureux accouchement de la reine, a conſacré une ſomme de 1,000,000 liv. pour marier cent filles : chacune aura 500 liv. de dot, 200 pour le trouſſeau en outre, & 12 livres pour la noce. Il y a auſſi des gratifications proportionnées pour les premiers enfants qui naîtront, & les mois ſeront payés plus cher à celles qui les nourriront.

M. le Noir, en faiſant part aux curés de Paris des ordres du roi, leur a inſinué de choiſir reſpectivement dans leur paroiſſe ce qu'il y aura de plus joli, parce que leurs majeſtés pourroient bien avoir la curioſité de les voir. Tous ces mariages ſeront faits en conſéquence à Notre-Dame, où chaque paſteur conduira ſes ouailles pour y recevoir la bénédiction nuptiale des mains de M. l'archevêque, qui réclame cette fonction. Il en réſulte une grande difficulté d'étiquette : il ne veut pas que les curés paroiſſent à cette cérémonie en étole : ceux-ci prétendent avoir ce droit & ne pouvoir s'en départir. On croit qu'il y aura du moins proteſtations de leur part.

23 *Janvier* 1779. Les freres Boucherie de Bordeaux ayant manqué, ſe ſont évertués pour réparer leur fortune, & ont trouvé une maniere de rafiner le ſucre, de le rendre plus beau, plus ſalubre & moins cher que par la méthode ordinaire. Ils ont aſſuré le miniſtre de la marine qu'il y avoit quarante pour cent de bénéfice, & M. de Sartines a jugé combien cette découverte ſeroit avantageuſe. Il leur a promis une récompenſe conſidérable s'ils réuſſiſſoient ; il leur a fourni tout ce qui étoit néceſſaire pour commencer les expériences, que deux chymiſtes bien

connus, les ſieurs Rouelle & d'Arcet, ont ſuivies, ainſi que d'autres commiſſaires & membres de l'académie des ſciences. Enfin, après un an de travail, il a été abſolument conſommé ſamedi 6 de ce mois, par la confrontation avec nos ſucres des plus belles qualités, & les inventeurs ſont ſortis victorieux. Il a été reconnu qu'ils ſe paſſoient de feu pour agent, & que dans leur procédé, ils n'employoient ni eau de chaux, ni ſang de bœuf, & ils n'ont pas moins tenu parole ſur la diminution des frais. Mais, aujourd'hui qu'il s'agit de payer ces négociants & d'aſſurer leur dot, le directeur-général des finances s'y refuſe ; il prétend que cela ne le regarde pas. C'eſt une ſuite de la méſintelligence qu'il y a entre ces deux miniſtres, trop prouvée par cette anecdote.

24 *Janvier* 1779. *Epître à M. le comte de Falkenſtein* (l'empereur), *ſur ce que dans ſon voyage en France il n'a pas vu M. de Voltaire, comme quelques gazettes avoient annoncé qu'il le feroit.* On juge par ce titre que la piece qui paroît imprimée aujourd'hui, eſt reſtée long-temps dans le porte-feuille de l'auteur. Sans doute, il n'a oſé la laiſſer paroître que depuis la mort du chef de la ſecte philoſophique, qu'on y tourne en dériſion, ainſi que ſon parti. Il y a de la poéſie, de l'aiſance dans la verſification ; c'eſt la maniere de Greſſet, quoique ne la valant pas. Rien de neuf, & trop de diffuſion empêcheront qu'on ne la liſe avec un certain plaiſir.

25 *Janvier* 1779. La muſique de l'opéra bouffon *il Geloſo in cimento*, a fait grand plaiſir aux

amateurs ; le poëme eſt déteſtable, à l'ordinaire.

26 Janvier 1779. M. l'abbé Maury, homme de lettres & prédicateur connu, a montré ces jours-ci une fermeté peu commune dans un eccléſiaſtique & un philoſophe. Attaqué vers minuit près le palais par trois coquins, il s'eſt ſaiſi d'un, a mis les deux autres en fuite en criant, & les a fait prendre. On ajoute qu'ayant ſu que ſon captif étoit neveu de Moreau de l'hôtel-dieu, il s'eſt abſtenu de rendre ſa plainte.

26 Janvier. La cérémonie des mariages eſt fixée au huit. M. le marquis de Dreux, grand-maître des cérémonies, eſt venu ces jours-ci faire meſurer ſous ſes yeux le chœur & la nef de Notre-Dame, pour eſtimer le terrein néceſſaire aux cent filles & aux cent garçons, ainſi qu'à leurs témoins, au nombre de huit cents, & à la ſuite de leurs majeſtés ; parce qu'en cas que le chœur ſoit trop petit, on feroit une enceinte dans la nef, propre à la cérémonie.

L'archevêque fort entêté perſiſte à vouloir célébrer ſucceſſivement les cent mariages, quoiqu'on lui ait démontré phyſiquement l'impoſſibilité de les faire tous en peu d'heures, & l'ennui inévitable qui en réſulteroit pour leurs majeſtés. Il s'obſtine à vouloir que les curés n'aſſiſtent point en étole à la cérémonie, quoiqu'ils lui aient prouvé que c'étoit un droit inhérent à leur qualité.

Comme ni les raiſonnements ni l'autorité ne peuvent rien ſur M. de Beaumont, on croit que les curés prendront le parti de céder, en

faiſant préalablement en corps une proteſtation.

27 *Janvier* 1779. Les rivaux du ſieur Floquet ſe prévalent aujourd'hui de la chûte de ſon opéra, pour le dénigrer & accréditer l'anecdote qu'il n'eſt pas même auteur de l'*Union de l'Amour & des Arts* ; que cette muſique avoit été compoſée par feu Trial, qu'il l'avoit achetée de ſa veuve : tout cela eſt fort humiliant pour l'amour-propre du jeune compoſiteur, qui s'étoit auſſi trop exalté. Son défaut eſt d'avoir gâté ſa maniere pour la perfectionner ; en ſorte que ſon voyage d'Italie, au lieu de lui être utile, lui a été funeſte en corrompant ſon goût.

28 *Janvier* 1779. Le ſchiſme entre les facultaires & les ſociétaires s'accroît de jour en jour : les premiers affectent le plus ſouverain mépris pour les ſeconds ; ils refuſent de conſulter avec eux toutes les fois que l'occaſion s'en préſente : ceux-ci s'en dédommagent par les graces de la cour qu'ils recueillent & par l'animadverſion du miniſtere qu'ils excitent contre leurs rivaux. On parle encore d'un pamphlet intitulé *la Proceſſion*, ou *le Réve*, où l'on reſſaſſe les anecdotes les plus ſcandaleuſes des membres de la ſociété.

29 *Janvier* 1779. Les éleves pour la danſe de l'opéra donnent auſſi avec leur grande pantomime de *la Jéruſalem délivrée*, de petites paſtorales, dont les paroles ſont plates & les ballets plus que médiocres ; mais on eſpere que cela s'améliorera. On admire les machines du premier ſpectacle. Quant à la ſalle, qu'on avoit cru bien, on la trouve aujourd'hui incommode & manquée dans ſes proportions.

Les autres ſpectacles forains ſont jaloux de

celui-ci, comme de raiſon, & le ſieur Audinot a fait compoſer une piece intitulée *la montagne délivrée d'une ſouris*, parodie pantomime mêlée de dialogues, dont le ſeul titre annonce ſon projet. On le trouve plaiſant & l'on y rit.

30 *Janvier* 1779. La puſillanimité du gouvernement dans les moindres choſes eſt incroyable : après la lettre miniſtérielle écrite au ſieur de Viſmes & manifeſtée au tripot lyrique, on avoit lieu de regarder la choſe comme décidée : les hiſtrions de ce théatre ne ſe le ſont pas tenu pour dit, ils ont ſi bien intrigué, qu'ils l'emportent & forcent ce chef à ſe retirer, préciſément dans le temps où le public commençoit à lui applaudir & à jouir des heureux efforts de ce novateur. C'étoit d'ailleurs le perſonnage le plus propre à cette direction par un ſang-froid unique ; il étoit inſenſible à toutes les cabales, à toutes les injures, & n'en rendoit pas moins juſtice aux talents, lors même qu'il étoit forcé de les punir. On lui compte en argent ſec une ſomme de 100,000 liv. ; on lui fait 9,000 liv. de rentes pendant chacune des huit années reſtantes de ſon bail, & tout cela, joint à environ 150,000 liv. dont il aura bénéficié perſonnellement durant ſa premiere année, formera un total de 522,000 liv.

C'eſt la ville qui ſe charge de nouveau de l'adminiſtration de cette machine, & aura ſous elle le ſieur le Breton. Ainſi les cabaleurs ont encore échoué dans leur projet, de ſe mettre à la tête & de régir leur ſpectacle à l'inſtar des comédiens : ſeulement, outre leurs appointements, tous frais prélevés, s'il y a du reſte,

on le diſtribuera dans une proportion convenable.

31 *Janvier* 1779. Avant de quitter l'adminiſtration de l'opéra, M. de Viſmes ſe propoſe de remettre *Theſée* de Lully : il veut par ce dernier effort contenter toutes les diverſes ſortes de ſpectateurs & faire ſa cour même aux partiſans de notre vieille & bien vieille muſique.

1 *Février* 1779. L'abbé Mical eſt un homme né avec un génie naturellement tourné à la méchanique : entraîné par ſon aſcendant, il s'y livre pour ſon ſimple amuſement & ſans aucune prétention à la célébrité ; au contraire, il eſt ſi modeſte que les louanges l'impatientent & le chagrinent. Il eſt fort dévot, & craint toujours les ſuites funeſtes que peut avoir le talent, ſuivant cet axiome religieux, effrayant pour une ame timorée, *ſcientia inflat* : quoi qu'il en ſoit, il étoit parvenu à fabriquer une tête d'airain, qui articuloit une phraſe entiere. Quelqu'un étonné de ce prodige, l'a fait inſérer dans le *Journal de Paris* : l'abbé Mical offenſé de cette publicité, dans une ſainte indignation a briſé cette tête. Ses amis ont été fâchés de ſon injuſte fureur & lui en ont fait des reproches ; il les a conſolés en leur déclarant qu'il ne la regrettoit pas beaucoup, en ce qu'elle n'étoit pas au degré de perfection où il ſe propoſoit de la porter. Il en conſtruit une nouvelle actuellement.

1 *Février*. Une querelle fort ſinguliere s'eſt élevée entre deux petits auteurs : on connoiſſoit depuis pluſieurs années une piece de vers très-agréable, intitulée *Confeſſion de Zulmé*. Comme elle eſt dans la maniere de M. Dorat,

on la lui attribuoit ; d'autres la donnoient au duc de Nivernois ; enfin M. de Pezay l'a réclamée dans le temps, & on la lui a laiſſée. Un nommé Guinguené, mauvais poëte arrivé de Bretagne par le coche, s'eſt aviſé de vouloir ſe faire une réputation, & a fait inſérer dans l'*Almanach des Muſes* de cette année, différents morceaux de poéſie pillés de côté & d'autre, entr'autres celui-là. Un autre poëte, appellé Merard de Saint-Juſt, a crié au vol, & a prétendu que l'ouvrage étoit de lui : il en a réſulté une querelle très-ridicule, où chaque partie a produit les preuves de ſa propriété ; mais comme aucune n'a ébranlé la réclamation plus antérieure du défunt, tous deux ſont reconnus pour plagiaires.

Ce Guinguené a fait exécuter, il y a deux ans, à la cour, un mauvais opéra comique, intitulé *Pomponin*, qui eſt bien la plus déteſtable choſe qu'on puiſſe lire, & qui n'a pas reparu heureuſement.

1 *Février* 1779. Les éleves de la danſe ne ſeront point diſpenſés d'aller à la foire & n'occuperont pas les boulevards en l'abſcence des autres jeux, comme ils l'eſpéroient.

Le ſieur l'Ecluſe, qui ſe propoſoit d'ouvrir inceſſamment ſon ſpectacle dans ſa nouvelle ſalle, ſera par la même raiſon obligé de différer.

2 *Février* 1779. *Eſope à la Cour* eſt une excellente comédie de Bourſault, où ſe trouve une ſcene de courtiſans, auxquels le roi permet de lui reprocher ſes défauts ; aucun n'en uſe, ils s'accordent tous à le louer outre meſure : un ſeul oſe dire qu'il aime le vin, qu'il ſe griſe, & que ce vice dangereux dans tout homme l'eſt encore

plus dans un monarque. Madame de Mailly avoit mis dans le train de boire Louis XV, qui voyant repréſenter *Eſope à la Cour*, crut que la reine l'avoit fait placer à deſſein ſur le répertoire, trouva que c'étoit une vilaine piece & défendit qu'on la jouât devant lui.

Depuis ſa mort les comédiens avoient eu le projet de la reproduire ; mais les gentilhommes de la chambre n'avoient pas voulu. Louis XVI trouvant ce titre dans un almanach ou ailleurs, a deſiré qu'on repréſentât cette comédie, dont le titre l'a piqué ; & bien différent de ſon aïeul, il l'a jugée admirable, pleine de morale, bonne pour les rois, & a demandé qu'on lui la donnât ſouvent, & en effet elle a déja été jouée devant S. M. pluſieurs fois.

2 *Février* 1779. On a joué hier à la comédie françoiſe, la petite comédie des *Muſes Rivales*, en un acte & en vers. Cette apothéoſe de Voltaire ne pouvoit manquer d'avoir le plus grand ſuccès. C'eſt une imitation de celle de Moliere, exécutée, il y a quelques années, mais enrichie de ſcenes & de particularités relatives au héros.

Le ſingulier c'eſt que, malgré ſon triomphe, l'auteur perſiſte à garder l'incognito : on ignore abſolument ſon nom ; ce qui donne lieu de l'attribuer à pluſieurs qui s'en défendent.

On juge bien qu'il y a beaucoup de ſpectacle dans cette piece. Pour la compléter, on y a joint un ballet, trop médiocre pour ne pas lui faire tort.

3 *Février* 1779. Il y a un grand ſchiſme à la comédie françoiſe relativement à la dame Molé,

qui vient d'obtenir une penſion du roi vacante, préférablement à la dame Préville, ſon ancienne. Celle-ci a d'ailleurs un talent bien ſupérieur. Les gentilshommes de la chambre ſe ſont excuſés ſur ce que c'étoit un dédommagement de l'humiliation qu'avoit ſoufferte la premiere par ſa captivité, il y a quelques mois. Mais comme cette priſon étoit méritée, ainſi qu'on l'a vu dans le temps, leur raiſon eſt pitoyable, & ſembleroit encourager la pareſſe & l'inſolence des hiſtrions.

4 *Février* 1779. Le docteur Carrere annonce un cours de médecine-pratique, le premier de ſon eſpece; il ſera en françois. Ce profeſſeur l'appelle pratique, parce qu'il cherchera, autant qu'il ſera poſſible, à joindre la démonſtration au précepte, en ſuivant avec ſes diſciples les maladies dont il parlera. Il expliquera d'abord tout ce qui eſt relatif à la connoiſſance de chacune, à ſes cauſes, à ſes ſymptomes, à ſa méthode curative: il fera enſuite un choix d'obſervations puiſées dans les auteurs qui en ont écrit; il les commentera: il choiſira les plus rares, les plus intéreſſantes, les plus compliquées, même les plus contradictoires; il mettra de la ſorte ſes auditeurs en état de les appliquer à la pratique.

5 *Février* 1779. Il paroît des *Réflections* imprimées de la part des fiacres & des remiſes, ſur le privilege accordé pour ces voitures à une compagnie. Leur concluſion eſt d'offrir au roi 100,000 l. par an, de rembourſer les parties intéreſſées dans l'ancien privilege & de former une communauté. On y détaille les avantages qui en réſulteroient pour le gouvernement. Mais c'eſt une réſolution priſe de la part de M. Necker, qui perſiſte dans

ſon projet, & aſſure que tous les inconvénients ſont prévus & levés.

5 *Février* 1779. Il vient de s'établir à Seve une compagnie, qui a trouvé le ſecret d'épurer les huiles les plus craſſes, de les rendre propres à toutes ſortes d'emplois, en leur ôtant le goût & l'odeur, en ſorte qu'elles deviennent ſupérieures aux plus excellentes, & ſont à beaucoup meilleur marché.

6 *Février* 1779. Le roi vient de récompenſer meſſieurs de Saint-Prieſt & de Bouillé, cadets gentilshommes du régiment *Vexin*, du courage qu'ils ont montré à l'abordage & à la priſe du vaiſſeau anglois la *Lady Sophie*, en les faiſant ſous-lieutenants dans ce régiment, & en leur accordant diſpenſe de deux ans de ſervice pour la croix de Saint Louis.

Voici la lettre du miniſtre au capitaine Lamy, le capteur, en date du 9 janvier.... J'ai mis ſous les yeux du roi, Monſieur, les témoignages avantageux qui m'ont été rendus de votre conduite dans la priſe du vaiſſeau anglois la *Lady Sophie*, que vous avez abordé avec un ſmuler que vous commandiez; S. M. voulant vous montrer ſa ſatisfaction de l'intelligence & de la bravoure que vous avez montré dans cette occaſion, vous a fait don d'une épée, qui vous ſera remiſe par M. Porquet, commiſſaire des claſſes à Calais.

6 *Février*. Le clergé n'a pas vu de bon œil qu'on ſe préparât à faire au théatre l'apothéoſe de Voltaire, & l'archevêque de Paris s'eſt remué en conſéquence pour l'empêcher. Il a voulu piquer du moins l'amour-propre du gouvernement, qui, après avoir défendu même aux jour-

naliſtes de parler de ce héros de l'impiété & d'annoncer ſa mort, ſix mois après le laiſſeroit couronner en public. Le gouvernement, accoutumé aux inconſéquences, n'eſt pas à celle-là près.

On ne ſait ſi c'eſt pour éviter la fureur des prêtres que l'auteur, malgré ſon ſuccès, perſiſte à garder l'incognito. M. le comte d'Argental, preſſé de le faire connoître, aſſure ignorer ſon nom. Il dit qu'il a reçu la piece avec une lettre, où l'on lui marquoit la lui adreſſer comme à un ami & enthouſiaſte de Voltaire, qu'on la ſoumettoit à ſon jugement, & qu'on s'en rapportoit à ſon zele pour la mémoire du héros; zele qui ſans doute procureroit, en cas d'approbation, une prompte exécution de cet ouvrage du moment. On le prioit d'excuſer ſi l'on ne lui en confioit pas davantage.

7 *Février* 1779. M. Necker, jaloux de mettre les ſavants de ſon côté, vient d'obtenir du roi pour l'académie des ſciences une ſomme annuelle de 12,000 liv. uniquement deſtinée aux expériences qu'elle jugera les plus importantes & les plus utiles.

7 *Février.* M. de la Blancherie n'a ouvert que le 20 janvier ſes aſſemblées, qu'il a tranſportées dans un local moins meſquin & plus convenable à ſa vaſte entrepriſe. Cet intrigant, qui s'eſt décoré du titre d'*Agent général de la correſpondance pour les ſciences & arts*, va commencer auſſi ſon journal ſous le titre de *nouvelles de la république des lettres & des arts.* Deux parties forment chaque ordinaire; l'une, ſous le titre de *Nouvelles* contient les *nouvelles* relatives aux ſciences & aux arts; l'autre, ſous

le titre de *Supplément* & ſous le nom de différentes villes du monde, offre une notice des ouvrages en tout genre antérieurs à ſa publication, & qu'il peut être utile de rappeller, &c.

7 *Février* 1779. La reine eſt enchantée de ſon voyage à Paris, & dit à tout le monde de ne pas manquer de la venir voir paſſer. Comme le roi n'a aucun rôle à y jouer, il y ſera en ſimple curieux, & c'eſt la reine qui le menera. Les deux majeſtés s'attendent à de grands applaudiſſements.

Ces jours derniers le roi, avec ſa gaieté franche, a annoncé à ſes courtiſans qu'il avoit commencé à partager de nouveau la couche de la reine, & qu'il eſpéroit avoir fait un dauphin; du moins qu'il y avoit travaillé de ſon mieux. Cette nouvelle répandue exprès par les favoris de S. M. jette la joie dans le public & ne contribuera pas peu à procurer des *vive le roi & la reine* ! à leurs majeſtés.

8 *Février* 1779. On a enrégiſtré, vendredi dernier, au parlement des lettres-patentes concernant la ceſſion du roi à *monſieur*, du palais du Luxembourg, & permiſſion d'ouvrir des rues & de bâtir ſur les terreins que *monſieur* pourra concéder, d'après des plans donnés.

On a enrégiſtré vendredi auſſi des lettres-patentes au ſujet des vœux des religieux, pour leſquels ils ſont définitivement fixés à l'âge de vingt-un ans au moins pour les hommes, & de dix-huit pour les filles.

8 *Février*. Par une ordonnance de monſieur le maître en la maîtriſe particuliere des eaux & forêts de Paris, en date du premier février, il eſt

ordonnné que, conformément à l'exécution des ordonnances, arrêts, ſentences, réglements concernant la communauté des maîtres oiſeleurs de cette ville, chaque maître fournira par égale portion, juſqu'à la concurrence de 400 oiſeaux, aux ſyndics & adjoints d'icelle, pour être par eux lâchés en ſigne de joie & d'alégreſſe le lundi 8 de février, dans l'égliſe de Notre-Dame, lors de l'entrée de leurs majeſtés dans ladite égliſe pour le *Te Deum* qui y ſera chanté en leur préſence, en action de graces de l'heureuſe délivrance & convaleſcence de notre auguſte reine.

8 *Février* 1779. Les rebelles de l'académie royale de muſique autoriſent leur complot contre le ſieur de Viſmes ſur ſon ingratitude. Ils prétendent que c'eſt à eux qu'il eſt redevable de ſon élévation, & que bien loin de les ménager comme il devroit, il a bientôt oublié leurs bons offices & s'eſt arrogé un deſpotiſme qui ne lui appartient pas: il veulent lui prouver qu'ayant eu le pouvoir de le faire nommer, ils auront celui de le faire deſtituer.

8 *Février.* Me. Voilquin, avocat aux conſeils, qui a ſigné les réflexions des fiacres, eſt interdit pour trois mois. Sa punition porte ſur ce qu'il les a fait imprimer ſans autoriſation & ſans litiſpendance; ce qui eſt contraire au nouveau réglement.

8 *Février. L'éloge de Voltaire* par le roi de Pruſſe, eſt infiniment rare encore. On n'en peut juger que ſur parole; des gens de cour & de lettres qui l'ont lu, aſſurent qu'il eſt très-médiocre; qu'il n'a de remarquable que ſon auteur & la circonſtance de ſa naiſſance, au mo-

ment où ce monarque roulant les plus vaſtes projets & faiſant les marches les plus ſavantes, ſe délaſſoit, comme Céſar, avec les lettres, & produiſoit cet écrit qui lui fait honneur, ſurtout par une ſenſibilité peu commune chez ſes pareils.

9 *Février* 1779. Hier les curés ayant fait, ſuivant l'arrangement, aſſembler leurs ouailles, les ont conduites à Notre-Dame, en carroſſe de remiſe, juſqu'au pont rouge; là les futurs conjoints, avec les peres & meres, ont mis pied à terre, & ſe ſont rendus ainſi à la métropole, où chaque paſteur, revêtu de ſon étole, a célébré ſes mariages: on a renvoyé les peres & meres, & les amoureux conjoints ont été menés à l'archevêché, où l'on leur a donné des raftaîchiſſements: ils ſe ſont trouvés de nouveau à Notre-Dame & ſe ſont rangés ſur un double haie, à travers laquelle ont paſſé leurs majeſtés, accompagnées de toute la famille royale. Les princes & princeſſes du ſang les y avoient précédés ſéparément.

Le cortege étoit de 28 carroſſes; il étoit accompagné de détachements des gardes-du-corps, gendarmes, chevaux-légers & des officiers de la fauconnerie.

M. l'Archevêque a donné le même jour une ſeconde bénédiction nuptiale à deux vieillards, unis depuis 50 ans; ils étoient entourés de leurs enfants, petits-enfants, & arriere-petits-enfants.

Leurs majeſtés ont été haranguées en route par le gouverneur & le corps de ville, par M. Duval, recteur de l'univerſité, par le lieutenant civil, par l'abbé de Sainte Genevieve, &

enfin, ſur le pont-neuf, par les marchandes d'oranges, qui ont eu l'honneur de leur préſenter une corbeille de leurs fruits & une de fleurs.

Rien de plus beau que le coup dœil du peuple immenſe qui bordoit les chemins, les quais & les rues. M. le comte d'Artois en arrivant à la Muette, s'eſt plaint d'avoir le torticolis à force de regarder.

9 *Février* 1779. L'écrit qui paroît concernant la querelle de la faculté avec la ſociété royale, eſt appellé *proceſſion*, parce qu'on y paſſe en revue les divers membres de la derniere : le vrai titre eſt, *Dialogue entre Paſquin & Marforio.*

On voit auſſi *Lettre d'un médecin de la faculté de Paris à un de ſes confreres, au ſujet de la ſociété royale.*.

10 *Février* 1779. La reine, qui n'avoit déterminé le roi à venir que dans la pleine confiance de l'accueil le plus flatteur de la part du peuple, qui s'étoit rendue en conſéquence à Paris avec la plus grande gaieté, n'ayant entendu que des *vive le roi & la reine*, foibles & peu fréquents, eſt revenue au château de la Muette de fort mauvaiſe humeur.

On croit que M. le Noir en aura reçu une réprimande du miniſtre de Paris : il s'eſt imaginé que les Pariſiens n'avoient pas beſoin d'être excités, & il a voulu économiſer une ſomme d'argent que la police a coutume de diſtribuer ces jours-là à ce qu'on appelle des *aboyeurs*, c'eſt-à-dire, à de fortes gueules, qu'on répand dans divers quartiers, & qui mettent les autres en train. Son motif étoit qu'ayant éprouvé dans ſa partie un retranchement de fonds, & ſe voyant

privé des ſecours pécuniaires que lui procuroient les maiſons de jeu, il n'avoit rien à ſacrifier à ces choſes de ſurérogation.

11 *Février* 1779. Le nom de l'auteur de la piece des *Muſes Rivales*, n'eſt plus un myſtere; M. de la Harpe s'eſt annoncé pour l'avoir compoſée. Il a voulu par-là ſe juſtifier du reproche d'ingratitude envers ſon héros, & l'on lui fait aujourd'hui celui d'un adulation baſſe & outrée, au point de lui accorder au Parnaſſe le premier rang pour la tragédie, au préjudice de Corneille, dont on ne parle même pas. C'eſt ce qui a donné lieu à une épître à ce pere du théatre, qu'on attribue à M. Dorat. Au reſte, la production eſt médiocre, ſans invention, fadaſſe & dénuée de cette critique, qui, en contraſtant avec les louanges, lui auroit donné un piquant néceſſaire par-tout & principalement dans la comédie.

11 *Février*. Les comédiens italiens, obligés d'uſer de toutes ſortes de reſſources pour ſe ſouſtraire à l'abandon dont ils ſont menacés, ont recours à leur ancien répertoire, & commencent à jouer les pieces françoiſes qu'ils avoient perdues de vue depuis long-temps, ainſi que le public; ce qui leur donne preſque la fraîcheur de la nouveauté : en outre, ils en cherchent & recueillent dans le même genre. C'eſt ainſi qu'ils viennent d'exécuter, mardi 9, *les deux Billets*, petite piece en un acte & en proſe. On la dit de monſieur de Florian, neveu de monſieur *de Voltaire*, & auteur connu par quelques romans & autres productions, juſqu'ici d'un genre très-médiocre.

12 *Février* 1779. On annonce *Médée*, tragédie

en trois actes de M. Clément, qui doit être jouée inceſſamment.

12 *Février* 1779. On a annoncé à l'académie des ſciences deux découvertes nouvelles ; l'une eſt une ſoie galette, qui peut être filée par des enfants de ſix à ſept ans ; & l'autre, un nouveau velours, dont elle forme entiérement le tiſſu, d'une qualité qui le rend propre à remplacer, avec avantage, le velours ſoie, & le damas pour tentures, le velours coton pour habits, & le velours poil de chevre ou d'Utrecht pour voitures & pour meubles.

Ces deux fabriques ont lieu à Paris ſous la protection du gouvernement, qui les a regardées comme un moyen de prévenir la mendicité, en procurant aux pauvres un travail facile & fructueux.

On en a exécuté un tapis de parade ou couvre-pieds couleur de roſe, deſtiné à couvrir le berceau de madame, fille du roi. C'eſt le fruit du premier travail des enfants pauvres raſſemblés en attelier de charité par les ſoins du curé de Saint Sulpice.

On doit ces découvertes principalement au Sr. du Perron, des accadémies royales de Rouen & de Caen.

13 *Février* 1779. Le *Dialogue entre Paſquin & Marforio* eſt la ſatire la plus ſanglante de toutes celles enfantées contre la ſociété royale de médecine & ſes membres. La ſcene eſt à Paris, rue du Sépulcre, demeure du ſecretaire Vicq d'Azir, chez qui ſe ſont tenues juſqu'à préſent les aſſemblées, qui vont déſormais avoir lieu au Louvre, où S. M. accorde un logement à

la nouvelle compagnie. Le jour eſt le mardi 12 janvier.

L'auteur ſuppoſe que Paſquin voulant ſe faire médecin, a recours à la ſociété ; ce qui lui fournit occaſion d'en peindre l'aſſemblée ; il déploie dans cette deſcription allégorique beaucoup d'imagination & encore plus de méchanceté : il parle de peintures amblématiques dont la ſalle eſt décorée. Dans une eſt repréſenté un jeune roi, l'eſpoir & l'amour de ſes ſujets, jetant ſur la médecine un regard plein de bonté : pour répondre à ſes vues, la médecine tend une main ſecourable à l'humanité affligée ; le miniſtere la conduit, le dévouement la précede, le déſintéreſſement la ſuit. Du côté oppoſé, on voit des hommes courageux s'expoſer à tous les dangers des épidémies, arracher à la mort ſes victimes, & porter leurs ſoins juſques ſur les animaux qui partagent avec l'homme les travaux de la vie. Dans le fond eſt un rideau, qui cache le ſanctuaire, & dont la ſignification & le charlataniſme détruit la ſaine doctrine, les bornes de la médecine reculées. On conçoit aiſément que ce type myſtérieux eſt celui de la faculté.

Malheureuſement tout cela n'étoit qu'illuſion un ſage enchanteur, ſous la forme d'un vieillard reſpectable, ſur un trône d'ivoire, ſoutenu par la ſcience & la vertu, foulant aux pieds des léopards enchaînés, la tête brillante d'un rayon de gloire, figurant ce mot *Liberté*, en un mot *Franklin*, lui révele la vérité & fait diſparoître ces preſtiges.

A ce coup d'œil majeſtueux en ſuccede un, où ſous des emblêmes ſatiriques chacun des membres de la ſociété royale eſt déſigné con-

formément aux anecdotes ſcandaleuſes, vraies ou ſuppoſées, de leur vie. Enfin le rideau ſe leve.

Dans le fond du ſanctuaire ſe trouvoit une grande *idole* de bois, couverte d'or & poſée ſur un piedeſtal, ſoutenu par quatre figures allégoriques, l'*ambition*, qui mene à l'artifice; l'*artifice* qui gagne la faveur; la *faveur*, qui ſurprend l'autorité; & l'*autorité*, voulant tout écraſer. Au pied de l'*idole* étoit une *caſſette* avec cette inſcriptron : *boîte de médicaments*; mais que la cupidité avoit transformée en tronc, où pleuvoit ſans ceſſe l'or deſtiné au ſoulagement des malheureux.

Au devant de l'*idole* on avoit élevé un autel quarré, avec quatre bas-reliefs pareillement emblématiques. Sur le premier l'*ingratitude*, étoit repréſentée par des enfants poignardant leur mere, au pied du buſte de *Néron*. Sur le deuxieme l'*intrigue*, ſous la forme d'un *ſerpent*. Le troiſieme offroit l'*intérêt*, figuré par un *tigre*, qui, preſſé par la faim, déchire & dévore tout indiſcrétement. On avoit gravé ſur le quatrieme la *calomnie*, tenant d'une main une coupe empoiſonnée, dont les bords ſont frottés de miel, & de l'autre un poignard.

Voilà le type de la ſociété royale.

A la ſuite de cette deſcription, on fait prononcer au docteur Vicq d'Azir un diſcours, dont l'objet, après avoir énuméré les efforts heureux de la ſociété pour faire paſſer la faculté comme rebelle & *mal-aviſée*, en voulant conſerver ſes droits, pour lui faire interdire juſqu'à la demande d'obtenir la permiſſion de ſe défendre, pour faire fermer ſes aſſem-

blées, ſuſpendre ſes décrets, empêcher l'établiſſement de ſon comité de doctrine & d'exhorter ſes confreres à la perſévérance, à écraſer ſans reſſource leur ennemie, & pour y parvenir à faire un ſacrifice au dieu de la médecine.

L'iſſue n'en eſt point heureuſe; la foudre éclate, l'autel eſt ébranlé, l'idole eſt renverſée. Tous les adorateurs ſont étendus le viſage contre terre, & l'apôtre de la liberté, de ſa baguette magique, transforme chaque ſociétaire en une bête analogue à ſon caractere.

Telle eſt cette eſpece d'apocalypſe, où l'on ne ſait pourquoi le docteur Francklin, comme l'on voit, joue le principal rôle, peut-être parce qu'il eſt médecin & républicain.

14 *Février* 1779. La *lettre du médecin de la faculté de Paris* eſt beaucoup plus modérée que le *dialogue*: l'auteur eſt une eſpece de médiateur qui voudroit ménager la chevre & le chou: en conſéquence il propoſe un arrangement pour la réunion des *facultaires* & des *ſociétaires*, dont le réſultat ſeroit d'amalgamer la ſociété & la faculté, de façon que l'une ne s'occuperoit que de la ſpéculation, & l'autre de la pratique: ſans cependant qu'il fût interdit aux derniers de ſe livrer à l'exercice de la médecine, en rempliſſant les formalités, & aux premiers d'aſſiſter aux aſſemblées de doctrine, lorſqu'ils le jugeroient à propos.

14 *Février* La fête que devoient donner les coryphées du chant & de la danſe du théatre lyrique au wauxhall d'hiver, relativement aux deux époux qu'ils ont unis & qu'ils dotent en réjouiſſance de l'heureux accouchement

de la reine, n'aura pas lieu. Il leur a été défendu de l'exécuter, par la raiſon pitoyable que ce ſeroit parodier la cour.

Quoi qu'il en ſoit, Mlle. Guimard l'a tranſportée chez elle, où elle a été célébrée mercredi, non ſans être troublée par pluſieurs incidents. On eſt venu pendant le repas y ſignifier une lettre de cachet aux ſieurs d'Auberval & Veſtris pour ſe rendre en priſon au *fort-l'évêque*; cette punition eſt la ſuite de leur révolte contre le directeur de Viſmes & de leur refus de danſer le mardi précédent. Enſuite l'orcheſtre de l'opéra, ſcandaliſé qu'on ne l'eût pas compris dans le nombre des ſujets participants à la bonne œuvre, a regardé cette exception comme injurieuſe & a refuſé de contribuer aux plaiſirs de la Terpſicore moderne ; en ſorte qu'il a fallu avoir recours à des menétriers étrangers, ce qui a rendu le ſpectacle meſquin & triſte.

15 *Février* 1779. Le bruit court que le comte Olavidès a trouvé le moyen de ſe ſouſtraire à ſa punition, qu'il s'eſt ſauvé de ſa priſon & eſt en France.

16 *Février* 1779. Les ſpectacles forains ſe ſont ſignalés par des pieces compoſées & exécutées en réjouiſſance de l'heureuſe délivrance de la reine. Le ſieur Nicolet a joué *l'heureux jour & la fête des lys*; le ſieur Audinot la *gaie Pariſienne* : enfin les petits comédiens du bois de Boulogne, *le cri du cœur*, opéra comique.

16 *Février*. Une ſociété prétend avoir trouvé dans une partie de la France des porphyres & des granits, auſſi beaux que ceux d'Egypte,

De ſimples échantillons de deux ou trois eſpeces déterrées en Auvergne & en Provence n'avoient pas paru annoncer des tréſors auſſi riches. Ce ſont aujourd'hui des blocs immenſes qu'elle a fait à ſes frais enlever, tranſporter, dégroſſir, ſcier, tailler, ſculpter, polir, en un mot mettre en œuvre. Ils ont toutes les qualités des antiques, & il y en a de plus de ſoixante eſpeces; tandis que le nombre de ceux-ci ſe monte tout au plus à cinq ou ſix. On voit des vaſes de formes élégantes, des caſſolettes, des cuvettes; des bijoux de cabinet, des colonnes, des ſupports, des couvre-papiers, de dalles, qui ont juſqu'à 9 pieds de long & plus.

17 *Février* 1779. La petite comédie des *deux Billets* en un acte & en proſe, eſt un chef-d'œuvre dans ſon genre pour la ſimplicité de l'intrigue, pour les reſſources dont l'auteur ingénieux la ſoutient, pour un intérêt de curioſité continue qui croît de ſcene en ſcene & tourne toujours à la ſatisfaction du ſpectateur, juſqu'au dénouement qui la complete

Cette piece eſt pleine de gaieté & de comique de ſituation. Le ſtyle en eſt naturel & le ton proportionné aux perſonnages, qui ne ſont que trois, *Arlequin*, *Scapin* & *Argentine*: le ſecond eſt un fourbe qui veut duper les deux autres, & s'élance lui-même dans ſes pieges; ce qui amene une moralité excellente.

On peut aſſurer que depuis trente ans il n'a paru aucune nouveauté de cette eſpece: elle annonce le plus grand talent dans ſon auteur, ſi ſur-tout il eſt auſſi jeune qu'on l'aſſure. Elle eſt en effet d'un M. de Florian, mais

neveu ſeulement de celui qui avoit épouſé une niece de Voltaire & réſide encore à Ferney : on dit qu'il n'a que vingt ans.

18 *Février* 1779. Le théatre lyrique eſt dans une anarchie, qui ne fait que s'accroître par l'impunité. Mlle. Guimard, offenſée que M. de Viſmes eût fait arrêter à ſa table les danſeurs dont on a parlé, lui a déclaré qu'elle ne reparoîtroit pas ſur la ſcene durant le reſte de ſon adminiſtration.

Mlle. Roſalie, indignée d'une lettre inſérée au *Journal de Paris*, où Mlle. Beaumeſnil ſe plaint des paſſe-droits qu'on lui a fait en faveur de ſa cadette, a entrepris ſur le théatre le Bailli de la Tour, l'amant de la derniere, comme le ſecretaire de Mlle. Beaumeſnil : le Bailli de la Tour lui a répondu dans les termes mépriſants qu'elle s'étoit attirés : elle menace auſſi de ne plus jouer, ſi l'on ne lui fait des excuſes. On ſait que M. de Merci-Argenteau, ambaſſadeur de l'empereur, ſoutient la premiere.

On craint toujours que l'opéra ne manque au moment de jouer par l'humeur de ces meſſieurs & de ces demoiſelles.

On doit donner dimanche prochain le *Théſée* de Quinault & de Lully, tel qu'il a été compoſé en 1675, ſans y admettre aucuns accompagnements ni ornements nouveaux. L'objet de cette repriſe eſt de mettre & de rapprocher ſous les yeux du public les termes les plus éloignés des compoſitions muſicales de notre théatre.

C'eſt le onzieme opéra que M. de Viſmes aura remis durant le cours de l'année de ſon

adminiſtration, ſans y comprendre les *bouffons* : on le répete, jamais il n'y a eu tant de variété de cette eſpece à l'opéra.

19 *Février* 1779. *Les pommes. Vers à madame la comteſſe de P.*

Le ciel pour enchanter les hommes
Vous a fait préſent de ſix pommes :
Sur votre viſage il a mis
Deux petites pommes d'apis
D'un bel incarnat empourprées
Et que nature a colorées.
Les ſoucoupes & les cryſtaux
Ne portent pas de fruits ſi beaux.
Plus bas une fraîche tablette
En ſupporte deux de renette,
Et l'on trouve encore plus bas.
Deux autres qu'on ne nomme pas.
Elles ſont de plus groſſe eſpece,
Et n'ont pas moins de gentilleſſe.
Ce ſont deux pommes de rambour
Qu'on cueille au jardin de l'Amour.
Voilà trois paires de jumelles
Qui font tourner bien des cervelles.
Eve perdit le genre humain,
N'ayant qu'une pomme à la main ;
Mais notre appétiſſante mere
En laiſſoit voir deux ſur ſon ſein,
Comme vous auriez pu le faire,
Et l'attrait des fruits de Cythere

Dont

Dont l'aſpect le mettoit en train
Fit ſuccomber notre bon pere.
Satan, dont l'eſprit eſt malin,
Entroit auſſi dans le myſtere ;
Formés comme Adam, de manger
Nous avons grande impatience,
Quand on nous donne la licence
D'entrer au jardin potager,
Dont vous portez la reſſemblance.
Vive la pomme & les pommiers!
Leur aſpect ſeul nous ravigote.
L'on doit baiſer les deux premiers,
Avec les ſeconds l'on pelote ;
Et pour uſer des deux derniers,
Heureux qui les met en compote !

Cette piece, qu'on ſe communique avec empreſſement, prouve & la dépravation du goût & celle des mœurs ; car il n'y a que la groſſiéreté des poliſſonneries dont elle eſt pleine, qui puiſſe la faire lire.

20 *Février* 1779. La *Médée* de M. Clément, jouée aujourd'hui, eſt dénuée de tout le fatras magique, de tout le romaneſque dont elle a été étayée juſqu'à préſent : elle eſt traitée abſolument dans ſa ſimplicité antique. Il n'y a que trois acteurs, on pourroit dire même deux. Malheureuſement ce ſujet trop uni n'a point trouvé dans ſon auteur les reſſources de génie qu'il lui auroit fallu, cette profonde connoiſſance du cœur humain néceſſaire pour en tirer parti, ſur-tout cette chaleur, cette énergie de pinceau propre à

rendre le caractere de l'héroïſme. Le premier acte a paru aſſez bien fait ; mais les deux autres, longs, ennuyeux, froids & ſans aucune action.

21 *Février* 1779. La reine eſt enfin venue à l'opéra vendredi avec *madame* & la comteſſe d'Artois. Les mutins de ce théatre ont daigné rompre leur ſerment pour ce jour-là, & la demoiſelle Guimard a danſé. Il y avoit dans le parterre deux cabales ; l'une pour la huer, & l'autre pour l'applaudir. On ne peut aſſurer qu'elle l'a emporté, tant le plublic s'eſt trouvé partagé ; ce qui décide cependant contre cette danſeuſe, c'eſt que ſa majeſté qui a des bontés pour elle, & l'encourage volontiers de ſon ſuffrage, n'a point battu des mains : on a jugé qu'inſtruite par le ſieur Compain, ſon valet de chambre, & le croupier du ſieur de Viſmes, elle a voulu par cette punition méritée punir l'actrice.

Du reſte, la reine a été dédommagée perſonnellement de la froideur apparente des Pariſiens le jour de ſon entrée, & a été accueillie de la maniere la plus flatteuſe.

22 *Février* 1779. La loge maçonnique des Neuf-Sœurs, toujours active à célébrer les événements patriotiques, doit donner le 9 mars prochain au cirque royal, boulevard du mont Parnaſſe, une fête en réjouiſſance de l'heureuſe délivrance de la reine.

On ſent qu'une pareille fête ne peut s'exécuter ſans le concours des graces, ainſi ce ſera une *loge d'adoption* ; c'eſt-à-dire, où les femmes ſeront admiſes, & en feront le principal ornement.

C'eſt toujours le frere abbé Cordier de Saint-Firmin, brûlant d'un zele dévorant pour la

gloire de la maçonnerie, qui eſt l'inventeur, le promoteur, & l'ordonnateur de la fête.

22 *Février* 1779. La ſociété royale de médecine, comblée de plus en plus des faveurs du gouvernement, comme pour la dédommager de tous les libelles répandus contr'elle, vient d'obtenir de ſa majeſté la faveur de tenir ſéances au Louvre, pavillon de l'infante. Elle va célébrer ſon inſtallation par une ſéance publique, annoncée pour demain 23 février.

23 *Février* 1779. Entre les morceaux lus à l'aſſemblée publique de la ſociété royale de médecine, tenue aujourd'hui au Louvre, il faut ſur-tout diſtinguer l'*Eloge de Linneus*, premier médecin du roi de Suede, & fameux par ſa nouvelle nomenclature des plantes, & le ſyſtême qu'il a introduit dans la ſcience de la botanique.

L'anecdote la plus précieuſe de cet éloge intéreſſant, c'eſt celle où l'auteur, monſieur Vicq d'Azir, ſecretaire de la compagnie, nous apprend que Louis XV pria le roi de Suede, alors en France, de remettre à Linneus une quantité de graines rares, recueillies par ſa majeſté dans ſon jardin des plantes de Trianon, & qu'elle conſervoit depuis long-temps pour faire préſent à ce fameux naturaliſte.

Monſieur de Juſſieu a lu auſſi un mémoire à remarquer, ſur une nouvelle eſpece de quinquina dans le royaume de Santa-Fé, une des colonies Eſpagnoles de l'Amérique méridionale. Par les épreuves qui ont été faites, il réſulte qu'une des deux eſpeces envoyée eſt excellente, & a toutes les propriétés du quinquina rouge de l'Oxa, la meilleure de ce médicament.

C'eſt d'autant plus heureux, qu'elle devient de plus en plus rare dans le Pérou, & qu'il y aura plus de facilité pour faire venir cette écorce du lieu où elle a été nouvellement découverte.

24 *Février* 1779. Avant qu'on ait pu débarraſſer les priſons de Dinan, qui ſont ſurchargées de priſonniers Anglois, il s'y eſt manifeſté une épidémie très-dangereuſe & très-funeſte. Le docteur Poiſſonnier, inſpecteur général des hôpitaux de la marine, & le docteur Jeauroi, de la ſociété royale de médecine, penſionné pour les épidémies, ſont partis en toute diligence pour ſe rendre dans cette ville de Bretagne & remédier à ce fléau; il en meurt juſqu'à 70 & 80 par jour.

25 *Février* 1779. Les bals ont donné lieu à diverſes aventures, dont les plus remarquables ſont celles-ci.

A un bal maſqué à Verſailles chez la reine, le roi profitant de l'incognito a voulu débuſquer d'auprès madame Jules de Polignac le jeune Narbonne, qui lui en contoit. Sa majeſté s'y étant pris bruſquement, celui-ci qui la connoiſſoit très-bien, avec la liberté du bal lui a refuſé ſa place, en diſant qu'il ne l'accorderoit qu'à l'honnêteté & à la politeſſe; alors le roi s'y eſt pris autrement. Monſieur de Narbonne a dit qu'il vouloit bien le ſatisfaire, mais à condition qu'il ſe démaſqueroit & l'embraſſeroit devant tout le bal: ſa majeſté y a conſenti, s'eſt démaſquée, & a embraſſé ſon rival, puis s'eſt mis ſur ſes genoux, & il a fallu faire danſer cet auguſte poupon, que le berceur trouvoit un peu lourd!

Le mardi-gras le roi étant venu au bal de l'opéra, a trouvé une femme maſquée qui l'a ſinguliérement amuſé, & même intéreſſé au point que l'ayant quittée, il a été dans l'inquiétude, & a voulu la retrouver. La reine attentive aux démarches de ſon auguſte époux, a engagé le duc de Coigny à donner ordre de ſa part à ce maſque femelle de ſortir du bal, afin d'éviter toute rencontre. Il en réſulte une découverte qui met toutes les femmes en l'air, par l'eſpoir que le cœur du roi n'eſt pas inexpugnable.

On ne ſauroit nombrer les propos piquants que le duc de Chartres a rembourſés dans ces jours de liberté & de licence, où ſous l'incognito ſe diſent bien des vérités. A un bal de l'opéra il faiſoit la revue des femmes avec M. de Genlis : le dernier lui en fit remarquer une qui le frappa par la figure : le prince la regarda ſous le nez, & dit : « *ah! c'eſt une beauté paſſée.* — *Mon-* » *ſeigneur*, » lui réplique la dame piquée ; « *c'eſt* » *comme votre renommée.* »

26 *Fevrier* 1779. Monſieur de la Fortelle, auteur des *faſtes militaires*, a répandu depuis peu dans le public : *vie militaire, politique & privée de Mlle. d'Eon.* Cette vie qui, vu le lieu où elle paroît, eſt néceſſairement tronquée, mutilée, & peu intéreſſante, occaſione un procès. On y fait deſcendre l'héroïne de l'ancienne maiſon de le Sénéchal en Bretagne.

Meſſieurs Louis-Gabriel le Sénéchal Carcado, comte de Carcado & Corentin, Joſeph le Sénéchal Carcado-Molac, marquis de Molac, accuſent l'écrivain comme coupable d'un men-

ſonge hiſtorique, en altérant les faits & les titres même qu'il cite.

En conſéquence, par exploit du 13 février, ils ont fait aſſigner monſieur de la Fortelle au châtelet de Paris, pour voir dire qu'il ſera tenu de prouver les faits par lui avancés, ou de ſe rétracter, & de leur en faire une réparation authentique.

En outre, ils ont répandu un mémoire à conſulter & conſultation, & ils établiſſent dans l'un, que l'hiſtorien eſt coupable, 1°. d'avoir donné une origine fauſſe & ignominieuſe à la maiſon le Sénéchal, en la faiſant deſcendre de Eon de l'Etoile, héréſiarque condamné au concile de Rheims en 1148 : 2°. d'avoir voulu lui imprimer une tache, en avançant, contre toute vérité & vraiſemblance, qu'elle a changé ſon nom & altéré ſes armes en 1148 : 3°. d'avoir altéré lui-même, & falſifié le titre de la fondation de l'abbaye de Bonrepos, par l'addition d'un mot eſſentiel.

Dans l'autre, en date du 17 février, ſignée Martineau & Target, on trouve les prétentions des demandeurs très-juſtes, & l'on reproche à l'auteur de n'avoir pas fait atteſter la généalogie qu'il cite de la nobleſſe Bretonne, plutôt que de celle de Bourgogne & de Champagne.

26 *Février* 1779. La réception de monſieur Ducis à l'académie françoiſe, eſt enfin fixée au jeudi 4 mars.

On a parlé d'un buſte de M. de Voltaire fait par M. Houdon. Ce buſte, qu'on a déja vu à l'académie françoiſe le jour de ſaint Louis, a été auſſi placé dans le foyer de la comédie le jeudi

18 de ce mois. La loge de Neuf-Sœurs en a reçu un pareil de ce fameux artiſte ; enfin il a envoyé ce buſte à tous les membres de l'académie françoiſe : cette compagnie, en lui faiſant ſes remercîements par ſon ſecretaire, a arrêté qu'il auroit déſormais ſon entrée à toutes les ſéances publiques, & deux billets à diſtribuer à ſa volonté ; elle lui a de plus fait don d'une bourſe de 100 jetons, & d'un exemplaire de ſon dictionnaire. Pluſieurs académiciens lui ont auſſi envoyé leurs ouvrages, comme une marque de leur eſtime & de leur reconnoiſſance.

26 *Février* 1779. La premiere repréſentation de *Théſée* a eu lieu mardi 22 de ce mois. Monſieur de Viſmes n'a pas tenu tout-à-fait parole. L'ouverture & preſque tous les airs de danſe ne ſont pas de Lully : on a peu changé au récitatif & à tout ce qui tient à la ſcene ; cependant l'accompagnement du monologue de *Médée* a été refait par le ſieur Grenier, directeur de l'académie royale de muſique. Il a été applaudi des amateurs du moderne, qui ont ſifflé le troiſieme & quatrieme actes. Les partiſans de l'antique ne ſont pas plus contents, ils reprochent au ſieur de Viſmes d'avoir toléré qu'on ait altéré l'exécution du récitatif par des trilles, des cadences, des ports de voix, qui gâtent la ſimplicité noble du chant de Lully. On aura peine à concilier tant d'intérêts ; il faut voir comment iront les repréſentations ſuivantes.

27 *Février* 1779. M. le comte de Malderé, officier aux gardes, ayant porté en juſtice une plainte d'uſure contre M. de Gamache, ces deux meſſieurs ont cru devoir prévénir le jugement des tribunaux, & ſe ſont battus lundi dernier : ils

ſe ſont bleſſés tous deux, mais le premier l'eſt plus gravement.

M. de Gamache s'eſt préſenté vendredi matin à la porte de la tournelle, avec tout l'appareil d'un malade, & a diſtribué dans cet état à meſſieurs ſon mémoire.

28 *Février* 1779. Monſieur de Florian n'a pas 25 ans décidément: il a été page de Mgr. le duc de Penthievre; il eſt aujourd'hui capitaine de cavalerie dans le régiment de ce prince. Son alteſſe ne peut s'en paſſer, il eſt aſſidument de ſa cour, & il a fait un bréviaire pour elle. Le prince, quoique dévot, ſait que monſieur de Florian travaille pour le théatre; il a lu ſes pieces, & ne les déſapprouve pas, en ce qu'elles ſont d'une morale excellente.

M. de Elorian en a deux autres reçues aux Italiens, l'une intitulée: *Arlequin, roi, dame & valet*, & un opéra comique, qu'on nomme *les quatre Jumelles.*

28 *Février.* Les arrêts rendus ſur le fait de la librairie ont excité des réclamations ſans nombre de la part des libraires & imprimeurs; ils ont diſcuté leurs droits & prétentions par des requêtes, des repréſentations & des écrits. Monſieur le Camus de Néville a jugé à propos d'y faire répondre par des lettres imprimées, où l'on combat leurs aſſertions & leurs raiſonnements; mais il a auſſi employé l'anonyme, ce qui eſt une voie peu noble & peu miniſtérielle. Les défenſeurs des arrêts ont profité de l'incognito, pour ſe livrer à des déclamations & mettre dans leurs écrits pour le moins autant d'aigreur que les autres: il vient de paroître une *Lettre à M****,

datée du 19 décembre 1778, qui renouvelle cette guerre assoupie: on y récapitule tout ce qui a été dit & fait à ce sujet; mais le ton ironique, & plus que critique dont on s'est servi, a excité les alarmes, les recherches & les prohibitions du gouvernement, ce qui rend le pamphlet très-rare.

1 *Mars* 1779. M. de Vismes, après bien des pourparlers & des variations du ministere, reste directeur-général de l'opéra sous l'inspection de la ville; il la régira pour le compte de ce bureau, & son bail est décidément résilié.

1 *Mars.* Un Américain ex-mousquetaire, prisonnier pour dettes à la conciergerie, a échappé avant-hier de cette prison par une ruse très-ingénieuse, dans laquelle un de ses amis l'a aidé. Cet ami s'est présenté avec un negre prétendu, qui n'étoit autre chose qu'un blanc très-barbouillé de noir: quelque temps après il est ressorti avec ce prétendu negre; c'étoit le prisonnier qui instruit du complot, s'étoit de son côté arrangé de maniere à tromper la vigilance des argus par une ressemblance difficile à discuter.

1 *Mars.* Monsieur de Richelieu ayant employé tous les moyens possibles, non-seulement pour empêcher que tous les témoignages favorables à la mémoire de la présidente de Saint-Vincent n'éclatassent, mais encore pour faire prévaloir les bruits calomnieux répandus par ses émissaires; les parents & amis de la défunte ont trouvé à faire imprimer différentes lettres qui constatent la vérité, & les ont répandues en profusion. On s'attend que le maréchal en demandera la suppression, mais l'éclat est fait, & le public est instruit.

1 *Mars* 1779. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du droit public de la France en matiere d'impôts, ou recueil de ce qui s'eſt paſſé de plus intéreſſant à la cour des aides, depuis* 1756 *juſqu'au mois de janvier* 1775. Tel eſt le titre d'un in4°. très-intéreſſant, qui embraſſe tout le temps où M. de Malesherbes a été premier préſident de la cour des aides.

Comme par la gêne effroyable de l'adminiſtration actuelle de la librairie, les meilleurs ouvrages ſont des ſiecles à percer, la cour des aides, pour faire connoître celui-ci, exciter la curioſité des amateurs, & ſe conformer en même temps à l'uſage des cours, a rendu le 16 février arrêt, les chambres aſſemblées, qui le ſupprime, comme attentatoire à l'autorité de la cour, & au ſecret dû à ſes délibérations.

2 *Mars* 1779. La lettre de conciliation dont on a parlé, eſt du docteur Barbeu Dubourg, qui, à raiſon de ſon eſprit médiateur, n'a point rompu avec les ſociétaires, & aſſiſte même fréquemment à leurs aſſemblées.

3 *Mars* 1779. On a mis en épigramme le bon mot du bal au duc de Chartres.

Chartres, au bal par Genlis eſcorté,
De cent Phrynès, de Paris, de province,
Faiſoit la ronde: épris d'une, enchanté,
Genlis s'écrie, il y conduit le prince,
Qui l'enviſage & répond froidement:
" Beauté paſſée! „ A ces mots enflammée,
„ Oui, Monſeigneur, dit-elle vivement,
„ Elle eut l'éclat de votre renommée. „

4 *Mars* 1779. Les magiſtats indignés de voir monſieur de Gamache venir braver la juſtice juſques dans ſon ſanctuaire, en s'y montrant dans tout l'appareil de ſa bleſſure, ſuite d'un duel caractériſé, exécuté devant témoins, & l'entretien de tout Paris, lui ont fait dire de ſe retirer, & le procureur du roi du châtelet a reçu ordre de rendre plainte.

5 *Mars* 1779. On a parlé pluſieurs fois de mademoiſelle Bertin, marchande de modes de la reine, & qui a l'honneur de travailler directement avec ſa majeſté pour tout ce qui concerne cette partie de ſa garderobe : ſon attelier donne ſur la rue Saint-Honoré. Le jour où la reine a fait ſon entrée, elle n'a pas manqué de ſe mettre ſur ſon balcon à la tête de ſes trente ouvrieres : ſa majeſté l'a remarquée en paſſant, a dit : « ah ! voilà mademoiſelle Bertin, » & en même temps lui a fait de la main un ſigne de protection, qui l'a obligée de répondre par une révérence. Le roi s'eſt levé, & lui a applaudi des mains : autre révérence : toute la famille royale en a fait autant, & les courtiſans ſingeant le maître n'ont pas manqué de s'incliner en paſſant devant-elle.... Autant de révérences, qui l'ont extrêmement fatiguée... Mais cette diſtinction lui donne un relief merveilleux, & augmente la conſidération dont elle jouiſſoit déja.

5 *Mars. Relation ou Notice des derniers jours de monſieur Jean-Jacques Rouſſeau ; circonſtances de ſa mort, & quels ſont les ouvrages poſthumes qu'on peut attendre de lui : par monſieur le Begue de Preſle, docteur en médecine. Avec une addition relative au même ſujet, par J. H. de Magellan,*

gentilhomme Portugais, membre de pluſieurs académies & correſpondant de celle des ſciences. Tel eſt le long intitulé de ce pamphlet, qui promet beaucoup & tient peu.

6 Mars 1779. Il couroit depuis quelques jours un bruit ſourd que Me. Linguet étoit à Paris: on ajoutoit peu de foi à cette nouvelle; on la regarde comme certaine aujourd'hui, on dit même qu'il va librement chez les miniſtres, qui continuent à l'accueillir à cauſe de la protection éclatante dont le couvrent leurs majeſtés. On parle de le mettre dans le corps diplomatique, pour lequel on veut lui reconnoître d'étonnantes diſpoſitions développées dans ſon journal. On ne ſauroit ſe perſuader qu'il n'y eût pas dans tout cela beaucoup de perſiflage de la part de ſes ennemis.

7 Mars 1779. On a parlé pluſieurs fois de la prétention élevée par un certain abbé Martin, ſe diſant auteur du *Dictionnaire des trois ſiecles de Littérature*, publié ſous le nom de l'abbé Sabbatier de Caſtres. Ses partiſans depuis ſa mort ont ſoutenu ſa réclamation, & enfin ils la mettent en lumiere dans une brochure clandeſtine, intitulée *Problême Littéraire.* On ne connoît encore ce pamphlet que par l'annonce qu'en fait l'adverſaire. Il gagne les devants & parle d'une réponſe de ſa part qui s'imprime. Tout cela ne peut que faire rire le parti philoſophique. On ſait que, quand on écrivit à M. de Voltaire pour l'inſtruire du nouvel athlete qui commençoit à ſe préſenter dans la perſonne de l'abbé Martin, il répondit plaiſamment, qu'il ſavoit bien que parmi ces meſſieurs il y

en avoit pluſieurs de ſon nom, & ſans daigner s'adreſſer à celui-ci, ne lâcha pas priſe contre le premier.

7 *Mars* 1779. On devoit donner hier *Iphigénie* pour la capitation des acteurs. Il faut ſavoir qu'un tiers du bénéfice de cette repréſentation extraordinaire eſt au profit du directeur. Le ſieur de Viſmes, pour témoigner à l'orcheſtre ſa ſatisfaction de la neutralité qu'il a obſervée dans ſes querelles avec les coryphées du chant & de la danſe, lui avoit déclaré qu'il lui abandonnoit ſa portion. Ceux-ci furieux ont refuſé de jouer, & *Iphigénie* n'a point eu lieu.

8 *Mars* 1779. *Pradon* ſe félicitoit autrefois d'avoir eu trois portiers étouffés à ſa tragédie de *Phedre*. M. Ducis pourroit preſque en dire autant au ſujet de ſa réception à l'académie. S'il n'y a eu perſonne d'écraſé, beaucoup de gens ſe ſont plaints de ne pouvoir tenir à la preſſe exceſſive, & ſi l'on n'eût contenu la foule qui s'accroiſſoit ſans interruption, il ſeroit arrivé à coup ſûr quelque malheur. Jamais ſur-tout on n'a tant vu de femmes.

Le récipiendaire, plus poëte qu'orateur, dans un diſcours de cinq gros quarts d'heure de débit aſſez rapide, a prodigué toutes les richeſſes de ſon imagination. Voulant s'élever à la hauteur de ſon ſujet, il s'eſt abſolument perdu dans les nues. Des idées fauſſes, pour être trop outrées; des images giganteſques, plus que grandes; un ſtyle ſuperbe, moins que bouffi; tel eſt le jugement que la raiſon & le goût ont porté de cet éloge de Voltaire, qui a paru aux gens impartiaux un délire perpétuel, une magnifique

extravagance, mais prodigieuſement applaudi de la multitude béante. On peut aſſurer que l'ouvrage ſera déteſtable à la lecture.

M. l'abbé de Radonvilliers, chargé de répondre comme directeur élu par le ſort, en ſa qualité de prêtre, d'ex-jéſuite, de courtiſan, s'eſt trouvé fort embarraſſé ; il a commencé par faire ſes réſerves, c'eſt-à-dire, par déclarer que forcé au rôle qu'il alloit jouer, à louer le confrere défunt, il n'entendoit point parler de la foule de ſes ouvrages impies ou licencieux, qu'il condamnoit avec tous les honnêtes gens ; mais de la *Henriade*, de ſes tragédies, de ſes hiſtoires, &c. & qu'il en reſtoit aſſez pour fournir matiere au plus brillant éloge. Sa voix baſſe a empêché d'entendre le reſte de ſon diſcours, pendant lequel, au ſurplus, l'aſſemblée mal diſpoſée a beaucoup hué l'orateur, mais qu'on aſſure infiniment meilleur, plus ſenſé, d'un ſtyle plus ſage, plus académique, en un mot, & ſur-tout d'une longueur moins fatigante que le précédent.

M. Marmontel a lu enſuite un poëme ſur le deſir de ſe ſurvivre ; M. d'Alembert a fait une eſpece de digreſſion, où prenant occaſion du buſte de Voltaire & de celui de Moliere, placés depuis peu à l'académie en face l'un de l'autre ; il en a fait une ſorte d'inauguration. Enfin M. Saurin a lu une élégie, & l'on a jugé que le but de tous les trois étoit d'occuper entiérement la ſéance du grand homme qu'on pleuroit, de couvrir à force de fleurs, de lauriers, de trophées accumulés ſur ſa tombe, l'opprobre dont le clergé a voulu le flétrir en lui refuſant la ſépulture chrétienne.

9 *Mars* 1779. M. de Maurice de Saint-Leu, colonel au ſervice de Pologne, un des grands enthouſiaſtes de la ſecte des économiſtes, auteur de pluſieurs écrits ſur cette matiere, qui avoit ſecondé l'abbé Baudeau dans la régénération des *Ephémérides*, qui s'étoit attiré une querelle avec les compagnies des vivres pour les avoir injuriées dans un mémoire, s'eſt brûlé la cervelle ces jours derniers ſur les boulevards neufs. Il y avoit à ſa boutonniere une lettre adreſſée à M. le Noir, où il ſe déſignoit, ainſi que le genre de ſa mort, dont il déchargeoit tout autre, & ajoutoit qu'au ſurplus il étoit fort ami du marquis de Mirabeau, qui donneroit les renſeignements qu'on deſireroit. Le marquis de Mirabeau, étourdi d'un tel événement, a déclaré n'en pas ſavoir davantage. On n'a pu, ni par les amis de M. de Saint-Leu, ni par ſes papiers, découvrir la cauſe de ce ſuicide.

9 *Mars.* L'objet de l'écrit de M. le Begue de Preſle ſur Rouſſeau eſt, comme celui du premier dont on a parlé cet été à l'occaſion de ce grand homme, de diſſiper les ſoupçons répandus dans le public ſur la cauſe de ſa mort & ſur la maniere dont elle étoit arrivée, ainſi que ſur ſa créance. Mais comme ces deux hiſtoriens, avec l'apparence de la véracité, avouent n'avoir pas été témoins des derniers moments du héros philoſophique, mais être ſurvenus peu après, & tenir les faits de ſa femme & autres aſſiſtants; & que cependant ils ſe contrediſent aſſez formellement: cela ne contribue pas à donner beaucoup de confiance en leur récit reſpectif, & les ſcep-

tiques ne peuvent que ſe confirmer dans leurs doutes.

M. le Begue, en niant que Rouſſeau ou ſa femme aient jamais donné, laiſſé prendre ou vendu les fameux *Mémoires* ou *Confeſſions*, convient qu'il en avoit confié une copie à une perſonne demeurant en pays étranger, dépoſitaire de ſes autres manuſcrits ; c'en étoit aſſez pour donner l'inquiétude à cet auteur très-ſoupçonneux, & qui, vu les bruits extrêmement accrédités ſur l'exiſtence de ces *Mémoires*, pouvoit craindre une infidélité de la part du confident, ou un larcin volontaire qui lui auroit été fait.

La cauſe que M. le Begue de Preſle donne du départ de Rouſſeau de Paris, eſt encore aſſez gauche, aſſez mal-fondée ; puiſqu'il convient que ce philoſophe poſſédoit 1,450 livres de rentes conſtituées. Premier fonds aſſez ſuffiſant pour un ménage auſſi médiocre, auſſi obſcur que celui de Rouſſeau ; d'ailleurs, le ſupplément qu'il pouvoit y joindre du produit de quelques ouvrages, l'auroit mis très à l'aiſe. Il s'enſuit que ce n'eſt pas la néceſſité impérieuſe qui l'a chaſſé de la capitale, & qu'il en faut chercher une autre cauſe, ſoit dans ſon inquiétude naturelle, ſoit dans les alarmes mentionnées ci-deſſus, ſoit dans ſa jalouſie des honneurs prodigués à Voltaire.

Quoi qu'il en ſoit, les occupations que ſe propoſoit M. Rouſſeau à Ermenonville, étoient l'éducation d'un enfant de M. de Girardin, qu'il avoit pris en affection : la recherche des plantes du terrein où il vivoit, la continuation de

quelques ouvrages commencés, tels que l'opéra de *Daphnis* & la *ſuite d'Emile*.

Le docteur convient que Rouſſeau étoit triſte, moroſe, qu'il redoutoit une vieilleſſe douloureuſe & infirme, que dans les accès de ſa mélancolie il voyoit tout en noir & s'exageroit ſa ſituation ; il y a peu de chemin de cet état vaporeux au ſuicide.

Il finit par certifier que Rouſſeau ne laiſſe aucun ouvrage conſidérable achevé, qu'il ne faut pas compter ſur la ſuite *d'Emile*, dont il n'y a que quelques pages, que ſes *confeſſions* ſeules ſont dans l'état de perfection qu'il deſiroit, mais qu'il ne faut pas s'attendre à les voir publier bientôt : conſolation grande pour ceux qui redoutoient cette publicité, & ſur-tout pour le ſieur Diderot.

M. le Begue confirme que la rumeur répandue que ces confeſſions paroiſſoient avant la mort de l'auteur, étoit une entrepriſe occaſionée par des lettres du même auteur, publiées contre ſon gré, & qui n'étoient pas faites pour l'être. N'auroit-il pu arriver que M. Rouſſeau, avant d'avoir vérifié le fait ſur le bruit très-accrédité que ſes *Confeſſions* étoient imprimées, eût eu peur, comme on l'a dit ci-deſſus, de quelque manque de foi de ſon ami, ou d'un vol qui lui auroit été fait ; & alors ſes terreurs, ſes anxiétés, ſon deſir de fuir & de ſe ſouſtraire aux perſécutions, auroient été très-fondés.

La lettre du docteur eſt datée du 25 août 1778.

Quant à l'addition de M. de Magellan, ce n'eſt qu'un bavardage, dont le but eſt plutôt

de faire l'éloge du marquis de Girardin, de ſa femme, de ſa famille & de ſa terre, que de Rouſſeau. La ſeule anecdote intéreſſante qu'on y lit, c'eſt celle-ci : *il m'échappa de dire, je ne ſais à quel propos, que l'homme étoit méchant.* « Les » hommes, oui, répliqua M. Rouſſeau ; mais » l'homme eſt bon .... »

10 *Mars* 1779. Les comédiens Italiens avoient annoncé pour lundi dernier, 8 de ce mois, la premiere repréſentation *des Deux Amis*, comédie nouvelle en trois actes, mêlée d'ariettes. M. de Viſmes s'y eſt oppoſé, & elle n'a pas eu lieu.

10 *Mars.* L'ouvrage intitulé *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du droit public de la France en matiere d'impôts, &c.* eſt un gros *in*-4°. contenant 776 pages. A la tête du recueil eſt un avis de l'éditeur, qui motive ſon projet ſur la néceſſité de faire connoître à la nation ces monuments du zele & des travaux de la cour des aides : il voudroit que les parlements en fiſſent autant. A la fin eſt une table alphabétique très-utile & très-intéreſſante, qui préſente, ſous une forme hiſtorique, l'analyſe complete des matieres.

La diviſion du recueil embraſſe trente-trois chapitres, dans leſquels ſont principalement renfermés des diſcours prononcés lors des ſéances des princes & pairs, des remontrances préſentées au roi par la cour, enfin des délibérations qu'elle a cru devoir prendre, tant pour le bien public, l'intérêt de l'état & l'honneur de la compagnie, que relativement à des affaires de particuliers, dont l'importance devoit fixer ſon attention.

L'éditeur ne s'eſt pas borné à retracer les événements paſſés à ces époques ; la cour, dans ſon arrêt de ſuppreſſion, lui reproche d'avoir ajouté à la collection, des notes qui contiennent des réflexions indiſcrettes, haſardées, des bruits ſatiriques, indignes de trouver place à côté des délibérations, dont la ſageſſe & la circonſpection forment le caractere diſtinctif : elle lui reproche ſur-tout d'avoir fait réimprimer les fameuſes remontrances du 6 mai 1775, quoique déja ſupprimées par l'arrêt du 29 avril 1778..... Mais ſon véritable grief vis-à-vis du public, c'eſt de n'avoir pas rempli les lacunes conſidérables & eſſentielles de la premiere édition, & de les avoir laiſſées imparfaites.

11 *Mars* 1779. Indépendamment des autres motifs qui ont pu déterminer Me. Linguet à venir à Paris, on en connoît aujourd'hui un pécuniaire, aſſez important & aſſez certain. Ce turbulent perſonnage, qui ſe brouille facilement & promptement avec ſes co-intéreſſés, ſes amis, ſes protecteurs, ſes bienfaiteurs, eſt à la veille d'avoir un procès avec le ſieur *le Queſne* : il prétend qu'il lui redoit 30,000 liv. ; & celui-ci aſſure être en avance. Quoique le négociant ſoit encore fort réſervé ſur ſa querelle naiſſante, il en a fait l'aveu à quelques perſonnes qui l'ont interrogé, d'après des rumeurs qui précedent d'ordinaire les exploſions de Me. Linguet.

11 *Mars*. On ne peut guere ne pas croire, d'après la lecture du *Problême littéraire*, où l'on agite *quel eſt l'auteur de l'Hiſtoire des trois ſiecles de Littérature*, que l'abbé Martin n'y ait en effet eu part. On le prouve, 1°. par une penſion de 1,500 liv. dont le clergé l'a ſtipendié,

pour des ſervices rendus à l'égliſe : 2°. ſur les fragments d'une quantité de lettres de l'abbé Sabbatier à l'abbé Martin, où l'on prouve une correſpondance ſoutenue entre les deux abbés au ſujet de cet ouvrage, où même l'abbé Sabbatier joue moins le principal rôle que le ſecond, c'eſt-à-dire, celui d'agent, faiſant les achats de livres, les découvertes, les courſes, les brouillons ſoumis à l'examen, à la reviſion, à la compoſition de l'autre : 3°. ſur le témoignage du moins de l'abbé Martin, & ſur-tout de l'abbé Beaudouin, grand maître du college du cardinal le Moine, le confident & le ſoutien du vicaire de St. André-des-Arts.

Cette querelle paroît avoir été excitée à l'occaſion d'une nouvelle édition du livre qui va paroître, dont la ſœur du défunt voudroit partager les honoraires, comme une portion de la ſucceſſion de ſon frere, & plus encore à l'occaſion d'un autre ouvrage manuſcrit trouvé dans les papiers de l'abbé Martin, que l'abbé Sabbatier réclame comme ſien, & que Mlle. Martin veut faire imprimer comme ouvrage & propriété de ſon frere.

12 *Mars* 1779. Les Mirabeau reviennent ſur la ſcene ; le marquis n'y joue plus le principal rôle, il n'eſt qu'en ſecond : c'eſt ſon frere le Bailly. C'eſt ce qu'on voit dans un *mémoire de la marquiſe de Cabris.* Elle ſe plaint que par un motif ſordide d'intérêt, ſon oncle ait porté la deſtruction dans ſes foyers, en lui faiſant enlever ſon mari par ordre du roi, & en le faiſant interdire comme fou, quoiqu'il ne ſoit atteint que de cette maladie vaporeuſe, l'apanage commun dans ce ſiecle, de l'eſprit & même

de la philoſophie : elle ſe plaint qu'il lui ait ravi ſa fille de la même maniere, qu'on la tienne captive dans un couvent.

Madame de Cabris eſt fille du marquis de Mirabeau. Il paroît qu'elle eſt dans les intérêts de ſa mere, & que c'eſt par vengeance que ſon pere a laiſſé le Bailly conduire ſa trame indigne.

Le détail des vexations employées contre M. & Madame de Cabris, inſéré au mémoire, ſuivi d'une conſultation de M. de la Croix, en date du 3 décembre 1778, eſt ſi affreux que cet avocat a cru devoir prendre une précaution prudente, en faiſant inſérer en tête une lettre à ſa cliente, où il ſe déclare connoître *l'Ami des hommes*, & ſans avoir toujours approuvé ſa conduite domeſtique, faire grand cas de ſon zele pour le bien public ; il témoigne en conſéquence ſa répugnance à ſe charger de cette affaire ; il lui indique une marche à ſuivre, avant de mettre l'affaire en juſtice.

12 *Mars* 1779. Les mutins de l'opéra ſont rentrés dans leur devoir, & la premiere repréſentation pour la capitation des acteurs a eu lieu le lundi 8 de ce mois.

On aſſure que M. de Viſmes attend de nouveaux bouffons d'Italie pour remplacer ceux-ci : qu'ils ſeront ſupérieurs & en état de jouer de grands opéra. Quel redoutable renfort pour le dieu de l'ennui, qui préſide déja ſi longuement à ce ſpectacle !

12 *Mars.* M. Tronçon du Coudray eſt un jeune homme, avocat, venu depuis peu de Rheims à Paris, où il compte ſe fixer. Il a le plus bel organe du monde & un ſtyle proportionné. Il a paru pour la premiere fois aux re-

quêtes du palais, il y a environ deux mois ; il a gagné ſa cauſe ; & à la fin le préſident lui a dit : *Avocat, la cour vous exhorte à faire ſouvent uſage du don de la parole, dont la nature paroît vous avoir doué.*

Il plaide aujourd'hui à la tournelle dans la cauſe extrêmement intéreſſante du jeune *Solar*, cet enfant ſourd & muet trouvé ſur un grand chemin. Il défend un particulier décrété & aux fers, accuſé d'avoir été l'agent de la mere barbare pour la perdition de ſon fils infortuné. Il a fini ſa cauſe mardi ; on lui reproche de ne ſavoir pas tirer encore tout le parti qu'il pourroit de ſon organe, de donner des inflexions fortes, où il en faudroit de douces & *vice verſâ*.

C'eſt M. l'avocat-général d'Agueſſeau qui doit prendre la défenſe de l'enfant, & faire en cette occaſion le rôle de ſon avocat.

La cauſe eſt remiſe au 22 avril : on ſe doute de l'influence immenſe qui inonde la tournelle.

12 *Mars* 1779. Mlle. d'Eon eſt exilée à Tonnerre pour une lettre qu'elle a écrite au comte de Maurepas, où elle lui déclare s'ennuyer de porter le cotillon, & demande la permiſſion de ſervir. On prétend qu'elle y plaiſante d'une façon peu reſpectueuſe pour le miniſtre ; indécence qui exige cette légere correction.

12 *Mars*. M. de Rugy, avocat à Arras, a été condamné au ſouverain par le conſeil de cette ville, aux galeres à perpétuité, pour un prétendu rapt de ſéduction, & ſa mere à être bannie, &c.

On peut ſe rappeller que M. Linguet a rendu compte de cette affaire horrible dans un de ſes numéros. Le roi qui les lit exactement, a été

frappé de ce jugement atroce. On étoit en caſſation au conſeil, & ſans aucun moyen tiré de la forme, les parties ont obtenu des lettres de reviſion ; mais leur entérinement doit avoir lieu ſuivant la regle au même tribunal : on dit même qu'il eſt déja décidé que l'affaire ira aux requêtes de l'hôtel.

Pour diſpoſer le public à exciter chez lui cette indignation ſalutaire, ce cri unanime contre un jugement révoltant, on a répondu un mémoire à conſulter ; il eſt de Me. Falour du Vergier, &, quoique court, on ne peut le lire ſans être attendri juſqu'aux larmes.

Suit pour la forme une conſultation du 18 novembre 1778, ſouſcrite de onze avocats, dont quelques-uns des plus fameux, abſolument favorables au cas où ſe trouvent les parties.

13 *Mars* 1779. On annonçoit depuis quelque temps un ſecond mémoire pour la femme Deſrues, par M. de la Dixmerie. Les magiſtrats s'oppoſoient à la publicité ; enfin, après avoir été retouché, comme ils l'ont voulu, il a paru, mais n'a pu juſtifier cette accuſée : elle a été condamnée *ad omnia citra mortem*, & a ſubi hier ſon arrêt, c'eſt à-dire, qu'elle a été fouettée, marquée ſur les deux épaules, & enfermée à la ſalpétriere pour le reſte de ſes jours.

13 *Mars*. Les fortes inculpations qui réſultent de la juſtification de l'amiral *Keppel* contre le comte d'Orvilliers, ont mis ce général dans le cas de ſe juſtifier auſſi, & l'on parle d'un mémoire qu'il a envoyé au roi, fait pour détruire la ſenſation qu'auroit produite dans l'eſprit de S. M. le diſcours de l'Anglois ; mais tant que tout cela ſe paſſera à huit clos, & que le public

ne ſera pas inſtruit, on ne regardera point le comte d'Orvilliers comme blanchi. Il paroît que cette juſtification, comme on l'a dit, étant principalement établie ſur les variations du miniſtre, peu propres à lui faire honneur, il cherche à finaſſer, à ne point laiſſer éclairer ſa conduite par la nation très-prévenue contre lui.

13 *Mars* 1779. La confédération des chanteurs & danſeurs de l'opéra mutinés contre l'autorité du ſieur de Viſmes, eſt de treize membres; ils ont tous envoyé leur démiſſion & fait des proteſtations chez un notaire, dont on n'a tenu compte; ils ont reçu un ordre ſupérieur de jouer, & ce n'eſt qu'en vertu de cet ordre qu'ils ont repréſenté lundi dernier *Iphigénie*; ils ont délibéré longtemps s'ils obtempéreroient, mais cette affaire n'eſt pas finie.

14 *Mars* 1779. La fête qui devoit avoir lieu à la loge de Neuf-Sœurs, tenue par extraordinaire pour ce jour-là au cirque royal, a été qualifiée de *Loge d'adoption*, à raiſon de l'autre ſexe qui devoit y être.

Après l'introduction des dames, elle devoit commencer par la réception d'une ſœur: enſuite lecture de divers morceaux d'éloquence & de poéſie: concert, exécuté par les plus célebres virtuoſes, où, entr'autres, la fameuſe Mlle. Todi avoit promis de chanter: banquet, pendant lequel il y auroit eu muſique militaire; enfin, bal.

Tout étoit diſpoſé en apparence à merveille, les plus jolies femmes & les plus qualifiées de la cour s'y étoient rendues en foule, ainſi que les plus grands ſeigneurs; mais le peu d'ordre a fait dégénérer cette aſſemblée en une cohue, où l'on n'a

n'a jamais pu obtenir le ſilence néceſſaire pour les orateurs, les poëtes, les muſiciens.

Enfin un incident a augmenté le trouble. La récipiendaire étoit mademoiſelle Rolly, niece du fermier-général de ce nom : elle n'avoit point fait part de ſon projet à ſon oncle & à ſa tante, qui n'avoient pas même voulu la mener à cette fête trop profane, ſuivant eux, pour une jeune perſonne : elle s'y étoit gliſſée avec une dame du complot. Quelle ſurpriſe pour monſieur & madame de Rolly, de voir leur niece au milieu des franc-maçons ! Ils vouloient l'arracher de-là, porter une plainte en juſtice ; mais on leur a fait entendre que cet éclat feroit un plus mauvais effet que le reſte, & leur indignation n'a pas eu de ſuite.

On a attribué le déſordre au peu de tête de l'agent-général, l'abbé Cordier de Saint-Firmin.

14 *Mars* 1779. Mademoiſelle Duplan ayant écrit à M. Amelot pour lui demander ſa retraite, l'a obtenue, mais ſans penſion ; ce qui lui a fourni l'occaſion d'écrire une ſeconde lettre plus vive, qui n'a pas produit un meilleur effet : il y a eu ordre à tous les autres démettants de continuer leur ſervice pendant un an, après lequel temps S. M. leur fera intimer ſes ordres.

15 *Mars* 1779. On peut ſe rappeller une généalogie fort circonſtanciée des Dubarri, qui ſe trouve dans les *Anecdotes ſur madame la comteſſe Dubarri.* Cet ouvrage, graces à la célébrité de l'héroïne, a pénétré juſques dans les villages & chez les plus petits commis de la ferme. Il en a réſulté un éveil, dont ont profité les fermiers-généraux : on a ſaiſi la premiere occaſion de les inquiéter, & le procès s'eſt élevé contre

le grand Dubarri, connu ſous le ſurnom du *Roué*, pour les droits de franc-fief, au ſujet de l'héritage de ſon fils tué en Angleterre, héritage qu'il eſt venu recueillir à Paris. L'affaire a été portée à la cour des aides, où il a été obligé de produire ſes titres; il eſt violemment menacé d'être déchu de ſon rang uſurpé dans l'ordre de la nobleſſe & renvoyé dans celui des vilains.

15 *Mars* 1779. Le colonel de Saint-Leu étoit fort lié avec une madame le Blanc, femme de l'auteur de ce nom, poëte de la ſecte des économiſtes. Cette madame le Blanc eſt déja renommée pour pluſieurs hommes qui, amoureux d'elle, ſe ſont brûlés la cervelle pour ſe ſouſtraire à ſes rigueurs; on veut avoir découvert que le colonel ſoit une nouvelle victime de cette virtuoſe, qu'on ſait cependant n'être rien moins que cruelle envers tout le monde.

15 *Mars*. *La lettre à M****, c'eſt-à-dire à M. Camus de Néville, maître des requêtes & directeur de la librairie, développe encore d'une façon plus étendue & plus lumineuſe les grands principes établis dans les écrits précédents, en faveur des auteurs & des libraires.

Les procès fréquents & diſpendieux occaſionés entre les libraires & les auteurs par le nouveau code de ce magiſtrat, ſont le motif qui fait prendre la plume à l'écrivain.

Son but eſt de démontrer, 1°. que l'arrêt ſur la durée des privileges & ſur la propriété littéraire n'eſt ni un jugement, ni une loi.

2° Que la propriété littéraire eſt auſſi incommutable en la perſonne des auteurs ou de leurs

ceſſionnaires, que les propriétés des terres, maiſons, rentes, &c.

3°. Que le réglement de M. de Néville eſt non-ſeulement illégal, mais injuſte & contraire au droit naturel & civil.

4°. Que les objets qui ont déterminé ce réglement, ne portent que ſur des préjugés futiles, ou ne ſont point remplis; qu'il ne procure aucun des effets attendus.

Indépendamment des moyens victorieux dont l'auteur preſſe par-tout le magiſtrat, ce qui pique davantage celui-ci, ce ſont des comparaiſons humiliantes dont il ſe ſert, tirées fréquemment des propriétés des chefs de manufactures, entre leſquels il choiſit toujours avec affectation monſieur Camus, pere du maître des requêtes, marchand de draps à Louviers; c'eſt ce qu'on appelle un argument *ad hominem*, d'une méchanceté déſolante.

15 *Mars* 1779. M. de Caumartin, prévôt des marchands, a mandé jeudi dernier tous les coryphées du chant & de la danſe de l'opéra: il leur a ſignifié les ordres du roi relativement au paſſé; leur a annoncé le renvoi de mademoiſelle Duplan, même ſans la penſion des 1,500 liv. qu'on accorde aux ſujets qui ont quinze ans de ſervice, & qu'elle étoit dans le cas d'obtenir, puiſqu'elle en a dix-huit; mais punition méritée par ſes écarts & ſon inſolence contre ſon chef: il a déclaré au ſieur d'Auberval, qu'il étoit également chaſſé ſans retraite, avec injonction de continuer à danſer juſqu'à pâque, & défenſes de fréquenter enſuite le théatre lyrique, même en payant. Il a motivé la ſévérité contre lui, en ce qu'il étoit le chef des mutins, & qu'il falloit

faire un exemple ſur un illuſtre. Quant aux autres démettants, il leur a laiſſé entrevoir la diſpoſition du miniſtère à uſer d'indulgence envers eux, ſi cependant l'année prochaine de leur ſervice ils ſe comportoient convenablement; en ajoutant que S. M. leur feroit alors connoître de nouveau ſes intentions.

Les mutins raſſemblés entr'eux ont député au roi pour demander la grace de leurs camarades honteuſement expulſés; on ignore le ſuccès de cette démarche: mais on ne peut ſe figurer à quel excès de fermentation eſt portée cette querelle à la ville & à la cour. Les princes, les miniſtres, les ducheſſes, tout s'y intéreſſe & prend parti; il n'eſt pas permis de reſter indifférent.

16 *Mars* 1779. Une anecdote curieuſe amplement diſcutée dans la lettre à M. de ***, c'eſt celle du ſuffrage de l'académie françoiſe donnée aux arrêts du conſeil concernant la librairie.

L'auteur apprend comment M. le garde-des-ſceaux, chancelant dans la réſolution de faire exécuter le nouveau réglement de M. Camus de Néville, fut conſeillé adroitement par les gens intéreſſés à ſon maintien, de conſulter cette compagnie; comment M. l'abbé Arnaud, alors directeur, n'ayant dans la querelle de la propriété littéraire aucun intérêt perſonnel, intime ami de monſieur Suard, étoit gagné; comment il mit la matiere en délibération & fit nommer commiſſaire ce Suard, déja auteur du *Diſcours impartial*, ouvrage très-partial en faveur du directeur de la librairie.

Il nous révele enſuite les débats des délibé-

rations, il nous peint le directeur & le beau-frere du libraire Panckoucke exaltant en ſtyle, en métaphores orientales, la juſtice, la ſageſſe, la néceſſité du réglement; proclamant monſieur Camus de Néville, reſtaurateur de la librairie; opinant qu'il falloit adopter le réglement dans tous ſes points, & ſupplier en même temps monſieur de Miroménil d'ajouter aux moyens preſcrits pour arrêter les contrefactions, la faculté d'informer juridiquement pour découvrir les contrefacteurs.

Pluſieurs académiciens, au contraire, penſoient qu'il falloit profiter de la confiance de M. le garde-des-ſceaux pour venir au ſecours des hommes de lettres, & demander ſur-tout la révocation de l'arrêt qui dépouille les auteurs de la propriété de leurs ouvrages.

C'étoit ce point du réglement que MM. Arnaud & Suard étoient chargés de faire approuver; ils entrerent en fureur, & cet avis ſi ſage & ſi digne de la premiere ſociété littéraire du royaume, fut rejeté, mais empêcha du moins que le contraire ne paſſât, & l'on s'en tint au dernier chef de leur demande pour empêcher la contrefaction.

Pour le premier avis étoient MM. l'abbé Arnaud, M. Suard, beau-frere du ſieur Panckoucke; la Harpe, ſtipendiaire de Panckoucke pour ſon journal & pour faire l'abrégé de l'hiſtoire des voyages, moyennant une ſomme de 20,000 livres; Gaillard, qui a 1,000 livres de penſion ſur la place de ſecretaire de la librairie, qu'il a exercée deux ou trois ans, & qu'il n'exerce plus; Saurin, ami de Suard & cenſeur penſionnaire;

Thomas, qui n'eſt pas penſionnaire, mais très-ſuceptible de penſion.

Pour l'avis contraire furent meſſieurs l'archevêque de Lyon, d'Alembert, Marmontel, de Brequigny, &c.

M. d'Alembert ſur-tout ayant parlé fortement pour faire paſſer la ſupplication de la révocation, fut qualifié d'homme affectant le deſpotiſme dans l'académie.

De tout celà il réſulte que le rédacteur de l'arrêt du conſeil en a impoſé au public, en donnant à entendre par la tournure ambiguë de ſon préambule, que l'académie approuvoit le réglement en totalité.

17 *Mars* 1779. La lettre de M. l'abbé Sabbatier de Caſtres, en réponſe au problême littéraire, paroît datée de Verſailles le 26 février: elle eſt adreſſée à un journaliſte. Il convient avoir été long-temps lié de l'amitié la plus étroite avec monſieur l'abbé Martin, auquel on voudroit attribuer les meilleurs morceaux des *trois ſiecles*; mais il nie l'avoir eu pour coopérateur: il donne des raiſons aſſez ſatisfantes, & réclame avec chaleur le manuſcrit trouvé dans les papiers du défunt. Cette brochure mérite qu'on y revienne.

18 *Mars* 1779. La premiere & unique repréſentation des *deux amis*, ou *le faux vieillard*, a paru auſſi ennuyeuſe à la ville qu'à la cour, où cette piece avoit déja été jouée, & le public s'eſt confirmé de plus en plus dans la très-mauvaiſe opinion qu'il a des talents du ſieur Duroſoy. Le ſujet tout-à-fait romaneſque fourniroit matiere à pluſieurs tragédies; il eſt triſte & noir, ſans intéreſſer: c'eſt un galimatias, où

perſonne n'a rien compris. La muſique même, qu'on dit être tirée des plus célebres compoſiteurs d'Italie, n'a produit aucun effet ; ſans doute, parce qu'elle n'eſt preſque jamais analogue à la ſituation. Le ſieur de Viſmes avoit grand tort de la revendiquer & de craindre que cet opéra-comique ne fît tort à ſes bouffons. Il a été fréquemment hué, de façon à ôter à l'auteur toute envie de la reproduire.

19 *Mars* 1779. La découverte précieuſe des granites, jaſpes, ſerpentines & porphyres faite depuis quelque temps en France, eſt de 1768 : elle a eu lieu dans ce chemin hardi tracé au pays des Voſges, pour communiquer de l'Alſace à la Lorraine, & coupé dans des montagnes de granites. Le particulier qui en apporta des morceaux, les fit travailler par le Sr. Guillermin, ſculpteur marbrier ; ils y réuſſirent parfaitement, ils prirent ſous ſes mains un poli ferme & brillant, dû à la fineſſe de leur pâte & à leur tiſſu bien moins poreux que les granites connus d'Italie.

En 1771, ce particulier avec un ouvrier de Paris fit conſtruire ſur les lieux une machine à débiter des tranches. En 1775 il forma un autre établiſſement plus conſidérable en Lorraine. C'eſt dans un de ſes laboratoires qu'ont été exécutés les bénitiers placés en 1777 à *Notre-Dame*.

19 *Mars*. Il paroît que le comte de Malderée a tellement établi ſon accuſation d'uſure contre le comte de Gamaches, que celui-ci & ſa femme, convaincus d'une négociation myſtérieuſe & repréhenſible, viennent, dit-on, d'être décrétés de priſe de corps par la tournelle.

Quant à l'information ordonnée concernant le duel, on ne croit pas qu'il y ait des ſuites, & l'on veut qu'il y ait eu ordre de la cour d'en reſter-là. L'exemple de l'infraction à la loi concernant ce délit, donné il y a un an par un prince du ſang & le frere même du roi, a été trop public pour qu'il n'y eût pas une grande inconſéquence à pourſuivre les coupables actuels.

Du reſte, il paroît une réponſe du comte de Malderée au comte de Gamaches, ſuivie d'une conſultaton du 3 mars 1779, qui pulvériſe abſolument le mémoire du premier. C'eſt Me. de la Croix qui eſt le défenſeur de l'accuſateur.

19 *Mars* 1779. Le ſieur l'Ecluſe a déja fait banqueroute avant de pouvoir ouvrir ſon nouveau ſpectacle, dont la ſalle eſt conſtruite, mais non payée.

20 *Mars* 1779. L'affaire du comte de Malderée contre le comte de Gamaches, étant une affaire majeure intéreſſant tout Paris, en voici le prononcé exact du mercredi 17 de ce mois :

« Le procureur-général reçut appellant du décret d'aſſigné pour être oui, décerné au châtelet contre le comte de Gamaches, & plaignant » du *fait d'uſure & d'eſcroquerie* : le comte de » Gamaches & ſa femme décrétés de priſe de corps » & conſtitués priſonniers ès priſons de la con» ciergerie : juſqu'à ce leurs biens ſaiſis & » annotés, & les pourſuites en uſure ſuivis » juſqu'au jugement définitif pardevant Me» Nouet, conſeiller à ce commis.

» Surcis à faire droit ſur les demandes du » comte de Malderée juſqu'au jugement dé» finitif. »

Le comte & la comteſſe de Gamaches, inſtruits du ſort qui les attendoit, ont pris la fuite. La femme eſt une dame Jaquemin, veuve du joaillier du roi.

20 *Mars.* La curioſité la plus ſinguliere de la foire cette année, c'eſt ſans contredit le nain géant : c'eſt un enfant de quatre ans, qui, conformé auſſi heureuſement que l'homme le plus vigoureux, outre les plus belles proportions dans le membre viril, en a les diverſes facultés, telles que l'érection, l'éjaculation. Son âge, indépendamment de ſon extrait baptiſtere, revêtu de toutes les formalités légales, ſe déſigne par l'articulation de la langue encore embarraſſée par les dents de lait, par la vivacité continue de cet âge ; quant à la taille, elle eſt un peu plus grande qu'aux enfants de quatre ans.

C'eſt ſur-tout à l'approche d'une femme que ſa virilité ſe manifeſte ; mais on ſent qu'il n'y a que nos virtuoſes philoſophes qui oſent ouvertement ſe préſenter en pareil lieu, dont l'enſeigne au ſurplus a été rédigée exprès pour ne pas effaroucher le beau ſexe.

20 *Mars.* M. l'abbé Sabbatier, dans ſa brochure, défie l'auteur M. l'abbé Baudouin, 1°. de le convaincre d'avoir jamais écrit à l'abbé Martin, aucune lettre où il lui rende compte des nouveautés littéraires ; aucune, qui puiſſe donner à entendre qu'il ait fait aucun article des *trois ſiecles* ; aucune, qu'il ait coopéré à cet ouvrage, autrement que par des conſeils & des corrections verbales, &c. 2°. de produire aucun papier ſigné, ou ſeulement écrit de ſa main, qui contrediſe ce qu'il avance, 3°. de lui préſenter un ſeul

témoin digne de foi, qui démente ces assertions ; 4°. de prouver qu'aucune lettre dont on cite des morceaux ait été écrite à cet abbé.

Il donne la solution de ce qu'il avance, en offrant de prouver, au contraire, que les lettres rapportées sont les brouillons d'une correspondance littéraire, que l'abbé Sabbatier avoit avec un seigneur de la cour de Turin ; que les citations dont on se prévaut, ont été puisées dans des notes faites pour les *trois siecles* ; que d'autres lettres, au contraire, à l'abbé Martin, si elles étoient produites en entier, convaincroient le compilateur de sa mauvaise foi.

En un mot, il réclame le manuscrit de sa composition, écrit en entier de sa main, confié à l'abbé Martin, mais dont l'abbé Sabbatier a les feuilles originales : manuscrit dont, au surplus, le défunt n'avoit que la moitié & dont il conserve le reste.

Ce manuscrit sont des *Lettres sur les Philosophes*, au nombre de vingt-trois, trouvées dans les papiers de son ami ; elles roulent en grande partie sur des objets qui lui sont personnels ; il y réfute en détail les brochures qui ont paru contre lui & son ouvrage, & il y parle en son nom & toujours à la premiere personne. Il en donnera pour échantillon une douzaine, qui seront imprimées à la fin du quatrieme volume de la nouvelle édition des *trois siecles*.

M. l'abbé Sabbatier, d'après la lecture de sa réponse, est pleinement justifié ; mais il est assez vraisemblable, comme il en convient en partie, que les articles faits par l'abbé Martin

étoient uniquement ceux de ſon reſſort ſur les théologiens & les auteurs aſcétiques.

21 *Mars* 1779. M. Clément ne s'eſt pas trouvé aſſez complétement hué à la premiere repréſentation de ſa *Médée* ; ſon front d'airain veut braver de nouveau les clameurs du parterre, & il a fait annoncer une ſeconde repréſentation qui aura lieu après pâque. Il eſt vrai qu'il aura eu le temps de compoſer une nouvelle tragédie.

22 *Mars* 1779. M. Duval, depuis deux ans & demi recteur de l'univerſité, au moment d'être continué a trouvé des oppoſitions de la part de certains membres brouillons, & d'ailleurs ayant intérêt d'éloigner ce chef trop clair-voyant ; comme ils ſont mal avec le corps, on veut n'avoir égard à leurs ſuffrages, & l'affaire eſt pendante au parlement.

22 *Mars*. Mlle. Arnoux, en poſſeſſion d'être citée dans toutes les affaires de l'opéra, diſoit ces jours derniers à M. Amelot à l'occaſion des troubles actuels de ce ſpectacle & des rigueurs qu'il déploie : » vous devez ſavoir, monſeigneur, qu'il eſt » plus aiſé de compoſer un parlement qu'un opera. » Apoſtrophe mortifiante pour ce miniſtre, qui étoit intendant de Bourgogne lors des troubles de la magiſtrature, & a concouru à la deſtruction & reconſtruction du parlement de Dijon.

La même diſoit ces jours derniers, en parlant de Mlle. Duranci, jouant *Clitemneſtre* dans *Iphigénie* & ſifflée : « c'eſt étonnant, car *elle a la voix du* » *du peuple.* » C'eſt qu'elle a une vilaine voix, & le cri un peu poiſſard.

22 *Mars*. Le *grand Orient* eſt la mere-loge de toutes les loges de franc-maçons du

France ; elle en a la police & la haute juſtice. En conſéquence un frere y a dénoncé celle des *Neuf-ſœurs* à l'ocaſion de la derniere fête du cirque & des déſordres qui y ſont arrivés : il a été décidé que cette loge ſeroit démolie, le vénérable, le frere la Lande, interdit pour ſix mois, tous les freres pour quatre-vingt-un jours, & le frere abbé Cordier de St. Firmin pour 81 mois. Cette loge ne veut point acquieſcer à cet arrêt, & menace de faire ſchiſme.

23 *Mars* 1779. L'affaire du jeune comte de Solar, qui doit ſe juger bientôt au palais & commence à être l'entretien de tout Paris, ne pouvant s'éclaircir que par les divers mémoires des parties, il eſt eſſentiel de les recueillir.

Le premier eſt un de Me. Elie de Beaumont en faveur du Sr. Cazeaux, étudiant en droit en l'univerſité de Toloufe, étiqueté, *Queſtion d'identité d'individu & de ſuppreſſion d'état du comte de Solar.*

Sur une procédure civile entamée au châtelet pour faire reſtituer l'état à cet enfant, le lieutenant civil avoit incidemment décrété de priſe de corps le Sr. Cazeaux, arrêté à Toulouſe le 10 mai 1778 : c'eſt de ce décret que le priſonnier a appellé, & c'eſt ſur quoi il doit être prononcé d'abord.

Le Sr. Cazeaux avoit reçu à Toulouſe l'enfant de la comteſſe de Solar pour le conduire aux eaux : il eſt mort avant d'être rendu à ſa mere ; on a prétendu qu'il n'avoit été qu'égaré & perdu, de concert avec cette marâtre, & que l'enfant ſourd & muet retrouvé ſur le chemin de Peronne & tombé par une ſuite d'incidents entre les mains de l'abbé de l'Epée, étoit

ce

ce fils du comte de Solar, auſſi ſourd & muet & réputé mort.

Pour réfuter cette cruelle accuſation, Me. Elie de Beaumont avance deux propoſitions victorieuſes, s'il en établiſſoit ſolidement les preuves.

1°. L'enfant confié au Sr. Cazeaux à Toulouſe par la comteſſe de Solar, le 4 ſeptembre 1773, eſt vraiment mort & enterré à Charlas, le 28 janvier 1774.

2°. L'enfant trouvé ſur le chemin de Peronne le premier août 1773, & mis à bicêtre le 2 décembre 1773, n'eſt ni ne peut être l'enfant confié au ſieur Cazeaux à Toulouſe, par la comteſſe de Solar, le 4 ſeptembre.

Il eſt ſuperflu d'entrer dans le détail des allégations de ce mémoire, qui ne peuvent acquérir de poids que par une ſuite de dépoſitions juridiques; mais on doit applaudir à l'éloquence de l'orateur qui, chargé d'un rôle odieux au premier coup d'œil, en tire un grand parti, & au moyen du pathétique diſtribué à propos, concilie à ſa partie une ſorte d'intérêt du lecteur.

On annonce une réponſe contradictoire.

24 *Mars* 1779. La lettre écrite par le chevalier d'Eon au comte de Maurepas, eſt datée de Verſailles le 8 février. On n'y voit rien de fort repréhenſible, cependant beaucoup d'amertume contre la famille de Guerchy, ce qui confirme le bruit accrédité que c'étoit à la recommandation de la comteſſe de Guerchy, & pour empêcher ſon fils, devenu grand, d'être obligé de ſe meſurer avec un homme qui avoit ſi cruellement diffamé ſon pere, qu'elle avoit obtenu qu'en revenant en France, cette terrible fille prendroit & porteroit les habits de ſon ſexe.

Auſſi M. le comte de Maurepas, qui aime la

gaieté & la plaiſanterie, n'auroit-il pas été fort ſcandaliſé de cette épître, ſi la chevaliere d'Eon n'en eût envoyé copie à beaucoup de femmes de la cour, en y joignant une autre lettre circulaire datée du 17 février, où elle les engage à appuyer, pour l'honneur du ſexe, ſa demande au miniſtre d'aller guerroyer, & au défaut d'autre emploi de ſervir en qualité de volontaire ſur la flotte du comte d'Orvilliers.

La famille des Guerchy, outrée de la publicité de cette lettre, indirectement injurieuſe pour elle, en a porté ſes plaintes au comte de Maurepas, qui n'a pu réſiſter à ſes ſollicitations, & a fait ſignifier à la Dlle. d'Eon un ordre du roi du 19 février, qui l'exile à Tonnerre.

La Dlle. d'Eon a reçu cet ordre dans ſon lit, à Paris le 2 mars, & entre pluſieurs excuſes en annonçant ſa parfaite ſoumiſſion aux volontés de S. M. prétexte une maladie pour n'y pas obtempérer.

25 *Mars* 1779. M. le Noir a mandé hier M. Deſolmes, vénérable de la loge de Thalie, qui devoit aujourd'hui donner une fête pareille à celle de la loge des neuf ſœurs, & tenir une loge d'adoption; il lui a déclaré que M. le comte de Maurepas venoit de lui écrire pour lui donner ordre de la part du roi d'empêcher cette aſſemblée, & de mettre 50 hommes de garde à la porte de la loge, qui empêchât les invités d'y entrer. Il a fondé cette défenſe ſur les déſordres & indécences arrivés à la loge des neufs ſœurs, dont S. M. avoit été inſtruite.

Les franc-maçons ſont furieux & craignent que le gouvernement ne les prenne en déteſtation.

26 *Mars* 1779. On parle beaucoup d'une comédie bourgeoiſe, qui s'éleve à la Chauſſée-d'Antin chez madame la comteſſe de Genlis, où cette dame

auteur fait jouer ſes pieces par ſes filles, quoique très-jeunes, déploient déja les plus jolis talents.

27 *Mars* 1773. La comteſſe de Genlis étoit déja connue dans la république des lettres par un théatre compoſé de pluſieurs comédies en proſe, dont divers journaux ont parlé avec éloge. Celles qu'elle fait exécuter aujourd'hui ſont encore manuſcrites & d'un genre particulier; il n'y a point d'amour & aucun rôle d'homme. On vante ſur-tout *la petite Curieuſe* en trois actes, où l'on trouve une forte, vive & piquante ſatire des mœurs de la cour. Les deux filles de madame de Genlis ont dix & onze ans; elle joue elle-meme.

28 *Mars* 1779. On aſſure que Mlle. d'Eon n'ayant point obéi aux ordres du roi ſous différents prétextes, & ſon ſurcis étant expiré, a été enlevée & conduite à la citadelle de Dijon. Traitement violent, qu'on ne peut attribuer qu'à la cruauté de ſes ennemis & à la vengeance des Guerchy.

29 *Mars* 1779. Le ſéjour de Me. Linguet ſe prolonge dans cette capitale, & fait ſoupçonner que ce qui n'étoit d'abord donné que comme une plaiſanterie, pourroit bien ſe réaliſer; on veut que le miniſtere ſonge à tirer parti de ſes talents. On a d'autant mieux lieu de le croire que ſon journal ſe trouve ſuſpendu. *Monſieur* s'intéreſſe ſur-tout fortement à lui.

29 *Mars* 1779. Frere de la Lande, le vénérable de la loge des neuf ſœurs & autres officiers, ont demandé à être introduits au grand orient, & ſe ſont plaints du jugement illégal rendu contr'eux, ſans les avoir entendus; on a eu égard à cette réclamation, & il y a eu un ſurcis.

30 *Mars* 1779. On voit à la foire St. Germain, chez Nicolet, un danſeur de corde, tel qu'il n'en a

pas encore paru, & que, pour le distinguer, on appelle *le petit Diable*. Vendredi dernier M. le comte d'Artois y est allé, ainsi que toute sa cour, & la chambrée a été aussi brillante chez cet histrion qu'en aucun beau jour de la comédie Françoise.

31 *Mars* 1779. Les plaisants n'ont pas manqué de s'égayer sur la division qui regne aujourd'hui à l'opéra ; l'un d'eux a fait une caricature, où il a représenté Mlle. Duplan assise devant son miroir, retroussée, les jambes écartées, se regardant & se récriant : au bas sont ces paroles : *ô ciel ! après vingt ans de service, quel congé !*

Les calembours sont toujours à la mode, nos beaux esprits y font même des découvertes singulieres. Le grand faiseur, le marquis de Bievre, soupant l'autre jour avec le peintre Vernet, lui présente un morceau de pain, & lui dit : « Mon» sieur Vernet, *voilà qui est bien peint* (pain). Cela ! » répond le peintre, « *ce n'est qu'une croûte*. On sait » qu'en terme de peinture, on appelle un mauvais » tableau *une croûte*. »

Fin du treizieme Volume.